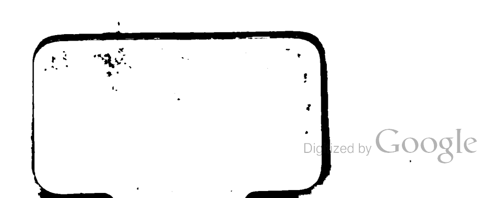



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME TREIZIEME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

XXII.



JACQUES AMYOT,

Né à Melun, le 30 Octobre 1514. Mort à Auxerre, le 6 Fevrier 1593.

Pag. 481

Dessiné par Marchand. 1784. *Gravé par N. Ponce.*

ŒUVRES

MORALES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

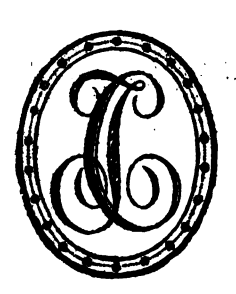
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.

AN X. (1802.

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.
MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.

AU ROY TRÈS CHRESTIEN

CHARLES NEUFIÈME DE CE NOM.



Si vous prenez plaisir à porter sceptres, et à seoir en thrones royaux, dit Salomon, aimez la sapience, à fin que vous regniez eternellement: aimez la lumiere de sapience, vous qui commandez aux peuples. C'est une belle instruction, Sire, et un sage advertissement pour ceulx à qui Dieu a mis en main les resnes du gouvernement de ce monde, leur estant addressé par un roy, auquel Dieu donna jadis tant de sagesse, que jamais au paravant n'en avoit esté de semblable, ny jamais plus, dit l'Escripture, n'en sera de pareil. Car certainement sapience est provision necessaire à ceulx qui

veulent regner, sans laquelle les roys, quelques grands, quelques riches et puissants qu'ils soient, ne sont pas munis de ce qu'il leur fault, pour exercer dignement et maintenir seurement leur estat, et avec laquelle ils ont moyens d'estre honorez et heureux en ce monde temporellement, et glorieux en l'autre eternellement, eulx et ceulx qui ont à vivre soubs leur obeissance, suivant ce que dit la même sapience, « Le sage roy « est l'establissement, l'appuy et asseuré « fondement de son peuple ».

A quoy se rapporte aussi naïfvement, ainsi que toute verité s'accorde à toute verité, le dire de Platon, « Que les royaumes « seront heureux quand les philosophes « regneront, ou que les roys philosophe- « ront » : c'est à dire, quand ils feront profession d'aimer la sapience : propos veritablement memorable, digne d'estre souvent recordé et profondement engravé ès cœurs des monarques et roys, d'autant qu'en ce poinct-là principalement, à le bien prendre, gist et consiste la grandeur auguste de la majesté royale, et que c'est en quoy les roys approchent plus près, et ressemblent mieulx à la divinité, de pouvoir beatifier et rendre heureux, non une ville seulement,

ou un païs particulier, ains tout un monde, par maniere de dire, selon l'estendue de leur empire, n'ayant la hautesse de leur estat rien de meilleur que de vouloir, ny de plus grand que de pouvoir bien faire à une multitude innumerable de toutes sortes d'hommes.

Or y ayant en nostre ame deux principales puissances necessairement concurrentes à toute louable et vertueuse action, l'entendement et la volonté, l'un pour comprendre ce qu'il fault faire, et l'autre pour l'executer, sapience est la perfection de toutes les deux, qui enlumine, sublime et affine le discours de la raison par la cognoissance des choses, pour sçavoir discerner le vray du faux, le bien du mal, et le droit du tort, à fin de pouvoir bien juger : et qui rectifie, regle et conduit la volonté pour luy faire aimer, elire et pourchasser l'un, haïr, fuir et eviter l'autre. Ces deux perfections certainement sont graces singulieres de Dieu, et dons speciaux du sainct esprit, mais plus necessaire celle de la volonté, qui n'est autre chose que la crainte de Dieu, et conscience craintive, et tremblante de peur de l'offenser, tant et si souvent recommandée par toute la saincte escriture, qu'en plusieurs passages elle est honorée du tiltre et nom

venerable de sapience, disant le bon Job, « Sapience est la crainte du Seigneur Dieu : « et l'intelligence, se garder de mal faire ». Mais si elle est requise à toutes sortes de gens qui desirent traverser la tourmente de ceste vie sans mortel naufrage, beaucoup plus l'est elle aux princes souverains qu'à nuls autres, d'autant que les inferieurs et subjects, si d'adventure ils choppent quelquefois, trouvent assez qui les releve : mais les roys qui ne recognoissent aucun superieur en ce monde, qui se disent estre par dessus les loix, et avoir plein pouvoir, puissance absoluë, et authorité souveraine, s'ils ont envie de fourvoyer, qui les redressera ? s'ils s'oublient, qui les corrigera ? s'ils se laissent aller à leurs appetits, qui les en retiendra ?

Estant si difficile de tenir mesure et garder moyen en licence qui n'est point limitée, ainsi que tesmoigne ce proverbe ancien,

Celuy auquel ce qu'il veult loit,
Veult tousjours plus que ce qu'il doit.

Certainement il n'y aura rien que celuy qui est terrible, ce dit le Prophete royal, qui transfere les couronnes et royaumes d'une gent à autre, pour les injustices, abus et

diverses tromperies, ainsi que dit le Sage, lequel menace effroyablement les manvais princes au livre de sapience, en ces propres termes : « La puissance et authorité que « vous avez, vous a esté donnée de Dieu, « lequel examinera voz œuvres, et sondera « voz cœurs : et pour ce qu'estans minis-« tres de son regne vous n'avez pas bien « jugé, vous n'avez pas gardé la loy de jus-« tice, ny n'avez pas cheminé selon sa vo-« lonté, il vous apparoistra horriblement et « bien tost, par ce qu'il se fera jugement « très-dur de ceulx qui commandent : au pe-« tit se fera misericorde, mais les puissans « seront tourmentez puissamment ». C'est la voix de sapience et de verité, Sire, qui deust continuellement sonner aux oreilles de tous princes et seigneurs, à fin qu'ils se donnassent bien garde de tomber en ce jugement, dont les peult guarantir et preserver ceste heureuse sapience de la crainte de Dieu.

Mais quel moyen y a il de l'avoir ? C'est luy seul qui la donne liberalement, et ne la plaint à personne qui la luy demande avec fermeté de vive foy. Et toutefois encore y a il des moyens qui nous aident et nous disposent à l'obtenir, comme entre autres la lecture des sainctes lettres, qui semble estre

l'estude propre d'un roy très-chretien, suivant ceste sentence escripte en la loy de Moyse: « Après que le roy sera assis en son « throne royal, il transcrira le livre de ceste « loy, dont il prendra l'original des mains « des presbtres Levitiques, l'aura tousjours « auprès de soy, et y lira tous les jours de sa « vie, à fin qu'il en apprenne à craindre Dieu « son Seigneur, à garder ses commande- « ments, et les cerimonies contenues en sa « loy ». Plus fructueuse ne plus salutaire estude ne pourroit il faire, prouveu qu'il en prenne l'intelligence non du propre sens d'aucun particulier, mais de la tradition et consentement universel de l'Eglise.

C'est de tels livres proprement que le prince chretien doit apprendre ceste genereuse et bien heureuse crainte inspirée de l'esprit de Dieu, qui luy reigle et dirige sa volonté, la gardant de se desborder et vaguer en licence effrenée, luy enseignant de n'estimer pas que sa volonté absolue soit raison et justice, ainsi que le flatteur Anaxarchus donnoit jadis impudemment à entendre au roy Alexandre le grand, pour luy faire passer le regret qu'il avoit de l'homicide par luy commis en la personne de Clitus, disant que Dicé et Themis, c'est à dire, droict et

justice, estoient les assesseurs et collateraux de Jupiter, pour signifier et donner à entendre aux hommes, que tout ce qui est dit ou fait par le prince, est juste, legitime et droitturier : ains au contraire luy donne à cognoistre, qu'il doit estre subject à la loy eternelle, royne des mortelz et immortelz, comme dit Pindare, qui est la droitte raison, verité et justice, propre volonté de Dieu seul, obeissant à laquelle il fera ne plus ne moins que la ligne et la reigle, laquelle estant premièrement droite de soy mesme dresse puis après toutes autres choses qui sont gauches et tortues, en s'appliquant à elles : par ce que tout ainsi comme du chef sourdent et se derivent les nerfs, instruments du sentiment et du mouvement, et par iceulx influe l'esprit animal en toutes les parties du corps humain, sans lequel il ne pourroit exercer aucune function naturelle de sentir ny de mouvoir : aussi voit on ordinairement que par imitation et influence du desir de complaire, les subjects prennent les mœurs et conditions de leur roy, suivant ce que dit un poëte,

Communement la subjette province,
Forme ses mœurs au moule de son prince.

de maniere que s'il fait profession de crain-

dre Dieu, d'estre sage et vertueux, il achemine par son exemple les principaux de ses subjects premierement, et puis les autres de main en main, à devenir semblablement devots envers Dieu, justes envers les hommes, et consequemment bienheureux : comme au contraire aussi depuis qu'il est ignorant et vicieux, il espand la contagion du vice et de l'ignorance par toutes les provinces de son obeissance, ne plus ne moins qu'il est force que toutes les copies transcrittes d'un original defectueux ou depravé retiennent les faultes du premier exemplaire.

C'est pourquoy le grand Cyrus celuy qui premier establit l'empire des Perses, souloit dire, « qu'il n'appartenoit à nul de comman- « der s'il n'estoit meilleur que ceulx ausquels « il commandoit ». Cela mesmes vouloit aussi monstrer Osiris, qui fut jadis un sage roy d'Ægypte, portant pour sa devise le sceptre, dessus lequel il y avoit un œil, pour signifier la sapience qui doit estre en un roy : n'appartenant pas à un qui fourvoye, de redresser : qui ne voit goutte, de guider : qui ne sçait rien, d'enseigner : et qui ne veult obeir à la raison, de commander. Ainsi que font les mal advisez et pirement conseillez princes, qui refusent de recevoir les remons-

trances de la raison, comme un maistre qui leur commande, de peur qu'elle ne leur retrenche ce qu'ilz estiment le principal bien del eur grandeur, en les assubjettissant à leur devoir, et les gardant de faire tout ce qui leur plaist: suivant ce que disoit le tyran de Sicile Dionysius, que le plus doux consentement qu'il recevoit de sa domination tyrannique estoit, que tout ce qu'il vouloit, incontinent se faisoit. Car e n'est pas vraye grandeur que de pouvoir tout ce que lon veut, mais bien de vouloir tout ce qu'on doit.

Telle donc est la partie de sapience ou les roys doivent plus estudier, d'autant que servir à Dieu est regner, et qu'ayants appris à craindre Dieu, ils sçavent ne craindre rien au demourant, ains fouler aux pieds et mespriser tous les dangers et terreurs de ce monde: et au reste pour l'autre partie acquerir leur sert aussi grandement la cognoissance de l'antiquité, la lecture des histoires et principalement les livres et discours de la philosophie morale, traittant des qualitez louables ou vituperables ès mœurs des hommes, du gouvernement des estats, de l'origine des royaumes, comment ils prennent leur commencement, qui les fait croistre et les maintient en leur entier, pour quelles

causes ils diminuent, et qui leur apporte finale decadence et totale ruine. Ce sont les livres que Demetrius Phalerien, grand personnage et fort estimé en matiere d'estat et de gouvernement, conseilloit de lire sur tous autres au roy d'Ægypte Ptolomæus : Pour ce, disoit il, que tu y verras et apprendras beaucoup de fautes que tu commets en ton gouvernement, lesquelles tes familiers ne te veulent ou ne t'osent à l'adventure pas dire : se trouvant tousjours assez de gents alentour des princes, qui leur preschent plus tost la grandeur de leur pouvoir, que l'obligation de leur devoir : là où ces maistres muets là ne cherchent point à complaire, ains sans flatter representent naifvement, comme dedans un mirouer, quel est le bon prince, quel est l'office d'un vray roy, comme entre les autres est le livre de Xenophon qu'il a escrit de la vie de Cyrus, là où il a avec un gentil pinceau depeint de naïfves couleurs, soubs le nom de Cyrus, quel seroit un roy s'il s'en trouvoit au monde de parfait.

Tels livres d'autant qu'ils sont ornez de beau langage, enrichis d'exemples tirez de toute l'antiquité, et tissus de l'ingenieuse invention d'hommes sçavants, qui ont visé

à plaire ensemble et à profiter, entrent quelquefois avec plus de plaisir ès oreilles delicates des princes, que ne fait pas la saincte escripture, qui pour sa simplicité, sans aucun ornement de langage, semble commander plus tost imperieusement, que de suader gracieusement. Et pourtant seroit il utile aux princes de divertir quelquefois leur entendement à la lecture de tels escripts, qui tendent et conduisent à mesme fin que les livres saincts, c'est à sçavoir de rendre les hommes vertueux, mais par divers moyens : ceulx là par la crainte de Dieu qui applique le loyer au merite, et la peine au demerite : et ceulx cy par la glorieuse renommée immortelle qu'ils promettent aux princes vertueux, dont ils doivent estre plus desireux, que de la conservation de leur propre vie : et l'infamie perdurable aussi dont ils menassent les vicieux, de tant plus mesmement que lon remarque jusques aux moindres choses, bonnes ou mauvaises qui sont ès mœurs des princes, par ce que la haultesse de leur estat expose et met leur vie en la veuë de tout le monde. Si n'est pas l'estude d'un roy de s'enfermer seul en une estude, avec force livres, comme feroit un homme

privé, mais bien de tenir tousjours auprès de luy gens de sçavoir et de vertu, prendre plaisir à en deviser et conferer souvent avec eulx, mettre en avant tels propos à sa table, et en ses privez passetemps en ouir volontiers lire et discourir : l'accoustumance luy en rend l'exercice peu à peu si agreable et si plaisant qu'il treuve puis après tous autres propos fades, bas et indignes de son exaulcement, et si fait qu'en peu d'années il devient sans peine bien instruict et sçavant ès choses dont il a plus affaire en son gouvernement, suivant la sentence de ce commun proverbe des grecs,

Les roys sçavans deviennent, quand ils ont
Tousjours près d'eulx des hommes qui le sont.

Succedez doncques, Sire, à ceste veritablement royale condition du feu roy François premier, vostre grand pere, prince de très-auguste memoire, comme vous avez fait à sa couronne. et à plusieurs autres belles et grandes qualitez, tant du corps que de l'esprit, d'aimer et approcher de vous les personnes qui feront profession de lettres à bonnes enseignes, et qui auront vertu conjointe avec eminent sçavoir, aimez à discourir avec eux, et y employez tant de

bonnes heures qui se perdent quelquefois inutilement. Car nous l'avons veu par le moyen de telle conference et communication devenu l'un des plus sçavans hommes en toute liberale science et honneste litterature qui fust de son regne en la France, et sans contredit le plus eloquent. Ce que nous pouvons raisonnablement avec le temps esperer et nous promettre de vous sur les arres de la cognoissance de plusieurs belles choses que vous avez ja acquises, et mesmement sur le livre que vous mettez presentement par escript en beaux et bons termes touchant l'art de la venerie.

Or ayant eu ce grand heur que d'estre mis auprès de vous dès vostre premiere enfance, que vous n'aviez gueres que quatre ans, pour vous acheminer à la cognoissance de Dieu et des lettres, je me mis à penser quels autheurs anciens seroient plus idoines et plus propres à votre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez venu en aage d'y pouvoir prendre quelques goust. Et pour ce qu'il me sembla qu'après les saintes lettres la plus belle et la plus digne lecture que lon sçauroit presenter à un jeune prince, estoient les Vies de Plutarque, je me mis à revoir ce que j'en avois commencé à traduire

en nostre langue par le commandement du feu grand roy François, mon premier bienfaiteur, que Dieu absolve, et parachevay l'œuvre entier estant en vostre service il y a environ douze ou treize ans. Et en ayant esté la traduction assez bien reçeuë par tout où la langue françoise est entendue, tant en ce royaume que dehors, mesmement endroit vous, qui depuis que l'aage et l'usage vous eurent apporté la suffisance de lire, et quelque jugement naturel, ne vouliez lire en autre livre.

Cela me donna dès-lors envie de mettre aussi en vostre langue ses autres œuvres morales et philosophiques qui ont peu jusques à nos jours eschapper à l'envie du temps : estant encore stimulé à ce faire par un zele d'affection particuliere, pource que comme lon tient qu'il fut jadis precepteur de Trajan, le meilleur des empereurs qui furent oncques à Rome, aussi Dieu m'avoit fait la grace de l'avoir esté du premier roy de la Chrestienté, que nature a doué d'autant de bonté que nul de ses predecesseurs: combien que ce fust entreprise trop hardie, à dire la verité, et presque temeraire, non seulement pour le peu de suffisance que je recognois en moy, mais aussi pour l'obscu-

rité du subject en beaucoup de ses traictez philosophiques, auxquels il n'est pas possible, ou pour le moins bien difficile, de pouvoir donner grace et lumiere en nostre langue, et principalement pour la defectuosité, corruption et depravation miserable qui se treuve presque par tout le texte original grec. Toutefois le desir de faire chose à quoy vous prinsiez plaisir, et qui fust proffitable à vos subjects en public, m'a tenu en haleine et tellement excité, qu'a la fin j'en suis venu à bout tellement quellement jusques à ce que par quelque bonne fortune un meilleur et plus entier exemplaire puisse tomber en mes mains, ou de quelque autre après moy. Je laisseray juger à la commune voix de ceulx qui voudront prendre la peine de conferer et examiner ma traduction sur le texte grec, avec quel succez je m'en seray acquitté : mais bien puis-je dire en verité, que ç'a esté avec un labeur incroyable pour suppleer, remplir, ou corriger par conjecture fondée sur le long usage d'avoir tant et si longuement manié cest autheur, par collation de plusieurs passages respondents l'un à l'autre, et de divers exemplaires vieux escripts à la main, infinis lieux qui y sont desespereement estropiez et mutilez :

ce que nul ne peut estimer, quel tourment d'esprit et quelle croix d'entendement c'est, qui ne l'a essayé : à fin de pouvoir faire sortir l'œuvre ès mains des hommes, au moins en tel estat, que lon y peust prendre quelque plaisir et proffit: ce que je pense avoir fait, ayant estudié de le rendre le plus clair qu'il m'a esté possible, en si profonde obscurité bien souvent, et si scabreuse et raboteuse asperité presque par tout ordinairement.

Mais si la varieté est delectable, la beauté aimable, la bonté louable, l'utilité desirable, la rarité esmerveillable, et la gravité venerable, je ne sçay point d'autheur profane qui à tout prendre ensemble soit à preferer, non pas à conferer, aux OEuvres de Plutarque, mesmement qui les pourroit avoir toutes et en leur entier.

Au demourant si j'ay par ceste traduction mienne aucunement enrichy ou poly vostre langue, honoré vostre regne, et bien merité de vos sujects, et de tous ceux qui entendent le langage françois, louange en soit à Dieu qui m'en a fait la grace: mais l'honneur et le gré du monde vous en sont deuz, Sire, d'autant que c'est pour vous que je l'ay entrepris, et à vous seul je le voue et dedie,

avec

avec l'humble service de tout le reste de ma vie, le faisant sortir en public, soubs la protection de vostre très-noble nom, pour en quelque chose me monstrer recognoissant de tant de biens, de faveurs et d'honneurs que vous m'avez faits de vostre grace, et me faittes journellement : et aussi pour tesmoigner à la posterité, et à ceulx qui n'ont pas cest heur de vous cognoistre familierement, que nostre Seigneur a mis en vous une singuliere bonté de nature, encline d'elle mesme à aimer, honorer et estimer toutes choses vertueuses, mesmement les lettres et ceux qui avec vertu ont travaillé de les acquerir. Qui me fait estimer que si bien le commancement de vostre regne a esté fort turbulent et calamiteux, le progrez en sera plus heureux, si Dieu plaist, et la fin glorieuse, prouveu que vous vous affectionniez tousjours de plus en plus à aimer et pourchasser ceste saincte sapience discipline des roys, en la demandant par chacun jour d'ardente affection à celuy qui seul la peult donner, disant avec Salomon, « Donne moy la sapience qui assiste à ton « throsne : et avec le prophete royal, Perce « ma chair de ta crainte, à fin que je re- « doute tes jugemens » : demourant tousjours

les mains nettes. XXXI. *Exemple de Socrate, d'Archytas, de Platon, maîtres de leur colère.* XXXII. *Comment on se forme peu à peu à imiter les grands hommes.* XXXIII. *Grande sagesse de savoir se taire.* XXXIV. *Accoutumer les enfans à dire toujours la vérité. Bassesse du mensonge.* XXXV. *Doute de Plutarque. Beauté de l'âme des enfans.* XXXVI. *Regles pour l'âge de l'adolescence. Faute des pères qui accordent à cet âge trop de licence.* XXXVII. *Danger des mauvaises compagnies. Maximes énigmatiques de Pythagore.* XXXVIII. *Effets pernicieux de la flatterie et des flatteurs sur les jeunes gens.* XXXIX. *Avis importans aux pères pour qu'ils supportent les défauts de leurs enfans.* XL. *Observation sur le temps et la qualité de leur mariage.* XLI. *Bon exemple des pères.* XLII. *Réflexion sur ces préceptes.*

OEUVRES MORALES

DE PLUTARQUE.

COMMENT IL FAULT NOURRIR LES ENFANS[1].

Pour bien traitter de la nourriture des enfans de bonne maison et de libre condition, comment, et par quelle discipline on les pourroit rendre honestes et bien conditionnez, à l'adventure vaudra-il mieulx commencer un peu plus hault, à la generation d'iceulx. En premier lieu donques, je conseilleroye à ceulx qui desirent estre pere d'enfans, qui puissent un jour vivre parmy les hommes en honneur, de ne se mesler pas avec femmes les premieres venues, j'entens comme avec courtisanes publiques, ou concubines privées : pource que c'est un reproche qui accompagne l'homme tout le long de sa vie, sans que jamais il le puisse effacer, quand on luy peult mettre devant le nez, qu'il n'est pas issu de bon pere et de bonne mere, et est la mar-

[1] Ce traité de l'Éducation est le plus court, le plus complet, et peut-être le meilleur qu'on fera jamais. Ce que je sais, c'est que quiconque n'est pas instruit des vrais principes de l'éducation avec ce traité, ne le sera avec aucun autre.

que qui plustost se presente à la langue et à la main de ceulx qui le veulent accuser ou injurier : au moyen dequoy a bien dit sagement le poëte Euripide [1],

Quand une fois mal assis a esté
Le fondement de la nativité,
Force est que ceulx qui de tels parents sortent,
D'autruy peché la penitence portent.

II. Parquoy c'est un beau thresor pour pouvoir aller par tout la teste levée, et parler franchement, que d'estre né de gens de bien : et en doivent bien faire grand compte ceulx qui souhaittent avoir lignée entierement legitime, où il n'y ait que redire. Car c'est chose qui ordinairement ravalle et abbaisse le cueur aux hommes, quand ils sentent quelque defectuosité, ou quelque tare en ceulx dont ils ont pris naissance : et dit fort bien le poete [2],

Qui sent son pere ou sa mere coulpable,
D'aucune chose à l'homme reprochable :
Cela, de cœur bas et petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

Comme au contraire, ceulx qui se sentent nez de pere et de mere qui sont gens de bien, et à qui lon ne peult rien reprocher, en ont le cœur plus elevé, et en conçoivent plus de generosité. Auquel propos on dit que Diophantus le fils de Themistocles disoit souventefois et à plusieurs, que ce qui luy plaisoit, plaisoit aussi au peuple d'Athenes : « Car

[1] Hercul. Fur. vers. 1261.
[2] Euripide, Hippol. vers. 424.

« ce que je veulx (disoit-il) ma mere le veult, et ce « que ma mere veult, aussi fait Themistocles : et « ce qui plaist à Themistocles, plaist aussi aux « Atheniens »[1]. Et en cela fait aussi grandement à louer la magnanimité des Lacedæmoniens, lesquels condemnerent leur roy Archidamus en une somme d'argent, pour l'amende de ce qu'il avoit eu le cœur d'espouser une femme de petite stature, en y adjoustant la cause pour laquelle ils le condemnoient : « pour autant (disoient-ils) qu'il a « pensé de nous engendrer non des roys, mais « des roytelets ».

III. A ce premier advertissement est conjoint un autre, que ceulx, qui paravant nous ont escrit de semblable matiere, n'ont pas oublié : c'est, « Que « ceulx qui se veulent approcher de femmes pour « engendrer, le doivent faire ou du tout à jeun, « avant que d'avoir beu vin, ou pour le moins « après en avoir pris bien sobrement ». Pource que ceulx qui ont esté engendrez de peres saouls et yvres deviennent ordinairement yvrongnes, suivant ce que Diogenes respondit un jour à un jeune homme desbauché et desordonné : « Jeune fils mon « amy, ton pere t'a engendré estant yvre ». Cela suffise quant à la generation des enfans.

IV. Au reste, quant à la nourriture, ce que nous avons accoustumé de dire generalement en tous arts et toutes sciences : cela se peult encore dire et asseurer de la vertu : « c'est, que pour faire

[1] Cette parole a été rapportée d'une manière un peu différente dans la Vie de Thémistocle, ch. XXXVI.

« un homme parfaittement vertueux, il faut que « trois choses y soient concurrentes, la nature, « la raison, et l'usage ». J'appelle [1] raison la doctrine des preceptes : et usage, l'exercitation. Le commencement nous vient de la nature, le progrès et accroissement, des preceptes de la raison : et l'accomplissement, de l'usage et exercitation ; et puis la cime de perfection, de tous les trois ensemble. S'il y a defectuosité en aucune de ces trois parties, il est force que la vertu soit aussi en cela defectueuse et diminuée : car la nature sans doctrine et nourriture est une chose aveugle, la doctrine sans nature est defectueuse, et l'usage sans les deux premieres est chose imparfaitte. Ne plus ne moins qu'au labourage, il faut premierement que la terre soit bonne : secondement, que le laboureur soit homme entendu : et tiercement, que la semence soit choisie et eleuë : aussi la nature represente la terre, le maistre qui enseigne resemble au laboureur, et les enseignemens et exemples reviennent à la semence. Toutes lesquelles parties j'oserois bien pour certain asseurer avoir esté conjointes ensemble ès ames de ces grands personnages qui sont tant celebrez et renommez par tout le monde, comme Pythagoras, Socrates, Platon, et autres semblables qui ont acquis gloire immortelle.

V. On est bien heureux celuy-là, et singulierement aimé des dieux, à qui le tout est ottroyé en-

[1] Plutarque a eu le bon sens de ne pas expliquer ce que c'est que la nature. Tout le monde le sait. Heuman a voulu l'expliquer et corriger Plutarque, il l'a fait sans nécessité et sans goût.

semble : mais pourtant s'il y à quelqu'un qui pense, que ceulx qui ne sont pas totalement bien nez, estant secourus par bonne nourriture et exercitation à la vertu, ne puissent aucunement reparer et recouvrer le defaut de leur nature, sçache qu'il se trompe et se mesconte de beaucoup, ou pour mieulx dire, de tout en tout : car paresse aneantit et corrompt la bonté de nature, et diligence de bonne nourriture en corrige la mauvaistié. « Ceux « qui sont nonchalans ne peuvent pas trouver les « choses mesmes qui sont faciles : et au contraire, « par soing et vigilance lon vient à bout de trou- « ver les plus difficiles ». Et peult on comprendre combien le labeur et la diligence ont d'efficace et d'execution, en considerant plusieurs effects qui se font en nature : car nous voyons, que les gouttes d'eau qui tombent dessus une roche dure, la creusent : le fer et le cuivre se vont usant et consumant par le seul attouchement des mains de l'homme, et les rouës des charriots et charrettes que lon a courbées à grand peine, ne sçauroient plus retourner à leur premiere droitture, quelque chose que lon y sceust faire : comme aussi seroit-il impossible de redresser les bastons tortus que les joueurs [1] portent

[1] Les comédiens, sur le théâtre, tenoient en main un bâton tortu et recourbé. Un des beaux tableaux trouvés à *Herculanum* représente Thalie, Muse qui préside à la comédie. Elle tient de la main droite le bâton tortu et recourbé, et de la gauche un masque. *Pitture antiche d'Ercolano*, T. II. Tavol. 4. Ce bâton entre les mains des comédiens servoit sans doute à déterminer mieux le geste et le personnage auquel on parloit.

en leurs mains dessus les eschaffaux : tellement que ce qui est contre nature changé par force et labeur, devient plus fort que ce qui estoit selon nature. Mais ne voit on qu'en cela seulement, combien peult le soing et la diligence ? certainement il y a un nombre infiny d'autres choses, ès quelles on le peult clairement appercevoir. Une bonne terre, à faute d'estre bien cultivée, devient en friche : et de tant plus qu'elle est grasse et forte de soymesme, de tant plus se gaste elle par negligence d'estre bien labourée : au contraire, vous en verrez une autre dure, aspre, et pierreuse plus qu'il ne seroit de besoing, qui neantmoins, pour estre bien cultivée, porte incontinent de beau et bon fruict. Qui sont les arbres qui ne naissent tortus, ou qui ne deviennent steriles et sauvages, si lon n'y prent bien garde ? à l'opposite aussi, pourveu que lon y ait l'oeil, et que lon y employe telle sollicitude comme il appartient, ils deviennent, beaux, et fertiles. Qui est le corps si robuste et si fort, qui par oysiveté et delicatesse n'aille perdant sa force, et ne tombe en mauvaise habitude ? et qui est la complexion si debile et si foible qui par continuation d'exercice et de travail ne se fortifie à la fin grandement ? Y a il chevaux au monde, s'ils sont bien domtez et dressez de jeunesse, qui ne deviennent enfin obeïssans à l'homme pour monter dessus ? au contraire, si lon les laisse sans domter en leurs premiers ans, ne deviennent ils pas farouches et revesches pour toute leur vie, sans que jamais on en puisse tirer service ? et de cela ne se fault-il pas

esmerveiller, veu qu'avec soing et diligence lon apprivoise, et rend on domestiques les plus sauvages et les plus cruelles bestes du monde. Pourtant respondit bien le Thessalien, à qui lon demandoit [1], qui estoient les plus sots et les plus lourdauts entre les Thessaliens, « Ceulx, dit-il, qui ne vont « plus à la guerre ».

VI. Quel besoing doncques est-il de discourir plus longuement sur ce propos? car il est certain, que les meurs et conditions sont qualitez qui s'impriment par long traict de temps : et qui dira que les vertus morales s'acquierent aussi par accoustumance, à mon advis, il ne se fourvoyera point. Parquoy je feray fin au discours de cest article, en y adjouxtant encore un exemple seulement. Lycurgus, celuy qui establit les loix des Lacedæmoniens, prit un jour deux jeunes chiens nez de mesme pere et de mesme mere, et les nourrit si diversement qu'il en rendit l'un gourmand et goulu, ne sçachant faire autre chose que mal : et l'autre bon à la chasse, et à la queste : puis un jour que les Lacedæmoniens estoient tous assemblez sur la place, en conseil de ville, il leur parla en ceste maniere : « C'est chose « de très-grande importance, seigneurs Lacedæ« moniens, pour engendrer la vertu au cueur des « hommes, que la nourriture, l'accoustumance et « la discipline, ainsi comme je vous feray voir et « toucher au doigt tout à ceste heure ». En disant

[1] Je crois qu'il faut traduire : « qui étoient les plus doux « de tous les Thessaliens » ? « Ceux, répondit-il, qui ont « cessé de faire la guerre ». C.

cela, il amena devant toute l'assistence les deux chiens, leur mettant au devant un plat de souppe, et un lievre vif: l'un des chiens s'en courut incontinent après le lievre, et l'autre se jetta aussi tost sur le plat de souppe. Les Lacedæmoniens n'entendoient point encore, où il vouloit venir, ne que cela vouloit dire, jusques à ce qu'il leur dit: » Ces « deux chiens sont nez de mesme pere et de mesme « mere, mais ayans esté nourris diversement, l'un « est devenu gourmand, et l'autre chasseur ». Cela doncques suffise quant à ce poinct de l'accoustumance, et de la diversité de nourriture.

VII. Il ensuit après de parler touchant la maniere de les alimenter et nourrir après qu'ils sont nez. Je dis doncques, qu'il est besoing que les meres nourrissent de laict leurs enfans, et qu'elles mesmes leur donnent la mammelle: car elles les nourriront avec plus d'affection, plus de soing et de diligence, comme celles qui les aimeront plus du dedans, et comme lon dit en commun proverbe, « Dès les tendres ongles »: là où les nourrisses et gouvernantes n'ont qu'une amour supposée, et non naturelle, comme celles qui aiment pour un loyer mercenaire. La nature mesme nous monstre, que les meres sont tenues d'allaicter et nourrir elles mesmes ce qu'elles ont enfanté: car à ceste fin elle a donné à toute sorte de beste qui fait des petits, la nourriture du laict, et la sage providence divine a donné deux tetins à la femme, à fin que si d'adventure elle vient à faire deux enfans jumeaux, elle ait deux fonteines de laict pour pouvoir fournir à les

nourrir tous deux. Il y a d'avantage, qu'elles mesmes en auront plus de charité et plus d'amour envers leurs propres enfans, et non sans grande raison certes : car le avoir esté nourris ensemble, est comme un lien qui estrainct, ou un tour qui roidit la bienveillance : tellement que nous voyons jusques aux bestes brutes, qu'elles ont regret quand on les separe de celles avec qui elles ont esté nourries.

VIII. Ainsi doncques fault-il que les meres propres, s'il est possible, essayent de nourrir leurs enfans elles mesmes : ou s'il ne leur est possible, pour aucune imbecillité ou indisposition de leurs personnes, comme il peut bien advenir, ou pour ce qu'elles ayent envie d'en porter d'autres : à tout le moins fault-il avoir l'œil à choisir les nourrisses et gouvernantes, non pas prendre les premieres qui se presenteront, ains les meilleures que faire se pourra : qui soient premierement Grecques, quant aux meurs : car ne plus ne moins qu'il fault dès la naissance dresser et former les membres des petits enfans, à fin qu'ils croissent tous droits, et non tortus ne contrefaicts : aussi fault-il dès le premier commancement accoustrer et former leurs meurs, pour ce que ce premier aage est tendre et apte à recevoir toute sorte d'impression que lon luy veult bailler, et s'imprime facilement ce que lon veult en leurs ames pendant qu'elles sont tendres, là où toute chose dure malaiseement se peult amollir : car tout ainsi que les seaux et cachets s'impriment aiseement en de la cire molle, aussi se mou-

lent facilement ès esprits des petits enfans toutes choses que lon veut faire apprendre. A raison dequoy, il me semble que Platon admoneste prudemment les nourrisses, de ne conter pas indifferemment toutes sortes de fables aux petits enfans, de peur que leurs ames dès ce commancement ne s'abbreuvent de follie et de mauvaise opinion : et aussi conseille sagement le poëte Phocyllides quand il dit,

Dès que l'homme est en sa premiere enfance,
Monstrer luy fault du bien la cognoissance.

IX. Et si ne fault pas oublier, que les autres jeunes enfans, que lon met avec eulx pour les servir, ou pour estre nourris quant et eulx, soient aussi devant toutes choses bien conditionnez, et puis Grecs de nation, et qui ayent la langue bien desliée pour bien prononcer : de peur que s'ils frequentent avec des enfans barbares de langues, ou vicieux de meurs, ils ne retiennent quelque tache de leurs vices : car les vieux proverbes ne parlent pas sans raison quand ils disent, « Si tu converse « avec un boitteux, tu apprendras à clocher ».

X. Mais quand ils seront arrivez à l'aage de devoir estre mis soubs la charge de pedagogues et de gouverneurs, c'est lors que peres et meres doivent plus avoir l'œil à bien regarder, quels seront ceulx à la conduite desquels ils les commettront, de peur qu'à faute d'y avoir bien pris garde, ils ne mettent leurs enfans en mains de quelques esclaves barbares, ou escervellez et volages. Car c'est chose trop hors

de tout propos ce que plusieurs font maintenant en cest endroit, car s'ils ont quelques bons esclaves, ils en font les uns laboureurs de leurs terres, les autres patrons de leurs navires, les autres facteurs, les autres receveurs, les autres banquiers pour manier et traffiquer leurs deniers : et s'ils en trouvent quelqu'un qui soit yvrongne, gourmand et inutile à tout bon service, ce sera celuy auquel ils commettront leurs enfans : là où il fault qu'un gouverneur soit de nature tel, comme estoit Phenix [1] le gouverneur d'Achilles.

XI. Encore y a il un autre poinct plus grand, et plus important que tous ceulx que nous avons alleguez, c'est qu'il leur fault chercher et choisir des maistres et des precepteurs qui soient de bonne vie, où il n'y ait que reprendre, quant à leurs meurs, et les plus sçavans et plus experimentez que lon pourra recouvrer : car la source et la racine de toute bonté et toute preudhommie est, avoir esté de jeunesse bien instruict. Et ne plus ne moins que les bons jardiniers fichent des paux auprès des jeunes plantes pour les tenir droittes : aussi les sages maistres plantent de bons advertissemens et de bons preceptes à l'entour des jeunes gens, à fin que leurs meurs se dressent à la vertu. Et au contraire, il y a maintenant des peres qui meriteroient qu'on leur crachast, par maniere de dire, au visage, lesquels par ignorance, ou à faute d'experience, commettent leurs enfans à maistres dignes d'estre reprou-

[1] Homère en a tracé un portrait bien intéressant dans l'Iliade IX, 437 et suiv.

vez, et qui à faulses enseignes font profession de ce qu'ils ne sont pas : et encore la faute et la mocquerie plus grande qu'il y a en cela, n'est pas quand ils le font à faute de cognoissance : mais le comble d'erreur gist en cela, que quelquefois ils cognoissent l'insuffisance, voire la meschanceté de tels maistres, mieulx que ne font ceulx qui les en advertissent, et neantmoins se fient en eulx de la nourriture de leurs enfans : faisans tout ainsi comme si quelqu'un estant malade, pour gratifier à un sien amy laissoit le medecin sçavant qui le pourroit guarir, pour en prendre un qui par son ignorance le feroit mourir : ou si à l'appetit d'un sien amy il rejettoit un pilotte qu'il sçauroit très-expert, pour en choisir un très-insuffisant.

XII. O Jupiter et tous les dieux, est-il bien possible, qu'un homme ayant le nom de pere aime mieulx gratifier aux prieres de ses amis, que bien faire instituer ses enfans ? N'avoit doncques pas l'ancien Crates occasion de dire souvent, que s'il luy eust esté possible, il eust volontiers monté au plus haut de la ville, pour crier à pleine teste : « O « hommes, où vous precipitez-vous, qui prenez « toute la peine que vous pouvez pour amasser des « biens, et ce pendant ne faittes compte de vos « enfans, à qui vous les devez laisser » ? A quoy j'adjouxterois volontiers, que ces peres là font tout ainsi, que si quelqu'un avoit grand soin de son soulier, et ne se soucioit point de son pied. Encore y en a il qui sont si avaricieux, et si peu aimans le bien de leurs enfans, que pour payer moins de

salaire

salaire ils leur choisissent des maistres qui ne sont d'aucune valeur, cherchans ignorance à bon marché : auquel propos Aristippus se mocqua un jour plaisamment et de bonne grace d'un semblable pere, qui n'avoit ne sens ny entendement : car comme ce pere luy demandast, combien il vouloit avoir pour luy instruire et enseigner son fils, il luy respondit, « Cent escus [1] ». « Cent escus, dit le pere, ô Hercules, c'est beaucoup : comment, j'en pourrois « acheter un bon esclave de ces cent escus ». « Il « est vray, respondit Aristippus, et en ce faisant » tu auras deux esclaves, ton fils le premier, et « puis celuy que tu auras achetté ». Et quel propos y a il, que les nourrisses accoustument les enfans à prendre la viande qu'on leur baille, avec la main droitte : et s'ils la prennent de la main gauche, qu'elles les en reprennent : et ne donner point d'ordre qu'ils oyent de bonnes et sages instructions? Mais aussi qu'en advient il après à ces bons peres là, quand ils ont mal nourry, et pis enseigné leurs enfans? Je le vous diray : Quand ils sont parvenus à l'aage d'homme, ils ne veulent point ouïr parler de vivre reglement ny en gens de bien, ains se ruent en sales, vilaines et serviles voluptez : et lors tels peres se repentent trop tard à leur grand regret, d'avoir ainsi passé en nonchaloir la nourriture et instruction de leurs enfans : mais c'est pour neant, quand il ne sert plus de rien, et que les faultes que journellement commettent leurs enfans, les font

[1] Dans le grec, mille drachmes, ou 778 livres de notre monnoie.

languir de regret. Car les uns s'accompagnent de flatteurs et de plaisans poursuivans de repeuës franches, hommes maudits et meschans, qui ne servent que de perdre, corrompre, et gaster la jeunesse: les autres achettent à gros deniers des garces folles, fieres, sumptueuses et superflués en despense, qui leur coustent puis après infiniement à entretenir: les autres consument tout en despense de bouche: les autres à jouer aux dez, et à faire masques et mommeries, aucuns y en a qui se jettent en d'autres vices plus hardis, faisans l'amour à des femmes mariées, et allans la nuict pour commettre adulteres, achettant un seul plaisir bien souvent avec leur mort: là où s'ils eussent esté nourris par quelque sage philosophe, ils ne se fussent pas laissez aller à semblables choses, ains eussent à tout le moins entendu l'advertissement de Diogenes, lequel disoit en paroles peu honestes, mais veritables toutefois: « Entre en un bordeau, à fin que tu cognoisses, « que le plaisir qui ne couste gueres ne differe « rien de celuy que lon achette bien cherement ».

XIII. Je conclurray doncques en somme, et me semble que ma conclusion à bon droit devra estre plus tost estimée un oracle, que non pas un advertissement. Que le commancement, le milieu, et la fin en ceste matiere gist en la bonne nourriture et bonne institution: et qu'il n'est rien qui tant serve à la vertu et à rendre l'homme bien-heureux, comme fait cela. Car tous autres biens auprès de celuy là sont petits, et non dignes d'estre si soigneusement recherchez ny requis. La noblesse est

belle chose, mais c'est un bien de nos ancestres. Richesse est chose precieuse, mais qui gist en la puissance de fortune, qui l'oste bien souvent à ceulx qui la possedoient, et la donne à ceulx qui point ne l'esperoient. C'est un but où tirent les couppebourses, les larrons domestiques, et les calumniateurs : et s'il y a des plus meschans hommes du monde, qui bien souvent y ont part. Gloire est bien chose venerable, mais incertaine et muable : beauté est biende sirable, mais depeu de durée : santé, chose precieuse, mais qui se change facilement. Force de corps est bien souhaitable, mais aisée à perdre, ou par maladie ou par vieillesse : de maniere que s'il y a quelqu'un qui se glorifie en la force de son corps, il se deçoit grandement : car qu'est-ce de la force corporelle de l'homme auprès de celle des autres animaux, j'entens comme des elephans, des taureaux, et des lions? Et au contraire, le sçavoir est la seule qualité divine et immortelle en nous.

XIV. Car il y a en toute la nature de l'homme deux parties principales, l'entendement et la parole : dont l'entendement est comme le maistre qui commande, et la parole comme le serviteur qui obeit : mais cest entendement n'est point exposé à la fortune : il ne se peut oster à qui l'a, par calumnie : il ne se peult corrompre par maladie, ne gaster par vieillesse, pource qu'il n'y a que l'entendement seul qui rajeunisse en vieillissant : et la longueur du temps, qui diminue toutes choses, ajouste tousjours sçavoir à l'entendement. La guerre, qui comme un torrent entraine et dissipe toutes choses, ne

sçauroit emporter le sçavoir. Et me semble que Stilpon le Megarien feit une response digne de memoire, quand Demetrius ayant pris et saccagé la ville de Megare luy demanda, s'il avoit rien perdu du sien: «Non, dit-il, car la guerre ne sçauroit « piller la vertu ». A laquelle response s'accorde et se rapporte aussi celle de Socrates, lequel estant interrogé par Gorgias, ce me semble, quelle opinion il avoit du grand roy [1], s'il l'estimoit pas bienheureux: « Je ne sçay, respondit-il, comment il est « prouveu de sçavoir et de vertu »: comme estimant que la vraye felicité consiste en ces deux choses, non pas ès biens caduques de la fortune.

XV. Mais comme je conseille et admoneste les peres, qu'ils n'ayent rien plus cher, que de bien faire nourrir et instituer en bonnes meurs et bonnes lettres leurs enfans: aussi, dis-je, qu'il fault bien qu'ils ayent l'œil à ce que ce soit une vraye, pure et sincere litterature: et au demourant, les esloigner le plus qu'ils pourront de ceste vanité, de vouloir apparoir devant une commune, pource que plaire à une populace est ordinairement desplaire aux sages: dequoy Euripide [2] mesme porte tesmoignage de verité en ces vers,

Langue je n'ay diserte et affilée
Pour harenguer devant une assemblée:
Mais en petit nombre de mes egaux,
C'est là où plus à deviser je vaux:
Car qui sçait mieulx au gré d'un peuple dire,
Est bien souvent entre sages le pire.

[1] Le roi de Perse. [2] Hippol. vers. 986.

Quant à moy, je voy que ceulx qui s'estudient de parler à l'appetit d'une commune ramassée, sont ou deviennent ordinairement hommes dissolus et abandonnez à toutes sensuelles voluptez : ce qui n'est pas certainement sans apparence de raison : car si pour plaire aux autres ils mettent à nonchaloir l'honnesteté, par plus forte raison oublieront ils tout honneur et tout devoir, pour se donner plaisir et deduit à eulx mesmes, et suivront plus tost les attraits de leur concupiscence, que l'honnesteté de la temperance.

XVI. Mais au reste, qu'enseignerons nous de bon encore aux jeunes enfans, et à quoy leur conseillerons nous de s'addonner? « C'est belle chose, que « ne faire ne dire rien temerairement » : Et, comme dit le proverbe ancien, « Ce qui est beau est difficile « aussi ». Les oraisons faittes à l'improuveu sont pleines de grande nonchalence, et y a beaucoup de legereté : car ceulx qui parlent ainsi à l'etourderie ne sçavent là où il fault commancer, ny là où ils doivent achever : et ceulx qui s'accoustument à parler ainsi de toutes choses promptement à la volée, outre les autres faultes qu'ils commettent, il ne sçavent garder mesure ny moyen en leurs propos, et tombent en une merveilleuse superfluité de langage là où quand on a bien pensé à ce que l'on doit dire, on ne sort jamais hors des bornes de ce qu'il appartient de deduire.

XVII. Pericles, ainsi comme nous avons entendu, bien souvent qu'il estoit expressement appellé par son nom pour dire son advis de la matiere

qui se presentoit, ne se vouloit pas lever, disant pour son excuse, « Je n'y ay pas pensé ». Demosthenes semblablement grand imitateur de ses façons de faire au gouvernement, plusieurs fois, que le peuple d'Athenes l'appelloit nommeement pour ouïr son conseil sur quelque affaire, leur respondoit tout de mesme, « Je ne suis pas pre« paré ». Mais on pourroit dire à l'adventure, que cela seroit un conte fait à plaisir, que lon auroit receu de main en main, sans aucun tesmoignage certain : luy mesme en l'oraison qu'il feit à l'encontre de Midias, nous met devant les yeux l'utilité de la premeditation : car il y dit en un passage, « Je con« fesse seigneurs Atheniens, et je ne veux point « dissimuler que je n'aye pris peine et travaillé à « composer ceste harangue, le plus qu'il m'a esté pos« sible : car je serois bien lasche, si ayant souffert et « souffrant tel outrage, je ne pensois bien soigneu« sement à ce que j'en devrois dire pour en avoir la « raison ».

XVIII. Non que je veuille de tout poinct condamner la promptitude de parler à l'improuveu, mais bien l'accoustumance de l'exerciter à tout propos, et en matière qui ne le merite pas : car il le fault faire quelquefois, pourveu que ce soit comme l'on use d'une medecine : bien diray-je cela, que je ne voudrois point que les enfans, avant l'aage d'homme fait, s'accoustumassent à rien dire sans y avoir premierement bien pensé : mais après que l'on a bien fondé la suffisance de parler, alors est il bien raisonnable, quand l'occasion se presente, de las-

cher la bride à la parole. Car tout ainsi comme ceulx qui ont esté longuement enferrez par les pieds, quand on vient à les deslier, pour l'accoustumance d'avoir eu si longuement les fers aux pieds, ne peuvent marcher, ains choppent à tous coups : aussi ceulx qui par long temps ont tenu leur langue serrée, si quelquefois il s'offre matiere de la deslier à l'improuveu, retiennent une mesme forme et un mesme style de parler : mais de souffrir les enfans haranguer promptement à l'improuveu, cela les accoustume à dire une infinité de choses impertinentes et vaines. Lon dit que quelquefois un mauvais paintre monstra à Appelles une image qu'il venoit de paindre, en luy disant : « Je la viens de paindre tout « maintenant », « Encore que tu ne me l'eusses point « dit, respondit Appelles, j'eusse bien cogneu « qu'elle a voyrement esté bien tost painte, et « m'esbahy comment tu n'en as paint beaucoup de « telles ».

XIX. Tout ainsi doncques (pour retourner à mon propos) comme je conseille d'eviter la façon de dire theatrale, et pompeuse, tenant de la hautesse tragique : aussi admoneste-je de faire la trop basse et trop vile facon de langage, pource que celle qui est si fort enflee surpasse le commun usage de parler : et celle qui est si mince et si seche, est par trop craintifve. Et comme il fault que le corps soit sain, mais davantage en bon point : aussi fault il que le langage soit non seulement sans vice ne maladie, mais aussi fort et robuste : pource que lon loue seulement ce qui est seur, mais on admire ce

qui est hardy et adventureux. Et ce que je dis du parler, autant en pense-je de la disposition du courage : car je ne voudrois que l'enfant fust presumptueux, ny aussi estonné, ne par trop craintif : pource que l'un se tourne à la fin en impudence, et l'autre en couardise servile : mais la maistrise en cela comme en toutes choses, est, de bien sçavoir tenir le milieu.

XX. Et ce pendant que je suis encore sur le propos de l'institution des enfans aux lettres, avant que passer outre, je veux dire absoluëment ce qui m'en semble : c'est, que de ne sçavoir parler que d'une seule chose, à mon advis, est un grand signe d'ignorance, outre ce qu'à l'exercer on s'en ennuye facilement, et si pense qu'il est impossible de tousjour y perseverer ; ne plus ne moins que de chanter tousjours une mesme chanson, on s'en saoule et sans fasche bien tost, mais la diversité resjouit et delecte en cela, comme en toutes autres choses, que l'on voit, ou que lon oit. Et pourtant fault il, que l'enfant de bonne maison voye et apprenne de tous les arts liberaux et sciences humaines, en passant par dessus, pour en avoir quelque goust seulement : car d'acquerir la perfection de toutes, il seroit impossible : au demourant qu'il employe son principal estude en la philosophie, et ceste mienne opinion se peult mettre bien clairement devant les yeux par une similitude fort propre : car c'est tout autant comme qui diroit, il est bien honeste d'aller visitant plusieurs villes, mais expedient de s'arrester et habituer en la meilleure. Or tout ainsi disoit plaisamment le philosophe Bion, que les amoureux de

Penelope qui poursuyvoient de l'avoir en mariage, ne pouvans jouir de la maistresse, se meslerent avec les chambrieres : aussi ceulx qui ne peuvent advenir à la philosophie se consument de travail après les autres sciences, qui ne sont d'aucune valeur à comparaison d'elle. Et pourtant fault-il faire en sorte, que la philosophie soit comme le sort principal de tout autre estude, et de tout autre sçavoir. Il y a deux arts que les hommes ont inventez pour l'entretenement de la santé du corps, c'est à sçavoir, la medecine, et les exercices de la personne, dont l'une procure la santé, et l'autre la force, et la gaillarde disposition : mais la philosophie est la seule medecine des infirmitez et maladie de l'ame : car par elle et avec elle nous cognoissons ce qui est honeste ou deshonneste, ce qui est juste ou injuste, et generalement ce qui est à fuir ou à eslire : comme il se fault deporter envers les dieux, envers les pere et mere, envers les vieilles gens, envers les loix, envers les estrangers, envers ses superieurs, envers ses enfans, envers ses serviteurs : pour ce qu'il fault adorer les dieux, honorer ses parents, reverer les vieilles gens, obeïr aux loix, céder aux superieurs, aimer ses amis, estre moderé envers les femmes, aimer ses enfans, n'outrager point ses serviteurs : et, ce qui est le principal, ne se monstrer point ny trop esjouy en prospérité, ny trop triste en adversité, ny dissolu en voluptez, ny furieux et transporté en cholere.

XXI. Ce que j'estime estre les principaux fruicts que lon peult recueillir de la philosophie : car se porter genereusement en une prosperité, c'est acte

d'homme: s'y maintenir sans envie, signe de nature douce et traittable: surmonter les voluptez par raison, de sagesse: et tenir en bride la cholere, n'est pas œuvre que toute personne sçache faire: mais la perfection, à mon jugement, est en ceulx qui peuvent joindre cest estude de la philosophie avec le gouvernement de la chose publique: et par ce moyen estre jouissans des deux plus grands biens qui puissent estre au monde, de profiter au public en s'entremettant des affaires, et à soy mesme, se mettant en toute tranquillité et repos d'esprit par le moyen de l'estude de philosophie. Car il y a communement entre les hommes trois sortes de vie, l'une active, l'autre contemplative, et la tierce voluptueuse: desquelles ceste derniere estant dissoluë, serve et esclave des voluptez, est brutale, trop vile, et trop basse: la contemplative destituée de l'active, est inutile: et l'active ne communiquant point avec la contemplative, commet beaucoup de faultes, et n'a point d'ornement: au moyen de quoy, il fault essayer tant que lon peut de s'entremettre du gouvernement de la chose publique, et quant et quant vacquer à l'estude de philosophie, autant que le temps et les affaires le pourront permettre. Ainsi gouverna jadis Pericles, ainsi Archytas le Tarentin, ainsi Dion le Syracusain, ainsi Epaminondas le Thebain[1], dont l'un et l'autre fut familier et disciple de Platon.

XXII. QUANT à l'institution doncques des enfans

[1] Épaminondas ne fut point disciple de Platon, ainsi il faut croire qu'il y a une faute dans le texte, comme l'a observé Wyttembach. C.

ès lettres, il n'est, à mon advis, ja besoing de s'estendre à en dire d'avantage: seulement y adjousteray-je, que c'est chose utile, ou plus tost necessaire, faire diligence de recueillir les œuvres et les livres des sages anciens, pourveu que ce soit à la façon des laboureurs: car comme les bons laboureurs font provision des instruments du labourage, non pour seulement les avoir en leur possession, mais pour en user: aussi fault il estimer que les vrais outils de la science sont les livres quand on les met en usage, qui est le moyen par lequel on la peult conserver [1]: mais aussi ne doit on pas oublier la diligence de bien exerciter les corps des enfans, ains en les envoyant aux escholes des maistres qui font profession de telles dexteritez, les fault quant et quant addresser aux exercices de la personne, tant pour les rendre adroits que pour les faire forts, robustes, et dispos: pour ce que c'est un bon fondement de belle vieillesse, que la bonne disposition et robuste complexion des corps en jeunesse. Et comme en temps calme, quand on est sur la mer, on doit faire provision des choses necessaires à l'encontre de la tourmente: aussi fault il en jeunesse se garnir de temperance, sobrieté et continence, et en faire reserve et munition de bonne heure, pour en mieulx soustenir la vieillesse, vray est qu'il faut tellement dispenser le

[1] En changeant un seul mot dans la texte grec, *ῥεῖν* pour *τηρεῖν*, comme des savans l'ont déja proposé, on peut traduite plus exactement: Aussi faut-il estimer que les vrais instrumens de la science sont les livres, d'où elle découle comme de sa source.

travail du corps, que les enfans ne s'en dessèchent point, et ne s'en treuvent puis après las et recreuz quand on les voudroit faire vacquer à l'estude des lettres : car comme dit Platon, « le sommeil et la las-» situde sont contraires à apprendre les sciences ».

XXIII. Mais cela est peu de chose, je veulx venir à ce qui est de plus grande importance que tout ce que j'ay dit au paravant : car je dis qu'il faut que lon exerce les jeunes enfans aux exercices militaires, comme à lancer le dart, à tirer de l'arc, et à chasser, pour ce que tous les biens de ceulx qui sont vaincus en guerre sont exposez en proye aux vaincueurs, et ne sont propres aux armes, et à la guerre les corps nourris delicatement à l'ombre :

Mais [1] le soudard de seiche corpulence
Ayant acquis d'armes experience,
C'est luy qui rompt des ennemis les rencs,
Et en tous lieux force ses concurrents.

XXIV. Mais quelqu'un me pourra dire à l'adventure, « Tu nous avois promis de nous donner exem-« ples, et preceptes, comment il fault nourrir les « enfans de libre condition, et puis on voit que tu « delaisses l'institution des pauvres et populaires, « et ne donne enseignements que pour les nobles, et « pour les riches seulement ». A cela il m'est bien aisé de respondre : car quant à moy je desirerois, que ceste mienne instruction peust servir et estre utile à tous : mais s'il y en a aucuns, à qui par faulte de moyens mes preceptes ne puissent estre profita-

[1] Voyez les observations. C.

bles, qu'ils en accusent la fortune; non pas celuy qui leur donne ces advertissements: au reste il fault, que les pauvres s'esvertuent, et tachent de faire nourrir leurs enfans en la meilleure discipline qui soit: et si d'adventure ils n'y peuvent attaindre, au moins en la meilleure qu'ils pourront. J'ay bien voulu en passant adjouster ce mot à mon discours, pour au demourant poursuivre les autres preceptes qui appartiennent à la droitte instruction des jeunes gens.

XXV. Je dis doncques notamment, que lon doit attraire et amener les enfans à faire leur devoir par bonnes paroles et douces remonstrances [1], non pas par coups de verges, ny par les battre, pource qu'il semble que ceste voye là convient plus tost à des esclaves, que non pas à des personnes libres, pource qu'ils s'endurcissent aux coups, et deviennent comme hebetez, et ont le travail de l'estude puis après en horreur, partie pour la douleur des coups, et partie pour la honte: les louanges et les blasmes sont plus utiles aux enfans nez en liberté, que toutes verges ne tous coups de fouët: l'un pour les tirer à bien faire, et l'autre pour les retirer de mal: et fault alternativement user tantost de l'un, tantost de l'autre: et maintenant leur user de reprehension, maintenant de louange: car s'ils sont quelquefois trop guays, il faut en les tensant leur faire un peu de honte, et puis tout soudain les remettre en les louant, comme font les bonnes nourrisses, qui don-

[1] Plutarque a déja fait d'excellentes réflexions sur pareille matière dans la Vie de Fabius Maximus, ch. xli, T. II. p. 314.

nent le tetin à leurs petits enfans après les avoir fait un peu crier : toutefois il y fault tenir mesure, et se garder bien de les trop hault-louër, autrement ils presument d'eulx-mesmes, et ne veulent plus travailler depuis que lon les a louez un peu trop.

XXVI. Au demourant j'ai cogneu des peres, qui pour avoir trop aimé leurs enfans, les ont en fin haïs. Qu'est-ce à dire cela ? Je l'esclairciray par cest exemple : Je veux dire, que pour le grand desir qu'ils avoient que leurs enfans fussent les premiers en toutes choses, ils les contraignoient de travailler excessivement : de maniere que plians soubs le faix, ils en tomboient en maladies, ou se faschans d'estre ainsi surchargez, ne recevoient pas volontiers ce qu'on leur donnoit à apprendre : ne plus ne moins que les herbes et les plantes se nourrissent mieulx quand on les arrouse modereement, mais quand on leur donne trop d'eau, on les noye et suffoque : aussi fault il donner aux enfans moyen de reprendre haleine en leurs continuels travaux, faisans compte, que toute la vie de l'homme est divisée en labeur et en repos : à raison dequoy nature nous a donné non seulement le veiller, mais aussi le dormir : et non seulement la guerre, mais aussi la paix : non seulement la tourmente, mais aussi le beau temps : et ont esté instituez non seulement les jours ouvrables, mais aussi les jours de feste. En somme, *le repos* est comme *la saulse du travail :* ce qui se voit non seulement ès choses qui ont sentiment et ame, mais encore en celles qui n'en ont point : car nous relaschons les cordes des arcs, des lyres, et des

violes, à fin que nous les puissions retendre puis après : et brief, le corps s'entretient par replestion et par evacuation, aussi fait l'esprit par repos et travail.

XXVII. Il y a d'autres peres qui semblablement sont digues de grande reprehension, lesquels depuis que une fois ils ont commis leurs enfans à des maistres et precepteurs, ne daignent pas assister à les veoir et ouir eulx mesmes apprendre quelquefois : en quoy ils faillent bien lourdement, car au contraire ils deussent eux mesmes esprouver souvent, et de peu en peu de jours, comment ils profitent, et non pas s'en reposer et rapporter du tout à la discretion de quelques maistres mercenaires : car par ceste solitude les maistres mesmes auront tant plus grand soing de faire bien apprendre leurs escholiers, quand ils verront, que souvent il leur en fauldra rendre compte : à quoy se peult appliquer le bon mot que dit anciennement un sage escuyer, « Il n'y a rien « qui engraisse tant le cheval, que l'œil de son « maistre ».

XXVIII. Mais sur toutes choses, il fault exercer et accoustumer la memoire des enfans, pour ce que c'est, par maniere de dire, le tresor de science : c'est pourquoy les anciens poëtes ont faint, que *Mnemosyné*, c'est à dire, Memoire, estoit la mere des Muses, nous voulans donner à entendre, qu'il n'y a rien qui tant serve à engendrer et conserver les lettres, et le sçavoir, que fait la memoire : pourtant la fault il diligemment et soigneusement exerciter en toutes sortes, soit que les enfans l'ayent

ferme de nature, ou qu'ils l'ayent foible : car aux uns on corrigera par diligence le defaut, aux autres on augmentera le bien d'icelle : tellement que ceulx là en deviendront meilleurs que les autres, et ceulx cy meilleurs que eulx mesmes : car le poëte Hesiode [1] a sagement dit,

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et plusieurs fois ce peu là repetant :
En peu de jours tu verras cela croistre,
Qui par avant bien petit souloit estre,

D'avantage les peres doivent sçavoir, que ceste partie memorative de l'ame ne sert pas seulement aux hommes à apprendre les lettres, mais aussi qu'elle vault beaucoup aux affaires du monde : pour ce que la souvenance des choses passées fournit d'exemples pour prendre conseil à l'advenir.

XXIX. Au surplus il fault bien prendre garde à destourner les enfans de paroles sales et deshonnestes : « Car la parole, comme disoit Democritus, est « l'ombre du faict » : et les fault duire et accoustumer à estre gracieux, affables à parler à tout le monde, et saluër volontiers un chascun : car il n'est rien si digne d'estre hay, que celuy qui ne veult pas que lon l'abborde, et qui dedaigne de parler aux gens. Aussi se rendront les enfans plus amiables à ceulx qui converseront autour d'eulx, quand ils ne tiendront pas si roide, qu'ils ne veuillent du tout rien conceder ès disputes et questions qui se pourront esmouvoir entre eulx : car c'est belle chose de

[1] Opera et Di. I, 461.

sçavoir

sçavoir non seulement vaincre, mais aussi se laisser vaincre quelquefois, mesmement ès choses où le vaincre est dommageable : car alors la victoire est veritablement *Cadmiene*, comme lon dit en commun proverbe, c'est à dire, elle tourne à perte et dommage au vaincueur : de quoy j'ay le sage poëte Euripide pour tesmoing en un passage où il dit,

Quand l'un des deux qui disputent ensemble
Entre en courroux, plus advisé me semble
Celuy qui mieulx aime coy s'arrester,
Que de parole ireuse contester.

XXX. Au reste ce de quoy plus on doit instruire les jeunes gens, et qui leur est de non moindre, voire j'ose bien dire de plus grande consequence, que tout ce que nous avons dit jusques icy : « C'est, « qu'ils ne soient delicats ne superflus en chose « quelconque, qu'ils tiennent leur langue, qu'ils « maistrisent leur cholere, et qu'ils ayent leurs « mains nettes ». Mais voyons particulierement combien emporte un chacun de ces quatre preceptes, car ils seront plus faciles à entendre en les mettant devant les yeux par exemples : comme, pour commancer au dernier, il y a eu de grands personnages qui pour s'estre laissez aller à prendre argent injustement, ont respandu tout l'honneur qu'ils avoit amassé au demourant de leur vie : comme Gylippus Lacedemonien, qui pour avoir descousu par dessoubs les sacs pleins d'argent qu'on luy avoit baillez à porter, fut honteusement banny de Sparte.

XXXI. Et quant à ne se courroucer du tout

point, c'est bien une vertu singuliere : mais il n'y a que ceulx qui sont parfaitement sages qui le puissent du tout faire, comme estoit Socrates, lequel ayant esté fort outragé par un jeune homme insolent et temeraire, jusques à luy donner des coups de pied, et voyant que ceulx qui se trouvoient lors autours de luy s'en courrouçoient amerement, et en perdoient patience, et vouloient courir après : « Comment, leur dit il, si un asne m'avoit donné « un coup de pied, voudriez vous que je luy en « redonnasse un autre »? Toutefois il n'en demoura pas impuny : car tout le monde luy reprocha tant ceste insolence, et l'appella lon si souvent et tant, le regibbeur et donneur de coups de pied, que finablement il s'en pendit et estrangla luy mesme de regret. Et quand Aristophanes feit jouër la Comœdie qui s'appelle *les Nuës*, en laquelle il respand sur Socrates toutes les sortes et manieres d'injures qu'il est possible, comme quelqu'un des assistans à l'heure qu'on le farçoit et gaudissoit ainsi, luy demandast : « Ne te courrouces tu point, So« crates de te voir ainsi publiquement blasonner » ? « Non certainement, respondit il, car il m'est « advis, que je suis en ce theatre, ne plus ne moins « qu'en un grand festin, où lon se gaudit joyeuse« ment de moy ». Archytas le Tarentin et Platon en feirent tout de mesme : car l'un estant de retour d'une guerre, où il avoit esté capitaine general, trouva ses terres toutes en friche : et feit appeller son receveur, auquel il dit, « Si je n'estois en « cholere, je te battrois bien ». Et Platon aussi

s'estant un jour courroucé à l'encontre d'un sien esclave meschant et gourmand, appella le fils de sa sœur Speusippus, et luy dit, « Pren moy ce « meschant icy, et me le va fouetter : car quand « à moy, je suis courroucé ».

XXXII. Mais quelqu'un me dira, que ce sont choses bien malaisées à faire et à imiter: Je le sçay bien : toutefois il se faut estudier, à l'exemple de ces grands personnages-là, d'aller tousjours retrenchant quelque chose de la trop impatiente et furieuse cholere : car nous ne sommes pas pour nous egaler ny accomparer à eulx aux autres sciences et vertus non plus, et neantmoins comme estans leurs sacristains et leurs portes-torches, en manieres de parler, ordonnez pour monstrer aux hommes les reliques de leur sapience, ne plus ne moins que si c'estoient des dieux, nous essayons de les imiter et suyvre leurs pas, en tirant de leurs faicts toute l'instruction qui nous est possible.

XXXIII. Quant à refrener sa langue, pour ce que c'est le seul precepte des quatre que j'ai proposez qui nous reste à discourir, s'il y a aucun qui estime que ce soit chose petite et legere, il se fourvoye de grande torse du droict chemin : car c'est une grande sagesse, que se sçavoir taire en temps et lieu, et qui fait plus à estimer que parole quelconque : et me semble que pour ceste cause les anciens ont institué les sainctes cerimonies des mysteres [1], à fin qu'estans accoutumez au silence

[1] C'étoit le culte secret des Païens. La tête de Diagoras fut mise à prix pour les avoir révélés.

par le moyen d'icelles, nous transportions la crainte apprise au service des dieux à la fidelité de taire les secrets des hommes : « Car on ne se repent jamais « de s'estre teu, mais bien se repent on souvent « d'avoir parlé : et ce que lon a teu pour un temps, « on le peut bien dire puis après : mais ce que lon « a une fois dit, il est impossible de jamais plus « le reprendre ». J'ay souvenance d'avoir ouy raconter innumerables exemples d'hommes qui par l'intemperance de leur langue se sont precipitez en infinies calamitez : entre lesquels j'en choisiray un ou deux, pour esclaircir la matiere seulement. Ptolomeus roy d'Egypte, surnommé *Philadelphus*, espousa sa propre sœur Arsinoé, et lors y eut un nommé *Sotades*, qui luy dit, « Tu fiches l'aiguillon « en un pertuis qui n'est pas licite ». Pour ceste parole il fut mis en prison, là où il pourrit de misere par un long temps, et paya la peine deuë à son importun caquet et pour avoir pensé faire rire les autres, il plora luy mesme bien longuement. Autant en feit, et souffrit aussi presque tout de mesme, un autre nommé *Theocritus*, excepté que ce fut beaucoup plus aigrement : Car comme Alexandre eust escript et commandé aux Grecs, qu'ils preparassent des robbes de pourpre, pource qu'il vouloit à son retour faire un solennel sacrifice aux dieux, pour leur rendre grace de ce qu'ils luy avoient ottroyé la victoire sur les Barbares : pour ce commandement les villes de la Grece furent contraintes de contribuer quelque somme de deniers par teste : et lors ce Theocritus,

« J'ay, dit il, toujours esté en doubte de ce qu'Homere [1] appelloit la *mort purpurée*, mais à ceste « heure je l'entens bien ». Ceste parole luy acquit la haine et la malveillance d'Alexandre le grand. Une autrefois pour avoir par un traict de mocquerie reproché au Roy Antigonus, qu'il estoit borgne, il le meit en un courroux mortel, qui luy cousta la vie: car ayant Eutropion maistre cueux [2] du roy esté elevé en quelque degré, et en quelque charge à la guerre, le roy luy ordonna qu'il allast devers Theocritus pour luy rendre compte, et le recevoir aussi reciproquement de luy. Eutropion le luy feit entendre, et alla et vint par plusieurs fois vers luy pour cest effect, tant qu'à la fin Theocritus luy dit: « Je « voy bien que tu me veulx mettre tout crud sur « table, pour me faire manger à ce Cyclops »; reprochant à l'un qu'il estoit borgne, et à l'autre qu'il esoit cuisinier : et lors Eutropion luy repliqua sur le champ : « Ce sera doncques sans teste : « car je te feray payer la peine que merite ceste « tienne langue effrenée, et ce tien langage for« cené » : comme il feit, car il alla incontinent rapporter le tout au roy, qui envoya aussi tost trencher la teste à Theocritus.

XXXIV. Outre les susdits preceptes, il fault encore de jeunesse accoustumer les enfans à une chose qui est très saincte, c'est, qu'ils dient tousjours verité, pource que le mentir est un vice servil, digne d'estre de tous hay, et non par-

[1] Iliade, v. 38.
[2] Chef de cuisine.

donnable aux esclaves mesmes, qui ont peu d'honnesteté.

XXXV. Or quand à tout ce que j'ai discouru et conseillé par cy devant, touchant l'honnesteté, modestie, et temperance des jeunes enfans, je l'ay dit franchement et resoluëment, sans en rien craindre ne douter : mais quand au poinct que je veulx toucher maintenant, je n'en suis pas bien certain, ne bien resolu, ains en suis comme la balance qui est entre deux fers, et ne panche point plus d'un costé que d'autre tellement que je fais grande doute, si je le dois mettre en avant, ou bien le destourner: mais pour le moins fault il prendre la hardiesse de declarer que c'est. La question est, « Si l'on doit permettre à ceulx qui aiment les enfans de converser « et hanter avec eulx, ou bien les en reculer et chasser « arriere, de sorte qu'ils n'en approchent, ny ne parlent aucunement à eulx ». Car quand je considere certains peres severes et austeres de nature, qui pour la crainte qu'ils ont que leurs enfans ne soient violez, ne veulent aucunement souffrir, que ceulx qui les aiment parlent en sorte quelconque à eulx : je crains fort d'en establir et introduire la coustume: mais aussi quand de l'autre costé je viens à me proposer Socrates, Platon, Xenophon, AEschines, Cebes, et toute la suitte de ces grands personnages, qui jadis ont approuvé la façon d'aimer les enfans, et qui par ce chemin ont poulsé de jeunes gens à apprendre les sciences, et à s'entremettre du gouvernement de la chose publique, et se former au moule de la vertu, je deviens alors tout autre, et

encline à vouloir imiter et ensuivre ces grands hommes là, lesquels ont Euripide [1], pour tesmoing en un passage où il dit :

Amour n'est pas toujours celuy du corps,
Un autre y a qui n'appete rien ; fors
L'ame qui soit vestue d'innocence,
De chasteté, justice, et continence.

Aussi ne faut il pas laisser derriere un passage de Platon [2], là où il dit moytié en riant, moytié à bon esciant, « qu'il faut que ceulx qui ont fait quelques « grandes prouësses en un jour de bataille, au retour « aient privilege de baiser tel qu'il leur plaira entre les « beaulx». Je diray donc, qu'il faut chasser ceulx qui ne desirent que la beaulté du corps, et admettre ceulx qui ne cherchent que la beaulté des ames : aussi fault-il fuïr et defendre les sortes d'amour [3], qui se pratiquent à Thebes et en Elide, et ce que lon appelle *le ravissement* en Candie, mais bien le fault il recevoir tel comme il se pratique à Athenes, et en Lacedemone : toutefois quant à cela, chacun suive en ce propos l'opinion qu'il en aura [4], et ce que bon luy semblera.

[1] Fragm. Dictys. vers. 3.

[2] De Republ. lib. 5.

[3] Ces amours détestables étoient le crime des Grecs. S. Paul leur en faisoit encore de son temps des reproches. Socrate et leurs sages se sont-ils élévés par la supériorité de leur raison au dessus d'une passion si injurieuse à la nature, j'aime à le croire avec Plutarque. Quand il s'agit de la réputation des hommes, et sur-tout des grands hommes, l'opinion la plus favorable doit toujours paroître la plus croyable.

[4] Dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n°. 1671,

XXXVI. Au reste ayant desormais assez discouru touchant l'honnesteté et bonne nourriture des enfans, je passeray maintenant à l'aage de l'adolescence, après que j'auray seulement dit ce mot, que j'ay souvent repris et blasmé ceulx qui ont introduit une très mauvaise coustume de bailler bien des maistres et gouverneurs aux petits enfans, et puis lascher tout à un coup la bride à l'impetuosité de l'adolessence: là où au contraire, il falloit avoir plus diligemment l'œil, et faire plus soigneuse garde d'eulx, qu'il ne falloit pas des jeunes enfans : car qui ne scait, que les faultes de l'enfance sont petites, legeres et faciles à rhabiller, comme de n'avoir pas bien obey à leurs maistres, ou avoir failly à faire ce qu'on leur avoit ordonné : au contraire, les pechez des jeunes gens en leur adolescence, bien souvent sont enormes et infames comme une yvrognerie, une gourmandise, larcins de l'argent de leurs peres, jeux de dez, masques et mommeries, amours de filles, adulteres de femmes mariées. Pourtant estoit il convenable de contenir et refrener leurs impetueuses cu-

on lit : περὶ μὲν τούτων, ὅπως ἕκασος αὐτὸς ἑαυτὸν πέπεικεν, οὕτως ὑπολαμβάνει. C'est-à-dire, toutefois quant à cela, chacun suit en ce propos son opinion. Je crois que cette leçon est la meilleure. Plutarque ne donne point de conseil ; il rapporte un fait. Il ne s'agit pas ici des amours honteux de Thèbes et de l'Élide. Ils sont condamnés et proscrits. Mais il y avoit des pères, tels que Plutarque, qui laissoient approcher de leurs enfans des sages qui n'aimoient dans les enfans que la beauté de l'ame. Il y avoit d'autres pères plus sévères et plus austères, qui ne permettoient pas même à ces sages d'approcher de leurs enfans. C'est sur cela que Plutarque dit, chacun suit en cela son opinion.

piditez par grand soing et grande vigilance : car ceste fleur d'aage là ordinairement s'espargne bien peu, et est fort chatouilleuse et endemenée à prendre tous ses plaisirs, tellement qu'elle a grand besoing d'une grande et forte bride : et ceulx qui ne tirent à toute force à l'encontre pour la retenir, ne se donnent de garde, qu'ils laissent à leur esprit la bride lasche à toute licence de mal faire. C'est pourquoy il fault que les bons et sages peres principalement en cest aage là, facent le guet, et tiennent en bride leurs jeunes jouvenceaux, en les preschant, en les menassant, en les priant, en leur remonstrant, en leur conseillant, en leur promettant, en leur mettant devant les yeux des exemples d'autres, qui pour avoir ainsi esté debordez et abandonnez à toutes voluptez se sont abysmez en grandes miseres et griefves calamitez : et au contraire, d'autres qui pour avoir refrené leurs concupiscences ont acquis honneur et glorieuse renommée : car ce sont comme les deux elements et fondements de la vertu, « l'espoir de prix, et la crainte de peine » : pource que l'esperance les rend plus promts à entreprendre toutes choses belles et louables, et la crainte les rend tardifs à en ozer commetre de vilaines et reprochables.

XXXVII. Brief il les fault bien soigneusement divertir de hanter toutes mauvaises compagnies : autrement ils rapporteront tousjours quelque tache de la contagion de leur meschanceté. C'est ce que Pythagoras commandoit expressement en ces preceptes ænigmatiques sous paroles couvertes, lesquels je

veulx en passant exposer, pource qu'ils ne sont pas de petite efficace pour acquerir vertu; comme quand il dit, « Ne gouste point de ceulx [1] qui ont la queuë « noire » : c'est autant à dire comme, ne frequente point avec hommes diffamez et denigrez pour leur meschante vie. « Ne passe point la balance » : c'est à dire qu'il fault faire grand compte de la justice, et se donner bien garde de la transgresser; « Ne te sied « point sur le boisseau [2] » : c'est à dire qu'il fault fuir oisiveté pour se prouvoir des choses necessaires à la vie de l'homme. « Ne touche pas à tous en la main » : c'est à dire, ne contracte pas legerement avec toute personne. « Ne porter pas un anneau estroit » : c'est à dire qu'il faut vivre une vie libre, et ne se mettre pas soymesme aux ceps. « N'attizer pas le feu avec « l'espée » : c'est à dire, n'irriter pas un homme courroucé : car il n'est pas bon de le faire, ains fault ceder à ceulx qui sont en cholere. « Ne manger point « son cueur [3] » : c'est à dire, n'offencer pas son ame et son esprit en le consumant de cures et d'ennuis. « S'abstenir de febves [4] » : c'est à dire, ne s'entre-

[1] Amyot auroit dû traduire : *Ne gouste point des poissons qui ont la queue noire*. Ces poissons que Plutarque nomme mélanures, sont dès espèces de dorades, connus sous les noms d'*Oculata*, de *Nigroil*, etc. Ils se tiennent presque toujours dans la vase. C'est sans doute pour cela que Pythagore ne vouloit pas qu'on en goûtât.

[2] j'ai déja expliqué ce précepte de Pythagore dans la Vie de Numa Pompilius, ch. xxv, T. I.

[3] La joie dilate le cœur; la tristesse, l'inquiétude le resserrent, et en quelque sorte le dévorent.

[4] C'est la fêve de marais dont il s'agit. Selon Dioscoride et

mettre point du gouvernement de la chose publique, pource qu'anciennement on donnoit les voix avec des febves : et ainsi procedoit on aux elections des Magistrats. « Ne jetter pas la viande en un pot à « pisser ». C'est qu'il ne fault pas metre un bon propos en une meschante ame : car la parole est comme la nourriture de l'ame, laquelle devient pollue par la meschanceté des hommes. « Ne s'en retourner pas « des confins » c'est à dire, quand on se sent près de la mort, et que l'on est arrivé aux extrêmes confins de ceste vie, le porter patiemment, et ne s'en descourager point. Mais à tant je retourneray à mon propos.

XXXVIII. Il fault, comme j'ay dit au paravant, esloigner les enfans de la compagnie et frequentation des meschans, specialement des flatteurs. Car je repeteray en cest endroit ce que j'ay dit souvent ailleurs, et à plusieurs peres : c'est, qu'il n'est point de plus pestilent genre d'hommes, et qui gaste d'avantage ne plus promptement la jeunesse, que font les flatteurs, lesquels perdent et les peres et les enfans, rendant la vieillesse des uns, et la jeunesse des autres miserable, leurs presentans en leurs mauvais conseils un appast qui est inevitable, c'est la volupté, dont ils les emorchent. Les peres riches preschent leurs enfans de vivre sobrement, ceulx-

Pline, elle appésantit les sens, elle donne des insomnies et du trouble. Est-il étonnant qu'elle ait été défendue dans une école, livrée aux calculs et à des méditations profondes. Elle étoit aussi l'emblême naturel de l'agitation que causent les affaires.

cy les incitent à yvrongner : ceulx là les convient à estre chastes, ceulx-cy à estre dissolus : ceulx là à espargner, ceulx-cy à despendre : ceulx là à travailler, ceulx-cy à jouer et ne rien faire : disans, « Qu'est-ce que de nostre vie? ce n'est qu'un point « de temps : il fault vivre pendant que lon a le « moyen, et non pas languir. Qu'est il besoing se « soucier des menaçes d'un pere qui n'est qu'un « vieil resveur, qui radotte, et a la mort entre les « dents? un de ces matins nous le porterons en « terre ». Un autre viendra qui luy amenera quelque garce prise en plein bordeau, et luy donnera à entendre, qu'elle sera sa femme [1], pour à quoy fournir, le jeune homme desrobbera son pere, et ravira en un coup ce que le bon homme aura espargné de longue main, pour l'entretenement de sa vieillesse. Brief c'est une malheureuse generation. Il font semblant d'estre amis, et jamais ne disent une parole franche ; ils carressent les riches, et mesprisent les pauvres [2]. Il semble qu'ils ayent appris l'art de chanter sur la lyre, pour seduire les jeunes gens : ils esclattent quand ceulx qui les nourrissent font semblant de rire : hommes faulx et supposez, et la bastardise de la vie humaine, qui vivent au gré des riches, estans nez libres de condition, et se rendans serfs de volonté [3] : qui pensent qu'on leur fait oultrage, s'ils ne vivent en toute superfluité, et si on

[1] Les autres, lisent, et luy produira sa femme. *Amyot.*
[2] Voyez les Observations. c.
[3] Voyez les Observations. c.

ne les nourrit plantureusement sans rien faire : tellement que les peres qui voudront faire bien nourrir leurs enfans, doivent necessairement chasser d'auprès d'eulx ces mauvaises bestes là : et aussi en fault-il esloigner leurs compagnons d'eschole, s'il y en a aucuns vicieux, car ceulx là seroient suffisans pour corrompre et gaster les meilleures natures du monde.

XXXIX. Or sont bien les regles que j'ay jusques icy baillées, toutes bonnes, honestes et utiles : mais celle que je veulx à ceste heure declarer est equitable et humaine : c'est, que je ne voudrois point que les peres fussent trop aspres et trop durs à leurs enfans, ains desirerois qu'ils laissassent aucunefois passer quelque faulte à un jeune homme, se souvenans qu'ils ont autrefois esté jeune eulx-mesmes. Et tout ainsi que les medecins meslans et destrempans leurs drogues qui sont ameres avec quelques jus doux, ont trouvé le moyen de faire passer l'utilité parmy le plaisir : aussi fault-il que les peres meslent l'aigreur de leurs reprehensions avec la facilité de clemence : et que tantost ils laschent un petit la bride aux appetits de leurs enfans, et tantost aussi ils leur serrent le bouton, et leur tiennent la bride roide, en supportant doulcement et patiemment leurs faultes : ou bien s'ils ne peuvent faire qu'ils ne s'en courroucent, à tout le moins que leur courroux s'appaise incontinent. Car il vault mieulx qu'un pere soit prompt à se courroucer à ses enfans, pourveu qu'il s'appaise aussi

facilement, que tardif à se courroucer, et difficile aussi à pardonner : car quand un pere est si severe qu'il ne veult rien oublier, ne jamais se reconcilier, c'est un grand signe qu'il hait ses enfans : pourtant fait il bon quelquefois, ne faire pas semblant de veoir aucunes de leurs faultes, et se servir en cest endroit de l'ouye un peu dure, et de la veuë trouble qu'apporte la vieillesse ordinairement : de sorte qu'ils ne façent pas semblant de veoir ce qu'ils voient, ne d'ouïr ce qu'ils oyent. Nous supportons bien quelques imperfections de noz amis, trouverons nous estrange de supporter celles de noz enfans ? bien souvent que noz serviteurs yvrongnent, nous ne voulons pas trop asprement rechercher leur yvrongnerie. « Tu as esté quelquefois « estroit envers ton fils, sois luy aussi quelquefois « large à luy donner. Tu t'es aucunefois courroucé « à luy, une autrefois pardonne luy. Il t'a trompé « par l'entremise de quelqu'un de tes domestiques « mesmes, dissimule le, et maistrise ton ire. Il « aura esté en l'une de tes mestairies, où il aura « pris et vendu, peut estre, une paire de bœufs : « il viendra le matin te donner le bon jour sentant « encore le vin, qu'il aura trop beu avec ses com- « paignons le jour de devant, fais semblant de l'i- « gnorer : ou bien il sentira le perfum, ne luy en « dit mot ». Ce sont les moyens de domter doulcement une jeunesse petillante.

XL. Vray est que ceulx qui sont de leur nature subjects aux voluptez charnelles, et ne veulent pas

prester l'oreille quand on les reprent, il les fault marier, pource que c'est le plus certain arrest, et le meilleur lien que lon sçauroit bailler à la jeunesse : et quand on est venu à ce poinct là, il leur fault chercher femmes qui ne soient ne trop plus nobles, ne trop plus riches qu'eulx : car c'est un precepte ancien fort sage, « Pren la selon toy » : pource que ceulx qui les prennent beaucoup plus grandes qu'eulx, ne se donnent garde « qu'ils se « trouvent non marys de leurs femmes, mais es-« claves de leurs biens ».

XLI. J'adjousteray encore quelques petits advertissemens, et puis mettray fin à mes preceptes. Car devant toutes choses il fault que les peres se gardent bien de commettre aucune faulte, ny d'omettre aucune chose qui appartienne à leur devoir, à fin qu'ils servent de vif exemple à leurs enfans, et qu'eux regardans à leur vie, comme dedans un clair miroir, s'abstiennent à leur exemple de dire chose qui soit honteuse : car ceulx qui reprennent leurs enfans des faultes qu'ils commettent eulx-mesmes, ne s'advisent pas que soubs le nom de leurs enfans, ils se condamnent eulx-mesmes : et generalement tous ceulx qui vivent mal ne se laissent pas la hardiesse d'oser seulement reprendre leurs esclaves, tant s'en fault qu'ils peussent franchement tanser leurs enfans. Mais, qui pis est, en vivant mal ils leur servent de maistres, et de conseillers de mal faire : car là où les vieillards sont deshontez, il est bien force, que les jeunes gens

soient de tout poinct effrontez : pourtant fault-il tascher de faire tout ce que le devoir requiert, pour rendre les enfans sages, à l'imitation de celle noble dame Eurydice [1], laquelle estant de nation Esclavonne, et, par maniere de dire, triplement barbare, neantmoins pour avoir moyen de pouvoir instruire elle mesme ses enfans, prit la peine d'apprendre les lettres, estant desja bien avant en son aage. L'epigramme qu'elle en feit, et qu'elle dedia aux Muses, tesmoigne assez comment elle estoit bonne mere, et combien elle aimoit cherement ses enfans.

Eurydicé Hierapolitaine
A de ces vers aux Muses fait estraine,
Qui en son cœur luy feirent concevoir
L'honeste amour d'apprendre et de sçavoir :
Si que ja mere, et ses fils hors d'enfance,
Pour acquerir des lettres cognoissance,
Où sont compris des sages les discours,
Elle donna travail à ses vieux jours.

XLII. Or de pouvoir observer toutes les regles et preceptes ensemble, que nous avons cy dessus

[1] Euridice, femme d'Amyntas II, roi de Macédoine, mère de Philippe, aïeule d'Alexandre le Grand. Voyez dans Tacite les illustres Romaines, Cornélie, mère des Gracques, Aurélie, mère de Jules-César, et Atie, mère d'Auguste. Tacit. *Dialog. de Orat.* Cap. XXVIII. Quelles mères ! et quels élèves ! Rien n'approchera jamais de l'instruction d'une mère qui a l'ame grande et élevée. Parmi nous Blanche a formé S. Louis ; et Louis XIV doit beaucoup à Anne d'Autriche.

declarez

declarez, à l'adventure est-ce chose qui se peult plus tost souhaitter, que conseiller : mais d'en imiter et ensuivre la plus grande partie, encore qu'il y faille de l'heur et de la prosperité, si est ce chose dont l'homme par nature peult bien estre capable, et de quoy il peult bien venir à bout.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA LECTURE DES POETES.

Lecture des poëtes dans la jeunesse. Ses avantages. II. *Ses dangers.* III. *Précautions pour en empêcher les mauvaises impressions.* IV. *Mensonges des poëtes.* V. *Leurs fictions.* VII. *Leurs descriptions, leurs imaginations.* IX. *La poésie est une peinture parlante.* X. *Manière de la juger.* XI. *Comment on profite des mauvais exemples.* XIII. *Leçons que donnent les poëtes.* XV. *Façon de les interpréter.* XXI. *Attention sur le sens des expressions.* XXV. *Double signification de plusieurs termes.* XXXI. *Avis pour juger les hommes, les mœurs, les actions.* XXXVIII. *Attention sur la diversité des esprits.* XXXIX. *Des peuples.* XLIII. *Observations du goût.* XLIV. *Des caractères.* XLV. *Des vices.* XLVI. *Des vaines subtilités.* XLVII. *Des belles qualités.* XLVIII. *Des vertus.* LI. *Correctifs qu'on peut proposer.* LII. *Etendue qu'on peut donner aux pensées.* LIII. *Manière dont Homere emploie le blâme et la louange.* LIV. *Parallele des belles pensées des poëtes et des philosophes.*

COMMENT IL FAULT

QUE LES JEUNES GENS LISENT LES POETES,

ET FACENT LEUR PROFIT DES POESIES [1].

Ce que le poëte Philoxenus disoit, qu'entre les chairs celles estoient les plus savoureuses, qui estoient les moins chairs : et entre les poissons, ceulx qui estoient les moins poissons : s'il est vray ou non, seigneur Marcus Sedatus, laissons le decider et juger à ceulx qui ont, comme disoit Caton, le palais plus aigu et plus sensitif que le cueur. Mais que les bien fort jeunes personnes prennent plus de plaisir, qu'ils obeïssent plus volontiers, et qu'ils se laissent plus facilement mener aux discours de la philosophie, qui tiennent moins du philosophe, et qui semblent plus tost estre dits en jouant qu'à bon esciant, c'est chose toute evidente et notoire : car nous voyons, qu'en lisant non seulement les fables d'AEsope, et les fictions des poëtes, mais aussi le livre de Heraclides intitulé *Abaris*, et *le Lycon* d'Ariston, là où sont les opinions que les philosophes tiennent touchant l'ame, meslées

[1] Ce traicté n'est proprement utile qu'à ceux qui lisent les anciens poëtes Grecs ou Latins, pour se garder d'en prendre impression d'opinions dangereuses pour la religion et pour les meurs. *Amyot.* On y voit aussi comment Plutarque et les Grecs dirigeoient les études de leurs enfans ; quelle étoit leur manière de juger leurs poëtes et leurs dieux.

parmy des contes faicts à plaisir, ils sont par maniere de dire ravis d'aise et de joye. Pourtant fault il bien avoir l'œil à ce qu'ils soient non seulement honnestes ès voluptez du boire et du manger, mais encore plus les accoustumer à user sobrement du plaisir et de la delectation en ce qu'ils liront ou escouteront, comme d'une saulse appetissante, pour en tirer et faire mieulx savourer ce qu'il y aura de salutaire et de profit: car les portes closes d'une ville ne la garderont pas d'estre prise, si elle reçoit les ennemis par une seule qui soit demourée ouverte: ny la continence ès voluptez des autres sentiments ne preservera pas un jeune homme d'estre depravé, si par mesgarde il se laisse aller aux plaisirs de l'ouye: ains d'autant qu'elle approche plus près du propre siege de l'entendement et de la raison, qui est le cerveau: d'autant blesse et gaste elle plus celuy qui la reçoit, si lon n'en fait bien soigneuse garde. Parquoy n'estant à l'adventure pas possible ny proffitable avec, interdire de tout point la lecture des poëtes à ceulx qui sont ja de l'aage de ton fils Cleander, et du mien Soclarus, gardons les, je te prie, bien diligemment, comme ceulx qui ont plus grand besoing de guide et de conduitte en leurs lectures, qu'ils n'ont pas en leurs alleures.

II. C'est la raison pour laquelle il m'a semblé, que je te devois envoyer par escript ce que nagueres je discouru touchant les escripts des poëtes, à fin que tu les lises, et que si tu treuves que les raisons y deduittes ne soient de moindre efficace et vertu que les pierres que lon appelle *amethystes*,

que quelques uns prennent, et se les attachent autour du col pour se garder d'enyvrer en leurs banquets, où ils boivent d'autant, tu en faces part et les communiques à ton Cleander, et preoccupes son naturel, qui pour n'estre pesant ny endormy en chose quelconque, ains par tout esveillé, vehement et vif, en sera de tant plus facile à mener par tels advertissements,

Au chef du poulpe [1] il y a quelque bien,
Et quelque chose aussi qui ne vault rien.

C'est pource que la chair en est plaisante au goust, à qui la mange, mais elle fait songer de mauvais songes, et imprime en la fantasie des visions estranges et turbulentes, ainsi comme lon dit : aussi y a il en la poësie beaucoup de plaisir, et bien dequoy repaistre et entretenir l'entendement d'un jeune homme de bon esprit, mais il n'y a pas moins aussi de quoy le troubler et le faire vaciller, si son ouye n'est guidée et regie par sage conduitte. Car on peult bien dire non seulement de la terre d'AEgypte, mais aussi de la poësie,

Drogues y a pesle-mesle à foison,
De medecine et aussi de poison [2] :

qu'elle produit à ceulx-là qui s'en servent.

Leans caché est amour gracieux,
Desir, attraict, plaisir delicieux,
Et doux parler, qui bien souvent abuse
Des plus sçavans et des plus fins la ruse.

[1] Dans la tête du polype, qu'à Rome on nomme *polpo*.
[2] Homère, Odyssée IV, 230. Iliade XIV, 216.

III. Car la maniere dont elle trompe ne touche point à ceulx qui sont trop grossiers et trop lourds, ainsi comme respondit un jour Simonides, quand on luy demanda pourquoy il ne trompoit les Thessaliens aussi bien que les autres Grecs : « Pour ce, « dit-il, qu'ils sont trop sots et trop ignorans pour « estre trompez par moy ». Et Gorgias le Leontin souloit dire, « Que la tragœdie estoit une sorte de « tromperie, de laquelle celuy qui avoit trompé « estoit plus juste, que celuy qui n'avoit point « trompé : et celuy qui en avoit esté trompé estoit « plus sage, que celuy qui ne l'avoit point esté ». Comment ferons nous doncques ? contraindrons nous les jeunes gens de monter sur le brigantin d'Epicurus, pour passer pardevant et fuir la poësie, en leur plastrant et bouchant les oreilles avec de la cire non fondue, ne plus ne moins que feit jadis Ulysses à ceulx d'Ithace ? ou si plus tost environnans et attachans leur jugemens avec les discours de la vraye raison, pour les engarder qu'ils ne branlent, et qu'ils n'enclinent par le moyen des allechements du plaisir, à ce qui leur pourroit nuyre, nous les redresserons et preserverons ?

Car [1] Lycurgus [2], le fils du fort Dryas,

n'eut pas l'entendement sain ne bon quand il feit par tout son royaume coupper et arracher les vignes, pour autant qu'il voyoit que plusieurs se trou-

[1] Il. L. 6. v. 130. c.

[2] Lycurgue, roi de Thrace. Voyez le Traité de la Vertu morale, Chap. XXVI.

bloient de vin et s'enyvroient : là où il devoit plus tost, en approcher les Nymphes, qui sont les eaux des fonteines, et retenir en office un dieu fol et enragé, comme dit Platon, par un autre sage et sobre : car la meslange de l'eau avec le vin, luy oste la puissance de nuyre, et non pas ensemble la force de profiter : aussi ne devons nous pas arracher ny destruire la poësie [1], qui est une partie des lettres et des muses. Mais là où les fables et fictions estranges et theatriques d'icelle, pour la grande et singuliere delectation qu'elles donnent en les lisant, se vouldroient presumptueusement elever, dilater, et estendre jusques à imprimer quelque mauvaise opinion : alors mettans la main au devant, nous les reprimerons et arresterons : et là où la grace sera conjointe avec quelque sçavoir, et la douceur attrayante du langage ne sera point sans quelque fruict, et quelque utilité, là nous y introduirons la raison de philosophie, et descouvrirons le profit qui y sera. Car ainsi comme la mandragore croissant auprès de la vigne, et transmettant par infusion sa force naturelle au vin qui en sort, cause puis après, à ceulx qui en boivent, une plus doulce, et plus gracieuse envie de dormir : aussi la poësie prenant les raisons et arguments de la philosophie, en les meslant parmy des fables, en rend la science plus aisée et plus agreable à apprendre aux jeunes gens. Au moyen dequoy, ceulx qui desirent à bon escient philosopher, ne doivent pas

[1] Lisez : d'après Wyttembach : *qui est la vigne des Muses.*

rejetter les œuvres de poësié, mais plus tost chercher à philosopher dedans les escripts des poëtes, en s'accoustumant à trier et separer le profit d'avec le plaisir, et l'aimer : autrement, s'il n'y a de l'utilité, le trouver mauvais, et le rebuter : car aimer le profit qui en vient, est certes le commancement de bien apprendre, et comme dit Sophocles,

Qui bien commence en toute chose, il semble
Qu'après la fin au principe resemble.

IV. En premier lieu doncques, le jeune homme que nous voudrons introduire à la lecture des poëtes, nous l'advertirons qu'il ne doit rien avoir si bien imprimé en son entendement, ne si à la main, que ce commun dire,

Communément poëtes sont menteurs.

Et mentent aucunefois volontairement, et aucunefois malgré eulx : volontairement, pour ce que desirans plaire aux oreilles, ce que la plus part des lisans demandent, ils estiment la verité plus austere pour le faire, que non pas le mensonge : car la verité racontant la chose comme de faict elle a esté, encore que l'issue en soit mal-plaisante, ne laisse pas pourtant de la dire : mais un conte qui est inventé à plaisir, se glisse facilement, et se destourne habilement de ce qui ennuye à ce qui chatouille d'aise et de plaisir : car il n'y a rime, ny carme, ny langage figuré, ny haultesse de style, ny translation bien prise, ny douce liaison de paroles bien coulantes, qui ait tant de grace, ny tant de force d'attraire, et de retenir, comme à la disposition

d'un conte fait à plaisir, bien entrelassé et bien deduit. Mais ne plus ne moins qu'en la painture, la couleur a plus d'efficace pour esmouvoir, que n'a le simple traict, à cause de je ne sçay quelle ressemblance d'homme qui deçoit nostre jugement : aussi ès poësies, le mensonge meslé avec quelque verisimilitude, excite plus, et plaist d'avantage que ne sçauroit faire toute l'estude que lon sçauroit employer à composer de beaulx carmes, ny à bien polir son langage, sans meslange de fables et de fictions poëtiques : d'où vient que l'ancien Socrates, qui toute sa vie avoit fait grande profession de combatre pour la defense de la verité, s'estant un jour voulu mettre à la poësie, à cause de quelques illusions qu'il avoit euës en songeant, ne se trouva point, à l'essay, propre ny ayant bonne grace à inventer des menteries : au moyen dequoy il meit en vers quelques unes des fables d'AEsope, comme n'y ayant point de poësie, là où il n'y a point de menterie. Car il y a bien des sacrifices où lon ne danse point, et où lon ne jouë point des flustes, mais nous ne sçavons point de poësie [1], où il n'y ait point de fiction et de menterie : pour ce que les vers d'Empedocles, les carmes de Parmenides, le livre de la morsure des bestes venimeuses et des remedes de Nicander, et les sentences de Theognis, ce sont oraisons qui ont emprunté de la poësie la

[1] Ce témoignage de Plutarque est bien remarquable. Point de poësie saus fiction et sans fable. Voyez ce quo j'ai remarqué là-dessus dans la Préface du beau poëme des Jardins de Rapin.

haultesse du style, et la mesure des syllabes ne plus ne moins qu'une monture, pour eviter la basesse de la prose.

V. QUAND doncques il y a ès compositions poëtiques quelque chose estrange et fascheuse ditte touchant les dieux ou demi-dieux, ou touchant la vertu de quelque excellent personnage, et de grand renom, celuy qui reçoit cela comme une verité, s'en va gasté et corrompu en son opinion : mais celuy qui se souvient tousjours, et se rameine devant les yeux les charmes et illusions, dont la poësie se sert ordinairement à controuver et inventer des fables, et qui luy peult dire à tout propos,

O tromperesse estant plus maculée,
Que n'est la peau de l'once tavelée [1].

Pourquoy est-ce qu'en jouant tu fronces tes sourcils, et pourquoy en me trompant fais tu semblant de m'enseigner? celuy là n'en souffrira jamais rien de mal, ny ne recevra en son entendement aucune mauvaise impression, ains se reprendra soy mesme, quand il aura peur de Neptune, craignant qu'il n'ouvre et ne fende la terre jusques à descouvrir les enfers [2], et reprendra aussi Apollo se courrouceant pour le premier homme du camp des Grecs.

Luy qui hault ses louanges chantoit,
Luy qui propos semblables en contoit,

[1] L'once est une espèce de panthère. Sa peau est marquée de taches. *Brotier*. *Lisez :* « O! trompeuse plus rusée que le « Sphinx ». C.

[2] *Lisez* : « et il se reprendra aussi lorsqu'il se courroucera « contre Apollon, au sujet du premier des Grecs ». C

Qui au festin luy mesme estoit assis,
C'est celuy seul qui l'a, non autre, occis [1].

Aussi reprimera il les larmes d'Achilles trespassé, et d'Agamemnon aux enfers, qui pour le desir de revivre, et le regret de ceste vie, tendent leurs foibles et debiles mains : et si d'adventure il se trouve aucunefois troublé de passions, et surpris d'enchantement et ensorcellement, il ne faindra point de dire en soy-mesme,

Retourne t'en vistement sans sejour
Là-sus, où est la lumiere du jour :
Et retient bien fermement en memoire
Tout ce qui est dedans ceste ombre noire,
Pour le conter cy après à ta femme.

Homere a dit plaisamment ce mot-là, au lieu de son Odyssée [2], où il descrit les enfers, comme estant un conte propre à faire devant les femmes, à cause de la fiction.

VI. Ce sont doncques semblables choses que les poëtes faignent volontairement, mais il y en a d'autres en plus grand nombre, qu'ils ne faignent et ne controuvent pas, ains pour ce qu'ils les pensent et les croyent eulx mesmes ainsi, ils nous attachent la faulseté, comme ayant Homere dit de Jupiter [3],

[1] Ægistus qui tua Agamemnon. *Amyot*. Il ne s'agit point ici d'Ægisthe, mais d'Apollon, qui après avoir assisté aux nôces de Thétis et de Pélée, et y avoir chanté les louanges du fils qui proviendroit d'eux, ne laissa pas que de le tuer. Ce fragment est d'Æschylé, et il est cité plus au long par Platon, *de Républica*, L. II, p. 259. T. 6, édition de Deux-Ponts. V. Q. Celaber, L. 3, v. 98, où Junon adresse à-peu-près les mêmes reproches à Apollon. C.

[2] Odyssée XI, 222. Dans la descente d'Ulysse aux enfers.

[3] Iliade XXII, 210.

Deux sorts de mort il meit en la balance ;
L'un d'Achilles, l'autre de la vaillance
Du preux Hector, lesquels il soubs-peza
Par le milieu : mais d'Hector plus peza
Le sort fatal, tirant sa destinée
Vers la maison aux ombres assignée,
Ainsi Phœbus adonc l'abandonna.

AEschylus a [1] adjousté à ceste fiction une tragœdie entiere [2], laquelle il a intitulée, *Le poids, ou la balance des ames :* faisant assister à l'un des bassins de la balance de Jupiter, d'un costé Thetis, et de l'autre costé l'Aurore, lesquelles prient pour leurs fils, qui combattent: et neantmoins il n'est homme qui ne voye clairement que c'est chose fainte, et fable controuvée par Homere, pour donner plaisir et apporter esbahissement au lecteur. Mais ce passage,

C'est Juppiter qui meut toute la guerre,
Dont les humains sont travaillez sur terre [3].

Et cestuy-cy,

Dieu sourdre fait de la guerre achoison [4]
Quand ruiner il veut une maison.

Tous tels propos sont par eulx affermez selon la creance et l'opinion qu'ils ont : en quoy ils sement

[1] *Lisez* : « a bâti d'après cette fiction toute une tragédie en- « tière ». Il ne s'agissoit point en effet dans la tragédie d'Eschyle, de la mort d'Hector, mais de celle de Memnon, fils de l'Aurore, qui fut aussi tué par Achille. c.

[2] Elle n'existe plus.

[3] Homère, Iliade IV, 84.

[4] Occasion. Achoison est un mot poétique qui étoit alors d'usage.

parmy nous, et nous communiquent l'erreur et l'ignorance, en laquelle ils sont touchant la nature des dieux.

VII. Semblablement les estranges merveilles des enfers, et les descriptions qu'ils en font, ès quelles par paroles effroyables ils nous paignent et impriment des apprehensions et imaginations de fleuves brulans, de lieux horribles, de tourments espouvantables: il n'y a personne qui n'entende bien, qu'il y a bien de la fable et de la fiction en cela: ne plus ne moins qu'ès viandes que lon ordonne aux malades, il y a quant et quant beaucoup de la force des drogues medicinales. Car ny Homere, ny Pindare, ny Sophocles, n'ont point escript ces choses des enfers, pensans quelles fussent ainsi:

Là où les rivieres dormantes
De la nuit aux eaux croupisantes,
Rendent un brouillas infiny
De tenebres en l'air bruny.

Et,

Vers le rocher tout blanc sur le rivage
De l'Ocean dresserent leur voyage [1].

Et,

C'est le reflux de l'abysme profond,
Par où l'on va des enfers au noir fond.

Et quant à ceulx qui redoutent la mort, ou qui la regrettent et lamentent comme chose pitoyable, ou la privation de sepulture comme chose miserable, en telles paroles,

[1] Homère, Odyssée XXIV, 11.

Ne m'abandonne ainsi sans sepulture
En t'en allant, sans plorer ma mort dure [1].

Et,

L'ame prenant hors du corps sa volée,
En souspirant aux enfers est allée.
Pour le regret de laisser en douleur,
Avant son temps, de jeunesse la fleur [2].

Et,

Ne [3] me tuez avant que je sois meure,
Me contraignant d'aller faire demeure
Entre les morts, sous la terre pesante :
La lumiere est à voir trop plus plaisante.

VIII. Toutes telles paroles (dis-je) sont de personnes passionnées, et ja prevenues d'erreur d'opiuion : pourtant nous esmeuvent et troublent elles d'avantage quand elles nous trouvent pleins de la passion et de la foiblesse de cœur, dont elles procedent. Au moyen dequoy, il se fault de bonne heure prouveoir et preparer à l'encontre, ayans tousjours ceste sentence qui nous sonne aux oreilles, « La poësie ne se soucie pas gueres de dire ve-« rité » : et si y a plus, que la verité de telles choses est très-difficile à trouver et à comprendre, voire à ceulx mesmes qui ne travaillent à autre besongne, qu'à chercher l'intelligence et la cognoissance de ce qui est, ainsi comme eulx mesmes le confessent : auquel propos il servira d'avoir tousjours en main ces vers d'Empedocles,

[1] Odyssée XI, 72.
[2] Homère, Iliade XXII, 362.
[3] Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 1218.

Il n'y a œil d'homme qui le sçeust veoir,
Ny de l'ouir aureille n'a pouvoir,
Et n'est esprit humain qui peust estendre
Son pensement jusques à le comprendre.

Et ceux cy de Xenophanes[1],

Il ne sera et n'a oncques esté
Homme qui sceust avec certaineté
Que c'est des dieux, ny de tout l'univers,
De quoy je vais discourant en mes vers.

Semblablement aussi les paroles de Socrates en Platon, s'excusant avec serment, qu'il ne sçait, et n'entend rien de ces choses là : car par ce moyen les jeunes hommes adjousteront moins de foy au dire des poëtes touchant cela, en l'inquisition dequoy ils verront que les philosophes mesmes se perdent et s'esblouissent.

IX. Encore arresterons nous d'avantage la creance du jeune homme, que nous voudrons mettre à la lecture des poëtes, quand premier que d'y entrer nous luy figurerons et descrirons, que c'est de la poësie : en luy faisant entendre, « que c'est un art « d'imiter, et une science respondente à la painture » : et luy alleguant non seulement ce commun dire, qui est en la bouche de tout le monde, « Que la « poësie est painture parlante, et la painture une « poësie muette » : mais aussi luy enseignant, que quand nous voyons un lezard bien paint, ou un

[1] On doit regretter la perte des poësies de Xénophane, qui ne vouloit pas qu'on fit naître et mourir les dieux. Il fut banni, et Socrate but de la ciguë, parce qu'ils ne révéroient pas ces dieux.

singe, ou la face d'un Thersites, nous y prenons plaisir, et le louons à merveilles, non comme chose belle de soy, ains bien contrefaite après le naturel : car ce qui est laid de soy, ne peut estre beau : mais l'art de bien faire ressembler soit chose belle, ou chose laide, est tousjours estimée : et au contraire, qui voulant portraire un laid corps feroit une belle image, ne feroit chose ny bien seante, ny semblable. Il se trouve des paintres qui prennent plaisir à paindre des choses estranges et monstrueuses, comme Timomachus, qui paignit en un tableau, comme Medée tua ses propres enfans : et Theon, comme Orestes tua sa mere : Parrasius, la fureur et rage simulée d'Ulysses : et Chærephanes qui contrefeit des lascifs et impudiques embrassements d'hommes et de femmes. Es quels arguments, et semblables, par accoustumance de souvent luy récorder, il faut faire que le jeune homme entende, que lon ne louë pas le faict en soy, duquel on voit la representation, mais l'artifice de celuy qui l'a peu si ingenieusement, et si parfaittement representer vif.

X. Pareillement aussi pource que la poësie represente quelquefois par imitation, de meschans actes, des passions mauvaises, et des meurs vicieuses et reprochables, il fault que le jeune homme sache, que ce que lon admire en cela, et que lon trouve singulier, il ne le doit pas recevoir comme veritable, ny l'approuver comme bon, ains le louer seulement, comme bien convenable et bien approprié à la personne, et à la matiere subjette : car

tout

tout ainsi comme il nous fasche et nous desplait quand nous oyons ou le grongnement d'un pourceau, ou le cry que fait une rouë mal ointe, ou le sifflement des vents, ou le mugissement de la mer : mais si quelque bouffon et plaisant le sçait bien contrefaire, comme Parmeno jadis contrefaisoit le cochon, et un Theodorus les grandes rouës à puiser l'eau des puits, nous y prenons plaisir. Semblablement aussi fuyons nous une personne malade ou pourrie d'ulceres, comme chose hydeuse à veoir, et neantmoins quand nous venons à veoir le *Philoctetes* d'Aristophon, et la *Jocasta* de Silanion, où l'un est descript, comme tombant par pieces, et l'autre comme rendant l'esprit, nous en recevons delectation grande : aussi le jeune homme lisant ce que Thersites un plaisant, ou Sisyphus un amoureux desbaucheur de filles, ou Batrachus un maquereau va disant ou faisant, soit instruict et adverty de louër l'art et la suffisance de celuy qui les a bien sceu naïfvement representer, mais au demourant de blasmer et detester les actions et conditions qu'il represente : car il y a grande difference entre representer bien, et representer chose bonne : pource que le representer bien, c'est à dire, naïfvement et proprement ainsi qu'il appartient : or les choses deshonnestes sont propres et convenables aux personnes deshonnestes : et comme les souliers du boiteux Demonides, qui avoit les pieds bots, lesquels ayant perdus il prioit aux dieux, qu'ils fussent bons à celuy qui les luy avoit desrobbez : ils

estoient bien mauvais de soy, mais bons et propres pour luy. Aussi ce propos,

Si violer la justice et le droict
Il est licite à l'homme en quelque endroict,
C'est pour regner qu'il le se doit permettre,
Au demourant rien de mal ne commettre [1].

Et ceulx-cy,

Cherche d'avoir d'homme droict le renom,
Mais les effects et justes œuvres non :
Ains va faisant tout ce, dont tu verras
Que recevoir du profit tu pouras [2].

Et ceulx-cy,

Si ne la prens, je pers tout un talent [3],
Auquel son doire on dit equivalent :
Et puis est-il possible que je vive,
Ayant failly à telle lucrative ?
Pourray-je bien dormir, après avoir
Refusé tant d'argent à recevoir ?
Mon ame estant hors de ce monde ostée,
N'en sera elle aux enfers tourmentée,
Comme ayant trop mauditement mespris
Contre ce sainct talent d'argent non pris ?

Ce sont tous meschants propos, et faulx, mais qui conviennent bien à un Etheocles, à un Ixion, et à un vieillard usurier.

XI. Si doncques nous advertissons les jeunes gens que les poëtes n'escrivent pas telles choses, comme s'ils les louoient et les approuvoient, mais que sça-

[1] Euripide, Phœnic. v. 527.

[2] Euripide, Ixion.

[3] 4668 livres de notre monnoie.

chans bien que ce sont mauvais et meschans langages, ils les attribuent aussi à de mauvaises et meschantes personnes : en ce faisant ils ne recevront aucunes pernicieuses impressions des poëtes, ains au contraire la suspicion qu'ils prendront de la personne qui parlera, leur fera incontinent trouver mauvaise la parole et la sentence, comme estant faicte ou ditte par une meschante et vicieuse personne. A quoy servira d'exemple ce que fait Paris en Homere, qui s'enfuyant de la bataille s'en va coucher dedans le lict avec la belle Helene: car n'ayant le poëte nulle part ailleurs introduit homme qui aille de plein jour coucher avec sa femme, il monstre assez clairement, qu'il juge et repute telle incontinence reprochable et honteuse. En quoy il faut aussi bien prendre garde si le poëte mesme en donne point quelque demonstration, qu'il tienne luy-mesme tels langages pour mauvais, ainsi comme a fait Menander au prologue de sa comedie qu'il appelle *Thais* :

Muse dy moy qui est cette effrontée,
Belle non moins que fine et affettée,
A ses amants faisant dix mille torts,
Leur demandant, et les chassant dehors,
Ne leur portant à nul affection,
Et leur usant à tous de fiction ?

Desquels avertissemens Homere entre autres use très-sagement : car il reprent et blasme ordinairement les mauvais propos, avant que de les faire dire : et, au contraire, il louë et recommande les bons, en ceste maniere,

Lors il luy teint un propos doux et sage [1].

Et ailleurs,

En s'approchant, d'un parler luy usa
Si gracieux, que son ire appaisa [2].

Et en reprenant le mauvais avant le coup, il semble qu'il proteste par maniere de dire, et qu'il denonce que lon s'en donne de garde, et que lon ne s'y arreste point, non plus qu'à chose de mauvais et dangereux exemple : comme quand il veult descrire les grosses paroles que dit Agamemnon au presbtre d'Apollo, abusant irreveremment de sa dignité, il met devant,

Cela au fils d'Atreus point ne pleut,
Ains de despit que son gros cœur en eut,
Il renvoya le presbtre malement [3].

Ce, malement, signifie qu'il le renvoya traitté outrageusement, temerairement, et superbement, outre toute honesteté du devoir. Aussi fait-il prononcer à Achilles des paroles outrageuses et temeraires,

Yvrogne aux yeux éhontez comme un chien,
Au cœur de cerf, qui de valeur n'a rien [4].

y adjouxtant et subjoignant un mesme jugement qu'aux autres,

Achilles, qui de rechef furieux,
Au fils d'Atreus propos injurieux,
N'estant encor point son ire assouvie [5].

[1] Homere, Odyssée VI, 1482.
[2] Iliade II, 189.
[3] Iliade I, 24. Agamemnon renvoya le prêtre Chrisès.
[4] Iliade I, 225. [5] Iliade I, 223.

Car il est vraysemblable que rien ne peut estre beau ny honeste, qui soit dit asprement et en cholere. Ce qu'il observe non seulement aux paroles, mais aussi aux faicts,

Ainsi parla, puis au corps despouillé
Du preux Hector feit un acte souillé,
De peu d'honneur, l'estendant sur sa face
Tout de son long, auprès du lit et place
Où Patroclus vivant souloit coucher [1].

XII. Il use aussi fort à propos d'autres reprehensions, après les choses passées, donnant luy mesme sa sentence touchant ce qui s'est dit ou fait peu devant. Comme, pour exemple, après la narration de l'adultere de Mars, il fait que les dieux disent,

Ce n'est vertu que faire œuvre illicite,
Car le boiteux attrappe enfin le viste [2].

Et en un autre passage, après l'audace presumptueuse de Hector, et sa brave vanterie, il dit:

Le haut parler d'Hector, en se vantant,
Alla Juno contre luy irritant [3].

Et touchant le coup de flesche que deslacha Pandarus,

Ainsi Pallas avec son sainct langage,
Persuada son esprit trop volage [4].

XIII. Telles sentences doncques, et telles opinions des poëtes, qui sont couchées en paroles expresses, sont aisées à discerner et cognoistre à qui

[1] Iliade, XXIII, 24.
[2] Odyssée VIII, 329.
[3] Iliade VIII, 198.
[4] Iliade IV, 104.

y veut un peu prendre garde : mais encores donnent ils d'autres instructions par les faicts, ainsi comme lon dit, que Euripides respondit un jour à quelques uns qui blasmoient Ixion, en l'appellant malheureux et maudit des dieux : « Aussi ne l'ai-je jamais « laissé, ce leur dit-il, sortir hors de l'eschafaud, « que je ne l'aye attaché et cloué bras et jambes à « une roué ». Il est bien vray, qu'en Homere il n'y a point de telle maniere de doctrine en termes exprès, mais qui voudra considerer un peu de près, les fables et fictions qui sont les plus blasmées en luy, il y trouvera au dedans une très utile instruction et speculation couverte, combien que quelques uns les tordans à force, et les tirans, comme lon dit, par les cheveux, en expositions allegoriques (ainsi que nous les appellons maintenant, là où les anciens les nommoient *Souspeçons*) vont disant, que la fiction de l'adultere de Mars avec Venus [1], signifie, que quand la planette de Mars vient à estre conjoincte avec celle de Venus en quelques nativitez, elle rend les personnes enclines à adulteres : mais quand le soleil vient à se lever là-dessus, leurs adulteres sont subjects à estre descouverts et pris sur le faict. Quant à l'embelissement de Juno, et à la fiction du tissu qu'elle emprunta de Venus [2], ils veulent que cela signifie une purgation et purification de l'air, qui se fait quand on approche du feu : comme si le poëte luy mesme ne donnoit pas les so-

[1] Odyssée VIII, 226.

[2] Iliade XIV, 197. C'est la fable célèbre de la ceinture de Vénus.

lutions et expositions de telles doutes : car en la fable de l'adultere de Venus son intention n'est autre, que de donner à entendre, que la musique lascive, les chansons dissoluës, et les propos que lon tient sur des mauvais arguments, rendent les meurs des personnes desordonnées, leurs vies lubriques et effeminées, les hommes subjects à leur plaisir, aux delices, aux voluptez, et aux amours de folles femmes.

> Souvent changer de licts delicieux,
> De baings aussi, et d'habits precieux [1].

Pourtant fait il qu'Ulysses commande au musicien qui chantoit sur la lyre :

> Change propos, et dis en ta chanson
> Du grand cheval de Troye la façon [2].

Nous donnant là-dessous un bon enseignement, qu'il fault que les chantres, musiciens et poëtes prennent les arguments de leurs compositions des hommes sages et vertueux : et en la fiction de Juno il a très-bien voulu monstrer, que l'amour et la grace que les femmes gaignent sur les hommes par charmes, sorcelleries, et enchantemens, avec fraudes et tromperies, non seulement est chose de peu de durée, mal asseurée, et dont l'homme se lasse, et se fasche bien tost, mais aussi qui se tourne le plus souvent en courroux et aspre inimitié, aussi tost que la volupté en est passée : car il fait que Jupiter en ce lieu là menasse ainsi Juno, et luy use de telles paroles,

[1] Odyssée VIII, 249. [2] Odyssée V, 492.

Tu cognoistras alors, que profité
Rien ne t'aura du lict la volupté,
Que, me tirant à part hors l'assemblée
Des dieux, par dol tu as euë à l'emblée [1].

XIV. Car le recit, et la representation des œuvres vicieuses, pourveu qu'à la fin elle rende à ceulx qui les ont faittes la honte, le deshonneur et le dommage qu'ils meritent, elle ne nuit point, ains plus tost profite aux escoutans : pour ce que les philosophes usent d'exemples pris des histoires, pour admonester et instruire les lisans par choses qui realement sont, ou qui ont esté : mais les poëtes inventent et controuvent les choses, par lesquelles ils nous veulent enseigner. Qui plus est, tout ainsi comme Melanthius, fust ou en jeu, ou à bon esciant, « disoit que l'estat d'Athenes demouroit sur « ses pieds, et se maintenoit par la division qui es» toit entre les orateurs, à cause qu'ils ne penchoient « pas tous d'un costé, et ainsi par le discord qui re« gnoit entre ceulx qui manioient les affaires, il se « faisoit tousjours quelque contrepoids à l'encontre » de ce qui estoit dommageable à la chose publique » : aussi les contrarietez qui se trouvent entre les dicts des poëtes, ostans reciproquement la foy les uns aux autres, empeschent que ce qu'il y a de dangereux et de nuisible ne soit de si grand poids. Quand doncques en approchant telles sentences l'une de l'autre, il nous apparoistra qu'il y aura contradiction evidente, alors il fauldra encliner et favoriser à la meilleure : comme,

[1] Iliade XV, 320.

Souvent mon fils, les habitans des cieux
Font tresbucher les hommes soucieux.

Au contraire,

Il n'y a rien, pour sa faulte excuser,
Si à la main, que les dieux accuser.

Et ceulx-cy,

Prens ton plaisir à des biens amasser,
Non à sçavoir ou vertu prochasser.

Au contraire,

C'est chose trop grossiere, que d'avoir
Planté de biens, et rien plus ne savoir.

Et ailleurs,

A [1].

Qu'est-il besoing pour les dieux que tu meures?

B.

Il est meilleur. Faire service aux dieux
Ne m'a jamais semblé laborieux.

XV. Toutes telles diversitez et contrarietez de sentences ont leurs solutions prestes à la main, si (comme nous avons dit peu devant) nous addressons le jugement des jeunes gens, à adherer à la meilleure. Mais quand il se trouvera quelque propos dit meschamment, et que la response n'y sera pas toute prompte pour le confondre sur le champ, il le fauldra lors refuter et condemner par autres sentences contraires que les mesmes poëtes auront escrittes ailleurs, sans autrement s'en offenser ny courroucer à eulx, ains estimer que ce sont propos

[1] Ces lettres A. B. désignent les interlocuteurs d'une ancienne tragédie qui n'existe plus.

dicts par jeu, ou seulement pour representer le naturel de quelque personnage. A l'encontre doncques des fictions qui sont en Homere, quand il fait que les dieux se jettent les uns les autres du haut en bas, ou qu'ils sont blecez en bataille par les hommes, ou qu'ils tansent les uns aux autres, et qu'ils ont debats ensemble, tu pourras sur le champ opposer, si tu veulx, ce qu'il dit,

> Tu pouvois bien si tu eusses voulu,
> Tenir propos qui eussent mieulx valu [1].

Et certainement tu parles et entends bien mieulx les matieres ailleurs en ces passages,

> Les dieux vivans sans travail à leur aise [2].

Et en cest autre,

> Les dieux seuls ont joye perpétuelle [3].

Et ailleurs,

> Les dieux pour eulx ont retenu liesse,
> Et resigné aux hommes la tristesse [4].

XVI. Car ce sont là les vrayes et certaines opinions que lon doit avoir des dieux, et toutes ces autres fictions là, ont esté controuvées seulement pour donner plaisir aux lisans. Au cas pareil là où Euripides en un lieu dit,

> Les dieux puissans, trop plus que nous ne sommes,
> Vont abusant nous autres pauvres hommes
> Par plusieurs tours de ruze tromperesse.

Il y faudra adjouxter ce qu'il dit trop mieulx, et plus veritablement, en un autre passage,

[1] Iliade VII, 358.
[2] Odyssée IV, 805.
[3] Odyssée VI, 46.
[4] Iliade XIV, 523.

Si quelque mal les dieux aux hommes font,
Certainement vrays dieux plus ils ne sont.

Et comme ainsi soit, que Pindare die fort aigrement et vindicativement en un lieu,

Il faut tout tenter et faire,
Pour son ennemy desfaire [1].

Il luy fault opposer, voire mais tu dis toy mesme en un autre passage,

Tousjours d'une douceur traitresse
La fin est pleine de destresse [2].

Et Sophocles dit en un lieu,

Le gaing tousjours est chose delectable,
Quoique n'en soit le moyen veritable.

Mais nous avons entendu de luy en un autre passage,

Jamais ne fut de bon fruict rapporteur
Un parler vain et langage menteur.

Et à l'encontre de ces propos, qui se lisent touchant l'avoir et la richesse :

Richesse prend ce qui est accessible,
Et ce qui est du tout inacessible.

Et,

Possible n'est, que de ses amours puisse
Jouir le pauvre encor qu'il en jouisse.

Au contraire,

Langue diserte est cause, qu'un visage
Laid et hideux nous semble beau et sage,

On luy peut mettre à l'encontre plusieurs autres bonnes sentences de Sophocles mesme :

[1] Isthmiques, Od. IV. [2] Isthmiques, Od. V.

L'homme qui n'est de biens mondains fourny,
Ne laisse pas d'estre d'honneur garny.

Et ceste cy,

Pour mendier, l'homme pis ne vaut mie,
Prouveu qu'il ait sagesse et preudhommie.

Et d'autres,

Dequoy sert tant de vertus acquerir,
Veu que cela qui fait l'homme florir
En tout bonheur, la richesse opulente,
Vient de malice et ruze fraudulente ?

XVII. Menander aussi veritablement en quelque endroict a un peu trop hault loué et exalté la concupiscence de volupté [1], mesmement pour ceulx qui de nature sont chauds, aspres, et d'eulx mesmes subjects à l'amour :

Tout ce qui est en ce monde vivant,
Et la chaleur du soleil recevant,
Commune à tous, il est, il a esté,
Et sera serf tousjours à volupté.

Mais toutefois ailleurs il nous en destourne, et nous retire fort à l'honnesteté, refrenant l'insolence de l'impudicité quand il dit,

La volupté de deshoneste vie
Tousjours enfin de reproche se suivie.

XVIII. Ces derniers propos sont à demy contraires aux premiers, mais bien sont ils meilleurs et plus utiles : ainsi cest approchement de propos contraires, en les considerant ainsi l'un devant

[1] *Lisez* : par ces vers érotiques et brulants, tout ce qui est, etc. C.

l'autre, fera l'un des deux effects, car ou il attirera les jeunes gens à ce qui sera le meilleur, ou pour le moins il ostera et diminuera de la foy aux pires: mais si d'adventure les poëtes ne baillent eulx mesmes les responses et solutions à quelques propos estranges qu'ils diront, il ne sera pas mauvais de leur opposer les sentences contraires d'autres hommes illustres, pour les mettre à l'espreuve de la balance, à l'encontre des meilleurs: comme, pour exemple, le poëte Alexis emeut à l'adventure quelques uns par ces vers,

Si l'homme est sage, il doit de tous costez
Aller faisant amas de voluptez:
Dont il y a trois especes notables
A conserver la vie profitables:
La première est, manger: et la deuxieme,
Boire: Venus vient après, la troisieme:
Oultre cela, toute fruition
D'aise se doit nommer accession.

Mais il leur fault à l'opposite ramener en memoire ce que le sage Socrates souloit dire, « Que les « hommes vicieux vivent pour manger et pour « boire, mais que les gens de bien boivent et man- « gent pour vivre »: et semblablement à l'encontre du poëte qui dit,

Contre un meschant meschanceté est bonne:

commandant par maniere de dire, que lon se rende semblable aux meschants: on peult opposer ceste notable response de Diogenes, lequel interrogué, « Comment on se pourroit le mieulx venger de son

« ennemy », respondit, « En se rendant soy « mesme homme de bien et d'honneur ».

XIX. Et fault aussi user de la prudence de Diogenes à l'encontre de Sophocles, lequel a emply un million d'hommes de desespoir par ces vers qu'il a escripts touchant la religion et confrairie des mysteres de Ceres,

O très heureux les enfans des confrères,
Qui ayans veu les secrets des mysteres
Vont aux enfers. Il n'y a que ceulx là
Qui puissent estre en vie pardelà :
Les autres tous devallans y endurent
Des griefs tourmens, qui sans fin toujours durent.

Diogenes ayant ouy ce propos, demanda tout haut, « Qu'est-ce que tu dis : le larron Patæcion estant « decedé, aura il plus heureuse condition de son « estre après ceste vie, que n'aura Epaminondas, « seulement pour ce qu'il aura esté de la religion « et de la confrairie des mysteres » ? Car à Timotheus en plein theatre, où il chantoit un sien poëme qu'il avoit composé à la louange de Diane, et l'appelloit par les surnoms que les poëtes ont accoustumé de luy bailler, « [1] Furieuse, insensée, enragée, forsennée » : Cinesias respondit sur le champ tout haultement, « Que puisses tu avoir une fille qui « soit telle ». Aussi fut-ce bien gentiment respondu à Bion à l'encontre de ces vers de Theognis,

L'homme ne peut faire ne dire rien,
Quand pauvreté l'estraint en son lien,
Et a sa langue au palais attachée :

[1] *Mænada*, *Thyada*, *Phœbada*, *Lynada*. C.

« Comment doncques babilles tu tant, veu que « tu es pauvre, et nous romps la teste de ton ca- « quet » ?

XX. Aussi ne fault-il pas omettre les occasions des paroles et sentences adjacentes ou meslées parmy les propos que nous cognoistrons meriter d'estre corrigez : mais tout ainsi que les medecins disent que la mousche cantharide est bien un mortel poison, et toutefois que les ailes et les pieds ont force d'aider au contraire, et de dissoudre sa mortelle puissance : aussi ès dicts des poëtes un seul nom, ou un seul verbe, mis auprès de ce que lon a peur qui nuise, rendra bien souvent plus debile et plus foible sa force de tirer le lecteur à mal : au moyen dequoy il s'y fault attacher, et plus amplement declarer la signifiance desdicts mots : comme, pour exemple, aucuns font en ces vers icy,

C'est l'ordinaire aux humains malheureux,
Tondre leur chef, et larmoyer sur eulx [1].

Et en ceulx cy,

Chetifs humains sont à misere nez,
Et à tous maulx par les dieux destinez [2].

Car le poëte ne dit pas absoluëment aux humains que les dieux les ayent predestiné de vivre en douleur et malheur, mais il le dit aux fols et ecervelez, lesquels estans ordinairement cauteleux et miserables pour leurs meschancetez, il a accoustumé d'appeller *Deilous* et *Oizyrous* [3].

[1] Odyssée IV, 197. [2] Iliade XXIV, 525.

[3] δειλοῦς et οἰζυρούς. Ces mots grecs et les suivans sont dans l'édition d'Amyot. On ne doit pas les supprimer.

XXI. Il y a encore un autre moyen de divertir et destourner les intelligences des propos poëtiques en bonne part, lesquels on pourroit autrement prendre en mauvaise, par l'interpretation de la signifiance, en laquelle ils ont accoustumé de prendre les mots, à quoy il vault mieulx exerciter les jeunes escholiers, que non pas à l'intelligence de certaines paroles obscures que nous appellons *glottas*, [1] pour ce que cela est plein de grand sçavoir, et de delectation, comme de sçavoir pourquoy ce mot *Rigedané* [2] aux poëtes signifie malle mort, c'est pour autant que les Macedoniens appellent la mort *Danos :* et les Æoliens appellent la victoire que lon gaigne par patience et par continuation de perseverance, *Cammonie* [3] : les Dryopiens appellent les dieux, *Popi* [4].

XXII. [5] Cela est utile et du tout necessaire : si nous voulons recevoir utilité, non pas dommage, de la lecture des poëtes, sçavoir comment et en quelle signification ils usent des noms des dieux, et aussi des appellations, c'est à dire, *dictions* qui signifient biens et maulx, et que c'est qu'ils entendent quand ils nomment *Psychen* [6], c'est à dire, l'ame : et *Mœran* [7], c'est à dire, la destinée : et si ce

3 *Lisez* : Mais cela est plein de grand sçavoir et de délectation, de sçavoir pourquoi, etc. C.

2 *ῥιγεδανή*

3 *καμμονίην.*

πόποι.

5 *Lisez* : Mais il est utile, etc. C.

6 *ψυχήν.*

7 *μοῖραν.*

sont

sont termes qui ne se prennent qu'en une signification, ou en plusieurs, en leurs escripts, comme beaucoup d'autres. Car ce mot *Oicos* [1] signifie aucunefois la maison où lon demeure, comme quand il dit :

En la maison au comble haut levé [2] :

Aucunefois il signifie le bien, et le revenu, comme là où il dit,

Journellement ma maison on me mange [3].

Et ce mot *Bios* [4], c'est à dire, vie, aucunefois se prent pour vivre, comme en ce vers,

Luy voulant mal Neptune, par envie,
Diminua la pointe de sa vie [5].

Et aucunefois il signifie les facultez et les biens,

Et ce pendant d'autres mangent ma vie [6].

Ce terme aussi *Halyin* [7], il le prent aucunefois pour estre fasché et ennuyé, comme quand il dit;

Ainsi parla, mais elle mal contente
Se departit, en son cœur fort dolente [8].

Quelquefois il signifie se resjouïr et se glorifier,

1 οἶκος.
2 Odyssée V, 42.
3 Odyssée IV, 318.
4 βίος.
5 Iliade XIII, 562. Amyot se trompe très-fort en cet endroit. Homère dit que Neptune qui veut du bien à Antilochus, émousse la pointe d'un trait pour lui sauver la vie.
6 Odyssée XIII, 419.
7 ἀλύειν.
8 Iliade V, 352.

Te glorifies tu
Pour un belistre Irus avoir battu [1] ?

Et *Thoazin* [2] aucunefois signifie, se mouvoir impetueusement, comme quand Euripides dit,

De l'Ocean se mouvant la balene.

et signifie aussi se seoir et reposer, comme quand Sophocles [3] dit,

Mes beaux amis, quelle est l'occasion
De ceste vostre estrange session ?
Que veulent dire à l'entour de vos testes
Rameaux de ceux qui viennent aux requestes [4] ?

XXIII. C'est aussi fait dextrement, que d'accommoder la signification et l'usage des paroles aux choses qui se presentent, ainsi comme les grammairiens enseignent, que les mots prennent diverse signifiance selon la diversité de la matiere subjecte : comme,

La nef petite entre les autres prise,
Mais en la grand' charge ta marchandise [5],

Car ce mot *Ænin* [6] en ces vers signifie *Epænin*,

[1] Odyssée VIII, 332.

[2] θοάζειν.

[3] Œd. Tyr. v, 2.

[4] Ces vers paroissent inintelligibles. Pour les entendre, il faut se rappeler que dans l'antiquité ceux qui supplioient se tenoient près des autels, ayant sur la tête ou à la main des branches de laurier et d'olivier. On les comprend alors aisément.

[5] Hésiode, Op. et Di. II, 261. Prise un petit vaisseau; mais charge ta marchandise sur un grand.

[6] αἰνεῖν.

c'est à dire, louer: mais louer en ce lieu là vault autant à dire, comme refuser ou rejetter: ne plus ne moins qu'en une commune façon de parler nous avons accoustumé de dire, « Cela va bien, ou, bon « prou luy face, quand nous ne voulons point de « quelque chose, ou que nous ne l'acceptons point »: aussi disent aucuns, « que Proserpine pour ceste « cause a esté appellée *Epænen*, pource que c'est « une deesse [1] qui est à rejetter ».

XXIV. Laquelle difference et diversité de signification des vocables il convient d'observer premierement ès plus grandes choses, et qui sont de plus grande consequence, comme ès noms des dieux: et pource commencerons nous à enseigner aux jeunes gens, que les poëtes usent des noms des dieux, entendans aucunefois leur essence mesme, et aucunefois les forces et puissances que ces dieux là donnent, ou auxquelles ils president, appellans ces deux choses par un seul mesme mot: comme, pour exemple, quand Archilochus faisant sa priere dit,

Sire Vulcain escoute ma demande,
En m'ottroyant ce que je te demande
A deux genoux: et me donne les biens
Que quand tu veux tu peus donner aux tiens.

Il est tout evident, qu'il invocque là le dieu propre. Mais là où parlant du mary de sa sœur, qui avoit esté noyé en la mer, il dit, qu'il eust porté plus patiemment sa calamité,

[1] Qui est à redouter, qu'on doit chercher à appaiser. C.

Si Vulcain eust son chef et corps aimé
Dedans ses beaux vestements consumé :

il entend du feu et non pas de l'essence du dieu. Pareillement Euripides disant en son jurement,

Par Jupiter les astres regissant,
Et Mars de sang espandu rougissant,

il est bien certain qu'il parle des dieux : mais quand Sophocles dit,

Mars est aveugle, ô dames, et sans yeux,
Rompant tout comme un sanglier furieux,

il fault entendre là de la guerre : ne plus ne moins qu'il le fault prendre pour le fer en ce lieu d'Homere,

Dont Mars trenchant au long du clair Scamandre
A maintenant le noir sang fait espandre [1].

XXV. Comme ainsi soit doncques, qu'il y a plusieurs termes et vocables doubles, ayans plusieurs diverses significations : il fault entendre et retenir, que par ces mots *Dios* et *Zenos*, qui signifient Jupiter, les poëtes entendent aucunefois le dieu en son essence, et quelquefois la fatale destinée : car quand ils disent,

O Jupiter regnant sur le mont Ide [2].

Et ailleurs,

O Jupiter qui est plus que toy sage ?

Ils parlent en ces lieux là, et autres semblables, du dieu : mais quand en discourant des causes des choses qui se font, il vient à les nommer en disant,

[1] Iliade VII, 236.
[2] Iliade III, 276.

D'hommes vallants elle jetta grand nombre,
Avant leur temps, en la tenebreuse umbre
Des creux enfers. Le vouloir tel estoit
De Jupiter, qui cela permettoit [1].

En ce lieu là il entend par Jupiter la fatale destinée. Car il n'est pas vraysemblable que le poëte pensast, que dieu autrement machinast du mal aux hommes, mais bien veult-il en passant donner à entendre que la necessité des choses humaines est telle, qu'il est fatalement predestiné à toutes villes, toutes armées, et tous capitaines, s'ils sont bien sages, que leurs affaires aussi necessairement prospereront, et qu'ils viendront en fin au dessus de leurs ennemis: mais si au contraire, se laissant aller à leurs passions, et tombans en erreurs, ils viennent à avoir des differents, et à entrer en querelles les uns contre les autres, comme feirent ceulx-cy, il est force qu'il en sourde tout trouble, tout desordre, et que finablement l'issue n'en vaille rien.

Conseils qui sont à mal faire obstinez,
A porter fruicts tels sont predestinez.

Et toutefois quand Hesiode fait, que Prometheus conseille à Epimetheus son frere,

Ne reçoy dons que Jupiter t'envoye
Du ciel en terre, ainçois les lui renvoye [2]:

Il use là du nom de Jupiter voulant signifier la puissance de fortune: car il appelle tous les biens de fortune dons de Jupiter, comme richesse, ma-

[1] Iliade I, 3.
[2] Opera et Di. I, 66.

riages, estats, et tous autres biens exterieurs, dont la possession est inutile à ceulx qui n'en sçavent pas bien user : et pourtant estimoit il que Epimetheus estant homme de nulle valeur, et sans entendement, devoit craindre et eviter toutes telles prosperitez de la fortune, comme voyant bien qu'il estoit pour en recevoir honte, perte et dommage, plus tost qu'autrement. Et semblablement quand il dit,

N'ayes le cueur de jamais à personne
La pauvreté reprocher, que dieu donne [1].

Il appelle là manifestement, don de dieu, une chose fortuite, n'estimant pas que ce soit reproche, que lon doive mettre devant le nez à un homme, qu'il soit par cas de fortune pauvre : mais bien que la pauvreté qui procede de paresse, de lascheté, d'oisiveté, ou bien de folle despense et de superfluité, soit reprochable et honteuse. Car n'ayans pas encore lors ce mot de *Fortune* en usage, et neantmoins cognoissans desjà bien que la puissance de celle cause variante inconstamment et incertainement ne se pouvoit pas eviter par discours d'entendement humain, ils exposoient cela et le declaroient comme ils pouvoient par les noms des dieux, ne plus ne moins que nous en commun langage appellons quelquefois des affaires, des meurs, et natures de personnes, de propos, et des hommes mesmes, celestes et divins.

XXVI. Voila un expedient et moyen pour sou-

[1] Opera et Di. II, 333.

dre et corriger plusieurs sentences, qui semblent de prime face impertinemment et importunément dittes de Jupiter, comme sont celles-cy,

Jupiter a sur le seuil de sa porte
Deux tonneaux pleins de l'une et l'autre sorte
De sorts, dont l'un est remply des heureux,
L'autre contient ceulx qui sont malheureux[1].

Et ceste cy,

Le haut tonnant ne voulut pas conduire
A bonne fin leurs serments, mais pour nuire
Autant aux uns qu'aux autres, leur transmeit
Signes du ciel, dont en erreur les meit[2].
De là sourdit aux Troyens et aux Grecs
Le mal qui tant leur causa de regrets:
Pour ce qu'ainsi à Jupiter plaisoit,
Qui tellement fourvoyer les faisoit[3].

Car tout cela se doit entendre de la destinée fatale, ou de la fortune, les causes desquelles sont incomprehensibles à nostre entendement, et ne sont du tout point en nostre puissance.

XXVII. Mais là où il y a chose conforme à la raison et à la semblance de verité, là estimons nous que proprement il entende dieu quand il nomme Jupiter, comme en ces passages icy,

Par les squadrons des autres il alloit,
Mais rencontrer Ajax il ne vouloit[4],
Car Jupiter a en haine celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy.

[1] Iliade XXIV, 527.
[2] Iliade VII, 67.
[3] Odyssée VIII, 81.
[4] Iliade XI, 540.

Et ailleurs.

Jupiter est des grands cas soucieux,
Mais les petits il laisse aux demy-dieux.

XXVIII. Aussi fault-il avoir bien soigneusement l'œil aux autres dictions, qui se tournent et transferent à signifier plusieurs choses diverses, et qui se prennent diversement par les poëtes, comme est entre autres ce mot *Areté* [1], c'est à dire, vertu ; car pource que non seulement elle rend les hommes sages, prudents, justes et bons, tant en faicts qu'en dicts, mais aussi ordinairement leur acquiert honneur, gloire et authorité, à ceste cause ils appellent souvent *Areté* glorieuse renommée et puissance, ne plus ne moins qu'ils appellent *Elæa* [2], c'est à dire, l'olive, et *Phegos* [3] la fouine [4], du mesme nom que les arbres qui les portent : et pourtant quand le jeune homme trouvera en lisant les poëtes ces passages,

Les dieux ont mis la sueur au devant
De la vertu [5].

Et,

Lors les Gregeois rompirent par vertu
Des ennemis le squadron combattu [6].

Et,

S'il faut mourir, honorable est la mort
Quand par vertu du monde ainsi lon sort.

[1] ἀρετή.

[2] ἐλαῖα.

[3] φηγός.

[4] C'est la faîne, ou la fouesne, qui est le fruit et la graine du hêtre.

[5] Hésiode, Opera et Di. I, 287.

[6] Iliade XI, 90

qu'il pense incontinent que cela est dit de la meilleure, plus excellente, et plus divine habitude qui puisse estre en nous, laquelle nous entendons que ce soit droitture de raison et de jugement, la cime de nature raisonnable, et une disposition de l'ame consentant et s'accordant avec soy-mesme. Mais quand au contraire, il viendra à lire ces autres lieux icy,

C'est Jupiter qui fait la vertu croistre :
Comme il luy plaist, ès hommes, et decroistre [1].

Et cestuy cy,

Gloire et vertu vont après la richesse.

qu'il ne demeure pas pour cela esblouy d'esbahissement de l'heur des riches, et s'en emerveillant comme s'ils avoient incontinent avec leur richesse la vertu achettée à prix d'argent, ny ne se persuade pas qu'il soit en la puissance de fortune, augmenter, ou raccourcir et diminuer sa prudence, ains estime que le poëte aura là usé du nom de vertu pour signifier honneur, authorité, prosperité, ou quelque autre chose semblable, ne plus ne moins que ce mot κακότης, c'est à dire, malice, se prent aucunefois par eulx en sa propre signification, pour la mauvaistié ou meschanceté de l'ame, comme quand Hesiode escrit,

De la malice on en treuve à foison [2].

Aucunefois il se prent pour quelque autre mal ou malheur, comme quand Homere dit,

[1] Iliade XX, 242.
[2] Hésiode, Opera et Di. I, 285.

Les hommes tous vieillissent en malice [1].

XXIX. Car celuy s'abuseroit grandement qui se persuaderoit, que les poëtes prissent beatitude et l'entendissent precisement, comme font les philosophes pour une habitude parfaitte, et une possession entiere de tous biens, ou bien pour une perfection de vie coulante heureusement selon nature, pource que bien souvent ils en abusent, en appellant l'homme opulent en biens, heureux, et en nommant puissance, honneur, et authorité, beatitude et felicité. Homere a bien usé proprement de ces termes en ces vers,

Pour posseder une grande chevance
Je n'ay point plus au cœur d'esjouissance [2].

aussi fait Menander, quand il dit,

De tout avoir j'ay chez moy grande somme,
Et pour cela chacun riche me nomme,
Mais bien heureux pas un seul ne m'appelle.

Et Euripides fait un grand trouble, et une grande confusion, quand il dit ainsi,

Ja ne me soit donnée vie heureuse,
Pour estre aussi ensemble douloureuse,

Et en autre lieu,

Pourquoy vas tu honorant tyrannie,
Qui est heureuse injustice, et benie?

Si ce n'est que lon prenne les termes par translation, en autre signifiance qu'en leur propre. Mais à tant c'est assez parlé de ce propos.

[1] Odyssée XIX, 360.
[2] Odyssée IV, 93.

XXX. Au reste il ne fault pas recorder une fois, seulement, mais plusieurs, aux jeunes gens, et leur remettre souvent devant les yeux, que la poësie ayant pour son propre subject l'imitation, use d'ornement et d'enrichissement, en descrivant les choses qui se presentent à elle, et les meurs et naturels des personnes, mais toutefois elle n'abandonne point la semblance de verité, pource que l'imitation delecte le lisant, d'autant qu'elle tient du vraysemblable: et pourtant l'imitation qui ne veult pas de tout point se departir de la verité, exprime les signes de vice et de vertu, qui sont meslez parmy les actions, comme fait celle d'Homere, laquelle ne s'arrestant aucunement aux estranges opinions des Stoïques, qui disent qu'il ne peult avoir rien qui soit de mal conjoinct avec la vertu, ny aussi de bien avec le vice, ains que du tout, en tout, et par tout l'ignorance fault et peche tousjours et au contraire aussi, que le sage fait tousjours et en toutes choses bien. Car ce sont les opinions des Stoïques, que lon dispute par les escholes; mais aux affaires de ce monde, et en la vie des hommes, ainsi que dit Euripides,

Possible n'est que le mal de tout point
D'avec le bien, non meslé, soit desjoint:

Ainsi y a tousjours meslange de l'un avec l'autre. Mais sans verité la poësie use fort de varieté et de diversité: car les diverses mutations sont celles, qui donnent aux fables la force de passionner les lisans, et qui font les estranges evenements, et

contre l'opinion de ceulx qui les lisent, en quoy consiste le plus grand esbahissement et dont procede le plus de plaisir : au contraire, ce qui est simple et uniforme n'apporte point de passion, et n'y a point de fiction : d'où vient que les poëtes ne font jamais que mesmes hommes gaignent tousjours, ne qu'ils soient tousjours heureux, ne que tousjours ils facent bien : qui plus est, quand ils faignent que les dieux mesmes s'entremettent des affaires des hommes, ils ne les font pas sans passions, ny exempts d'erreur et de faulte, de peur que ce qui passionne, et qui tient suspendus en admiration les cueurs des hommes en la poësie, ne demeure oisif et amorty, s'il n'y avoit aucun danger, ny aucun adversaire.

XXXI. Cela estant ainsi, menons le jeune homme à lire les œuvres des poëtes : non estant prevenu de telles opinions touchant ces grands et magnifiques noms là des anciens, comme s'ils avoient esté sages, justes et vertueux roys en toute perfection, et par maniere de dire, la regle de toute vertu et de toute droitture : car autrement, il en rapportera grand dommage, s'il y va avec ceste opinion de trouver tout bon ce qu'ils diront, et de l'admirer, et non pas d'en haïr aucuns, et approuver celuy qui blasme ceulx qui font ou qui disent de telles choses :

O Jupiter, Apollo, et Minerve,
Que nul des Grecs sa vie ne preserve,
Ny des Troyens : mais que nous eschappions

La mort, à fin que tous seuls nous sappions
Les haultes tours et murailles de Troie[1].

Et,

J'ay entendu la voix très pitoyable
De Cassandra, la fille miserable
Au roy Priam, que ma femme traistresse
Clytemnestra, en cruelle destresse
A fait mourir, pour une jalousie
D'elle et de moy, dont elle estoit saisie[2].

Et,

De me mesler avec la concubine
A mon vieil pere, à fin que la mastine
En eust après en haine le vieillard.
Ce que je creus, et fus lasche paillard[3].

Et,

Jupiter pere, il n'y a dieu aux cieux
Qui soit autant que toy pernicieux[4].

Le jeune homme ne s'accoustume point à jamais louër aucun propos semblable, ny n'aille point cherchant aucunes couvertures pour l'excuser, ny ne s'estudie point à inventer des deguisemens coulorez pour masquer des choses infames et vilaines, à fin de monstrer la subtilité et vivacité de son esprit: mais plus tost, qu'il estime que la poësie est une imitation d'hommes, de meurs, et de vies non entierement parfaittes, ou du tout irreprehensibles, ains meslées de passions, de faulses opinions et d'ignorance, mais qui bien souvent par la dexterité et bonté de leur nature se reviennent à ce qui est le meilleur.

[1] Iliade XVI, 97.
[2] Odyssée XI, 420.
[3] Iliade IX, 452.
[4] Iliade III, 363.

XXXII. Quand le jeune homme se sera ainsi preparé, et aura ainsi informé et instruict son entendement : de maniere que les choses bien faittes et bien dittes luy emouveront le cœur, et l'affectionneront : et au contraire, les mauvaises luy desplairont, et le fascheront : ceste instruction de son jugement fera, que sans aucun danger il pourra lire et ouïr toutes sortes de livres poëtiques. Mais celuy qui admire tout, qui s'apprivoise à tout, et qui a desja le jugement asservy par la magnificence de ces grands noms heroïques, ne plus ne moins que ceulx des disciples de Platon, qui contrefaisoient les hautes espaules de leur maistre, et le beguoyement d'Aristote, ne se donnera garde qu'il se laissera trop aisement aller à des choses mauvaises. De l'autre costé aussi ne fault il pas faire comme les superstitieux, qui quand ils sont en un temple, craignent effroyeement tout, et adorent tout, ains fault hardiment prononcer autant ce qui est dit importunement et meschamment, que ce qui l'est bien et sagement. Comme pour exemple, Achilles voyant les gens de guerre tous les jours tomber malades, se faschant de veoir la guerre aller ainsi en longueur, luy principalement qui avoit si grand renom et si grande reputation en la guerre, assemble le conseil : mais d'avantage estant homme sçavant en la medecine, et voyant après le neufvieme jour, qui est critique, c'est à dire, auquel se fait la judication de la convalescence, ou de la mort, que ce n'estoit point une maladie ordinaire, ny contractée des causes accoustumées et communes, il se dresse en

pieds pour parler, non pas au commun peuple, ains pour donner conseil au roy, en disant,

Fils d'Atreus, il sera necessaire
De retourner, ce croy-je, sans rien faire[1].

Il dit cela sagement et modestement, et luy seoit bien de le dire : mais là où le devin dit, qu'il redoute le courroux du plus puissant de tous les Grecs, Achille luy respond alors, non plus sagement ny modestement, en jurant, « que nul, tant comme il « seroit vivant, ne luy mettroit la main sur le collet » : et y adjouxtant d'avantage, non pas si tu disois Agamemnon mesme : monstrant en cela un mespris et un contemnement de celuy qui avoit l'authorité souveraine : et passant encore outre en fureur de cholere, il met la main à l'espée, en volonté de le tuer : ce qui n'eust esté ny sagement, pour son honneur, ny utilement fait à luy : et puis s'en repentant soudain,

Dans le fourreau son espée il remit,
Minerve au cœur ce bon conseil luy meit[2].

En quoy il feit bien et honnestement, que n'ayant peu de tout point retrencher sa cholere, au moins la modera il, et la reteint soubs l'obeïssance de la raison, avant que de commettre aucun excès, auquel il n'y eut point eu de remede.

XXXIII. Pareillement aussi Agamemnon, en ce qu'il fait et qu'il dit en l'assemblée du conseil, est digne de mocquerie : mais en ce qu'il ordonne touchant Chryseïs, est plus venerable, et main-

[1] Iliade I, 59. [2] Iliade I, 220.

tient plus sa majesté royale. Car Achilles, ce pendant que lon luy enleve la belle Chryseïde,

Loing de ses gens se retirant à part,
S'en va plorer chaudement à l'esquart [1].

Mais Agamemnon conduisant luy mesme la sienne jusques dedans la navire, la livrant et la renvoyant à son pere, celle que n'agueres il avoit dit qu'il l'aimoit plus cherement qu'il ne faisoit sa propre femme espousée, il ne fit rien indigne de luy, ne qui sentist son homme passionné d'amour. Et au contraire, Phœnix estant mauldit par son pere, à cause de sa concubine, dit ces propos,

Je fus en train d'aller tuer mon pere,
Mais quelque dieu refrena ma cholère,
Me remonstrant comme ma renommée
En demourroit à jamais diffamée
Entre les Grecs, par lesquels interdit
Nommé serois parricide maudit [2].

Aristarchus ayant en horreur telle abomination, osta ces vers en Homere. Mais ils ne sont pas mal à propos en ce lieu là, pource que Phœnix en cest endroit là enseigne à Achilles, comme la cholere est une violente passion, et comme il n'est chose que les hommes n'osent commettre quand ils sont enflammez de courroux, quand ils ne veulent pas user de raison, ny croire ceulx qui les addoucissent. Car il introduit Meleager qui se courrouce, à ses citoyens, et puis après se rappaise, reprenant en cela et blasmant sagement les passions, mais

[1] Iliade II, 349 [2] Iliade IX, 459.

louant

louant aussi ceulx qui ne s'y laissent point aller, ains y resistent, et les maistrisent, et s'en repentent, comme estant chose honneste et utile.

XXXIV. Il est vray qu'en ces passages là, la difference est toute evidente et manifeste, mais là où il y a quelque obscurité et incertitude de la sentence et intelligence des propos, il faut arrester le jeune homme en cest endroit là, et luy enseigner à faire une telle distinction. Si Nausicaa voyant Ulysses homme estranger, s'eschauffa de la mesme passion qu'avoit fait Calypso envers luy, comme celle qui ne demandoit que son plaisir, estant desja en aage de marier, et dit follastrement ces paroles à ses chambrieres,

> Pleust or à dieu qu'un tel mary me vinst,
> Et qu'avec moy volontiers il se teint [1].

son audace et son incontinence est à reprendre: mais si par les propos d'Ulysses ayant apperçeu qu'il estoit homme de bon sens et de bon entendement, elle souhaitte plus tost estre mariée avec luy, qu'avec un de son païs qui ne sçeust que baller, ou voguer sur la mer, en ce cas elle seroit digne de louer. Au cas pareil quand Penelopé devise gracieusement et courtoisement avec les poursuivans qui la demandoient en mariage, et que eulx à l'encontre luy donnent des habillemens, joyaux d'or, et autres ornemens à parer les dames [2], Ulysses s'en resjouissant,

[1] Odyssée VI, 224.

[2] *Lisez* : Ulysses se réjouissoit, de ce qu'elle les flattoit pour bien tirer des présens. c.

Il leur tiroit des dons de dessoubs l'aile,
Et en prenoit son plaisir avec elle [1] :

S'il s'esjouissoit de ce que sa femme recevoit des dons, et qu'il prenoit plaisir au gaing qu'il y avoit, il surpassoit en macquerellage le Polyager qui est tant mocqué et picqué par les poëtes comiques,

Polyager a bon heur qui luy rit,
C'est pour au ant que chez luy il nourrit
Du ciel la chevre, et par son influence
Il reçoit biens mondains en affluence.

Mais s'il le faisoit pour ce qu'il esperoit par ce moyen les avoir mieulx soubs sa main, et moins se doubtant de ce qu'il leur gardoit, en ce cas là son esjouissance et son asseurance estoient fondées en raison.

XXXV. Semblablement aussi au dénombrement qu'il fait des biens que les Phæaciens avoient exposez avec luy sur le rivage, et puis avoient fait voile, si veritablement en telle solitude et en telle incertitude de l'estat où il se trouve, il a peur de son argent et de ses biens,

Qu'ils ne s'en soient ainsi allez d'emblée,
Pour luy avoir aucune chose emblée [2] :

Il est, à l'adventure, plus digne de commiseration, que de detestation, pour avarice. Mais si, comme aucuns pensent, n'estant pas asseuré qu'il fust en l'isle d'Ithace, il estime que la conservation de ses biens et de son argent soit une certaine preuve et

[1] Odyssée. XVIII, 281.
[2] Odyssée XIII, 216.

demonstration de la legalité et saincteté des Phæaciens, pource que autrement ils ne l'eussent pas ainsi transporté en terre estrange sans y avoir profit, et ne l'eussent pas laissé là en s'en allant sans toucher à rien du sien, il n'use pas en cela de mauvais indice, et est sa providence en ce faict digne de louange. Il y en a bien quelques uns qui blasment mesme ceste exposition de luy sur le rivage, s'il est vray qu'elle fust faicte par les Phæaciens luy dormant, et dit-on que les Thyrreniens en garde ne sçay quelle histoire, par laquelle il appert que Ulysses de sa nature aimoit fort à dormir, et que pour ceste cause, bien souvent on ne pouvoit pas parler à luy : mais si le sommeil n'estoit pas veritable, et que ayant honte de renvoyer les Phæaciens qui l'avoient amené, sans les festoyer chez luy, et leur faire des presens, et ne pouvant faire qu'il ne fust descouvert et cogneu par ses ennemis, s'ils demouroient avec luy, il usa de ce pretexte pour couvrir et celer sa perplexité de ne sçavoir comment il devoit faire, en faisant semblant de dormir, en ce cas ils l'approuvent.

XXXVI. En donnant doncques de tels advertissemens aux enfans, nous ne les laisserons point tomber en corruption de meurs, ains plus tost leur imprimerons un zele et un desir des choses meilleures, en leur louant ainsi les bonnes, et blasmant les mauvaises. Ce que principalement il convient faire ès tragedies, là ou bien souvent il y a des propos affettez, et paroles fines et malicieuses sur des actes vilains et deshonnestes, car ce que dit

Sophocles en un passage n'est pas universellement vray,

On ne sçauroit parler honnestement
De ce qui est fait deshonnestement.

Car luy mesme bien souvent en de mauvaises natures, et en faicts reprochables, a accoustumé de les pallier avec certains propos riants et raisons apparentes : et son compagnon Euripides, tout de mesme. Ne voyons nous pas qu'il fait, que Phædra accuse Theseus de son forfait d'elle mesme, disant que c'est à cause de ses meschançetez qu'elle est devenue amoureuse d'Hippolytus : et si donne une semblable audace à Helene en la tragedie des Troades contre la royne Hecuba, disant que c'estoit celle qui avoit plus tost merité d'estre punie, pour ce qu'elle avoit enfanté Alexandre Paris son adultère. Le jeune homme doncques ne doit point prendre coustume de trouver telles inventions galantes ny de bon esprit, et de rire à telles subtilitez et telles arguces de devis, ains de haïr autant ou plus les paroles d'intemperance et de dissolution, que les faicts mesmes.

XXXVII. Parquoy en tous propos il sera tousjours bon d'en rechercher la cause, ne plus ne moins que faisoit Caton quand il estoit encore jeune enfant, car il faisoit tout ce que son pædagogue luy commandoit, mais il luy demandoit tousjours la cause et la raison de chasque commandement : mais aux poëtes il ne fault pas croire tout, comme lon feroit ou à des pædagogues, ou à des legislateurs, si la matiere sujette n'est fondée en raison : et elle

sera fondée en raison lors qu'elle sera bonne et honneste : mais si elle est meschante, alors elle devra sembler folle et vaine. Or y a il des gens qui demandent et recherchent asprement et curieusement que cest qu'a voulu dire Hesiode en ce vers,

Ne met le pot au dessus de la tasse [1] :

Et Homere en ceulx-cy,

Le chevalier de son char demonté,
Qui sur celuy d'autre sera monté,
Combatte avec la forte javeline [2].

Et des autres choses qui sont bien de plus grande consequence, ils en reçoivent la creance legerement, sans rien enquerir ny examiner, comme sont ces propos icy,

Qui sent son pere ou sa mere coulpable
De quelque tare ou faulte reprochable,
Cela de cueur bas et petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

Et cestuy-cy,

Celuy qui a la fortune adversaire,
Doit abaisser son courage haulsaire.

Et autres telles sentences, lesquelles touchent aux meurs, et troublent la vie des hommes, leur imprimans de mauvais jugements, et des opinions lasches qui n'ont rien de l'homme magnanime, si ce n'est que nous nous accoustumions à leur contredire à chasque point, en ceste maniere : Pourquoy

[1] Hésiode, Opera et Di. II, 362.
[2] Iliade IV, 306.
[3] Euripide, Hippolyte.

est-il besoing, que celuy qui a fortune contraire abaisse son courage, et non plus tost qu'il s'eleve contre elle, et se maintienne hault, et non subject à estre rabaissé ny ravallé par les accidents de la fortune? Et à quelle cause, pour estre né d'un pere fol ou vicieux, fault-il que j'aye le cœur abbatu, si je suis homme de bien et sage? Est-il plus raisonnable, que l'ignorance et faulte de mon pere me tienne bas et n'osant lever la teste, que ma propre valeur et vertu me hausse le courage? Car celuy qui resiste faisant de telles oppositions à l'encontre, et ne donne pas le flanc, par maniere de dire, à tout propos, comme à tout vent, ains estime que ceste sentence de Heraclitus soit sagement ditte,

Uu homme mol s'estonne de tout ce qu'il oit dire.

Celuy-là, dis-je, reboutera et rejettera plusieurs propos des poëtes, qui ne seront ny proffitables ny veritables.

XXXVIII. Ces observations donc feront, que le jeune homme pourra ouïr et lire sans danger les poëtes. Mais pour autant que ne plus ne moins qu'en la vigne le fruict bien souvent est caché dessous les pampres et les branches, de sorte que lon ne le voit point, à cause qu'il est tout couvert : aussi en la diction poëtique, et parmy les fables et fictions de poëtes, il y a beaucoup d'advertissements utiles et proffitables, que le jeune homme ne peult appercevoir de luy mesme, et neantmoins il ne fault pas qu'il s'en escarte, ains qu'il s'attache fermement aux matieres qui peuvent servir à le dresser à la

vertu, et qui peuvent luy former ses meurs. Il ne sera pas mauvais de discourir un peu sur ce propos en peu de paroles, touchant sommairement les choses en passant, laissant les longues narrations, confirmations, et la multitude d'exemples à ceulx qui escrivent plus à l'ostentation. Premierement doncques, le jeune homme cognoissant les bonnes mœurs, et bonnes natures des hommes, et les mauvaises aussi, qu'il prenne bien garde aux paroles et aux faicts que le poëte leur attribue au plus près de ce qui leur est convenable, comme Achilles dit à Agamemnon, encore qu'il le die en cholere,

Jamais a toy pareille recompense
Je n'ay, non pas quand des Grecs la puissance
Un jour aura la grande Troie prise [1].

Mais Thersites tensant le mesme Agamemnon dit,

Du cuyvre à force il y a en ta tente,
Mainte captive en beauté excellente,
[2] Dequoy les Grecs un present te feront
Premier de tous, quand pris Troie ils auront [3].

Et de rechef Achilles,

Si Jupiter tant nos vœux favorise,
Que par nous soit Troie la grande prise [4].

Et Thersites,

Que prisonnier j'ameneray lié,
Moy, ou des Grecs quelqu'un autre allié [5].

[1] Iliade I, 173.
[2] Dont nous Grecs, nous te faisons présent lorsque nous avons pris quelque ville. C.
[3] Iliade II, 226.
[4] Iliade I, 128.
[5] Iliade II, 321.

Semblablement en la reveuë de l'armée que fait Agamemnon, passant au long de toutes les bandes, il tanse Diomedes, lequel ne luy respond rien,

Du roy portant à la voix reverence [1].

Mais Sthenelus, dont il ne faisoit point de compte, luy replique,

Fils d'Atreus ne dit parole vaine,
Veu que tu sçais la verité certaine :
Nous nous vantons de valoir beaucoup mieulx,
Que n'ont jamais fait tous noz peres vieux [2].

XXXIX. La difference qu'il y a entre ces personnages bien remarquée instruira et enseignera le jeune homme, que c'est chose honneste, que d'estre humble et modeste : et au contraire, l'advertira de fuir l'orgueil et l'oultrecuidance, et le parler hautainement de soy, comme chose mauvaise. Aussi sera il expedient et utile d'observer en ce passage ce que fait Agamemnon, car il passe outre Sthenelus, sans s'arrester à parler à luy, mais il ne mest pas ainsi à nonchaloir Ulysses qui s'estoit senti picqué,

Ainsi parla et luy rendit response,
Quand il cogneut que cholere luy fronce
La face ; et l'autre après luy repliqua [3].

Car de respondre à tout le monde, c'est à faire à un poursuivant qui fait la court, et non pas à un prince qui retient sa dignité : mais aussi de mespriser tout le monde, c'est fait en homme superbe

[1] Iliade IV, 402.
[2] Iliade IV, 404.
[3] Iliade IV, 357.

et fol. Aussi fait très-bien Diomedes, lequel estant repris et tansé par le roy, se tait, en la bataille : mais après la bataille, il parle hardiment à luy,

Tu m'as des Grecs le premier assailly,
Me reprochant d'avoir le coeur failly [1].

XL. Ce sera aussi bien fait d'entendre et observer la difference qu'il y a entre un homme prudent et un devin, qui ne veult qu'apparoistre et se monstrer : Car Calchas ne choisit point le temps opportun, et ne se soucia point de charger publiquement devant tout le monde le roy Agamemnon, disant que c'estoit luy, et non autre, qui leur amenoit la pestilence. Mais Nestor, au contraire, voulant mettre en avant le propos de reconciliation avec Achilles, de peur qu'il ne semblast qu'il voulust devant tout le peuple accuser le roy d'avoir failly, et de s'estre trop laissé transporter à sa cholere, il l'admoneste,

Donne à disner aux seigneurs du grand aage,
Venir t'en peult tout honneur sans dommage :
L'avis adonc de plusieurs tu prendras,
Et au meilleur sagement te tiendras [2].

Puis, après le soupper, il envoye ses ambassadeurs. L'une de ces deux diverses façons de faire, est dextrement rhabiller une faulte : l'autre est, injurieusement accuser et faire honte à un homme.

XLI. D'avantage il fault aussi noter la diversité qu'il y a entre les nations, qui est de telle sorte. « Les Troyens courrent sus à leurs ennemis avec

[1] Iliade IX, 34. [2] Iliade IX, 70.

« grands crys et fierté grande, et les Grecs avec un « silence, *craignans leurs capitaines* »[1]: car craindre ses capitaines et ses superieurs lors que lon vient aux mains avec l'ennemy, est signe de vaillance, et ensemble de bonne discipline militaire. D'où vient que Platon conseille d'accoustumer les hommes à craindre plus tost les reprehensions et les choses laides et vilaines, que non pas les travaux ny les dangers : et Caton disoit, qu'il aimoit mieulx ceulx qui rougissoient, que ceulx qui pallissoient. Et quant aux promesses, il y a aussi des marques propres pour recognoistre les sages d'avec les folles : car Dolon promet,

Tout à travers du camp je passeray,
Tant qu'à la nef d'Agamemnon seray[2].

Au contraire, Diomedes ne promet rien de soy, mais il dit qu'il aura moins de peur quand il sera envoyé avec un autre. C'est doncques chose honneste et digne d'hommes Grecs, que la prevoyance : mais c'est chose mauvaise et barbaresque, que la fiere temerité : pourtant fault-il imiter l'une, et rejetter l'autre arriere. Il y aura bien aussi quelque proffitable speculation, en observant ce qui advint aux Troyens et à Hector lors qu'il s'appresta pour combattre d'homme à homme contre Ajax. AEschylus estant un jour à regarder l'esbattement des jeux isthmiques, l'un des combattans à l'escrime des poings ayant receu un grand coup de poing sur le visage, l'assemblée s'en escria tout hault, et luy

[1] Iliade IV, 431. [2] Iliade X, 325.

se prit à dire, « Voyez ce que fait l'accoustumance « et l'exercitation : ceulx qui regardent crient, et « celuy qui a receu le coup ne dit mot » : aussi le poëte disant, que les Grecs se resjouirent grandement quand ils veirent venir Ajax sur les rangs bien armé à blanc, mais

Tous les Troyens trembloient de froide peur,
Et Hector eut un battement de cœur [1].

Qui est-ce qui avec plaisir ne remarque céste difference ? Celuy qui va pour combattre n'a que le cœur qui luy saulte, comme s'il alloit pour luicter seulement, ou pour gaigner le prix d'une course : mais tout le corps tremble et tressaut à ses gens qui le regardent, pour la peur qu'ils ont du danger de leur roy, et pour la bonne affection qu'ils luy portent. Il fault aussi remarquer icy la difference qu'il y a entre le plus vaillant et le plus lasche de tous les Grecs : car quant à Thersites,

Il haïssoit le preux Achilles fort ;
Et vouloit mal à Ulysses de mort [2].

Mais Ajax ayant tousjours cherement aimé Achilles, porte encore tesmoignage de sa vaillance en parlant à Hector,

De ce combat d'homme à homme la preuve
Te monstrera quels champions on treuve

[1] Iliade VII, 215. Amyot a traduit assez littéralement. Mais il y a encore dans Homère plus d'expression, lorsqu'il dit, et à Hector lui-même le cœur en tressaillit.

[2] Iliade II, 220.

En l'ost Grec, oultre Achilles parangon
De la prouësse, ayant cœur de lion[1].

Cela est une particuliere louange d'Achilles, mais ce qui suit après est dit à la louänge de tous universellement, non sans utilité,

Nou sommes tels, que pour teste te faire
On nous verra plusieurs en avant traire[2].

Car il ne se fait ny seul ny plus vaillant que les autres pour le combattre, ains dit, qu'il y en a plusieurs autres suffisans pour luy faire teste.

XLII. Cela doncques suffira quant à la diversité des personnes, si nous n'y voulons d'adventure adjouxter encore cela d'avantage, qu'il y eust en ceste guerre plusieurs Troyens qui furent pris prisonniers vifs, et des Grecs pas un, et que plusieurs d'iceulx se sont abbaissez jusques à se jetter aux pieds de leurs ennemis, comme Adrastus, les enfans d'Antimachus, Lycaon, Hector luy mesme, qui pria Achilles pour sa sepulture: mais des autres nul, comme estant chose barbare de s'humilier en bataille devant son ennemy, et le supplier: et au contraire, valeur Grecque, de vaincre en combattant, ou bien, mourir vertueusement. Or tout ainsi comme ès pasturages l'abeille cherche pour sa nourriture la fleur, la chevre la fueille verte, le pourceau la racine, et les autres bestes la semence et le fruict: aussi en la lecture des poëmes l'un en cueille la fleur de l'histoire, l'autre s'attache à la beauté de la dic-

[1] Iliade VII, 226.
[2] Iliade VII, 231.

tion, et à l'elegance et douceur du langage, ainsi comme Aristophanes parle d'Euripides,

Car la rondeur de son parler me plaist.

Les autres se prennent à ce qui peult servir à former les meurs, ausquels ce present traitté s'addresse.

XLIII. Ramenons leur doncques en memoire, que celuy qui aime les fables remarque bien ce qu'il y a de subtilement et ingenieusement inventé: et semblablement, que celuy qui est studieux d'eloquence y note diligemment ce qu'il y a d'escript purement et artificiellement: et par ainsi qu'il n'est pas raisonnable que celuy qui aime l'honneur et la vertu, et qui ne prent pas les poëtes en main, par maniere de jeu et d'esbattement pour passer son temps, mais pour en tirer utile instruction, escoute negligemment et sans fruict les sentences que lon y treuve, à la recommandation de la prouesse, de la temperance, et de la justice: comme sont celles cy,

Diomedes d'où vient ceste foiblesse,
Que nous mettons en oubly la prouësse?
Approche toy de moy pour faire teste.
En cest endroit reproche deshonneste
Ce nous seroit, si en nostre presence
Hector prenoit nos vaisseaux sans defense [1].

Car de veoir le plus sage, et le plus prudent capitaine des Grecs au danger de mourir, et d'estre perdu avec toute l'armée, redouter et craindre non

[1] Iliade IX, 313.

la mort, mais la honte et le reproche, cela sans point de doubte devra rendre le jeune homme grandement affectionné à la vertu.

Et ceste cy,

> Minerve avoit plaisir tout evident
> D'un homme juste et ensemble prudent [1].

Le poëte fait une telle conclusion, que la deesse Pallas ne prent plaisir à un homme ny pour estre beau de corps, ny pour estre riche, ny pour estre fort et robuste, mais seulement pour estre sage et juste : et en un autre passage quand elle dit, qu'elle ne le delaisse ny ne l'abandonne point, pour ce qu'il estoit

> Sage, rassis, prudent et advisé [2],

Le poëte nous donne clairement à entendre, que cela signifie, qu'il n'y a en nous que la vertu seule qui soit divine, et aimée des dieux, s'il est ainsi que naturellement chasque chose se resjouit de son semblable. Et pource qu'il semble que ce soit une grande perfection à un homme, comme à la verité elle l'est, pouvoir maistriser sa cholere, c'est encore une plus grande vertù de prevenir et prouveoir à ce que lon ne tombe point en cholere, et que lon ne s'en laisse point surprendre.

XLIV. Il fault aussi advertir les lisans de cela bien soigneusement, et non point en passant, comme Achilles qui de sa nature n'estoit point endurant ne patient, commande à Priam qu'il se taise, et qu'il ne l'irrite point en ceste maniere,

[1] Odyssée III, 52. [2] Iliade III, 332.

Garde vieillard d'irriter ma cholere,
Car de moymesme assez je delibere
De te livrer ton fils : et puis après;
J'en ay du ciel commandement exprès,
Mais garde toy que je ne te deschasse
Hors de ma tente, et que je ne trespasse.
Ce que mandé m'a Jupiter bruyant,
Quoi que venu tu sois en suppliant [1].

Et puis après avoir lavé et ensepvely le corps d'Hector, luy mesme le met dedans le chariot, devant que le pere le veist ainsi deschiré qu'il estoit,

De peur qu'estant le pere vieil attainct
D'aspre douleur, son courroux il ne teint,
Voyant le corps de son fils dechiré,
Et que cela n'eust encore empiré.
Le cœur felon d'Achilles tellement,
Que sans avoir egard au mandement
De Jupiter, de sa trenchante espée
Soudain la teste il ne luy eust couppée [2].

Car se cognoistre subject à soy courroucer, et de nature aspre et courageux, mais en eviter les occasions et s'en garder, en prevenant de loing avec la raison : de sorte que non pas mesme malgré soy il ne tombast en celle passion, cela est acte de merveilleuse providence.

XLV. Ainsi fault-il, que celuy qui se sent aimer le vin, fasse à l'encontre de l'yvrongnerie, et semblablement à l'encontre de l'amour celuy qui se sent de nature amoureuse, comme Agesilaus ne voulut pas se laisser baiser par un beau jeune fils

[1] Iliade XXIV, 560. [2] Iliade XXIV, 584.

qui s'approcha de luy pour cest effect : et Cyrus n'osa pas seulement voir Panthea : là où, au contraire, les fols et mal-appris vont eulx mesmes amassant la matiere pour enflammer leurs passions, et se precipitent volontairement eulx mesmes dedans les vices dont ils se sentent tarez, et ausquels ils sont les plus enclins. Au contraire, Ulysses non seulement arreste et retient sa cholere, mais qui plus est, sentant par les paroles de Telemachus qu'il estoit un peu aspre, et qu'il haïssoit les meschants, il l'addoucit, et le prepare de longue main, luy commandant de ne remuer rien, ains avoir patience,

Si de mespris il me font demonstrance
En ma maison, passe tout en souffrance
Patiemment, quelque tort qu'on me fasse
Devant tes yeux, voire si en la place
Ils me traynnoient par les pieds attaché,
Ou s'ils avoient sur moy leur arc lasché,
Endure tout, le voyant, sans mot dire[1],

Car tout ainsi, que lon ne bride pas les chevaux ce pendant qu'ils courent, mais devant qu'ils aient commencé leur course, aussi mene lon au combat ceulx qui sont courageux et malaisés à tenir, après les avoir preparez et domtez premierement avec la raison.

XLVI. Il ne fault pas non plus passer negligemment par dessus les dictions, non que je veuille que lon se joue comme fait Cleanthes, car il se mocque bien souvent, en faisant semblant d'interpreter ces vers

[1] Odyssée XXI, 274.

Jupiter

Jupiter pere au mont Ida regnant [1].

Et,

Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε [2].

Car il veult que lon lise ces deux mots d'un tenant, comme si ce n'en estoit qu'un seul, qui signifiast les exhalations qui se levent de la terre. Chrysippus aussi en beaucoup d'endroits est froid et maigre, non, pource qu'il se jouë, mais pource qu'il veult subtiliser impertinemment en forceant la signifiance des mots, comme quand il veult, que Εὐρύοπα Κρονίδην [3] signifie aigu en dispute, et transcendant en force d'eloquence. Il sera donc meilleur laisser ces petites arguces là aux grammairiens et considerer de près d'autres observations, où il y a plus de verisimilitude, et plus d'utilité,

Mon vouloir mesme y estoit tout contraire,
Car j'ay appris à bien vivre et bien faire [4].

Et ceste cy,

Car il sçavoit estre à chacun affable [5].

Car en declarant que la prouësse estoit chose que lon peult apprendre, et monstrant qu'il estime, que l'estre affable aux hommes, et parler gracieusement à tout le monde, se fait par science, et

[1] Iliade III, 276.

[2] Iliade XVI, 233. De ces trois mots, il n'en faisoit que deux, lisant les deux derniers comme si ce n'étoit qu'un seul mot, *anadodonaie*, qu'il expliquoit par exhalaisons qui s'élevent en haut.

[3] Iliade I, 498. C'est-à-dire, le fils de Saturne, ou Jupiter à longue vue.

[4] Iliade VI, 444. [5] Iliade XVII, 671.

avec discours de raison, il enhorte les hommes en ce faisant à n'estre point nonchallans d'eulx mesmes, ains à travailler pour apprendre les choses honnestes, et à hanter ceulx qui les enseignent, comme estant la couardise, la sottise et l'incivilité faulte de sçavoir, et vraye ignorance.

XLVII. A cela s'accorde et convient fort proprement ce qu'il dit de Jupiter et de Neptune,

Ils sont tous deux de mesme sang yssus,
Et d'un païs tous deux, mais le dessus
Jupiter a pour estre né devant,
Et qu'il est plus que son frere sçavant [1].

Car en ce disant il monstre, que le sçavoir et la prudence sont qualitez plus divines et plus royales: en quoy il met la plus grande excellence de Jupiter, comme estimant que toutes les autres bonnes parties suivent celle là: aussi fault-il accoustumer le jeune homme à escouter d'une oreille non endormie ces autres sentences icy,

Jamais pour rien ne dira menterie,
Car il a trop la sagesse cherie [2].

Et,

Antilochus qui as tousjours esté
Par cy devant si sage reputé,
Qu'as tu commis, puis que si peu tu vaux?
Tu m'as fait honte, et gasté mes chevaux [3].

Et,

Glaucus comment as tu une parole
Ditte (estant tel) si superbe et si folle?

[1] Iliade XIII, 354.
[2] Odyssée III, 20.
[3] Iliade XXIII, 570.

Certainement j'eusse dit, qu'en bon sens
Tu emportois le pris entre cinq cens [1].

Comme voulant inferer, que les sages ne mentent jamais en leurs propos, et ne se monstrent jamais lasches quand ce vient à un bon affaire, ny ne reprennent autruy sans raison. Et quand il dit aussi que Pandarus par sa follie se laissa induire à rompre les trefves, il monstre assez qu'il estime, que l'homme sage ne commet jamais injustice.

XLVIII. Autant leur en peult on semblablement enseigner touchant la continence, en s'arrestant à considerer ces passages cy.

Antea femme à Proetus amoureuse
De luy, estoit ardemment desireuse
D'estre par luy en secret ambrassée,
Mais point ne peut induire ta pensée
Bellerophon, car sage tu estois,
Et rien que bon en ton coeur ne mettois [2].

Et,

Au paravant Clitemnestra pudique
Faisoit tousjours refus d'acte impudique:
Car sagement alors se conduisoit,
Et de bons sens en sa vie elle usoit [3].

En ces passeages nous voyons que le poëte attribue la cause de continence et de pudicité à la sagesse. Et ès enhortemens que font les capitaines à leurs soudards au fort de la bataille,

Où est la honte, ô lasches Lyciens,
Où fuyez vous si viste comme chiens [4]?

[1] Iliade VII, 170.
[2] Iliade VI, 160.
[3] Odyssée III, 266.
[4] Iliade XV, 422.

Et,

Mettez chacun la honte et la justice
Devant vos yeux vengeresse de vice :
Car autrement certes un grand reproche
Et vitupere encontre vous s'approche [1].

Il semble qu'il fait les temperans et continens preux et vaillans, pource qu'ils ont honte des choses laides, et pour autant qu'ils peuvent surmonter les voluptez et soustenir les dangers : ce qui esmeut aussi Timotheus à dire sagement en preschant les Grecs de bien faire, en son poëme qui est intitulé *les Perses*,

Honte par vous soit crainte et reverée,
Force de cœur par elle est acerée.

AEschylus aussi met en ligne de sagesse, le non appeter d'estre veu, ny passionné de convoitise de gloire, et se soublever par les louanges d'une commune, escrivant d'Amphiaraus en ceste sorte,

Il ne veult point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertus en pensée profonde,
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils, où tout honneur abonde [2].

Car se contenter de soy-mesme, et de sa façon de vivre quand elle est très-bonne, c'est fait en homme sage, et de bon entendement.

XLIX. Comme ainsi soit doncques qu'ils reduisent toutes choses bonnes et honnestes à la sagesse, cela demonstre que toute espece de vertu

[1] Iliade XIII, 121.
[2] Tragédie des sept Chefs, vers 598.

s'acquiert par discipline et apprentissage. Or l'abeille trouve naturellement ès plus aigres fleurs, et parmy les plus aspres espines, le plus parfaict miel, et le plus utile: aussi les enfans, s'ils sont bien nourris en la lecture des poëtes, en tireront tousjours quelque bonne et profitable doctrine, mesmes des passages où il y a de plus mauvaises et plus importunes suspicions: comme en premier lieu, pour exemple, il semble que le roy Agamemnon se rend fort suspect de concussion et d'avarice, d'avoir exempté d'aller à la guerre ce riche homme qui luy donna la jument AEtha,

De peur d'aller à Troie la venteuse,
Mais demourer loing de guerre douteuse,
Chez soy en paix et toute volupté,
Car il avoit de tous biens à planté [1].

Mais toutefois il feit bien et sagement, comme dit Aristote, ayant preferé une bonne jument à un tel homme: car il ne vault pas un chien, non pas certainement un asne, l'homme qui est ainsi lasche de cœur, et ainsi effeminé par delices et par abondance de richesses.

L. Au cas pareil, il semble que Thetis fait très-deshonnestement d'inciter son fils Achilles aux voluptez, et luy ramentevoir les plaisirs de ses amours [2]: mais encore là peult on en passant considerer la continence d'Achilles, que combien qu'il fust amou-

[1] Iliade XXIII, 297. A planté, ancienne expression qui signifie en abondance.

[2] Iliade XXIV, 128,

reux de Briseïde, estant retournée devers luy, et sachant que la fin de sa vie estoit prochaine, neantmoins il ne se haste point, ny ne convoite point de jouir ce pendant tant qu'il pourra de ses plaisirs, ny ne porte point le deuil de son amy en oisiveté, comme fait le commun des hommes en omettant les choses que requeroit son devoir, ains s'abstient de voluptez pour le regret et la douleur qu'il en sentoit, et neantmoins ce pendant ne laisse pas de mettre la main à l'œuvre, et d'aller à la guerre. Semblablement Archilochus n'est pas estimé de ce, qu'estant triste et desplaisant pour la mort du mary de sa sœur, lequel avoit esté noyé en la mer, il veult combattre et vaincre sa douleur par boire et faire bonne chere : mais neantmoins il allegue une cause là où il y a quelque apparence de raison, car il dit,

Pour lamenter son mal ne guariray,
Ny pour jouër je ne l'empireray.

Car si celuy-là à bon droit disoit, qu'il n'empireroit rien pour jouër, faire banquets, et se donner du plaisir, comment gasterions nous quelque chose en noz affaires, pour philosopher, ou pour vacquer au gouvernement de la chose publique, ou pour aller au palais, ou pour hanter l'academie, ou pour nous mesler du labourage ?

LI. Au moyen dequoy, les corrections soudaines d'aucunes sentences poëtiques qui se font en changeant quelques mots, ne sont pas mauvaises, desquelles ont usé Cleanthes et Antisthenes. Car l'un,

comme les Atheniens un jour se fussent fort scandalisez et mutinez en plein theatre à raison de ce vers,

Qu'y a il [1] laid si non ce qui le semble?

les appaisa sur le champ en leur jettant à l'encontre cest autre vers,

Le laid est laid, quoy qu'il le semble, ou non.

Et Cleanthes reforma ce vers parlant de la richesse,

A ses amis donner, et puis despendre
Pour la santé au corps malade rendre.

En le rescrivant ainsi,

A des putains donner, et puis despendre
Pour un malade encore empiré rendre.

Et Zenon aussi corrigeant ces vers de Sophocles,

Chez un tyran qui entre, il y devient
Serf, quoy que libre il soit quand il y vient.

Les rescrivit ainsi,

Qui entre chez un tyran ne devient
Son serf, s'il est libre quand il y vient.

Par l'homme libre il entend celuy qui n'est point timide, ains magnanime, et qui n'a point le cœur aisé à ravaller. Qui empeschera donc, que nous ne puissions aussi retirer les jeunes gens du pis au mieulx en usant de semblables emendations.

Ce qui est plus à l'homme souhaitable,
Est quand le traict de son soing delectable
Chet à l'endroit, où plus il le demande.

Mais plus tost,

[1] Laid est ici pris pour honteux, déshonorant. C.

Ce qui est plus à l'homme souhaitable,
Est quand le traict de son soing profitable
Chet à l'endroit, duquel plus il amende.

Car appeter ce qui ne se doit pas vouloir, et l'obtenir et avoir, est chose miserable, et non pas souhaitable.

Et,

Pas engendré ne t'a le pere tien
Pour en ce monde avoir, sans mal, tout bien :
Il faut sentir aucune fois liesse,
Et quelquefois aussi de la tristesse.

Mais bien, dirons nous, fault il sentir liesse, et avoir contentement, quand on peult avoir moyennement ce qui est necessaire, pource que

Pas engendré ne t'a le pere tien
Pour en ce monde avoir, sans mal, tout bien.

Et cest autre,

Las, c'est un mal envoyé des haults dieux,
Quant l'homme sçait et voit devant ses yeux
Le bien, et fait neantmoins le contraire.

Mais bien est-ce une faulte brutale, deraisonnable, et miserable avec, que sçavoir et cognoistre ce qui est le meilleur, et neantmoins se laisser aller au pire par lascheté de cœur, par paresse, ou par incontinence.

Les meurs, non pas le parler, persuadent.

Mais bien sont-ce les meurs et la parole ensemble qui persuadent, ou les meurs par le moyen du parler, comme le cheval se manie avec la bride, et le pilote regit sa navire avec le timon : car la vertu

n'a point de si gracieux ne si familier instrument, que la parole.

L'affection tienne à aimer est-elle
Encline au masle, ou plus à la femelle?

Reponse,

Où beaulté est, ambidextre je suis.

Il valoit mieulx dire, où continence est, l'homme est ambidextre veritablement, et n'encline ny en une part ny en l'autre : et au contraire, celuy qui par la volupté et beaulté est tiré tantost cy, tantost là, est gaucher, inconstant, et incontinent.

Cognoistre dieu l'homme prudent espeure.

Mais plustost,

Cognoistre dieu l'homme prudent asseure.

Et au contraire il n'espeure sinon les fols, les ingrats, et qui n'ont point de jugement, pour autant qu'ils ont suspecte et qu'ils craignent la cause et le principe de tout bien, comme s'il nuisoit et s'il faisoit mal. Voilà la maniere comment lon peult user de correction.

LII. Il y a une autre sorte d'amplification, quand on estend la sentence plus que les paroles ne portent : comme nous a bien enseigné Chrysippus, qu'il fault transporter et appliquer une sentence qui sera utile, à autres especes semblables, comme,

Jamais un bœuf mesme ne se perdroit,
Quand le voisin homme de bien voudroit.

Autant en fault-il entendre d'un chien, d'un asne, et de tous autres animaux, qui se peuvent perdre, et perir.

Semblablement là où Euripide dit,

[1] Qui est le serf qui n'a crainte de mort?

Il fault penser qu'il en a autant voulu dire et du travail et de la maladie. Car tout ainsi comme les medecins trouvans une drogue convenable et propre à quelque certaine maladie, et par là cognoissans sa force et vertu naturelle, la transferent puis après, et en usent à toute autre maladie qui a quelque chose de conforme et semblable à celle là: aussi une sentence qui peult estre commune, et dont l'utilité se peult appliquer à plusieurs diverses matieres, il ne la fault pas laisser attacher et approprier à un tout seul subject, ains la remuer et accommoder à toutes les choses qui seront semblables, en accoustumant les jeunes gens à pouvoir soudainement cognoistre celle communication, et à transferer promptement ce qu'il y a de propre, les exercitans et duisans par plusieurs exemples à estre prompts à le remarquer, à fin que quand ils viendront à lire en Menander ce verset,

Heureux qui a biens et entendement,

Ils estiment, que cela est autant dit de l'honneur, de l'authorité et de l'eloquence. Et la reprehension que fait Ulysses à Achilles lors qu'il estoit oisif entre des filles en l'isle de Scyros,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc espée ne baudrier
En toute Grece, à filler la fillace
Esteindras-tu la gloire de ta race?

[1] *Lisez*: Qui est esclave, s'il ne craint pas la mort? C.

Cela mesme se peult dire à un homme dissolu en voluptez, à un avaricieux, et à un nonchaland et paresseux, et à un ignorant. Tu yvrongnes estant fils du plus homme de bien de la Grece: ou, tu jouës aux dez, ou aux cailles [1]: ou, tu exerces un mestier vil, tu prestes à usure, n'ayant point le cueur assis en bon lieu, ny digne de la noblesse dont tu es issu.

Ne va disant Pluto [2] dieu de chevance,
Je ne sçaurois adorer la puissance
D'un dieu que peult le plus meschant du monde
Facilement acquerir.

Autant doncques en peut on dire de la gloire, de la beauté corporelle, d'un manteau de capitaine general, et d'une mitre de presbtre, que nous voyons des plus meschans hommes du monde aucunefois obtenir.

[3] Les enfans sont fort laids de couardise :

Aussi sont ils certes d'intemperance, de superstition, d'envie, et de tous les autres vices et maladies de l'ame. Et ayant Homere très-bien dit,

Lasche Paris de visage très beau [4] :

[1] La Caille est un oiseau querelleur, jaloux et courageux. Les anciens donnoient des combats de Cailles. Solon vouloit que la jeunesse y assistât, pour se former au courage. Ces jeux existent encore en Italie. M. de Buffon les a bien décrits. Ils sont très fréquens dans la Chine.

[2] C'est Plutus, le dieu des richesses. On confondoit ce dieu avec Pluton, parce que les richesses se tirent des entrailles de la terre.

[3] Les enfants (c'est-à dire les fruicts) de la couardise sont fort laids. C.

[4] Iliade III, 39.

Et semblablement,

Hector ayant le visage très beau [1] :

Il donne secrettement à entendre, que c'est chose qui tourne à blasme, et à deshonneur à celuy qui n'a rien de meilleur que la beaulté de la face : il fault appliquer ceste reprehension à choses pareilles pour retrencher un peu les ailes à ceulx qui s'elevent et se glorifient pour choses de nulle valeur, enseignant aux jeunes hommes, que ce sont reproches que telles louanges : comme quand on dit excellent en richesse, excellent à tenir bonne table, ou en serviteurs, ou en montures, et encore y pouvons nous bien adjouxter, pour parler continuellement : car il fault chercher l'excellence et la preference par dessus les autres ès choses honnestes, et à estre le premier et le plus grand ès choses grandes : car la reputation provenant des choses basses et petites n'est point honorable, ny ne sent point son homme de bon cueur.

LIII. Cest exemple dernier que nous avons allegué, me fait souvenir et considerer de plus près les blasmes et louanges qui sont principalement ès poëmes d'Homere, car ils nous donnent une bien expresse instruction de n'estimer pas beaucoup les choses corporelles, ny celles qui dependent de la fortune : car premierement ès tiltres qu'ils se donnent en s'entresaluant, ou s'entreappellant : ils ne se nomment point ny beaux, ny riches, ny robustes, ains usent de telles louanges,

[1] Iliade XVII, 142.

Esprit divin, sage, et ingenieux,
Ulysses fils de Laërtes le vieux [1].

Et,

Fils de Priam Hector qui en sagesse
De Jupiter egales la hautesse [2].

Et,

Achilles fils de Peleus, lumiere
De tous les Grecs, et la gloire premiere [3].

Et,

O Patroclus que tant le mien cœur aime [4].

LIV. Et à l'opposite, quand ils veulent aussi injurier quelqu'un, ils ne s'attachent point aux marques exterieures du corps, ny aux choses casuelles de la fortune, ains touchent les faultes et vices de l'ame, qu'ils blasment :

Homme ehonté, comme un chien sans vergogne,
Qui as le cœur d'un cerf, couard, yvrogne [5].

Et,

Injurieux Ajax qui es le pire,
Des detracteurs, et ne vaulx qu'à mesdire [6].

Et,

Presumptueux Idomeneus cesse
D'estre arrogant, et hault parler sans cesse [7].

Et,

Ajax hautain, et superbe en paroles,
Qui en dis tant de vaines et de folles [8].

Bref, Ulysses voulant injurier Thersites, ne l'appelle point boitteux, ny bossu, ny chauve, ny teste

[1] Odyssée XIII, 375.
[2] Iliade XI, 200.
[3] Iliade XV, 21.
[4] Iliade XI, 607.
[5] Iliade I, 225.
[6] Iliade XXIII, 483.
[7] Iliade VII, 474.
[8] Iliade XIII, 824.

pointue, ains luy reproche, qu'il est babillard, indiscret : et au contraire, la mere de Vulcain en le caressant, luy dit,

Viença mon fils, vien mon pauvre boitteux.

Ainsi appert il, que Homere se mocque de ceulx



qui ont honte d'estre boitteux ou aveugles, et qu'il estimoit n'estre point reprehensible ce qui n'est point deshonneste, ny deshonneste, ce qui ne vient point de nous, ny par nous, mais qui procede de la fortune. Parquoy ces deux grandes utilitez demeurent à ceulx qui sont exercitez à ouïr, et à lire les poëtes : l'une c'est, qu'ils en deviennent plus modestes, apprenans à ne reprocher odieusement ny follement à personne, sa fortune : l'autre est, qu'ils en sont plus magnanimes, apprenans à ne fleschir point à la fortune, et à ne se troubler point pour quelque meschef qui leur advienne, ains à porter doucement et patiemment les mocqueries, traicts de picqueries et risées que lon leur en pourroit bailler, ayans tousjours en memoire propre à la main ces vers de Philemon,

Rien n'est plus doux que se souffrir mocquer
Patiemment, et point ne s'en piquer.

Toutefois s'il y a aucun de tels mocqueurs qui merite que lon le repicque, il se fault attacher à ses vices et à ses faultes, ne plus ne moins que Adrastus Tragique repliqua à Alcmæon, qui luy reprochoit.

ALCMÆON.

Frere germain tu es d'une meschante,
Qui son mary tua de main sanglante.

ADRASTUS.

Mais toy tu as, paricide inhumain,
Ta mere propre occise de ta main.

Car ainsi comme ceulx qui fouëttent les habillements, ne touchent point aux corps: aussi ceulx qui reprochent quelque infortune ou quelque tache ou defaut de la race à leur ennemy, adressent leur coup vainement et follement aux choses exterieures, et ce pendant ne touchent point à l'ame, et aux choses qui veritablement meritent d'estre reprises, corrigées, et blasmées.

LV. Au surplus ainsi comme cy dessus nous avons donné un enseignement de mettre à l'encontre des mauvais propos et dangereuses paroles, qui se rencontrent aucunefois ès livres des poëtes, les graves et bonnes sentences des grands et renommes personnages, tant en sçavoir, comme en gouvernement, pour divertir et empescher que lon n'adjouxte foy à tels dicts poëtiques: aussi les propos que nous trouverons en eulx bons, et honnestes, et utiles, il les fauldra encore confirmer et fortifier par tesmoignages, et par demonstrations tirées de la philoso-

phie [1], en attribuant l'invention premiere de tels propos aux philosophes : car c'est chose juste et profitable, que la foy soit ainsi fortifiée et authorisée, quand aux poësies qui se recitent sur l'echafaud en un theatre, ou qui se chantent sur la lyre, et que lon fait apprendre aux enfans en une eschole, les devises de Pythagoras s'accordent, et les enseignemens de Platon, ou les preceptes de Chilon, et que les reigles de Bias tendent à une mesme sentence, que ce que lon fait lire aux jeunes enfans : au moyen dequoy, il ne fault pas leur dire en passant seulement, mais leur declarer par le menu bien diligemment, qu'en ces passages,

Tu n'as mon fils esté né sur la terre
Pour manier armes et faire la guerre ;
Mais vas plus tost, tant que seras vivant,
Le faict d'amour et des nopces suivant [2].

Et,

Jupiter mesme a en haine celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy.

Cela n'est point different de ce precepte, « Cognois

[1] *Lisez :* « En en attribuant l'invention aux poëtes; car « c'est chose juste et profitable que la foi soit ainsi fortifiée et « autorisée, quand aux poésies qui se récitent sur le théâtre, « qui se chantent sur la lyre, et qu'on fait apprendre aux en- « fans en une école, par leur conformité avec les dogmes de « Pythagore et de Platon; et que les préceptes de Chilon, et « les regles de Bias, etc. » C.

[2] Iliéde V, 428. Amyot s'est trompé. Jupiter parle à Vénus et lui dit : Ma fille, les guerres, les combats ne sont pas ton partage : occupe-toi des doux mariages.

« toymesme »,

« toy-mesme », ains tend à une mesme sentence : ne plus ne moins que ces sentences icy,

> Fols sont ceulx là qui n'entendent au bout,
> Combien plus est la moytié que le tout [1].

> Mauvais conseil ne nuyt tant à personne,
> Qu'il fait tousjours à celuy qui le donne [2].

Tendent à mesme intelligence que font les discours de Platon en ces livres de Gorgias, et de la chose publique, c'est à sçavoir, « Qu'il est plus dangereux « faire injustice que non pas la souffrir : et plus « dommageable mal faire, que mal recevoir » : semblablement aussi fauldra il adjouxter à ce dire D'AESCHYLUS.



> Ayes bon cœur, peine demesurée
> Extremement n'est de longue durée :

Que c'est cela mesme qui tant est repeté ès livres

[1] Hésiode Opera et Di. I, 40. Les plaideurs sont fols, qui n'entendent pas que la moitié d'un bien sans procès vaut mieux que tout un bien avec des procès.

[2] Hésiode, *ibid.* I. 264.



des Epicurus, et tant loué par ses sectateurs, « [1] Que « les grands travaux expedient et despeschent « promptement l'homme, et que les longs ne sont « pas grands ». De laquelle sentence AEschylus a bien evidemment exprimé une partie, et l'autre luy est si adjacente, qu'elle est aisée à entendre : car si le grand et vehement travail ne dure pas, adonc celuy qui dure n'est pas grand, ne difficile à supporter.

Vois-tu comment le hault tonnant precede
Tous autres dieux, et qu'à nul il ne cede,
Pource qu'en luy n'y a de menterie,
Ny d'orgueil point, ny point de mocquerie
Et de sot ris, et que seul point n'essaye
Jamais que c'est que de volupté gaye.

Ces vers de Thespis ne disent ils pas une mesme chose que fait ce propos de Platon, « La divinité « est située loing de douleur et de volupté » ?

De la vertu seule procede gloire
Vraye, et qui point ne sera transitoire :
Mais la richesse avec ceulx mesmes hante,
Qui sont de meurs et de vie meschante.

Ces carmes de Bacchilides, et ces autres cy semblables d'Euripides,

On doit avoir sur tout en reverence,
A mon advis, la sage temperance,
[2] Qui n'est jamais qu'avec les gens de bien.

Et ceulx-cy,

[1] Que les grandes douleurs passent promptement, et que les longues douleurs ne sont pas fortes.

[2] Elle reste toujours aux gens de bien.

[1] Efforcez vous d'avoir vertu la belle,
Pource que si vous acquerez sans elle
Des biens mondains, vous semblerez heureux,
Mais cependant vous serez malheureux.

Ne contiennent ils pas la preuve et la demonstration de ce que disent les philosophes touchant la richesse et les biens exterieurs, qu'ils sont inutiles, et ne portent aucun profit sans la vertu à ceulx qui les possedent?

LVI. Car le conjoindre ainsi et accommoder les passages des poëtes aux preceptes et arrests des philosophes, tire la poësie hors des fables, et luy oste le masque, et donne efficace de persuader et profiter à bon esciant aux sentences utilement dittes, et d'avantage ouvre l'esprit d'un jeune garçon, et l'encline aux discours et raisons de la philosophie, en prenant desja quelque goust, et en ayant ouy ja parler, non point y venant sans jugement, encore tout remply de folles opinions qu'il aura toute sa vie ouyes de sa mere, ou de sa nourrice, et quelquefois aussi de son pere, voire de son pædagogue: ausquels il aura ouy reputer très-heureux, et par maniere de dire, adorer, les riches hommes, et redouter effroyablement la mort avec horreur, ou le travail: et au contraire, estimer la vertu chose non desirable, et n'en faire compte, non plus que de rien, sans avoir des biens de ce monde, et sans authorité. Car quand les jeunes gens viennent de prime face à entendre les decisions et raisons des philo-

[1] Ce passage est corrompu dans le texte. Voyez les Observations. C.

sophes toutes contraires à ces opinions là, ils en demeurent tous estonnez, troublez et effarouchez, ne les pouvans recevoir ny endurer, non plus que ceulx qui ont longuement demouré en tenebres, ne peuvent soudainement supporter ny endurer la lumiere des rayons du soleil, s'ils ne sont premierement accoustumez petit à petit à quelque clarté bastarde, dont la lueur soit moins vifve, tant qu'ils la puissent regarder sans douleur : ainsi les fault il peu à peu accoustumer du commencement à une verité, qui soit un peu meslée de fables.

LVII. Car quand ils auront ouy premierement, ou leu ès livres des poëtes ces sentences,

Plorer convient celuy qui sort du ventre.
Pour tant de maulx, ausquels naissant il entre,
Et convoyer au sepulchre le mort
Qui des travaux de ceste vie sort;
En faisant tous signes d'aise et de joye,
En benissant de son depart la voye [1].

Et,

Pain pour manger et eau pour boire, en somme,
Sont seulement necessaires à l'homme.

Et,

O tyrannie aimée des barbares !

Et,

Le bien supreme, et le comble de l'heur
Des humains est, sentir moins de douleur.

Ils se troubleront et se facheront moins quand ils entendront dire chez les philosophes, « Que nous « ne nous devons point soucier de la mort », « Que

[1] Euripide *ex Cresphonte*.

« nature a mis une borne aux richesses », « Que la
« beatitude et le souverain bien de l'homme ne gist
« point en quantité grande d'argent, ny en manie-
« ment de grands affaires, ny en magistrats, et
« en credit et authorité: ains en ne sentir point
« de douleur, en avoir les passions addoulcies, et
« en une disposition de l'ame suivant en toutes
« choses ce qui est selon nature ». Pour ceste raison et pour toutes celles que nous avons paravant alleguées et deduittes, le jeune homme a besoing d'estre bien guidé en la lecture des poëtes, à fin que la poësie ne l'envoye point mal edifié, mais plus tost preparé et rendu amy et familier à l'estude de philosophie.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA MANIÈRE D'ÉCOUTER.

Nécessité d'écouter pour se former dans la jeunesse. III. *L'ouie est l'organe de la sagesse.* V. *Comment il faut écouter.* VI. *Eloge du silence.* VII. *Ecouter sans envie.* VIII. *Sans ambition.* IX. *Réfléchir sur ce qu'on a entendu.* X. *Observations sur l'admiration et le mépris.* XI. *Examiner celui qui parle. Juger ses discours.* XII. *Les juger par le fruit, et non pas par les ornemens.* XV. *Nature des questions qu'on peut proposer.* XVI. *Egards avec lesquels on doit les proposer.* XVIII. *Ne louer ni trop, ni trop peu.* XIX. *Grace et faveur.* XX. *Exemple de Platon.* XXI. *Faute qu'on commet en écoutant.* XXII. *Manière sage d'applaudir.* XXIII. *Auditeurs sots et insolens.* XVIV. *N'être ni insensible.* XXV. *Ni trop sensible.* XXVI. *Ni lâche, ni vain.* XXVIII. *Ni importun.* XXIX. *Ni vetilleur.* XXX. *S'exercer soi-même pour bien saisir et bien rendre ce qu'on a entendu.*

COMMENT IL FAULT OUIR[1].

Je t'envoye, amy Nicander, un petit traitté que j'ay recueilly et composé, *Comment il fault ouïr* : à fin que tu saches escouter celuy qui te suadera et remonstrera par bonne raison, maintenant que tu es hors de la subjection des maistres qui te souloient commander, estant par maniere de dire, sorty hors de page, et ayant pris la robbe virile : car ceste licence effrenée de n'estre subject à personne, que les jeunes gens à faulte de bien l'entendre appellent et estiment faulsement *liberté*, les soubmet à de plus rudes et de plus aspres maistres, que n'estoient les precepteurs et les pædagogues qu'ils souloient avoir en leur enfance, c'est à sçavoir leurs cupiditez et appetits desordonnez, qui sont lors comme desliez et deschainez. Et tout ainsi comme Herodote dit[2], « que les femmes en despouillant leur chemise des-« pouillent aussi la [3] honte » : aussi y a il des jeunes gens qui en laissant la robbe puerile, laissent quant et quant la crainte et la honte : et devestant l'habit qui les tenoit en bonne et honneste contenance, ils se remplissent incontinent de toute dissolution. Mais

[1] Ce sont préceptes que doivent observer ceulx qui vont ouir les leçons, harengues, et disputes publiques, pour sçavoir comment ils s'y doivent comporter. *Amyot.* Ce traité tient encore à l'instruction de la jeunesse. Il la guide dans le moment le plus critique, celui où elle entre dans le monde.

[2] Herodote I, 8.

[3] La pudeur. C.

toy qui as souvent entendu que c'est une mesme chose, suivre dieu et obeïr à la raison, dois estimer que le sortir hors d'enfance, et entrer au ranc des hommes, n'est point une delivrance de subjection, ains seulement une mutation de commandant : pource que la vie, au lieu d'un maistre mercenaire loué ou bien achetté à prix d'argent, qui nous souloit gouverner en nostre enfance, prent alors une guide divine, qui est la raison, à laquelle ceulx qui obeïssent, doivent estre reputez seuls francs et libres : car ceulx là seuls ayants appris à vouloir ce qu'il fault, vivent comme ils veulent, là où ès actions et affections desordonnées, et non regies par la raison, là franchise de la volonté y est petite, foible, et debile, meslée de beaucoup de repentance.

II. Mais ainsi comme entre les nouveaux bourgeois, qui sont enrollez de nouveau pour jouir des droicts et privileges de bourgeoisie de quelque cité, ceulx qui y sont estrangers, ou qui y viennent de loing habiter, blasment, reprennent, et trouvent mauvais la plus part de ce qui s'y fait : là où ceulx qui y estoient habitans avant qu'en estre faicts bourgeois, ayants esté nourris, et estans tous accoustumez aux loix et coustumes du païs, ne reçoivent point mal en gré les charges qui leur sont imposées, ains les prennent en patience : aussi fault il que le jeune homme long temps durant soy à demy nourry en la philosophie, et accoustumé dès le commancement à mesler tout ce qu'il apprent, et tout ce qu'il oit avec propos de la philosophie, pour venir puis après desja tout apprivoisé, et tout domté à

l'estude d'icelle à bon esciant, laquelle seul peult accoustrer et revestir les jeunes gens d'un veritablement digne, viril et parfaict ornement et vestement de la raison.

III. Aussi crois-je que tu seras bien aise d'entendre ce que Théophraste escrit touchant l'ouye, que c'est celuy de tous les cinq sens de nature qui donne plus et de plus grandes passions à l'ame, car il n'y a rien qui se veoit, ne qui se gouste, ne qui se touche, qui cause de si grands ravissements hors de soy, si grands troubles, ne si grandes frayeurs, comme il en entre en l'ame par le moyen d'aucuns bruits, sons, et voix qui viennent à ferir l'ouye: mais si elle est bien exposée et bien propre aux passions, encore l'est-elle plus à la raison : car il y a plusieurs endroits et parties du corps, qui donnent aux vices entrée pour se couler au dedans de l'ame, mais la vertu n'a qu'une seule prise sur les jeunes gens, qui est, les aureilles, prouveu qu'elles soient dès le commancement contregardées pures et nettes de toute flatterie, non amollies ny abreuvées d'aucuns mauvais propos : et pourtant à bonne cause vouloit Xenocrates que lon meist aux enfans des aureillettes de fer pour leur couvrir et defendre les aureilles, plus tost qu'aux combattans à l'escrime des poings, pour ce que ceulx cy ne sont en danger que d'avoir les aureilles rompues et dechirées de coups seulement, et ceulx là les meurs gastées et corrompues : non qu'il les voulust du tout priver de l'ouye, ou les rendre totalement sourds, mais bien admonester de ne recevoir les mauvais

propos, et s'en donner bien de garde, jusques à ce que d'autres bons y estans nourris de longue main par la philosophie eussent saisy la place des meurs la plus mobile, et la plus aisée à mener, y estans logez par la raison comme gardes, pour la preserver et defendre.

IV Aussi l'ancien Bias envoya la langue au roy Amasis, qui luy avoit mandé « qu'il luy en- « voyast la pire et la meilleure partie de la chair « d'une hostie, voulant dire que le parler estoit « cause de très grands biens et de très grands maulx » : et ordinairement ceulx qui baisent les bien petits enfans, touchent à leurs aureilles, et leur disent qu'ils en facent autant, comme les admonestans couvertement en jeu, qu'il fault aimer ceulx qui leur profitent par les aureilles : car il est tout certain que qui voudroit totalement priver un jeune homme d'ouïr, sans luy faire gouster aucunement la raison, non-seulement il ne produiroit de soy-mesme ne fruit ne fleur quelconque de vertu, mais au contraire il se tourneroit au vice, mettant hors de son ame, ne plus ne moins que d'une terre non labourée et delaissée en friche, plusieurs rejettons et germes sauvages : car l'inclination aux voluptez, et la fuitte du labeur, ne sont point en nous estrangeres, ne ny ont point esté introduittes par mauvaises persuasions, ains y sont naturelles et nées avec nous, qui sont les sources de vices et de maulx infinis : et qui les laisseroit aller à bride avallée, là où le naturel les inciteroit, sans rien en retrancher par sages remonstrances, et les destourner

pour regler le default de nature, il n'y auroit beste farouche ne sauvage qui ne fust plus douce que l'homme.

V. PARQUOY puis qu'ainsi est, que l'ouye porte aux jeunes gens si grande utilité avec non moindre peril, j'estime que ce soit sagement fait de discourir et deviser souvent, et avec soy-mesme et avec autruy, comment c'est qu'il fault ouïr, attendu mesmement que nous voyons, que la plus part des hommes en abuse, attendu qu'ils s'exercitent à parler devant que s'estre accoustumez à escouter, et qu'ils pensent qu'il y ait une science de bien parler, et une exercitation pour l'apprendre : et quant à l'escouter, que ceulx qui en usent sans art, comment que ce soit, en reçoivent du profit. Combien que au jeu de la paume on apprent tout ensemble et à recevoir l'esteuf, et à le renvoyer : mais en l'usage du parler il n'est pas ainsi, car le bien recevoir precede le rejetter, ne plus ne moins que le concevoir et retenir la semence precede l'enfanter. Or dit on que les œufs des oiseaux que lon appelle vulgairement ὑπηνέμια, c'est à dire, esventez ou conceus du vent [1], sont germes imparfaicts, et commancements de fruicts qui n'ont peu avoir vie : aussi le parler des jeunes gens, qui ne sçavent escouter, et qui ne sont pas accoustumez à recevoir profit par l'ouye, n'est veritablement que vent, et comme dit le poëte,

[1] Ce sont des œufs qui n'ont pas été fécondés par le mâle. Les anciens les appelloient les œufs du vent.

C'est une vaine inutile parole,
Qui folement dessoubs les nues vole.

Car ceulx qui veulent recevoir aucune chose que lon verse d'un vase en un autre, enclinent et tournent leurs vases la bouche devers ce que lon y verse, à fin que l'infusion se face bien dedans, et qu'il ne s'en respande rien au dehors, et eulx ne sçavént pas se rendre attentifs, et par attention accommoder leur ouye, à fin que rien ne leur eschappe de ce qui se dit utilement, ains, ce qui est digne de plus grande mocquerie, s'ils se trouvent presents à ouïr raconter l'ordre de quelque festin, ou d'une monstre, ou un songe, ou un debat et querelle que le recitant aura eu contre un autre, ils escoutent en grand silence, et s'arrestent à ouïr diligemment : mais si quelqu'un les tire à part pour leur enseigner chose utile, ou pour les enhorter à quelque point de leur devoir, ou pour les reprendre quand ils faillent, ou appaiser quand ils se courroucent, ils ne le peuvent endurer, et taschent à refuter par argumens, en contestant à l'encontre de ce que lon leur dit, s'ils peuvent : et s'ils ne peuvent, ils s'enfuient pour aller ouïr quelques autres fols propos, comme de meschants vaisseaux pourris, remplissans leurs aureilles de toute autre chose, plus tost que de ce qui leur est necessaire. Ceulx doncques qui veulent bien dresser les chevaulx, leur enseignent à avoir bonne bouche, et obeïr bien au mords : aussi ceulx qui veulent bien instruire les enfans, les doivent rendre soupples et obeïssans à la raison, en leur enseignant à beaucoup ouïr, et à ne gueres

parler. Car Spintharus [1] louant Epaminondas disoit « Qu'il n'avoit jamais trouvé homme qui sceust « tant comme luy, ne qui parlast moins » : aussi dit on que nature pour ceste cause a donné à chascun de nous une langue seule, et deux aureilles : pour ce qu'il fault plus ouïr, que parler.

VI. On est ce par tout un grand et seur ornement à un jeune homme, que le silence : mais encore principalement, quand en escoutant parler un autre, il ne se trouble point, n'y n'abbaye point à chasque propos, ains encore que le propos ne luy plaise gueres, il a patience neantmoins, et attent jusques à ce que celuy qui parle ait achevé, encore après qu'il a achevé, il ne va pas soudainement luy jetter au devant une contradiction, ains comme dit AEschines, il laisse passer entre-deux quelque petit intervalle de temps, pour veoir si celuy qui a dit voudra point encore adjouxter quelque chose à son dire, ou y changer, ou en oster : mais ceulx qui tout soudain contredisent, n'estans escoutez ny n'escoutans, ains parlans tousjours à l'encontre de ceulx qui parlent, font une faulte mal-seante et de mauvaise grace : là où celuy qui est accoustumé d'ouïr patiemment avec honneste contenance, en recueille mieulx le propos qu'on luy tient s'il est utile et bon, et s'il est inutile ou faulx, il a meilleur loisir de le discerner, et de le juger, et si se monstre amateur de verité, non de querelle, ny temeraire en contention et aigre : au moyen dequoy

[1] Spintharus de Tarente, Pythagoricien, a été le précepteur et l'ami d'Epaminondas.

ne parlent point mal ceulx qui disent, qu'il fault plus tost vuider la folle opinion et presumption que les jeunes gens prennent d'eulx mesmes, qu'il ne fault l'air dequoy sont enflez les outres et peaux de chevres, quand on y veult mettre dedans quelque chose de bon: car autrement estans pleins du vent d'oultrecuidance, ils ne reçoivent rien de ce que lon y cuide verser.

VII. Or l'envie conjointe avec une malveillance et malignité n'est bonne à œuvre quelconque, ains est nuysante à toute chose honneste et louable: mais sur tout est elle mauvaise assistante et conseillere de celuy qui veult bien ouïr, rendant les propos qui luy seroient utiles, ennuyeux, malplaisans, et fascheux à ouïr, pour ce que les envieux prennent plaisir à toute autre chose, plus tost qu'à ce qui est bien dit: et neantmoins celuy qui est marry de veoir à un autre richesse, authorité ou beaulté, est seulement envieux, pource qu'il est marry de veoir un autre avoir quelque bien: mais celuy à qui il desplait d'ouïr bien dire, est marry de son bien propre: car tout ainsi comme la clarté est le bien de ceulx qui voient, aussi la parole est le bien de ceulx qui escoutent s'ils la veulent recevoir. Et quand aux autres especes d'envie, ce sont certaines autres mauvaises et vicieuses passions et conditions de l'ame qui les engendrent: mais l'envie contre les bien-disans procede d'une ambition importune, et une convoitise injuste d'honneur, qui altere tellement celuy qui en est attainct, qu'elle ne le laisse pas seulement prester l'aureille à ce qui se dit, ains

luy trouble et luy distraict la pensée à considerer en un mesme temps sa suffisance, pour veoir si elle est moindre que de celuy qui parle, et à regarder la contenance des autres qui escoutent, pour sçavoir s'ils y prennent plaisir, et s'ils ont en estime celuy qui discourt : car si on le louë, il luy est advis qu'on luy donne autant de coups de baston, et s'en courrouce à l'encontre des assistans, s'ils le trouvent bien disant : et neantmoins quant aux propos il les laisse là, et rejette arriere les precedents, pour ce qu'il luy fait mal de s'en souvenir, et tremble, et ne sçait qu'il fait de peur qu'il a des succedents, craignant qu'ils ne soient trouvez encore meilleurs que les premiers : au moyen dequoy il fait tout ce qu'il peult pour rompre le propos le plus tost qu'il est possible, mesmement quand il veoit que le discourant parle le mieulx : puis quand l'audience est faillie, il ne s'attache à pas un des discours qui auront esté faicts, ains va sondant et recueillant les voix et opinions des assistans : et s'il en trouve qui le louent, il s'oste de là vistement, et s'en fuit arriere, comme s'il estoit fol : mais s'il y en a quelques uns qui les blasment, ou qui les tordent en mauvaise part, ce seront ceulx là auxquels il courra, et avec lesquels il s'assemblera : et si d'adventure il n'y a personne qui les destorde, alors il luy comparera d'autres plus jeunes, qui auront mieulx discouru (ce dira il) et avec plus grande force d'eloquence, sur un mesme subject : et ne cessera d'interpreter tout en mauvaise part, jusques a tant qu'ayant corrompu et gasté toute la harengue qui

aura esté faitte, il se la rendra inutile, et sans aucun profit à luy mesme.

VIII. Et pourtant fault il, en tel cas, que l'ambition soit d'accord avec le desir d'ouïr, à fin que on escoute patiemment et doulcement celuy qui harenguera, ne plus ne moins que si lon estoit convié au banquet de quelque sainct sacrifice, en louant son eloquence, là où il aura bien dit, et prenant en gré la bonne volonté de celuy qui aura mis en avant ce qu'il sçait, et qui aura voulu persuader les autres par les arguments et raisons dont il s'est luy mesme persuadé : ainsi quand il luy sera bien succedé, il y fauldra pour conclusion adjouxter, que ce n'a point esté par fortune ny par cas d'adventure qui luy sera advenu de bien dire, ains par soing, par diligence, et par art : et pour le moins fauldra il contrefaire ceulx qui louent, et qui estiment fort quelque chose, et là où il aura failly, il fauldra là arrester son entendement à considerer dont et pour quelles causes sera venue la faulte : car ainsi comme Xenophon, « dit que les bons mesnagers font leur profit « de tout, et de leurs ennemis et de leurs amis » : aussi ceulx qui sont esveillez et attentifs à ouïr diligemment, reçoivent profit non seulement de ceulx qui disent bien, mais aussi de ceulx qui faillent à bien dire. Car une maigre invention, une impropre locution, un mavais langage, une laide contenance, un esblouissement de sotte joye, quand on s'entend louër, et toutes autres telles impertinences, qui adviennent souvent à ceulx qui font des harengues en public, nous apparoissent beaucoup plus tost en autruy,

autruy, quand nous escoutons, qu'ils ne font en nous mesmes quand nous harenguons : et pource fault il transferer l'examen et la correction de celuy qui aura harengué en nous mesmes, en examinant si nous commettons point par mesgarde de telles faultes en orant. Car il n'est rien au monde si facile que de reprendre son voisin, mais ceste reprehension là est vaine et inutile, si on ne la rapporte à une instruction de corriger ou eviter semblables erreurs en soy-mesme. Et ne fault pas en tel endroit oublier l'advertissement du sage Platon, quand on a veu quelqu'un faillant, de descendre tousjours en soy-mesme, et dire à par soy, « Ne suis-« je point tel » ? car tout ainsi que nous voyons noz yeux reluisans dedans les prunelles de ceulx de noz prochains, aussi fault-il que en la maniere de dire des autres nous nous representions la nostre, à fin que nous ne soyons pas legers ny temeraires à reprendre les autres, et aussi que quand nous viendrons nous mesmes à harenguer, nous soyons plus soigneux de prendre garde à telles choses.

IX. A cest effect aussi servira grandement la comparaison, quand nous serons retirez à part de retour du lieu où aura esté faite la harengue, que nous prendrons quelque poinct qui nous semblera n'avoir pas esté bien ou suffisamment deduit, et nous essayerons, et tirerons en avant nous mesmes pour le remplir, ou pour le corriger, ou bien pour autrement le dire, ou qui plus est, encore pour tascher à amener des raisons et arguments tous autres sur le mesme subject, et les deduire tout autrement,

ce que Platon mesme a autrefois fait sur l'oraison de Lysias. Car ce n'est pas chose difficile, ains très-facile, que de contredire une oraison prononcée, mais en prononcer et dire une autre sur le mesme subject, qui soit mieulx faitte, et meilleure, c'est cela qui est bien difficile à faire, comme dit un Lacedæmonien quand il entendit que Philippus roy de Macedoine avoit demoly et rasé la ville d'Olynthe, « Mais il n'en sçauroit, dit-il, faire une telle». Quand doncques nous verrons, que en discourant sur un mesme subject et argument, il n'y aura pas grande difference entre ce que nous dirons, et ce que l'autre paravant aura dit, alors nous retrancherons beaucoup de nostre mespris, et incontinent les ailes tomberont à nostre presomption et amour de nous mesmes, quand nous viendrons à nous esprouver par telles comparaisons.

X. Or est l'esmerveiller et admirer contraire au mespriser, signe d'une plus doulce et plus equitable nature : mais il n'a pas besoing, non plus de peu de soing, et à l'adventure de plus grand et plus reservé que le mespriser : pour ce que ceulx qui sont ainsi mesprisans et presumptueux, reçoivent moins de profit d'ouïr ceulx qui harenguent, mais ceulx qui sont simples et subjects à tout admirer, en reçoivent dommage, et ne dementent point ce que dit Heraclitus,

Un homme mol s'estonne de tout ce qu'il oyt dire.

XI. Pourtant fault il simplement laisser eschapper de la bouche les louanges du disant : mais quant

à adjouxter foy à ce qu'il aura dit, il y fault aller bien reserveement : et quant au langage et à la prononciation de ceulx qui s'exercent à bien dire, il en fault estre simple et gracieux spectateur et auditeur, mais bien aspre et severe examinateur et contrerolleur de ce qui aura esté dit quant à l'usage et à la verité, afin que ceulx qui auront dit ne nous haïssent point, et ce qui aura esté dit ne nous nuise point : car bien souvent nous ne nous donnons garde, que nous recevons des faulses et mauvaises doctrines, pour la foy que nous adjouxtons, et la bonne affection que nous portons à ceulx qui les mettent en avant. A ce propos les seigneurs du conseil de Lacedæmone trouvans l'opinion bonne d'un personnage qui avoit très-mal vescu, la feirent proposer par un autre de bonne vie et de bonne reputation : faisans en cela sagement et prudemment, d'accoustumer leur peuple à se mouvoir plus tost par les meurs, que par la parole du proposant. Mais en philosophie il fault mettre à part la reputation de celuy qui met en avant un propos, et examiner le propos à part, pource que, comme lon dit qu'en la guerre il y a beaucoup de faulses alarmes, aussi y a il en un auditoire : car la barbe blanche du disant, le geste, le grave sourcil, le parler de soy-mesme, et principalement les cris, les battemens de mains, les tressaillemens des assistans à ouïr une harengue, estonnent quelquefois un auditeur qui n'est pas bien rusé, comme un torrent qui l'emporte malgré luy : et si y a encore quelque tromperie au stile, et au langage, quand

il est doulx et coulant, et qu'avec quelque gravité et haultess eartificielle il vient à discourir des choses. Car ainsi comme ceulx qui chantent soubs une fluste, font beaucoup de faultes dont les escoutans ne s'apperçoivent point : aussi un langage elegant et brave esblouit les aureilles de l'escoutant, qu'il ne puisse sainement juger de ce qu'il signifie : comme dit Melanthius [1] interrogué qu'il luy sembloit de la tragœdie de [2] Dionysius : « Je ne l'ay, « dit-il, peu voir, tant elle estoit offusquée de lan-« gage », mais les devis, leçons et harengues de ces sophistes faisans monstre de leur eloquence, ont non seulement la couverture des paroles fardées qui cachent la sentence, mais qui plus est ils addoulcissent leurs voix par je ne sçay quels amolissements et accents de chanson qu'ils donnent à leur prononciation, qui ravissent les escoutans hors d'eulx mesmes, et les tirent là où ils veulent, en leur donnant une vaine volupté, et en recevant une plus vaine gloire, tellement qu'il leur advient proprement ce que respondit une fois Dionysius, lequel ayant promis au theatre à quelque joueur de cithre qui avoit excellemment joué devant luy, qu'il luy donneroit de grands presens, depuis il ne luy donna rien : « Car autant que tu m'as, ce dit-il, « donné de plaisir en chantant, autant en as tu « receu de moy en esperant » : toute telle contri-

[1] Melanthius, parasite célèbre de la cour d'Alexandre, tyran de Phères.

[2] Il y a dans toutes les éditions *de la tragédie de Diogènes*, mais il est probable que c'est une faute. c.

bution fournissent et payent les auditeurs qui escoutent de tels harengueurs : car ils sont admirez pour autant de temps comme ils demeurent en la chaire à harenguer : mais finie la harengue, aussi tost est escoulé le plaisir des uns, et plus tost encore la gloire des autres : de maniere que ceulx-là ont despendu en vain autant de temps, comme ils ont demeuré à escouter, et ceulx-cy toute leur vie qu'ils ont employée pour apprendre à ainsi parler.

XII. A ceste cause fault il oster ce qu'il y a de trop et de superflu au langage, et s'arrester à chercher le fruict mesme, et suivre en cela l'exemple non des bouquettieres qui font les bouquets et les chappeaux de fleurs, mais des abeilles : car ces femmes là choisissans à l'œil les belles et odorantes fleurs et herbes, en tissent et composent un ouvrage qui est bien souëf à sentir, mais qui au demourant ne porte point de fruict, et ne dure qu'un seul jour : mais les abeilles bien souvent volans à travers, et par dessus des prairies pleines de roses, de violettes, et de hyacinthes, se poseront sur du très-fort et très-acre thym, et s'arresteront dessus, preparant dequoy faire le roux miel, et y ayant cueilly quelque chose qui y puisse servir, s'en revolent à leur propre besongne : aussi fault-il que le sage auditeur, et qui a l'entendement pur et net de passion, laisse là le langage affetté et fardé, et semblablement aussi les propos qui tiendront du triacleur où du basteleur, qui se veult monstrer en jugeant que telles herbes sont propres pour so-

phistes, qui ressemblent les mousches guespes, qui ne servent de rien à faire le miel: mais que avec une profonde attention il descende au fond de la sentence, et de l'intention du disant, pour en retirer ce qu'il y aura d'utile et de profitable, se souvenant qu'il n'est pas là venu pour ouïr jouër des farces ou chanter des musiciens en un theatre, mais en une eschole, et en un auditoire pour apprendre à emender et corriger sa vie par la raison : et pour ceste cause fault-il faire jugement et examen de la lecture et harengue par soy-mesme et par la disposition en laquelle on se treuve, en considerant s'il y aura aucune des passions de l'ame qui en soit devenue plus molle, ou si elle nous aura rendu quelque ennuy plus leger, si le courage et l'asseurance en est plus ferme, si lon se sent plus enflammé envers l'honnesteté et la vertu. Car il n'est pas raisonnable que quand on se leve de la chaire d'un barbier, on se presente devant un miroir, et que lon taste sa teste pour voir s'il aura bien rogné les cheveulx, et s'il aura bien accoustré la barbe, et qu'au sortir d'une leçon et d'une eschole lon ne se retire pas incontinent à part pour considerer son ame, si ayant laissé quelque chose de ce qui luy pesoit, et dont elle avoit trop auparavant, elle en sera point devenue plus legere, plus aisée, et plus doulce : car comme dit Ariston, « Ny une estuve, ny un ser-« mon ne sert de rien, s'il ne nettoye ».

XIII. Soit doncques le jeune homme joyeux que le discours d'une leçon qu'il aura ouyë, luy ait profité : non que je veuille, que le plaisir soit la

fin finale qu'il se proposera pour l'aller ouïr, ne qu'il s'estime qu'il faille sortir de l'eschole d'un philosophe, en chantant à demy voix avec une chere guaye qui se lise en la face, ou qu'il cherche à estre perfumé de souëfves senteurs, là où il aura besoing d'estre graissé de cataplasmes, et frotté d'huyles et de fomentations plus medicinales que bien odorantes : mais bien qu'il ait à gré, si avec une parole poignante et piquante on luy nettoye et purifie son ame pleine de brouillas espais et d'obscurité grande, ne plus ne moins qu'avec la fumée on nettoye les ruches des abeilles. Car si bien celuy qui presche et qui harengue ne doit pas du tout estre negligent de son stile, qu'il n'y ait quelque plaisir et quelque grace : c'est neantmoins ce dequoy le jeune homme qui escoute se doit soucier le moins, au moins du commancement : je ne dis pas que puis après il ne s'y puisse bien arrester, ne plus ne moins que ceulx qui boivent, après qu'ils ont estanché leur soif, alors ils tournent les couppes tout à l'entour, pour considerer et regarder l'ouvrage qui est dessus : aussi quand le jeune homme auditeur se sera remply de doctrine, et qu'il aura repris haleine, on luy peult bien permettre de s'amuser à considerer le langage, s'il aura rien d'elegant et de gentil. Mais celuy qui tout au commancement s'attache non aux choses, ny à la substance, ains va requerant que le langage soit pur, attique et rond, me semble faire tout ainsi, comme si estant empoisonné il ne vouloit point boire de preservatif et d'antidote, si lon ne luy bailloit le breuvage dedans un vase fait et formé

de la terre de Colie [1] en Attique, ny vestir une robbe au cœur d'hyver, sinon que la laine fust des moutons de l'Attique, et aimoit mieulx demourer sans se bouger ny rien faire, en une cappe simple et mince, comme est le stile de l'oraison de Lysias [2]. Ces erreurs là sont cause qu'il se trouve grande indigence de sens et de bon entendement, et à l'opposite grande abondance de babil et de caquet ès jeunes gens par les escholes : pour autant qu'ils n'observent, ny la vie, ny les actions, ny le deportement d'un philosophe en l'administration et gouvernement de la chose publique, ains donnent toute la louange aux beaux termes, paroles elegantes, et au bien dire, sans sçavoir, ny vouloir enquerir pour le sçavoir, si ce qu'il dit est utile ou inutile, necessaire ou bien superflu.

XIV. Après ces preceptes que nous avons baillez, comment on doit ouïr un philosophe discourant, suit tout d'un tenant la regle et advertissement des questions que lon doit proposer : car il fault que celuy que lon convie à soupper, se contente de ce que lon sert sur la table devant luy, sans demander autre chose ny contreroller ou reprendre ce qui luy est presenté : mais celuy qui est venu à un festin de devis et de discours, par maniere de parler, si c'est sur certain argument choisi

[1] Colie étoit un promontoire, près de Phalère, un des ports d'Athènes. Vénus y avoit un temple sous le nom de Vénus Coliade.

[2] Voyez le jugement de Platon sur Lysias, Chapitre XX, et le Traité du Trop parler, Chap. VII.

de longue main, il fault qu'il ne face autre chose qu'escouter patiemment sans mot dire : car ceulx qui distraient le disant à autres subjects et autres arguments, et qui luy entrejettent des interrogations, ou luy font des oppositions à l'encontre de ce qu'il dit, sont fascheux, importuns qui ne peuvent jamais accorder en un auditoire, et oultre ce qu'ils n'en reçoivent aucun profit, ils troublent le disant et tout le discours de son oraison quant et quant.

XV. Mais si le disant prie de luy mesme qu'on l'interrogue et qu'on luy propose telle question que lon vouldra, il fault alors luy demander tousjours quelque chose qui soit necessaire ou profitable : car Ulysses est mocqué en Homere par les poursuivans de sa femme, pour ce que

Il ne queroit que des bribes couppées,
Non des vaisseaux d'honneur, ou des espées.

Car ils reputoient un signe de magnanimité, demander, tout ainsi que donner, quelque chose de grand prix : mais plus seroit digne d'estre mocqué celuy qui proposeroit au discourant des questions frivoles et sans fruict quelconque, comme font aucunefois des jeunes gens qui ont envie de babiller, ou bien de monstrer qu'ils sont sçavans en dialectique ou ès mathematiques, et ont accoustumé de proposer au discourant, comment il fault diviser les choses indefinies, ou que c'est que le mouvement selon la coste, et selon le diametre : auxquels se

* Homère, Odyssée XVII, 222.

peult dire la response que feit le medecin Philotimus à un, qui estant phtisique et pourry dedans le corps, luy demandoit quelque medecine pour guarir un petit ulcere qu'il avoit au bout de l'ongle, car le medecin cognoissant bien à sa couleur et à son haleine, qu'il estoit gasté au dedans, luy respondit : « Mon amy tu n'es pas en danger pour l'ulcere de ton ongle, il n'est pas temps d'en parler maintenant ». Aussi n'est-il pas heure maintenant de disputer de telles questions que tu me proposes, jeune fils, mon amy, mais plus tost, comment tu te pourras delivrer de la folle opinion et presomption de toy mesme qui te tient, ou de l'amour et de la sottie dont tu es empestré, pour te rendre en un estat de vie saine, et sans vanité quelconque.

XVI. Qui plus est, encore fault-il bien avoir l'œil à regarder, en quoy le discourant a plus de suffisance ou naturelle ou acquise, pour luy faire les interrogations de ce en quoy il est le plus excellent, non pas forcer celuy qui aura mieulx estudié en la philosophie morale, de respondre à des questions de physique ou des mathematiques : ou celuy qui sera mieulx entendu en la naturelle et physique, le tirer à juger des propositions conjoinctes, ou à soudre de faulx syllogismes. Car tout ainsi comme qui vouldroit fendre du bois avec une clef, ou ouvrir une porte avec une coignée, il ne feroit point d'injure à la clef, ny à la coignée, mais il se priveroit soy mesme de l'usage propre, et de ce que peult faire l'un et l'autre : aussi ceulx qui deman-

dent au discourant ce à quoy il n'est pas propre de nature, ou en quoy il ne s'est pas exercité, et qui ne veulent pas cueillir ne prendre ce qu'il a et qu'il peult fournir, ils ne font pas seulement ceste perte là, mais d'avantage acquierent la reputation de mauvaistié et de malignité. Il se fault aussi garder de demander beaucoup de questions et souvent, car cela est encore signe d'homme qui se veult monstrer : mais prester l'oreille attentifvement avec douceur, quand quelque autre propose, est fait en homme studieux, et qui se sçait bien accommoder à la compagnie, si d'adventure il n'y a quelque cas propre et particulier qui l'empesche, ou s'il n'y a quelque passion, ayant besoin d'estre arrestée, ou quelque imperfection requerant remede qui nous presse : car, comme dit Heraclitus, « Peult estre « vauldroit il mieulx ne cacher point son igno- « rance, ains la mettre en evidence pour la faire « guarir ».

XVII. Mais si quelque cholere ou quelque assault de superstition, ou quelque violente querelle à l'encontre de noz domestiques et parents, ou quelque furieuse concupiscence d'amour

Touchant du coeur les cordes plus cachées,
Qui ne devroient pour rien estre touchées.

commande en nostre entendement, il ne fault pas fuir en rompant le propos à en estre repris, ains fault chercher à en ouïr discourir aux escholes mesmes : et après les leçons faillies prendre à part le philosophe, et luy conferer, et l'en interroguer,

non pas comme font plusieurs, qui sont bien aises d'ouïr aux philosophes parler des autres, et l'en estiment : et si d'adventure le philosophe laissant les autres, s'addresse à part à eulx, pour leur remonstrer franchement ce qu'ils ont de besoing, et qu'il les en fasse souvenir, ils s'en courroucent, et l'en estiment curieux et fascheux : car ils pensent proprement qu'il faille ouïr les philosophes en leurs escholes par maniere de passetemps, comme les joueurs de tragœdies en un theatre, et cuident que ès choses exterieures il n'y a point de difference entre les philosophes et eulx, et ont bien raison de le cuider ainsi, quant aux sophistes : car depuis qu'ils sont hors de leurs chaires où ils harenguent, et qu'ils laissent leurs livres, et leurs petites introductions, ès autres actions et vrayes parties de la vie humaine, on les trouve petits, et de moindre esprit que les plus bas et les plus vulgaires hommes du monde : mais ils n'entendent pas aussi que de ceulx qui sont vrayment dignes de ce nom de philosophes, soit qu'ils se jouent, ou qu'ils facent à bon esciant un clin d'œil, un signe de la teste, un visage renfrogné, et principalement les paroles qu'ils disent à part à chascun, portent tousjours quelque utilité et quelque fruict à ceulx qui ont la patience de les laisser dire et de leur prester l'oreille.

XVIII. Au demourant quant aux louanges que lon donne au bien disant, il est besoing d'y user de moyen et de prudence retenue, pource que ny le peu, ny le trop, en telle chose n'est louable ny honneste : car l'auditeur qui se maintient si dur et

si froide qu'il ne s'amollit ny ne s'emeut pour chose qu'il oye, est fascheux et insupportable, estant remply d'une presomptueuse opinion de soy mesme qu'il cache leans, et secrettement en soy mesme se vante qu'il diroit bien quelque chose de meilleur, que ce qu'il oit, ne remuant les sourcils en aucune maniere, ny ne jettant aucune voix qui porte tesmoignage qu'il oye volontiers, ains par un silence, une gravité fainte, et une contenance affectée, va prochassant la reputation d'homme constant et de gravité grande, pensant que les louanges soient comme de l'argent, qu'autant comme lon en donne à un autre, autant on en oste à soy mesme. Car il y en a plusieurs qui prennent mal et à contrepoil un dire de Pythagoras, qui disoit, « Que de l'estude « de la philosophie il luy estoit demouré ce fruict, « qu'il n'avoit rien en admiration[1] » : et ceulx-cy pensent que pour non louër ny honorer les autres, il les faille mespriser, et veulent qu'on les estime venerables par desdaigner tous les autres. Mais la raison philosophique oste bien l'esbahissement et l'admiration qui procede de doute, ou d'ignorance, pource qu'elle sçait et cognoist la cause d'une chacune chose, mais pour cela elle ne perd pas la facilité, la grandeur et l'humanité : car à ceulx qui veritablement et certainement sont bons, c'est un très-bel honneur que d'honorer ceulx qui le meri-

[1] Plus les connoissances s'étendent, plus le goût s'épure, moins on admire. C'est l'état où arrive le talent sublime. Il ne peut pas admirer ; mais il ne méprise pas, il estime et il loue. La parole de Pythagore est belle et vraie.

tent, et orner autruy est un ornement très digne qui vient d'une superabondance de gloire et d'honneur qui est en celuy qui le donne : mais ceulx qui sont chiches ès louanges d'autruy, semblent estre pauvres et affamez des leurs propres : comme aussi au contraire, celuy qui sans jugement à chasque mot et à chasque syllabe presque s'eleve et s'escrie, est par trop leger et volage, et bien souvent desplaist à ceulx mesmes qui font les harengues, mais bien fasche il tousjours les autres assistans, en les faisant sourdre et lever contre leur volonté, comme les tirant quasi par force à ce faire, et à crier comme luy de honte qu'ils ont : et puis n'ayant recueilly aucun profit de l'oraison ouyë, pour avoir esté trop estourdy et trop turbulent après ses louanges, il s'en retourne de l'auditoire avec l'une de ces trois reputations qu'il en rapporte, qu'il est mocqueur, ou qu'il est flatteur, ou qu'il est ignorant.

XIX. Or fault-il quand on est en siege de justice pour juger un procès, ouïr les parties sans haine ny faveur, ains de sens rassis, pour rendre le droict à qui il appartient : mais ès auditoires de gens de lettres il ny a ny loi ny serment qui nous empesche, que nous n'escoutions avec faveur et benevolence celuy qui fait la harengue, ains au contraire, les anciens ont mis et colloqué les Graces auprès de Mercure, voulant par cela donner à entendre, que le parler requiert grace, benevolence, et amitié : car il n'est pas possible que le disant soit si fort rejettable, ne si defaillant en toutes choses, qu'il n'y ait ny sens aucun digne de louange inventé par

luy mesme, ou renouvelé des anciens, ny le subject de sa harengue, ny son but et intention, ny au moins le langage et le stile, ou la disposition des parties de l'oraison : car, comme dit l'ancien proverbe,

Parmy chardons et espineux halliers
Naissent les fleurs des tendres violiers.

Car si aucuns, pour monstrer leur esprit, ont pris à louer le vomissement, autres la fievre, et quelques uns la marmite, et n'ont point eu faulte de grace, comme est-il possible qu'une oraison composée par un personnage, qui quoy que ce soit semble, ou pour le moins est appellé philosophe, ne donne aux auditeurs gracieux et equitables quelque respit et quelque temps à propos pour la louer? Ceulx qui sont en fleur d'aage, ce dit Platon, comment que ce soit donnent tousjours des attaintes à celuy qui est amoureux, et appellent ceulx qui sont blancs de couleur, enfans des dieux : ceulx qui sont noirs, magnanimes : celuy qui a le nez aquilain, royal : celuy qui est camus, gentil et plaisant et agreable : celuy qui est pasle, en couvrant un peu ceste mauvaise couleur, ils l'appelleront face de miel : car l'amour a cela, qu'il s'attache et se lie à tout ce qu'il trouve, comme fait le lierre.

XX. Mais celuy qui prendra plaisir à ouïr, s'il est homme de lettres, sera bien plus inventif à trouver tousjours dequoy louer un chascun de ceulx qui monteront en chaire pour declamer. Car Platon, qui en l'oraison de Lysias ne louoit point l'inven-

tion, et reprenoit grandement la disposition, encore toutesfois en louoit-il le stile et l'elocution, pource que toutes les paroles y sont claires et rondement tournées. Aussi pourroit-on avec raison reprendre le subject dequoy a escrit Archilochus, la composition des vers de Parmenides, la bassesse de Phocylides, le trop de langage d'Euripides, l'inegalité de Sophocles : comme semblablement aussi des orateurs, l'un n'a point de nerfs à exprimer un naturel, l'autre est mol ès affections, l'autre a faulte de graces, et neantmoins est loué pour quelque particuliere force qu'il a d'emouvoir et de delecter : au moyen de quoy les auditeurs ne se sçauroient excuser, qu'ils n'ayent tousjours assez matiere de gratifier, s'ils veulent, à ceulx qui font des leçons ou des harengues publiques : car il y en a, à qui il suffit, encore que lon ne porte point tesmoignage de vive voix à leur louange, de leur monstrer un bon œil, un visage ouvert, une chere joyeuse, et une disposition et contenance amiable, et non point fascheuse ne chagrine : ces choses là sont toutes vulgaires et communes envers ceulx mesmes qui ne disent du tout rien qui vaille : mais une assiette modeste en son siege, sans apparence de desdaing, avec un port de la personne droict, sans pancher ne çà ne là, un œil fiché sur celuy qui parle, un geste d'homme qui escoute attentifvement, et une composition de visage toute nette, sans demonstration quelconque, non de mespris ou d'estre difficile à contenter seulement, mais aussi de toutes autres cures et de toutes autres pensemens.

XXI.

XXI. Car en toutes choses la beaulté se compose comme par une consonance, et convenance mesurée de plusieurs bienseances concurrentes ensemble en un mesme temps : mais la laideur s'engendre incontinent par la moindre du monde qui y defaille, ou qui y soit de plus qu'il ne fault mal à propos, comme notamment en cest acte d'ouïr, non seulement un froncis de sourcil, ou une triste chere de visage, un regard de travers, une torse de corps, un croisement de cuisses l'une sur l'autre mal-honneste, mais seulement un clin d'œil ou de teste, un parler bas en l'oreille d'un autre, un ris, un baillement, comme quand on a envie de dormir, un silence, et toute autre chose semblable, est reprehensible, et requiert que lon y prenne bien soigneusement garde. Et ceulx-cy cuident que toute l'affaire soit en celuy qui dit, et rien en celuy qui escoute : ains veulent que celuy qui a à harenguer vienne bien preparé, et ayant bien diligemment pensé à ce qu'il doit dire, et eulx sans avoir rien propensé, et sans se soucier de leur devoir, se vont seoir là, tout ne plus ne moins que s'ils estoient venus pour soupper à leur aise, pendant que les autres travailleroient : et toutesfois encore celuy qui va soupper avec un autre a quelque chose à faire et à observer, s'il s'y veult porter honnestement : par plus forte raison doncques, beaucoup plus en a l'auditeur : car il est à moitié de la parole avec celuy qui dit, et luy doit aider, non pas examiner rigoureusement les faultes du disant, et peser en severe balance chascun de ses mots, et chascun de ses pro-

pos, et luy cependant sans crainte d'estre de rien recherché, faire mille insolences, mille impertinences et incongruitez en escoutant. Mais tout ainsi comme en jouant à la paulme, il fault que celuy qui reçoit la balle se remue dextrement, au prix qu'il voit remuer celuy qui luy renvoye : aussi au parler y a il quelque convenance de mouvement entre l'escoutant et le disant, si l'un et l'autre veult observer ce qu'il doit.

XXII. Mais aussi ne fault il pas inconsidereement user de toutes sortes d'acclamations à la louange du disant : car mesmes Epicurus est fascheux quand il dit, « que ses amis par leurs missives luy rompoient « la teste à force de clameurs de louanges qu'ils luy « donnoient » : mais ceulx aussi qui maintenant introduisent ès auditoires des mots estranges, en voulant louer ceulx qui harenguent, disans avec une cla- « meur, Voilà divinement parlé : C'est quelque dieu « qui parle par sa bouche : Il n'est possible d'en ap- « procher » : comme si ce n'estoit pas assez de dire simplement, « Voilà bien dit, ou sagement parlé, « ou, Il a dit la pure verité », qui sont les marques de louanges dont usoient anciennement Platon, Socrates, et Hyperides : ceulx-là font une bien laide faulte, et si font tort au disant, par ce qu'ils font estimer qu'il appete telles excessives et superbes louanges. Aussi sont fort fascheux ceulx qui avec serment, comme si c'estoit en jugement, portent tesmoignage à l'honneur des disans : et ne le sont gueres moins ceulx qui faillent à accommoder leurs louanges aux qualitez des personnages : comme

quand à un philosophe enseignant et discourant, ils escrient, *subtilement*: ou à un vieillard, *gentilment* ou *joliement*: en transferant et appliquant à des philosophes les voix et paroles que lon a accoustumé d'attribuer à ceulx qui se jouent, ou qui s'exercent et se monstrent en leurs declamations scholastiques, et donnans à une oraison sobre et pudique une louange de courtisane, qui est autant comme si[1] à un champion victorieux, ils mettoient sur la teste une couronne de lis ou de roses, non pas de laurier ou d'olivier sauvage.

XXIII. EURIPIDES le poëte tragique instruisoit un jour les joueurs d'une danse, et leur enseignoit à chanter une chanson faitte en musique harmonique: quelqu'un qui l'escoutoit, s'en prit à rire: auquel il dit, « Si tu n'estois homme sans jugement et ignorant, tu ne rirois pas, veu que je chante en *harmonie mixolydiene*[2] »: mais aussi un homme philosophe et exercité au maniement des affaires, pourroit à mon advis retrencher l'insolence d'un auditeur trop licentieux, en luy disant, « Tu me sembles homme ecervellé, et mal appris: car autrement, cependant que j'enseigne, ou que je presche, ou que je discours touchant l'administration de la chose publique, ou de la nature des dieux, ou de l'office d'un magistrat, tu ne danserois ny ne chanterois pas ». Car, à vray dire,

[1] A un Athlète. C.

[2] C'est-à-dire pesante et grave. *Amyot*. Nous aurons occasion de parler de tous les modes de l'harmonie grecque dans le Traité de la Musique. C'est le lieu de les faire connoître.

regardez quel desordre c'est, quand un philosophe discourt en son eschole, que les assistans crient et bruient si hault et si fort au dedans, que ceulx qui passent, ou qui escoutent au dehors, ne sçavent si c'est à la louange d'un joueur de flustes, ou d'un joueur de cithre, ou d'un baladin, que ce bruit se fait.

XXIV. D'avantage il ne fault pas escouter negligemment les reprehensions et corrections des philosophes sans pointure aucune de desplaisir : car ceulx qui supportent si facilement et negligemment l'estre repris et blasmez par les philosophes, qu'ils en rient quand ils les reprennent, et louent ceulx qui leur disent leurs faultes, ne plus ne moins que les flatteurs et bouffons poursuivans de repeuë franche louent ceulx qui les nourrissent, encore quand ils leur disent des injures : ceulx-là, dis-je, sont de tout point ehontez et effrontez, donnans une mauvaise [1] et deshonneste preuve et demonstration de la force de leur cœur, que l'impudence. Car de supporter un traict de risée sans injure, dit en jeu plaisamment, et ne s'en point courroucer ny fascher, cela n'est point ne faulte de cœur ne faulte d'entendement, ains est chose gentille et conforme, à la coustume des Lacedæmoniens. Mais d'ouïr une vive touche, et une reprehension qui pour reformer les mœurs use de parole poignante, ne plus ne moins que d'une drogue et medecine mordante,

[1] Il faut lire, donnant une aussi mauvaise et déshonnête preuve et démonstration de la force de leur cœur, que l'impudence.

sans en estre resserré, ny plein de sueur et d'esblouissement pour la honte qui fait monter la chaleur au visage, ains en demourer inflexible, se soubsriant, et se mocquant, c'est le faict d'un jeune homme de très lasche nature, et qui n'a honte de rien, tant il est de longue main accoustumé et confirmé à mal faire : de sorte que son ame en a desja fait un cal endurcy, qui ne peult non plus qu'une chair dure, recevoir marque de macheure.

XXV. Mais ceulx là estans tels, il y en a d'autres de nature toute contraire : car si une fois seulement on les a repris, ils s'enfuyent sans jamais tourner visage, et quittent là toute la philosophie, combien qu'ils ayent un beau commancement de salut, que nature leur a baillé, qui est, avoir honte d'estre repris, lequel ils perdent par leur trop lasche et trop molle delicatesse, ne pouvans endurer que lon leur remonstre leurs faultes, et ne recevans pas genereusement les corrections, ains destournans leurs aureilles à ouïr plus tost de doulces et molles paroles de flatteurs ou de sophistes, qui leur chantent des plaisanteries bien aggreables à leurs aureilles, mais au demeurant sans fruict ny profit quelconque. Tout ainsi doncques comme celuy qui après l'incision faitte fuit le chirurgien, et ne peult endurer [1] l'estre lié, a receu ce qui estoit douloureux en la medecine, et non pas ce qui estoit profitable : aussi celuy qui ne donne pas à la parole du philosophe, qui luy a ulceré et blecé sa bestise, le loisir d'appaiser la douleur, et faire re-

[1] L'estre bandé.

prendre la playe, il s'en va avec morsure et douloureuse pointure de la philosophie, sans utilité quelconque : Car non seulement la playe de Telephus, comme dit Euripides,

Se guarissoit avecques la limeure
Du fer de lance ayant fait la bleçeure [1] :

Mais aussi la morsure de la philosophie, qui poingt les cœurs des jeunes hommes, se guarit par la parole mesme qui l'a faitte. Et pourtant fault-il, que celuy qui se sent repris et blasmé, en souffre bien et ressente quelque regret, mais non pas qu'il en demeure confus, ne qu'il s'en descourage, ains fault que quand la philosophie a commancé à le manier et toucher au vif, comme [2] en un sacrifice de purgation, après en avoir patiemment supporté les premieres purifications et premiers rabrouëments, il en espere au bout de cela veoir quelque belle et doulce consolation, au lieu du present trouble et espouvantement. Car encore que la reprehension du philosophe à l'adventure se face à tort, il est neantmoins honneste de le laisser dire et avoir patience : et puis quand il aura achevé de parler, alors s'adresser à luy pour se justifier, et le prier de reserver ceste franchise et vehemence de parler à l'encontre de quelque autre faulte qui aura au vray esté commise.

XXVI. D'avantage tout ainsi qu'en l'estude des lettres, en la musique, quand on apprend à jouer

[1] Qui avoit fait la blessure.
[2] Dans l'initiation aux Mystères. c.

de la lyre, ou à luicter, les commancements sont fort laborieux, bien embrouillez, et pleins de difficulté : mais puis après, en continuant petit à petit, il s'engendre à la journée une familiarité et cognoissance grande, ainsi qu'il se fait envers les hommes, laquelle rend toutes choses faciles, aisées à la main, et aggreables, tant à faire, comme à dire : ainsi est-il de la philosophie, laquelle du commancement semble avoir ne seay quoy de maigre et d'estrange, tant ès choses, comme ès termes et paroles : mais pour cela il ne fault pas, à faulte de cœur, s'estonner à l'entrée ny laschement se decourager, ains fault essayer tout, en perseverant, et desirant tousjours de tirer oultre, et passer en avant, en attendant que le temps amene celle familiere cognoissance et accoustumance, qui rend à la fin doulx tout ce qui de soy mesme est beau et honneste : car elle viendra en peu de temps, apportant quant et elle une clarté et lumiere grande à ce que lon apprent, et engendrera un ardent amour de la vertu, sans lequel l'homme est bien lasche et miserable, qui se peult adonner et mettre à suivre autre vie, en se departant, à faulte de cœur, de l'estude de la philosophie : bien peult il estre à l'adventure, que les jeunes gens non encore experimentez trouvent au commencement des difficultez qu'ils ne peuvent comprendre ès choses, mais si est-ce pourtant que la plus part de l'obscurité et de l'ignorance leur vient d'eulx mesmes, et par façons de faire toutes diverses commettent une mesme faulte. Car les uns, pour

une reverence respectueuse qu'ils portent au disant, ou pour ce qu'ils le veulent espargner, ne l'osent interroguer et se faire entierement declarer son discours, et font signe de l'approuver par signe de la teste, comme s'ils l'entendoient bien : les autres à l'opposite, par une importune ambition et vaine emulation de monstrer la promptitude de leur esprit contre d'autres, devant qn'ils l'ayent compris, disent qu'ils l'entendent, et ainsi jamais ne le conçoivent. Dont il advient à ces premiers honteux, et qui de vergongne n'osent demander ce qu'ils n'entendent pas, que quand ils s'en retournent de l'auditoire, ils se faschent eulx mesmés et demeurent en doubte et perplexité, et que finablement ils sont une autre fois contraincts, avec plus grande vergongne de fascher ceulx qui ont ja discouru, en recourant après, et leur redemandant ce qu'ils ont dit : et à ces ambitieux temeraires et presumptueux, qu'ils sont contraincts de pallier, desguiser et couvrir l'ignorance qui demeure tousjours avec eulx.

XXVII. Parquoy rejettans arriere de nous toute telle lascheté et vanité, mettons peine, comment que ce soit, d'apprendre, et comprendre en nostre entendement les profitables discours que nous oyrons faire aux philosophes, et pour ce faire supportons doulcement les risées des autres qui seront ou penseront estre plus vifs et plus aigus d'entendement que nous : comme Cleanthes et Xenocrates estant un peu plus grossiers d'esprits que leurs

compagnons d'eschole, ne fuyoient pas à apprendre pour cela, ny ne s'en descourageoient pas, ains se rioient et se mocquoient les premiers d'eulx-mesmes, « Disans qu'ils ressembloient aux vases qui ont le « goulet estroict, et aux tables de cuyvre, pource « qu'ils comprenoient difficilement ce qu'on leur « enseignoit, mais aussi qu'ils le retenoient seure-« ment et fermement » : car il ne fault pas seulement, ce que dit Phocylides,

Souvent se doit laisser circonvenir
Celuy qui veult bon en fin devenir,

ains fault aussi se laisser mocquer, endurer des hontes, des picqueures, et des traicts de gaudisserie, pour repoulser de tout son effort et combattre l'ignorance.

XXVIII. Toutefois si ne fault il pas aussi passer en nonchaloir la faulte que font au contraire ceulx qui pour estre d'apprehension tardive, en sont importuns, fascheux et chargeans, car ils ne veulent pas quelquefois, quand ils sont à part en leur privé, se travailler pour entendre ce qu'ils ont ouy, ains donnent le travail au docteur qui lit, en luy demandant et l'enquerant souvent d'une mesme chose, ressemblans aux petits oysellets qui ne peuvent encore voler, et qui baillent tousjours attendans la becquée d'autruy, et voulans que lon leur baille ja tout masché et tout prest.

XXIX. Il y en a d'autres qui cherchans hors de propos la reputation d'estre vifs d'entendement et

attentifs à ouir, rompent la teste aux docteurs lisans, à force de cacqueter et de les interrompre, en leur demandant tousjours quelque chose qui n'est point necessaire, et cherchans des demonstrations là où il n'en est point de besoing : et par ainsi,

Le chemin court de soy en devient long,

comme dit Sophocles, non seulement pour eulx, mais aussi pour les autres assistans. Car en arrestant ainsi à tous coups le philosophe enseignant, avec leurs vaines et superflues questions, ne plus ne moins que quand on va par les champs ensemble, ils empeschent la continuation de l'enseignement et de la doctrine, qui en est ainsi souvent rompue et arrestée. Ceulx-là doncques, ainsi comme dit Hieronymus, font ne plus ne moins que les couards et chetifs chiens, qui mordent bien les peaux des bestes sauvages, quand ils sont à la maison, et leur arrachent bien les poils, mais ils ne touchent point à elles aux champs.

XXX. Au reste je conseilleroye à ces autres là qui sont d'entendement tardif, que retenants les principaux points du discours, ils composent eulx mesmes à part le reste, et qu'ils exercent leur memoire à trouver le demourant : et que prenans en leur esprit les paroles d'autruy, ne plus ne moins qu'une semence et un principe, ils le nourrissent et l'accroissent, pource que l'esprit n'est pas comme un vaisseau qui ait besoing d'estre remply seulement, ains plus tost a besoing d'estre echauffé par

quelque matiere qui luy engendre une emotion inventifve, et une affection de trouver la verité [1]. Tout ainsi doncques comme si quelqu'un ayant affaire de feu en alloit chercher chez ses voisins, et là y en trouvant un beau et grand, ils s'y arrestoit pour tousjours à se chauffer, sans plus se soucier d'en porter chez soy : aussi si quelqu'un allant devers un autre pour l'ouïr discourir, n'estime point qu'il faille allumer son feu ny son esprit propre, ains prenant plaisir à ouïr seulement, s'arreste à jouir de ce contentement, il tire des paroles de l'autre l'opinion seulement, ne plus ne moins que lon fait une rougeur et une lueur de visage quand on s'approche du feu : mais quant à la moysissure et au reland du dedans de son ame, il ne l'eschauffe ny ne l'esclarcit point par la philosophie.

XXXI. Si doncques il est besoing encore de quelque autre precepte pour achever l'office d'un bon auditeur, c'est qu'il fault qu'en se souvenant de celuy que je viens de dire, il exerce son entendement à inventer de soymesme, aussi bien comme à comprendre ce qu'il entend des autres, à fin qu'il se forme au dedans de soy une habitude, non point sophistique, c'est à dire, apparente, pour sçavoir reciter ce qu'il aura entendu d'ailleurs, mais interieure et de vray philosophe, faisant son compte

[1] Ce conseil de Plutarque est très-sage. Il est d'une grande utilité pour se former l'esprit dans la jeunesse.

que le commencement de bien vivre, c'est estre blasmé et mocqué [1].

[1] Amyot a suivi la leçon des manuscrits et des anciennes éditions où on lit, τὸ κακῶς ἀκοῦσαι. Ce qui peut être vrai dans le sens que supporter les réprimandes, c'est le commencement de bien vivre. Dans les éditions récentes on a corrigé τὸ καλῶς ἀκοῦσαι. C'est-à-dire, le commencement de bien vivre, c'est de bien écouter. Cette conclusion est fort naturelle à la fin du traité, Comment il faut ouir.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA VERTU MORALE.

En quoi consiste la Vertu morale. II. *Idées des philosophes sur les vertus.* III. *Jugement de Plutarque.* IV. *Doctrine de Platon.* V. *Opinion d'Aristote.* VI. *Empire de la raison.* IX. *Son opération.* XI. *Quel est le milieu qui fait la Vertu morale.* XII. *Ce milieu considéré dans la force, la libéralité, la clémence.* XIII. *Dans la continence, la tempérance.* XV. *Combats de la raison.* XVII. *Les passions.* XX. *Sophismes des Stoïciens.* XXII. *Il contredisent sans cesse la raison.* XXIII. *Autorité de Platon et de Chrysippe.* XXV. *Effets des passions dans les différens âges de la vie.* XXVI. *Usage qu'il faut faire des passions.* XXXI. *Les Stoiciens les condamnent et les excitent.*

DE LA VERTU MORALE.

Nostre intention est d'escrire et traitter de la vertu que lon appelle et que lon estime *morale*, en quoy principalement elle differe de la contemplative, pource qu'elle a pour sa matiere les passions de l'ame, et pour sa forme la raison : quelle substance elle a, et comment elle subsiste. A sçavoir si la partie de l'ame qui la reçoit, est nantie et ornée de raison qui luy soit propre à elle, ou si elle en emprunte l'usage et la participation d'ailleurs : et la recevant d'ailleurs, si c'est comme les choses qui sont meslées avec d'autres meilleures : ou bien si c'est pource que ce qui est soubs le gouvernement et soubs la domination d'autruy, semble participer de la puissance de ce qui luy commande et qui le gouverne : car qu'il soit bien possible que la vertu subsiste et demeure en estre sans aucune matiere ny meslange, j'estime qu'il soit assez manifeste. Mais premierement je croy qu'il vauldra mieulx reciter sommairement en passant, les opinions des autres philosophes, non par maniere de narration historiale seulement, ains plus tost à fin que les opinions des autres exposées, la nostre en soit plus claire à entendre, et plus certaine à tenir.

II. Menedemus doncques natif de la ville d'Eretrie, ostoit toute pluralité et toute difference de vertus, pource qu'il tenoit qu'il n'y en avoit qu'une toute seule, laquelle s'appelloit de divers noms,

disant que c'estoit une mesme chose qui s'appelloit *temperance*, *force*, *justice*, comme c'est tout un que homme, et mortel ou animal raisonnable, Aris-ton natif de Chio tenoit aussi, qu'en substance il n'y avoit qu'une seule vertu, laquelle il appelloit *santé*, mais selon divers respects il y en avoit plusieurs differentes l'une de l'autre, comme qui appelleroit nostre veuë quand elle s'applique à regarder du blanc, *leucothée :* et à regarder du noir, *melanthée :* et ainsi des autres choses semblables. Car la vertu (disoit-il) qui concerne ce qu'il fault faire ou laisser, s'appelle *prudence*, et celle qui regle *la concupiscence*, et qui limite ce qui est moderé et opportun ès voluptez, se nomme *temperance :* et celle qui concerne les affaires, et contraux que les hommes ont les uns avec les autres, est *justice :* ne plus ne moins qu'un cousteau est tousjours le mesme, mais il couppe tantost une chose et tantost une autre : et le feu agit bien en diverses et differentes matieres, mais c'est tousjours par une mesme nature. Et semble que Zenon mesme le Citieïen panche un petit en ceste opinion là, quand il definit que la prudence qui distribue à chacun ce luy appartient, est *la justice :* celle qui choisit ce qu'il fault eslire ou fuir, *temperance :* ce qu'il fault supporter et souffrir, *force :* et ceulx qui le defendent en telle opinion, disent que par la prudence il entendoit *la science*. Mais Chrysippus estimant que chacune qualité a sa vertu propre, sans y penser introduisit en la philosophie un exaim, comme disoit Platon, et toute une

ruchée, par maniere de dire, de vertus : car comme de fort se derive force, de juste justice, de clement clemence : aussi fait de gracieux grace, de bon bonté, de grand grandeur, de beau beauté, et toutes autres telles galenteries, gentillesses, courtoisies, et joyeusetez, qu'il mettoit au nombre des vertus, remplissant la philosophie de nouveaux termes, sans qu'il en fust besoing.

III. Mais tous ces philosophes là ont cela de commun entre eulx, qu'ils tiennent que la vertu est une disposition et une puissance de la principale partie de l'ame qui est la raison, et supposent cela comme chose toute confessée, toute certaine et irrefragable, et n'estiment point qu'il y ait en l'ame de partie sensuelle et irraisonnable, qui soit de nature differente de la raison, ains pensent que ce soit tousjours une mesme partie et substance de l'ame, celle qu'ils appellent principale, ou la raison et l'entendement qui se tourne et se change en tout, tant ès passions, comme ès habitudes et dispositions, selon la mutation desquelles il devient ou vice ou vertu, et qui n'a en soy rien qui soit irraisonnable : mais que lon l'appelle *irraisonnable* quand le mouvement de l'appetit est si puissant, qu'il demeure le maistre, et poulse l'homme à quelque chose deshonneste, contre le jugement de la raison : car ils veulent que la passion mesme soit raison, mais mauvaise, prenant sa force et vehemence d'un faulx et pervers jugement. Tous ceulx là me semblent avoir ignoré, que chascun de nous est veritablement double et composé

composé [1], au moins n'ont ils cogneu, que ceste premiere composition de l'ame et du corps, qui est manifeste à tous, mais l'autre composition et mixtion de l'ame, ils ne l'ont point entendue : toutefois qu'il y ait encore quelque duplicité et meslange en l'ame mesme, et quelque diversité de nature et difference entre la partie raisonnable et l'irraisonnable, comme si c'estoit presque un autre second corps par necessité naturelle meslé et attaché à la raison : il est bien vraysemblable, que Pythagoras ne l'a pas ignoré, à ce que lon peult conjecturer par la diligence grande qu'il a employée en la musique, l'appliquant à l'ame pour l'addoulcir, domter et apprivoiser, comme s'appercevant bien, que toutes les parties d'icelle n'estoient pas obeïssantes ne subjectes à doctrine, ny aux sciences, de maniere que par la seule raison on les peust retirer de vice, et qu'elles avoient besoing de quelque autre maniere d'apprivoisement et de persuasion, autrement qu'il seroit impossible à la philosophie de venir à bout de sa rebellion.

IV. Mais bien est il tout evident et tout certain, que Platon a très-bien entendu, que l'ame ou la

[1] Voilà une grande vérité, que la philosophie païenne n'a jamais pénétrée, qu'elle a toujours obscurcie. Il n'appartenoit qu'à la religion de nous en faire connoître le principe et la source. Elle fixe nos idées sur la nature de Dieu, sur celle de l'homme, sur la cause des contrariétés et des combats qu'éprouve sa raison, sur le moyen d'en triompher. Pour tenir la chaîne des êtres et des connoissances, il ne faut point séparer la raison de la religion.

partie animée de ce monde, n'est point simple, ains est meslée de la puissance du *Mesme* de l'*Autre* [1], par ce que d'une part elle se regit et tourne tousjours par un mesme ordre, qui est le plus puissant mouvement, et de l'autre part elle est divisée en cercles, spheres et mouvements à demy contraires au premier, vagabonds et errans; en quoy est le principe des diversitez des generations qui se font en la terre. Aussi l'ame de l'homme estant part et portion de celle de l'univers, et composée sur les nombres et proportions d'icelle, n'est point simple ny d'une seule nature, ains a une partie qui est spirituelle et intelligente, où est le discours de la raison, à laquelle appartient selon nature de commander et dominer en l'homme: l'autre est brutale, sensuelle, errante et desordonnée d'elle mesme, si elle n'est regie et conduitte d'ailleurs. Et ceste cy de rechef se soubsdivise en deux autres parties, dont l'une s'appelle *corporelle* ou *vegetative*, l'autre *irascible* ou *concupiscible* [1], adherente tantost à la partie corporelle, et tantost à la spirituelle, et au discours de la raison, à qui elle donne force et vigueur. Or cognoist on la difference de l'une et de l'autre en

[1] Dans les idées de Timée et de Platon, le même est l'activité inhérente à l'intelligence : elle est toujours une, toujours invariable, et ne tend qu'à l'ordre et à l'union. L'autre est une activité brute : elle est toujours en opposition, toujours variable, ennemie de l'ordre et de l'union : elle ne porte qu'à la décomposition. Du mélange du Même et de l'Autre, Timée et Platon composoient l'ame du monde. Voyez M. l'Abbé le Batteux dans ses savans Mémoires sur le principe actif de l'univers.

ce principalement, que la partie intelligente resiste bien souvent à la concupiscible et irascible: et fault bien dire qu'elles soient diverses et differentes de la raison, attendu que bien souvent elles desobeïssent et repugnent à ce qui est très-bon.

V. Aristote a supposé ces principes là bien longuement plus que nul autre, comme il appert par ses escripts, mais depuis il attribua la partie irascible à la concupiscible, les confondant toutes deux en une, comme estant, l'ire une convoitise et appetit de vengeance, mais tousjours a il tenu, que la partie sensuelle et brutale estoit totalement distincte et divisée de l'intellectuelle et raisonnable, non qu'elle soit du tout privée de raison, comme l'est la vegetative et nutritive, qui est celle des plantes, par ce que celle là estant du tout sourde, ne peult ouïr la raison, et est un germe qui procede de la chair, et tient tousjours au corps: mais la sensuelle ou concupiscible, encore qu'elle soit destituée de raison propre à elle, si est ce neantmoins, qu'elle est apte et idoine, à ouïr et obeïr à la partie intelligente et discourante, à se retourner vers elle, et à se renger à ses preceptes, prouveu qu'elle ne soit point gastée à faict, et corrompue par une volupté ignorante, et une habitude de vie dissoluë. Et s'il y en a qui s'esmerveillent et qui trouvent estrange, comment une partie peult estre irraisonnable, et neantmoins obeïssante à la raison, ceulx-là ne me semblent pas bien comprendre la force et la puissance de la raison, combien elle est grande, et jusques où elle passe et penetre à com-

mander, conduire, et guider, non par dures ny violentes contrainctes, mais par molles et doulces inductions et persuasions, qui ont plus d'efficace que toutes les forces du monde. Qu'il soit ainsi, les esprits, les nerfs et les os sont parties irraisonnables du corps, mais aussi tost qu'il y a en l'esprit un mouvement de volonté, comme ayant la raison tant soit peu secoué la bride, tous s'estendent, tous s'esveillent et se rendent prests à obeïr : si l'homme veut courir, les pieds sont dispos : s'il veut prendre ou jetter quelque chose, les mains sont incontinent prestes à mettre en œuvre.

VI. Le poëte Homere mesme nous donne bien clairement à cognoistre, la convenance et intelligence qu'il y a entre la raison, et les parties privées du discours de raison, par ces vers,

Ainsi baignoit de larme son visage
Penelopé, en plorant le veufvage
De son epoux tout joignant d'elle assis :
Mais Ulysses en son esprit rassis
Se sentoit bien attainct de pitié tendre,
Voyant ainsi tant de larmes espandre
Celle que plus il aimoit cherement :
Et toutefois il tenoit sagement
Ses pleurs cachez, et dessoubs les paupieres
Fermes estoient de ses yeux les lumieres,
Sans plus siller que si leur dureté
De roide fer ou de corne eust esté [1].

Tant il avoit rendu obeïssans au jugement de la raison et les esprits, et le sang, et les larmes.

[1] Odyssée XIX.

VII. Cela mesme monstre aussi clairement les parties naturelles, qui se retirent, et par maniere de dire, s'en fuient, sans se bouger ny emouvoir, quand nous approchons des belles personnes que la raison où la loy nous defendent de toucher. Ce qui advient encore plus evidemment à ceulx, qui estans devenus amoureux de quelques filles ou femmes sans les cognoistre, recognoissent puis après que ce sont ou leurs sœurs, ou leurs propres filles : car alors tout soudain la concupiscence cede et fait joug quand la raison s'y est interposée, et le corps contient toutes ses parties honnestement, en devoir d'obeïr au jugement de la raison. Et advient aussi bien souvent, que lon mange quelques viandes de bon appetit, sans sçavoir que c'est, mais aussi tost que lon s'apperçoit, ou que par autre on est adverty, que c'est quelque viande impure, mauvaise et defendue, non seulement on s'en repent, et en est on fasché en son entendement, mais aussi les facultez corporelles s'accordans avec l'opinion, on en prent des vomissements et des maux de cœur, qui renversent l'estomac sans dessus dessoubs. Et si ce n'estoit que j'aurois peur qu'il ne semblast, que j'allasse industrieusement ramasser de toutes parts des inductions plaisantes, pour aggreer aux jeunes gens, je m'eslargirois à deduire les psalterions, les lyres, les espinettes, les flustes et autres tels instruments de musique, que lon a inventez pour accorder et consonner avec les passions humaines, encore que ce soient choses sans ames, elles ne laissent pas toutefois de s'esjouir ou se plaindre et lamenter

avec eulx, ains chantent, s'esgayent, voire font l'amour quand et eulx, representans les affections, les volontez, et les meurs de ceulx qui en jouënt. Auquel propos on dit, que Zenon mesme allant un jour au theatre pour ouïr le musicien Amœbeus, qui chantoit sur la lyre, dit à ses disciples, « Allons-y
« pour ouïr et apprendre quelle harmonie et reso-
« nance rendent les entrailles des bestes, les nerfs,
« les ossements, et les bois, quand on les sçait dis-
« poser par nombres, par proportions, et par
« ordre ».

VIII. Mais laissant ces exemples là, je leur demanderois volontiers, si quant les chevaux, les chiens, et les oyseaux, que nous nous nourrissons en noz maisons, par accoustumance, nourriture et enseignement apprennent à rendre des voix intelligibles, et à faire des mouvements, des gestes, et des tours qui nous sont et plaisants et utiles : et semblablement quand ils lisent dedans Homere, que Achilles excitoit à combattre et les hommes et les chevaux, ils s'esbahissent encore, et doutent si la partie qui se courrouce, qui appete, qui se deult, qui s'esjouït en nous, peult bien obeïr à la raison, et peult estre affectionnée et disposée par elle, attendu mesmement qu'elle n'est point logée dehors, ny divisée et distincte d'avec nous, et qu'il n'y a rien au dehors qui la forme, ne qui la moule, ou qui la taille par force à coups de marteau ny de ciseau, ains qu'elle est tousjours attachée à elle, tousjours conversant avec elle, nourrie et duitte par longue accoustumance. Voylà pourquoy les

anciens l'ont bien proprement appellée *Ethos* [1], qui est à dire, les meurs, pour nous donner grossement à entendre, que les meurs ne sont autre chose, qu'une qualité imprimée de longue main en celle partie de l'ame qui est irraisonnable, et est ainsi nommée par ce qu'elle prent celle qualité de la demeure longue et longue accoustumance, estant formée par la raison, laquelle n'en veult pas du tout oster ny desraciner la passion, parce qu'il n'est ny possible, ny utile, ains seulement luy trasse et limite quelques bornes, et luy establit quelque ordre, faisant en sorte que les vertus morales ne sont pas impassibilitez, mais plus tost reglements et moderations des passions et affections de nostre ame, ce qu'elle fait par le moyen de la prudence, laquelle reduit la puissance de la partie sensuelle et passible à une habitude honneste et louable. Par ce que lon tient, que ces trois choses sont en nostre ame, la puissance naturelle, la passion, et l'habitude. La puissance naturelle est le commancement, et par maniere de dire, la matiere de la passion, comme la puissance de se courroucer, la puissance de se vergongner, la puissance de s'asseurer. La passion après est le mouvement actuel d'icelle puissance, comme le courroux, la vergongne, l'asseurance. Et l'habitude est une fermeté establie en la partie irraisonnable par longue accoustumance, et une qualité confirmée, laquelle devient vice quand la passion est mal gouvernée, et vertu quand elle est bien conduitte et menée par la raison.

[1] ἦθος.

IX. Mais pour autant que lon ne trouve pas que toute vertu soit une mediocrité, ny ne l'appelle on pas toute morale, à fin de mieulx en monstrer et declarer la difference, il fault commencer un peu de plus haut. Toutes les choses sont ou absoluëment et simplement en leur estre, ou relativement en esgard à nous. Absoluëment sont en leur estre, comme la terre, le ciel, les estoiles, et la mer : relativement au regard de nous, comme bon, mauvais : profitable, nuisible : plaisant, desplaisant. La raison contemple l'un et l'autre, mais le premier genre des choses qui sont absoluëment appartient à science, et à contemplation, comme son object : le second, des choses qui sont relativement en esgard à nous, appartient à consultation et action : et la vertu de celuy là est sapience, la vertu de cestuy-cy, prudence : et y a difference entre prudence et sapience, d'autant que prudence consiste en une relation, et application de la partie contemplative de l'ame, à l'action et au regime de la sensuelle et passible selon raison, tellement que prudence a besoing de la fortune, là où sapience n'en a que faire, pour attaindre et parvenir à sa propre fin, ny aussi de consultation, par ce qu'elle concerne les choses qui sont tousjours unes et tousjours de mesme sorte. Et comme le geometrien ne consulte pas touchant le triangle, à sçavoir s'il a trois angles egaux à deux droicts, ains le sçait certainement, et la consultation se fait des choses qui sont et advienent tantost d'une sorte, et tantost d'une autre, non pas de celles qui sont fermes et stables tousjours en un

estre immuable : aussi l'entendement et ame speculative exerceant ses functions sur les choses premieres et permanentes qui ont tousjours une mesme nature, et qui ne reçoivent point de changement, est exempte de toute consultation. Mais la prudence descendant aux choses pleines de variation, de troubles et de confusion, il est force qu'elle se mesle souvent des choses fortuites et casuelles, et qu'elle use de consultation en choses si douteuses et si incertaines, et après avoir consulté, qu'elle vienne lors à mettre la main à l'œuvre et à l'action, assistée de la partie raisonnable, laquelle elle tire quant et soy aux actions, car elles ont besoing d'un instinct et esbranlement que fait l'habitude morale en chasque passion : mais cest instinct là a besoing de raison qui le limite, à fin qu'il soit moderé, à fin qu'il ne passe point outre, ny ne demeure point deçà le milieu, par ce que la partie brutale et passible a des mouvemens qui sont les uns trop vehements et trop soudains, les autres trop tardifs et plus lasches qu'il n'appartient. C'est pourquoy noz actions ne peuvent estre bonnes qu'en une sorte, et mauvaises en plusieurs, comme lon ne peult assener au but que par une sorte seulement, mais bien le peult on faillir en plusieurs, en donnant ou plus haut ou plus bas qu'il ne fault.

X. L'office doncques de la raison active selon nature est, d'oster et retrencher tous excès et toutes defectuositez aux passions, par ce que quelquefois l'instinct et esbranlement, soit par infirmité, ou par delicatesse, ou par crainte, ou par paresse, se

lasche et demeure court au devoir, et là se treuve la raison active, qui le resveille et l'excite. Et quelquefois aussi, au contraire, se laisse aller à la debordée, estant dissolu et desordonné, et la raison luy oste ce qu'il a de trop vehement, reglant ainsi et moderant ce mouvement actif, elle imprime en la partie irraisonnable les vertus morales, qui sont mediocritez entre le peu et le trop. Car il ne fault pas estimer que toute vertu consiste en mediocrité, d'autant que la sapience et prudence, qui n'ont besoing aucun de la partie brutale et irraisonnable, gisent seulement au pur et sincere entendement et discours du pensement, non subjectes aux passions, n'estans autre chose que sensuelle, en laquelle raison se forme et engendre la très-divine et très-heureuse science, mais la vertu morale tenant de la terre à cause du corps, a besoing des passions, comme d'outils et de ministres pour agir et faire ses operations, n'estant pas corruption ou abolition de la partie irraisonnable de l'ame, ains plus tost le reglement et embellissement d'icelle, et est bien extremité quant à la qualité et à la perfection, mais non pas quant à la quantité, selon laquelle elle est mediocrité, ostant d'un costé ce qui est excessif, et de l'autre ce qui est defectueux.

XI. Mais pource qu'il y a milieu et mediocrité de plusieurs sortes, il nous fault definir quel milieu et quelle mediocrité est la vertu morale. Premierement doncques, il y a un milieu qui est composé des deux extremitez, comme *le gris*, ou *le tanné*, composé du blanc et du noir. Et ce qui contient ou

qui est contenu est *moyen* et *milieu* entre ce qui contient et ce qui est contenu seulement, comme le nombre de *huit* entre le douze et le quatre. Ce qui ne participe et ne tient de nulle des extremitez s'appelle aussi *moyen* et *milieu*, comme ce qui est indifferent entre le bien et le mal, mais vertu ne peult estre *milieu* ne *moyen* selon pas une de ces interpretations là, parce qu'elle ne peult estre composition ny meslange de deux vices, ny ne peult contenir ce qui est moins, ny estre contenu de ce qui est plus que le devoir, et si n'est point du tout exempte des passibles emotions subjettes au trop et au peu, et au plus et au moins. Mais plus tost elle est et s'appelle *milieu* et *moyen*, selon la mediocrité qui est aux sons et aux accords des voix, car il y a en la musique une note et une voix qui s'appelle *moyenne*, pource qu'elle est au milieu de la basse et de la haute que lon appelle *Hypaté* et *Neté* [1], se retirant de la hautesse de l'une qui est trop aiguë, et de la bassesse de l'autre qui est trop grosse: aussi la vertu morale est un certain mouvement et puissance en la partie irraisonnable de l'ame qui tempere le relaschement ou roidissement, et le plus et moins qui y peuvent estre, reduisant chascune passion à temperature moderée pour la garder de faillir.

XII. En premier lieu doncques ils disent, que la force ou prouësse et vaillance est le moyen et le milieu entre couardise et temerité, desquelles deux extremitez l'une est excès, et l'autre default de la

[1] Il en sera parlé fort au long dans le Traité de la Musique.

passion d'ire. La liberalité est un moyen entre chicheté et prodigalité : clemence entre indolence et cruaulté : justice moyen entre le distribuer plus et moins de ce qu'il fault ès contraux et affaires des hommes les uns avec les autres : temperance milieu entre l'impassibilité insensible et la dissolution desbordée ès voluptez : en quoy principalement et plus clairement se donne à cognoistre la difference qu'il y a de la partie brutale à la partie raisonnable de l'ame : et voit-on evidemment, qu'autre chose est la passion, et autre chose la raison, par ce qu'autrement il n'y auroit point de difference entre la temperance et la continence, et entre l'intemperance et l'incontinence ès voluptez et cupiditez, si c'estoit une mesme partie de l'ame qui jugeast, et qui convoitast : mais maintenant la temperance est quand la raison gouverne et manie la partie sensuelle et passionnée, ne plus ne moins qu'un animal bien domté et bien fait à la bride, le trouvant obeïssant en toutes cupiditez, et recevant volontairement le mors. Et la continence est quand la raison demeure bien la plus forte, et emmene la concupiscence, mais c'est avec douleur et regret, parce qu'elle n'obeïst pas volontiers, ains va de travers à coups de baston, forcée par le mors de bride, faisant toute la resistance qu'elle peult à la raison, et luy donne beaucoup de travail et de trouble : comme Platon, pour le mieulx donner à entendre par similitude, fait qu'il y a deux bestes de voitture qui tirent le chariot de l'ame, dont la pire combat, estrive et regibbe contre la meilleure, et donne beaucoup

d'affaire et de peine au cocher qui les conduit, estant contrainct de tirer à l'encontre, et tenir roide, de peur que les resnes purpurées, comme dit Simonides, ne luy eschappent des mains.

XIII. Voila pourquoy ils ne tiennent point que continence soit vertu entiere et parfaitte, ains quelque chose moindre, par ce que ce n'est point une mediocrité de consonante harmonie et accord du pire avec le meilleur, ne qui resecque ce qu'il y a de trop en la passion, ny l'appetit n'obeit point volontairement de gré à gré à la raison de l'ame, ains luy fait de la peine, et en reçoit aussi, et finablement est rengé soubs le joug par force, comme en une sedition civile, là où les deux parties discordantes se voulans mal, et se faisans la guerre l'une à l'autre, habitent dedans une mesme closture de ville, comme dit Sophocles[1],

La cité est pleine d'encensements,
Pleine de chants, et de gemissements.

Telle est l'ame du continent, pour le combat et le discord qu'il y a entre la raison et l'appetit. C'est pourquoy ils tiennent aussi que l'incontinence n'est pas du tout vice, ains quelque chose de moins, mais que l'intemperance est le vice tout entier, pour ce qu'elle a l'affection mauvaise et la raison gastée et corrompue, estant par l'une poulsée à appeter ce qui est deshonneste, et par l'autre induitte à mal juger et consentir à la cupidité deshonneste : de maniere que elle perd tout sentiment des faultes et

[1] OEdip. Tyr.

pechez qu'elle commet, là où l'incontinence retient bien le jugement sain et droict par la raison, mais par la vehemence de la passion plus puissante que la raison, elle est emportée contre son propre jugement: aussi est elle differente de l'intemperance, d'autant qu'en l'une la raison est vaincue par la passion, et en l'autre elle ne combat pas seulement. L'incontinent en combattant quelque peu, se laisse à la fin aller à sa concupiscence: l'intemperant en consentant, approuvant et louant, suit son appetit. L'intemperant est bien aise et se resjouit d'avoir peché, l'incontinent en a douleur et regret: l'intemperant va guaiement et affectueusement après sa vilanie, l'incontinent enuis [1] et mal volontiers abandonne l'honnesteté: et s'il y a difference entre leurs faicts et actions, il n'y en a pas moins entre leurs paroles, car les propos de l'intemperant sont tels,

[2] Grace il n'y a ny plaisir en ce monde,
Sinon avec dame Venus la blonde:
Puissent mes yeux par mort esvanouir
Alors que plus je n'en pourray jouir.

Un autre dit, « Boire, manger, et paillarder, c'est « le principal: tout le reste je l'estime accessoire, « quant à moy ». Celuy là est de tout son cœur enclin aux voluptez, et miné par dessoubs: aussi ne l'est pas moins celuy qui dit,

[1] Ancien mot qui signifie de mauvais gré.

[2] Fragment de Mimnerme, poëte élégiaque, qui nous a été conservé plus au long par Stobée. Tit. 63. Voyez les Observations. C.

Laisse moy perdre, il me plait de perir.

Car il a le jugement avec l'appetit gasté et corrompu, depuis qu'il parle ainsi. Mais les propos et paroles de l'incontinent sont autres et differentes.

J'ay le sens bon, mais nature me force,

Et cest autre,

[1] Helas, helas, c'est divine vengeance,
Que l'homme ayant du bien la cognoissance,
N'en use pas, ains fait tout le contraire.

Et cest autre,

Là le courroux ne peult non plus durer
Ferme que l'ancre en tourmente asseurer
La nave estant fichée dedans du sable,
Qui ne tient coup, et ne demeure stable.

Il ne dit pas mal, ny de mauvaise grace, l'ancre fichée dedans le sable, pour signifier la foible tenue de la raison, qui ne demeure pas fichée et ferme, ains par la lascheté et molle delicatesse de l'ame, laisse aller son jugement: et n'est pas loing aussi de celle comparaison ce que dit un autre,

Comme une nave attachée au rivage,
Venu le vent rompt tout chable et cordage.

Car il appelle chable et cordage le jugement de la raison qui resiste à l'acte deshonneste, lequel vient à se rompre par l'impetuosité de la passion, comme d'un vent violent: car, à dire la verité, l'intemperance est poulsée par cupiditez à pleines voiles de-

[1] Fragment d'Euripide, de la Tragédie de Chrysippus qui n'existe plus. C.

dans les voluptez, et luy mesme s'y dresse, et s'y accommode: mais l'incontinent y va, par maniere de dire, de travers, desirant s'en retirer, et repoulser la passion qui l'attire, mais à la fin il se laisse couler et tomber en l'acte deshonneste, ainsi que Timon le donne à entendre par ces vers dont il picquoit Anaxarchus,

D'Anaxarchus hardie et permanente
La force estoit comme un chien impudente,
Où que ce fust qu'il se voulust jetter :
Mais malheureux, comme j'oy raconter,
Il se jugeoit, pource que sa nature
A volupté encline oultre mesure
(Dont la plus part de ces sages ont peur)
Le retiroit arriere de son cœur.

Car ny le sage n'est continent, mais temperant : ny le fol incontinent, mais intemperant, par ce que le temperant se plaist et delecte des choses belles et honnestes, et l'intemperant ne se fasche et desplaist pas des deshonnestes : parquoy l'incontinence convient proprement et ressemble à une ame sophistique, qui a bien l'usage de la raison, mais si imbecille qu'elle ne peult pas perseverer et demourer ferme en ce qu'elle a une fois jugé estre le devoir.

XIV. Voila doncques les differences qu'il y a entre l'intemperance et l'incontinence, et aussi entre la temperance et la continence : car le remors, le regret, et le contre-cœur n'ont point encore abandonné la continence, là où en l'ame temperante

tout

tout est applany : il n'y a rien emeu qui batte [1], tout y est sain, de sorte que qui verroit l'obeïssance grande, et la tranquillité merveilleuse, dont la partie irraisonnable est unie et incorporée avec la raisonnable, il pourroit dire,

Alors le vent avoit de tout cedé,
Et luy estoit le calme succedé
Sans nulle haleine, ayant des mers profondes
Dieu appaisé totalement les ondes [2].

Ayant la raison assopy les excessifs, furieux et forcenez mouvements des cupiditez et passions, et celles dont la nature a necessairement besoing, les ayant rendues tellement souples et obeïssantes, amies, et secondantes toutes les intentions et toutes les volontez de la raison, que ny elles ne courent devant, ny ne demourent derriere, ny ne font desordre quelconque par aucune desobeïssance,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

Ce qui confirme le dire de Xenocrates touchant ceulx qui prennent à bon esciant l'estude de la philosophie, que seuls ils font volontairement ce que les autres font malgré eulx pour la crainte des loix, s'abstenans de satisfaire à leurs appetits desordonnez pour la doute des peines, comme les chiens pour la peur des coups de baston, et le chat pour le bruit, ne regardans seulement qu'au danger de la peine.

XV. Or qu'il y ait en l'ame sentiment d'une telle fermeté et resistance à l'encontre des cupiditez,

[1] Le cœur bat dans les émotions.
[2] Homère Odyssée, liv. 12, v. 169.

comme s'il y avoit quelque chose qui les combattist, et qui leur feist teste, il est bien evident: toutefois il y en a qui maintiennent, que la passion n'est point chose differente ny diverse de la raison, et que cela qui se sent n'est point un combat de deux diverses choses, ains changement d'une seule [1], qui est la raison, mais que nous ne nous apparcevons pas de ce changement, à cause de sa soudaineté, ne considerans pas ce pendant, que c'est un mesme subject de l'ame, laquelle de sa nature sçait convoitter, et se repentir, se courroucer et avoir peur, qui tend à faire chose deshonneste attirée par la volupté, et à l'opposite aussi s'en retient par crainte de la peine: car il est certain, que cupidité, crainte, et autres semblables passions, sont opinions perverses, et mauvais jugements qui s'impriment non en diverses parties de l'ame, ains en celle qui est la principale, c'est à sçavoir le discours de la raison, de laquelle les passions sont inclinations, consentements, appetitions, mouvements, et operations brief qui se changent legerement en peu d'heure, et dont l'impetuosité et vehemence violente est fort dangereuse, à cause de l'imbecilité et inconstance de la raison, ne plus ne moins que les courses des petits enfants.

XVI. Mais le discours de ses oppositions là premierement est contraire à l'evidence notoire, et au sens commun, car il n'y a personne qui en soy

[1] Ce sentiment étoit le vrai; et Plutarque le combat vivement, tant il étoit éloigné des véritables principes sur la nature de l'homme et sur les opérations de l'ame.

mesme ne sente une mutation de concupiscence en jugement, et à l'opposite aussi, de jugement en concupiscence : et voyons que l'amant ne cesse point d'aimer, encore qu'en son entendement il discoure et juge, qu'il se faille departir de l'amour, et luy resister, ny derechef aussi ne sort il point du discours et du jugement, quand il se lasche et laisse aller à sa cupidité, ains lors que par la raison il combat à l'encontre de sa passion, il est encore actuellement en la passion : et semblablement à l'heure mesme qu'il se laisse vaincre de la passion, il void et cognoist par le discours de la raison, le peché qu'il commet : de maniere que ny par la passion il ne perd point la raison, ny par la raison il n'est point delivré de la passion, ains bruslent tantost en un costé, et tantost en l'autre, il demeure neutre, mestoyen et commun entre les deux. Mais ceulx qui estiment, que la principale partie de l'ame soit maintenant la cupidité, maintenant le discours qui s'oppose à la cupidité, ressemblent proprement à ceulx qui vouldroient dire, que le veneur et la beste sauvage ne fussent pas deux, ains un tout seul corps qui se changeast tantost en une beste, et tantost en un veneur : car, et ceulx là en chose toute evidente ne verroient goutte, et ceulx-cy parlent contre leur propre sentiment, attendu qu'ils sentent realement et de faict en eulx-mesmes, non une mutation d'un en deux, mais un estrif et combat de deux l'un contre l'autre. Pourquoy doncques (disent ils) ce qui delibere, et qui consulte en nous n'est-il aussi bien double, ains est simple et seul?

C'est bien allegué, respondrons-nous, mais l'evenement et l'effect en est tout different : car ce n'est pas la prudence de l'homme qui combat contre soymesme, ains se servant d'une mesme puissance, et faculté de ratiociner, elle touche divers arguments : ou plus tost, dirons-nous, c'est un mesme discours employé en divers subjects et matieres differentes : et pourtant n'y a il point de douleur, ny de regret aux discours qui sont sans passion, ny ne sont point les consultans forcez de retenir une des parties contraires, contre leur propre volonté, si ce n'est que d'adventure il n'y ait secrettement quelque passion attachée à l'une des parties, comme qui adjousteroit soubs main quelque chose à l'un des bassins de la balance : ce qui advient bien souvent, et lors ce n'est pas le discours de la ratiocination qui se contrarie à soy-mesme, ains est quelque passion secrette qui repugne à la ratiocination : comme quelque ambition, quelque emulation, quelque faveur, quelque jalouzie, ou quelque crainte contrevenant au discours de la raison : et il semble que ce soient deux discours qui de paroles se combattent l'un contre l'autre, ainsi qu'il appert clairement par la sentence de ces vers d'Homere,

Honte ils avoient du combat rejetter
Le refusant, et peur de l'accepter [1].

Et de ces autres,

Souffrir la mort est chose douloureuse,
Mais renommée on acquiert glorieuse :

[1] Iliade, liv. VII, v. 93.

Craindre la mort est une lascheté,
Mais il y a à vivre volupté.

XVII. Voila pourquoy au jugement des procès les passions qui s'y coulent, sont ce qui les fait longuement durer : et au conseil des princes et des roys, ceulx qui y parlent en faveur de quelque partie, ne le font pas, ny ne defendent pas l'une des sentences pour la raison, ains se laissent traverser à quelque passion contre le discours de l'utilité. C'est pourquoy ès citez qui sont gouvernées par un senat, les magistrats qui seient en jugement ne permettent pas aux orateurs et advocats d'emouvoir les affections : car le discours de la raison n'estant empesché d'aucune passion, tend directement à ce qui est bon et juste : mais s'il s'y met quelque passion à la traverse, alors le plaisir ou desplaisir y engendre combat et dissension à l'encontre de ce que lon juge estre bon. Qu'il soit ainsi, pourquoy est-ce, qu'aux disputes de la philosophie on ne voit point que les uns soient amenez avec douleur et regret par les autres en leurs opinions ? Ains Aristote mesme, Democritus et Chrysippus ont depuis reprouvé quelques advis qu'ils avoient approuvez, sans regret ne fascherie quelconque, mais plus tost avec plaisir, pource qu'en la partie speculative de l'ame, il n'y a aucune contrarieté de passions, à cause que la partie irraisonnable de l'ame se repose et demeure quoye sans curieusement s'ingerer de s'en entremesler.

XVIII. Ainsi le discours de la ratiocination, aussi tost que la verité luy apparoist, encline volontiers

en celle part, et abandonne le mensonge, d'autant qu'en luy est, non ailleurs, la faculté de croire ou descroire, là où les conseils et deliberations d'affaires, les jugements et arbitrages, pour la plus part estans pleins de passions, rendent le chemin malaisé, et donnent bien de la peine à la raison, qui est arrestée et empeschée par la partie irraisonnable de l'ame, qui luy resiste, en luy mettant au devant quelque plaisir, ou quelque crainte, ou quelque douleur, ou cupidité, dequoy le sentiment est le juge, touchant à l'une et à l'autre partie: car si bien l'une surmonte, elle ne deffait pas pour cela l'autre, ains la tire à soy malgré elle par force, comme celuy qui se tanse et reprent soy-mesme, pour estre amoureux, use du discours de la raison contre sa passion, estans tous les deux ensemble actuellement dedans son ame, ne plus ne moins que si avec la main il reprimoit et repoulsoit l'autre partie enflammée d'une fievre de passion, sentant les deux parties realement se battans l'une contre l'autre dedans soy-mesme: là où ès disputes et inquisitions non passionnées, telles que sont celles de l'ame speculative et contemplative, si les deux parties se trouvent egales, il ne se fait point de jugement, ains y a une irresolution, qui est comme une pause et un arrest de l'entendement ne pouvant passer outre, ains demourant suspendu entre deux contraires opinions: et s'il advient qu'il encline en l'une des opinions, la plus forte dissoult l'autre, sans qu'elle en devienne marrie, ny qu'elle en conteste obstineement contre l'opinion. Brief là où il y

a un discours et une ratiocination qui semble contrarier à l'autre, ce n'est pas que lon sente deux divers subjects, mais un seul en diverses apprehensions et imaginations.

XIX. Mais quand la partie brutale combat à l'encontre de la raisonnable, estant telle qu'elle ne peult ny vaincre ny estre vaincue sans regret et douleur, incontinent ceste bataille divise l'ame en deux, et rend ceste diversité toute evidente et manifeste. Si ne cognoit on pas seulement à ce combat qu'il y a difference entre la source de la passion, et celle de la raison, mais aussi à ce qui s'en ensuit, par ce que lon peult aimer un gentil enfant et bien né à la vertu, et en aimer aussi un mauvais et dissolu. Et se peult faire que lon use de courroux injustement à l'encontre de ses propres enfans, ou de ses peres et meres, et que lon en use aussi justement pour ses enfans, et pour ses peres et meres à l'encontre des ennemis et des tyrans : et comme là se sent manifestement le combat et la difference de la passion d'avec le discours de la raison, aussi la sent on icy de l'obeïssance et de la suitte de la passion qui se laisse conduire et mener à la raison. Comme, pour exemple, il advient souvent qu'un homme de bien espouse une femme selon les loix, en intention de l'honorer et de vivre avec elle justement et honestement : mais puis après, la longue conversation par laps de temps y ayant imprimé la passion d'amour, il apperçoit en son entendement, qu'il la cherit et l'aime plus tendrement qu'il n'avoit proposé du commancement. Et les jeunes gens qui ren-

contrent des maistres et precepteurs gentilz, les suivent et les caressent du commancement pour l'utilité qu'ils en reçoivent, mais par traict de temps puis après, ils les aiment cordialement: et au lieu qu'ils leur estoient familiers et assidus disciples seulement, ils en deviennent amoureux. Autant en advient il envers les magistrats, envers les voisins, et envers les alliez : car du commancement nous hantons avecques eulx civilement et par obligation de quelque honesteté : mais puis après nous ne nous donnons garde, que nous les aimons cherement, venant la raison à persuader et y attirer la partie de l'ame qui est le subject des passions. Et celuy qui a dit le premier ce propos,

Il y a deux hontes, l'une louable,
L'autre fardeau qui les maisons accable,

ne monstre il pas manifestement, qu'il avoit en soy mesme souvent experimenté, que ceste passion luy avoit, par dilayer contre raison, et differer de jour à autre, ruiné ses affaires et fait perdre de belles occasions?

XX. Ausquelles preuves ces Stoïques icy se rendans pour l'evidence manifeste qu'il y a, appellent honte *vergongne*, et volupté *joye*, et peur *circonspection* : en quoy on ne les sçauroit pas justement reprendre de ces deguisemens là de noms honestes, prouveu qu'ils appellassent les mesmes passions, quand elles se rengent à la raison de ces honestes-là : et quand elles y repugnent et la forcent, de ces fascheux icy. Mais quand estans con-

vaincus par larmes qu'ils espandent, par tremblemens de leurs membres, par changement de couleur, ils appellent au lieu de douleur et de peur, je ne sçay quelles morsures et contractions, et qu'ils disent au lieu de cupidité promptitude, pour cuider diminuer l'imperfection de leurs passions, il semble qu'ils inventent et mettent en avant des justifications plus apparentes que vrayes, et sophistiques, non pas philosophiques, cuidans pour neant s'exempter et esloigner des choses par les changemens et desguisemens des noms, et toutefois eulx-mesmes appellent encore ces joyes-là, ces promptitudes de volonté, ces circonspections retenues, *Eupathies*, c'est-à-dire, bonnes affections ou droittes passions, et non pas impassibilitez, usans en cest endroit des noms ainsi comme il appartient.

XXI. Car il se fait alors une droitture de passions, quand le discours de la raison vient, non à abolir et oster du tout les passions, mais à les regler et bien ordonner en ceulx qui sont sages : mais les vicieux et incontinens, que leur advient il, quand ils ont jugé qu'il leur fault aimer pere et mere, au lieu d'une amie ou d'un amy? Ils ne peuvent venir à bout de le faire : et au contraire, s'ils ont jugé qu'il leur faille aimer une courtisane ou un flatteur bouffon, ils les aiment incontinent. Or si c'estoit une mesme chose que la passion et le jugement, il fauldroit que aussi tost comme lon auroit jugé, qu'il seroit besoing d'aimer ou de haïr, que l'aimer ou le haïr s'en ensuivist incontinent : mais au contraire, tout au rebours advient, par

ce que la passion s'accorde bien avec quelques jugements, et à d'autres elle repugne : parquoy eulx-mesmes forcez par la verité des choses, disent bien que toute passion n'est pas jugement, ains seulement celle qui emeut l'appetition forte et vehemente, confessans par-là, que ce sont choses diverses en nous, celle qui juge, et celle qui souffre, c'est à dire, qui reçoit les passions, comme ce qui remue et ce qui est remué. Chrysippus mesme en plusieurs passages definissant que c'est patience et continence, il dit, que ce sont habitudes aptes et idoines à suivre l'election de la raison : par où il monstre evidemment, qu'il est contraint de confesser et advouer, que c'est autre chose en nous ce qui suit en obtemperant, ou qui repugne en n'obtemperant pas, que ce qui est suivy, ou non suivy.

XXII. Et quant à ce qu'ils tiennent que tous pechez sont egaux, et toutes faultes egales, il n'est pas maintenant temps ne lieu à propos pour le refuter : mais bien diray-je en passant, que en la plus part des choses ils se trouveront repugner et resister à la raison, contre l'apparence et evidence toute manifeste : car toute passion selon eulx est faulte, et tous ceulx qui se deuillent, ou qui craignent, ou qui appetent, faillent. Or y a il certainement de grandes differences entre les passions selon plus et moins : car qui diroit que la peur de Dolon fust egale à celle d'Ajax, qui regardoit tousjours derriere luy, et se retiroit au petit pas d'entre les ennemis,

L'un des genoux avanceant de peu l'autre,
comme dit Homere[1] : et entre la douleur de Platon pour la mort de Socrates, et celle d'Alexandre pour la mort de Clytus, qui s'en voulut tuer luy mesme? Car les douleurs et regrets croissent infiniement quand c'est contre toute apparence de raison, et l'accident est bien plus grief et plus angoisseux quand il advient tout au rebours de l'esperance: comme, pour exemple, si un pere qui s'attendoit de veoir son fils advencé en honneur et credit entend dire qu'il est en prison, là où on luy donne la gehenne fort estroit, ainsi que Parmenion entendit de son fils Philotas. Et qui diroit que le courroux de Nicocreon à l'encontre de Anaxarchus ait esté pareil à celuy de Magas à l'encontre de Philemon, tous deux ayans esté injuriez et oultragez de paroles par eulx? car Nicocreon feit piler et briser Anaxarchus avec des pilons de fer dedans un mortier: et Magas commanda au bourreau d'appliquer le tranchant de l'espée nue sur le col de Philemon, sans luy faire autre mal, et puis le laisser aller[2].

XXIII. C'est pourquoy Platon appelle l'ire et le courroux les nerfs de l'ame, pour donner à entendre qu'ils se peuvent lascher et roidir: pour repoulser ces objections là, et autres semblables, ils disent que ces tensions et roidissemens là des passions ne se font pas par jugement, attendu qu'il y a faulte en toutes, mais que ce sont certaines pointures

[1] Iliade XI, 546.

[2] Voyez le traité, *Comment il fault refrener la colere*. Ch. XVIII. C.

d'aiguillons, et certaines contractions et dilatations qui reçoivent plus ou moins par raison : et toutefois encore y a il difference quand aux jugemens, par ce que les uns jugent que la pauvreté n'est pas mal, et les autres tiennent que c'est un bien grand mal, et les autres encore plus, jusques à se jetter du hault des rochers dedans la mer, pour en eschapper. Les uns tiennent que la mort est mal, en ce qu'elle nous prive de la fruition du bien : les autres disent, qu'il y a soubs la terre des maulx eternels, et des punitions horribles. Et la santé aucuns l'aiment comme chose utile, et qui est selon nature : aux autres il semble, que c'est le souverain des biens, tellement que sans elle les richesses ne servent de rien, ny les enfans, ny les estats, non pas.

[1] La royaulté, qui l'homme egale à dieu.

voire jusques à dire, que les vertus mesmes ne servent de rien, et sont inutiles, si elles ne sont accompagnées de la santé : de sorte qu'il appert, que aux jugemens mesmes on erre plus et moins : mais il n'est pas maintenant à propos de refuter cela, seulement fault-il de-là prendre ce qu'ils confessent eulx-mesmes, qu'il y a une partie du jugement qui est irraisonnable, en laquelle ils tiennent que se forme la passion plus grande et plus vehemente, contestans de voix et de parole, et ce pendant confessans de faict la chose à ceulx qui maintiennent,

[1] Ce vers est tiré du *Pæan* d'Ariphron, sur la Santé, qu'Athénée rapporte en entier. Liv. XV, p. 702.

que la partie qui reçoit les passions de l'ame est differente de celle qui juge et qui discerne.

XXIV. Et Chrysippus en son livre qu'il a intitulé *Anomologie* [1], après qu'il a dit, que la cholere est aveugle, et qu'elle nous empesche de voir bien souvent ce qui est tout evident, et qu'elle offusque et se met au devant de ce que lon sçait parfaittement, un peu après il dit : « Car les pas« sions qui surviennent chassent du tout hors le dis« cours de la raison : et comme si lon estoit d'au« tre advis, ils poulsent l'homme à faire de con« traires actions ». Puis il allegue le tesmoignage de Menander,

O moy chetif helas, en ce temps là
Que je choisy non cecy, mais cela !
En quel endroit de toute ma personne
Estoit logé ce qui en moy raisonne?

Et passant encore plus oultre : « Comme ainsi soit, « dit-il, que l'animal raisonnable soit né pour en « toutes choses user de la raison, et se gouverner « par icelle, nous la rejettons neantmoins en ar« riere par une autre plus violente force » : confessant bien clairement en ces termes, ce qui advient du debat de la passion à l'encontre de la raison : car ce seroit une mocquerie, comme dit Platon, de dire qu'un fust meilleur et puis après pire que soymesme, ou qu'il fust maistre et maistrisé tout ensemble de soy-mesme, si ce n'estoit pour ce que naturellement un chascun de nous est double, et qu'il

[1] Ou plutôt Anomalie.

a en soy une partie meilleure et une autre pire, ainsi celuy qui rend la pire partie subjette et obeïssante à la meilleure, est continent, et meilleur que soy-mesme: mais celuy qui souffre que la partie brutale et irraisonnable de son ame commande, et aille devant celle qui est plus noble et meilleure, celuy-là est incontinent et pire que soy-mesme, faisant contre nature, d'autant que selon nature il est raisonnable que la raison qui est divine marche devant, et commande à la partie sensuelle et brutale, qui prent sa naissance du corps mesme, et auquel elle ressemble, de sa propriété participant ou pour mieulx dire estant pleine des passions du corps mesme, auquel elle est adjointe: ainsi que tesmoignent et declarent tous ses mouvemens qui ne tendent qu'à toutes choses materielles et corporelles, et qui prennent leurs roidissemens ou relaschemens des mutations du corps.

XXV. Voila pourquoy les jeunes hommes sont prompts, hardis, et en leurs appetits bouillans, jusques à en estre presque furieux, pour la quantité et chaleur de leur sang: et des vieux, au contraire, la source de concupiscence, qui est au foye, s'estaint, et devient foible et imbecille, et à l'opposite, la raison vient en force et vigueur, d'autant que la partie sensuelle et passionnée vient à s'amortir avec le corps: et c'est cela mesme qui dispose la nature des bestes sauvages à diverses passions, car ce n'est point pour droittes ou perverses, bonnes ou mauvaises opinions qu'elles aient, que les unes sont incitées à faire effort, et se mettre en defense contre

quelque peril qui se presente, et les autres sont si esprises de peur et de frayeur, que lon ne les sçauroit jamais asseurer, ains les forces qui sont au sang, aux esprits et en tout le corps, font les diversitez et differences des passions qui sourdent et germent de la chair, comme de leur source et racine. Mais en l'homme que le corps se meuve et seuffre quand et les eslans des passions, on l'apperçoit evidemment par la couleur pasle en frayeur, par la rougeur de visage, par le tremblement des jambes, le battement du cœur en cholere : et au contraire aussi, par les espanouissemens et eslargissemens du visage, quand l'homme est en esperance de quelques voluptez : là où quand l'esprit et l'entendement se meut seul sans passion, alors le corps se repose et demeure quoy, n'ayant communication ny participation quelconque avec la partie qui entend et qui discourt : ou s'il se met à penser quelque proposition de mathematique ou d'autre science speculative, il n'y appelle pas seulement pour adjoinct la partie irraisonnable, tellement que par là mesme il appert clairement, que ce sont deux parties differentes en facultez et en puissance.

XXVI. En somme, de toutes les choses qui sont au monde, comme eulx mesmes le disent, et comme il est aussi tout evident, les unes sont regies et gouvernées par habitude, les autres par nature : les unes par l'ame sensuelle et irraisonnable, les autres par celle qui a la raison et l'entendement : dequoy l'homme est en tout participant, et né avec toutes ces differences : car il est contenu par habitude, et

nourry par nature, et use de raison et d'entendement : ainsi a il sa part de ce qui est irraisonnable : et est née avec luy, non venue ny introduitte d'ailleurs, la source et cause primitive des passions, laquelle par consequent luy est necessaire : et pource ne la fault pas oster ny deraciner du tout, ains seulement la cultiver, la regir et gouverner. Pourtant, ne fault-il pas, que la raison face comme jadis feit Lycurgus, le roy de Thrace, qui feit coupper les vignes pour autant que le vin enyvroit : ny ne fault pas qu'elle retrenche tout ce qu'il y peult avoir de profitable en la passion, avec ce qu'il y a de dommageable : ains fault qu'elle face comme le bon dieu, qui nous a enseigné l'usage des bonnes plantes et arbres fruictiers, c'est de resequer ce qu'il y a de sauvage, et oster ce qu'il y a de trop, et au demourant cultiver ce qu'il y a d'utile : car ceulx qui craignent de s'enyvrer, ne respandent pas le vin en terre : ny ceulx qui craignent la violence de la passion, ne l'ostent pas du tout, ains la temperent, comme lon domte bien la fierté des bœufs et des chevaux, pour les garder de regibber et de sauter : aussi le discours de la raison se sert des passions quand elles sont bien domtées et bien duittes à la main, sans enerver, ny du tout coupper à la racine, la partie de l'ame qui est née pour seconder et servir.

Le cheval est pour servir à la guerre :
Pour la charue à labourer la terre
Il fault le bœuf : le daulphin court volant
Jouxte la nef en pleine mer cinglant :

Au

Au fier sanglier, qui de tuer menace,
Fault un levrier hardy qui le terrace :

ce dit Pindare : mais l'entretenement des passions est encore bien plus utile que toutes ces bestes là, quand elles secondent la raison, et servent à roidir les vertus, comme l'ire moderée sert à la vaillance, la haine des meschans sert à la justice, l'indignation à l'encontre de ceulx qui indignement sont heureux, car leur cœur eslevé de folle arrogance et insolence à cause de leur prosperité a besoing d'estre reprimé, et n'y a personne qui voulust, encore qu'il se peust faire, separer l'indulgence de la vraye amitié ou l'humanité de la misericorde, ny le participer aux joyes et aux douleurs de la vraye bienveuillance et dilection.

XXVII. Et s'il est ainsi, comme il est, que ceulx qui voudroient chasser amour du tout à cause du fol amour, erreroient grandement, aussi peu feroient bien ceulx, qui pour l'avarice, qui est convoitise d'avoir, voudroient estaindre, et blasmeroient toute cupidité, et feroient ne plus ne moins, que ceulx qui voudroient empescher que lon ne courust, pource que lon choppe quelquefois en courant, et que lon ne tirast jamais de l'arc, pource que lon fault aucunefois à donner au blanc, et comme si quelqu'un ne vouloit jamais ouïr chanter, pour autant que le discorder luy desplairoit : car ainsi comme la musique ne fait pas l'harmonie de l'accord, en ostant le bas et le hault de la voix, ny la medecine ne ramene

pas la santé ès corps en ostant le chaud et le froid, mais en les temperant et meslant ensemble par bonne proportion, ains est il quant à ce qui est louable ès meurs, quand par la raison il y a une mediocrité et moderation emprainte ès facultez et mouvemens des passions, parce que l'excessive joye, l'excessive douleur et tristesse, ressemblent à la fievre et inflammation du corps, non pas la joye ny la tristesse simplement. Voilà pourquoy Homere dit sagement,

L'homme de bien n'a jamais trop de peur,
Ny pour effroy ne change de couleur.

Car il n'oste pas la peur simplement, mais l'excessive peur, à fin que lon ne pense pas que la vaillance soit une folie desesperée, ny que l'asseurance soit temerité.

XXVIII. Ainsi fault il aux voluptez retrencher la trop vehemente cupidité, et ès vengeances la trop grande haine des meschans : et qui le fera ainsi, se trouvera non point indolent, mais temperant, et juste, non point cruel : là où si lon oste de tout point entierement les passions, encore qu'il fust possible de le faire, on trouvera que la raison en plusieurs choses demourera trop lasche et trop molle, sans action, ne plus ne moins qu'un vaisseau branlant en mer, quand le vent luy default. Ce que bien entendans les legislateurs ès establissemens de leurs loix et polices, y meslent des emulations et jalousie des citoyens, les uns sur les autres, et contre les ennemis ils aguisent la force du courage : et la vertu

militaire, avec des tabourins et trompettes, les autres avec des flustes et semblables instrumens de musique. « Car non seulement en la poësie, comme dit « Platon, celuy qui sera espris et ravy de l'inspiration « des muses fera trouver tout autre ouvrier, quelque « laborieux, exquis et diligent qu'il soit, digne d'es- « tre mocqué » : mais aussi ès combats l'ardeur affectionnée et divinement inspirée est invincible, et n'y a homme qui la peust soustenir : c'est une fureur martiale que Homere dit que les dieux inspirent aux hommes belliqueux,

Parlé qu'il eut, de grand force il enfla
Le coeur du roy, que dedans il souffla.

Et cest autre

Il fault qu'il soit assisté d'un des dieux,
Qu'il est si fort au combat furieux.

Adjoustant au discours de la raison comme un aguillon et une voitture de la passion qui la poulse, et qui la porte.

XXIX. Et nous voyons que ces Stoïques icy, qui rejettent tant les passions, incitent bien souvent les jeunes gens avec louanges, et bien souvent les tansent de bien severes paroles et aigres reprehensions, à l'un desquels est adjoinct le plaisir, et à l'autre le desplaisir, par ce que la reprehension apporte repentance et vergongne, dont l'une est comprise soubs le genre de douleur, et l'autre soubs le genre de crainte : aussi usent ils de ceulx là principalement aux corrections et reprehensions. C'est pourquoy Diogenes un jour que lon louoit haulte-

ment Platon, « Et que trouvez vous, dit-il, de si « grand et si digne en ce personnage, veu qu'en si « long temps qu'il y a qu'il enseigne la philosophie, « il n'a encore fasché personne »? car les sciences mathematiques ne sont pas si proprement les anses de la philosophie, comme souloit dire Xenocrates, comme le sont les passions des jeunes gens, c'est à sçavoir la honte, la cupidité, la repentance, la volupté, la douleur, l'ambition, ausquelles passions la raison et la loy venans à toucher avec une touche discrette et salutaire, remet promptement et efficacement le jeune homme en la droitte voye, tellement que le pædagogue Laconien respondit très-bien, quand il luy dit, « Qu'il feroit que l'enfant « qu'on luy bailloit à gouverner se resjouiroit des « choses honnestes, et se fascheroit des deshon- « nestes » : qui est la plus belle et la plus magnifique fin, qui sçauroit estre de la nourriture et education d'un enfant de bonne et noble maison.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DU VICE ET DE LA VERTU.

Le bonheur vient du cœur de l'homme. II. *Il est heureux avec la vertu, malheureux avec le vice.* III. *Jour et nuit le vice le poursuit.* V. *Point de plaisir avec le vice. Il n'y a de joie que dans le contentement et la tranquillité de l'ame.* VI. *Richesses, opulence, magnificence, rien ne sert à l'homme si ses passions ne sont pas soumises, s'il ne vit pas sans crainte et sans sollicitude.* VII. *Au contraire riche ou pauvre, grand ou petit, l'homme sage et honnête est toujours et par-tout heureux.*

DU VICE ET DE LA VERTU[1].

Il semble que ce soient les habillemens qui eschauffent l'homme, et toutefois ce ne sont ils pas qui l'eschauffent, ne qui luy donnent la chaleur, par ce que chascun d'iceulx vestemens à par soy est froid, de maniere que quand on est en fievre et en chaud mal, on aime à changer souvent de draps et de couverture, pour se refreschir : mais l'habillement enveloppant le corps, et le tenant joinct et serré, arreste et contient la chaleur au dedans, que l'homme rend de soy-mesme, et empesche qu'elle ne se respande parmy l'air. Cela mesme estant ès choses humaines trompe beaucoup de gens, lesquels pensent s'ils sont logez en belles et grandes maisons, s'ils possedent grand nombre d'esclaves, et qu'ils amassent grosse somme d'or et d'argent, qu'ils en vivront joyeusement : là où le vivre doulcement et joyeusement ne procede point du dehors de l'homme, ains au contraire l'homme despart et donne à toutes choses qui sont autour de luy joye et plaisir, quand son naturel et ses meurs au dedans sont bien composez, par ce que c'est la fonteine et source vive, dont tout ce contentement procede.

[2] La maison est à veoir plus honorable,
Où il y a tousjours feu perdurable.

[1] Ce petit Traité est excellent pour la beauté, la sagesse, la vérité et la force des préceptes.

[2] Vers d'Homère dans une épigramme. C.

II. Aussi les richesses sont plus aggreables, la gloire a plus de lustre et de splendeur, et l'authorité apporte plus de contentement si la joye interieure de l'ame y est conjointe, attendu que l'homme supporte et la pauvreté, et le bannissement de son païs, et la vieillesse plus patiemment et plus aiseement, si de luy mesme il a les meurs doulces, et le naturel debonnaire. Car tout ainsi comme les senteurs des espiceries et des parfums rendent les haillons mesmes tous deschirez, bien odorans: et au contraire, de dessoubs le riche et precieux habillement du duc Anchise il sortoit une bouë de bien mauvaise odeur, ainsi que dit le poëte,

Son vestement, qui de fin lin estoit [1]
Bouë d'odeur puante degouttoit.

Aussi avec la vertu toute façon de vivre est doulce et aisée : au contraire, le vice rend les choses qui sembloient autrement grandes, honorables et magnifiques, fascheuses et desplaisantes, quand il est meslé parmy, comme tesmoignent ces vers,

Tel au dehors en public semble heureux,
Qui porte ouverte au dedans malheureux
Se trouve : en tout sa femme est la maistresse,
Elle commande, elle tanse sans cesse :
Il a plusieurs causes de se douloir,
Je n'en ay point qui force mon vouloir [2].

[1] Vers de Sophocle dans le Laocoon, tragédie perdue. Ce fragment se trouve plus au long dans Denys d'Halicarnasse. Antiquités Romaines. L. I, Ch. 48. c.

[2] Ce dernier vers n'est point dans le texte. c.

III. Et toutefois, encore est il plus aisé de se desfaire d'une mauvaise femme, prouveu que lon soit homme, et non pas esclave : mais il n'y a point de divorce avec son propre vice, ny moyen d'en estre exempt, delivré de toutes fascheries, pour demourer en repos à par soy, en luy escrivant un petit libelle de repudiation, ains adhere tousjours aux entrailles de celuy qui s'en est une fois emparé, luy demourant attaché jour et nuict,

[1] Sans torche ardente en cendres le reduit,
Et à vieillesse avant temps le conduit.

C'est un fascheux compagnon par les champs, par ce qu'il est presumptueux, et ne fait que mentir; mauvais à la table, parce qu'il est friand et gourmand : ennuyeux au lict, pource que de soucy, d'ennuy, et de jalousie il rompt le sommeil, et engarde de dormir : car le sommeil est le repos du corps à ceulx qui dorment, et à l'opposite ce n'est que frayeur et trouble de l'ame pour les songes espouventables qu'ont ceulx qui sont espris de superstition ;

Si je m'endors quand mes ennuys me tiennent,
Je suis perdu des songes qui me viennent.

ce dit quelqu'un : autant en font les autres vices, comme l'envie, la peur, la cholere, l'amour, et l'incontinence.

IV. Car tant que le jour dure le vice regardant au dehors, et se composant au gré des autres, a quelque honte, et couvre ses passions, ne se laissant pas

1 Hésiode : Travaux et jours, v. 705.

du tout aller à ses appetits desordonnez, ains y resistant et contestant quelquefois : mais en dormant, estant eschappé de la crainte des loix et de l'opinion du monde, et se trouvant arriere de toute crainte et de toute honte, alors il remue toute cupidité, il resveille sa malignité, il desploye son intemperance, il s'efforce d'habiter charnellement avec sa propre mere, comme dit Platon, il mange des viandes abominables, et n'y a chose vilaine dont il s'abstienne, employant et executant sa mauvaise volonté en tout ce qui luy est possible, par illusions et imaginations de songes, qui se terminent, non en aucune volupté ny jouissance de sa malheureuse cupidité, ains seulement à esmouvoir, exciter, et irriter d'avantage ses passions et maladies secrettes.

V. En quoy doncques gist et consiste le plaisir du vice, s'il est ainsi qu'il ne soit jamais sans ennuy, sans peur, et sans soucy, s'il n'est jamais content, s'il est tousjours en trouble, et jamais en repos ? Car il fault que la bonne complexion et saine disposition du corps donne lieu et naissance aux voluptez de la chair : et au regard de l'ame, il n'y peult avoir joye certaine ny contentement, si tranquillité d'esprit, constance et asseurance n'en ont posé le fondement, et n'y ont apporté un calme, sans aucune apparence de tempeste ny de tourmente, ains s'il y a quelque esperance qui luy rie, ou quelque delectation qui le chattouille, incontinent soing et sollicitude perce, qui comme une nuée vient à brouiller et troubler toute la serenité du beau temps.

VI. Amasse force or, assemble de l'argent, edi-

fie de belles galeries, emply toute une maison d'esclaves, et toute une ville de tes debteurs : si tu n'applanis les passions de ton ame, si tu n'appaises ta cupidité insatiable, et que tu ne te delivres toymesme de toute crainte et toute sollicitude, c'est autant comme si tu versois du vin à un qui auroit la fievre, ou si tu donnois du miel à un qui auroit un flon [1] ou la maladie qui s'appelle *cholere*, et si tu apprestois force viande et bien à manger, à qui auroit un grand flux de ventre, et une dysenterie telle qu'il ne pourroit rien digerer, ny retenir viande aucune, et à qui la viande mesme apporteroit corruption encore plus grande. Ne vois tu pas que les malades ont à contre-cœur et rejettent les plus delicates et plus exquises viandes qu'on leur sçauroit presenter, et qu'on s'efforce de leur faire prendre ? puis quand la bonne temperature du corps leur est retournée, les esprits nets, le sang doulx, et la chaleur moderée et familiere ils sont bien aises, et ont à plaisir de manger du pain tout sec avec du fourmage, ou un peu de cresson.

VII. La raison apporte une telle disposition à l'ame : et seras alors content de ta fortune, quand tu auras bien appris que c'est que la vraye honesteté, et que c'est que la bonté : tu auras pauvreté en delices, et seras veritablement roy, n'aimant pas moins la vie privée et retirée loing de charges

[1] Flon, c'est le cholera-morbus sec, maladie fort commune dans les pays chauds, et qui est très-rare dans nos climats.

et d'affaires, que celle de ceulx qui ont les grandes armées et les grands estats à gouverner : et quand tu auras profité en la philosophie, tu vivras par tout sans desplaisir, et sçauras vivre joyeusement en tout estat. La richesse te resjouira, d'autant que tu auras plus de moyen de faire du bien à plusieurs : la pauvreté, d'autant que tu auras moins de soucy : la gloire, d'autant que tu te verras honoré : la basse condition, d'autant que tu en seras moins envié.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ.

QUE LA VERTU S'ENSEIGNE ET S'APPREND.

La vertu seroit-elle la seule chose que l'homme ne pût pas apprendre ? II. *On ne fait rien de bien sans l'avoir appris.* III. *Bonne leçon de Diogène.* IV. *Il faut apprendre dès la jeunesse.* V. *Utilité des maîtres.* VII. *Sage réponse d'un maître de Lacédémone.* VIII. *C'est une folie de dire qu'il y a un art pour tout, excepté pour la vertu.*

QUE LA VERTU

SE PEULT ENSEIGNER ET APPRENDRE [1].

Nous mettons la vertu en dispute, et doutons si la prudence, la justice et la preudhommie se peuvent enseigner: et ce pendant nous admirons les œuvres des orateurs, des mariniers, des architectes, des laboureurs, et autres infinis semblables: et des gens de bien il n'y aura que le nom tout simple, et que la parole toute nue seulement, comme si c'estoient Hippocentaures, Geans ou Cyclops? et cependant d'action vertueuse où il n'y ait rien à redire, qui soit entiere et parfaite, il ne s'en pourra point trouver, ny de meurs tellement composées à tout devoir, qu'il n'y ait meslange aucune de passion, ains si par fortune la nature d'elle-mesme en produit quelques unes qui soient belles et bonnes, elles sont incontinent offusquées et obscurcies par autres mixtions estrangeres, ne plus ne moins qu'un fruict franc, qui seroit alteré par adjonction de matiere et nourriture sauvage? Les hommes apprennent à chanter, à baller, à lire et à escrire, à labourer la terre, à picquer chevaux: ils apprennent à se chausser, à se vestir, à donner à boire, à cuysiner, et n'y a rien de tout cela qu'ils sçachent

[1] Quoique la vertu, la sagesse soient des dons de Dieu bien plus que des fruits de l'étude, il faut cependant convenir qu'elles ont leurs regles et leurs préceptes. Platon, dans son dialogue le *Ménon*, a réduit cette vérité en problême.

bien faire, s'ils ne l'ont appris : Et ce, pour quoy, toutes ces choses et autres s'apprennent, qui est la prendhommie et la bonne vie, sera chose casuelle et fortuite, qui ne se pourra ny enseigner ny apprendre ?

II. O bonnes gens pourquoy est-ce qu'en niant que la bonté se puisse enseigner nous nions quant et quant qu'elle puisse estre ? car s'il est vray que son apprentissage soit sa generation, en niant qu'elle se puisse apprendre, nous affermons aussi qu'elle ne peult doncques estre. Et toutefois, comme dit Platon, pour estre le manche d'une lyre disproportionné et demesuré d'avec le corps, jamais il n'y eut frere qui en feist la guerre à son frere, ny amy qui en prist querelle à son amy, ny ville qui en entrast en inimitié avec autre ville sa voisine, jusques à faire et à souffrir les maulx et miseres extremes que telles guerres ont accoustumé d'apporter : et ne sçauroit on dire que pour occasion d'un accent, s'il fault prononcer *Telchinas* [1] l'accent sur la premiere syllabe, ou sur la seconde, il se soit emeu jamais sedition en aucune cité, ny debat en une maison entre le mary et la femme, à raison de la trame et de l'estaim [2] : et neantmoins jamais homme ne se mettra à vouloir tixtre un drap ou ourdir une toile, ny à manier un livre, ou une lyre, qu'il ne l'ait au-

[1] Τέλχινας, ou Τελχῖνας, des gens furieux. *Brotier.* Les Telchines étoient un peuple très-ancien et très-industrieux. C.

[2] Dans la fabrique des étoffes, les filets de laine qui traversent sont la trame, les filets qui sont étendus de long sont l'estaim.

paravant appris : non qu'il fust autrement pour en recevoir quelque dommage notable, quand il le feroit, ains seulement pour ce qu'il se feroit mocquer de luy, par ce qu'il vault mieulx comme disoit Heraclitus, cacher son ignorance : et ce pendant il presume de pouvoir bien gouverner et administrer une maison, un mariage, un magistrat, une chose publique, sans l'avoir appris ?

III. Diogenes voyant un jeune garçon qui mangeoit gouluëment, donna un soufflet à son pædagogue : et eut raison de ce faire, attribuant la faulte plustost à celuy qui ne luy avoit pas enseigné qu'à celuy qui ne l'avoit pas appris.

IV. Ainsi on ne pourra mettre la main au plat honnestement, ny prendre la couppe de bonne grace, qui ne l'aura appris de jeunesse, ny se garder

D'estre goulu, ou friand, ou gourmand,
Ny d'esclater de rire vehement,
Ny mettre un pied en croix par dessus l'autre,

comme dit Aristophanes [1] : et ce pendant il sera bien possible qu'une personne sache comment il se fault gouverner en mariage, au maniement des affaires de la chose publique, vivre parmy les hommes, exercer un magistrat, sans avoir premierement appris comment il s'y fault comporter, les uns envers les autres ?

V. Quelqu'un dit un jour en disputant à Aristippus, « Es tu doncques par tout » : « Je perdrois, « respondit-il, le naulage que je paye au marinier,

[1] Dans la comédie *des Nuées*.

« si j'estois par tout ». Ne pourroit on pas aussi dire, « on pert doncques le salaire que lon donne « aux maistres et pædagogues, si les enfans par ap- « prentissage ne deviennent point meilleurs »?

VI. Mais au contraire, il se voit, que comme les nourrices forment et dressent les membres de leurs enfans avec les mains, aussi les gouverneurs et pædagogues les prenans au partir des nourrices, les addressent par accoustumance au chemin de la vertu.

VII. Auquel propos un Laconien respondit sagement à celuy qui luy demandoit, quel profit il faisoit à l'enfant qu'il gouvernoit: « Je fais, dit-il, « que les choses bonnes et honnestes luy plaisent[1] ». Ils leur enseignent à ne se pancher pas en avant quand ils cheminent, ne toucher à la saulse que d'un doigt, de deux au pain et à la viande, de se frotter ainsi, trousser ainsi sa robbe. Que diroit on doncques à celuy qui voudroit dire, qu'il y auroit art de medecine pour guarir une dartre et un panaris, ou mal au bout du doigt, et qu'il n'y en auroit point à guarir une pleuresie, une fievre chaulde, ou une frenesie? ne seroit-ce pas tout autant comme qui diroit, que raisonnablement il y auroit escholes, maistres, et preceptes de petites et puériles choses, mais que des grandes et parfaites il n'y auroit qu'une rotine, ou une rencontre fortuite et cas d'adventure seulement?

1 Voyez cette belle parole plus détaillée dans le Traité de la Vertu morale, chap. XXIX.

VIII.

VIII. Car ainsi que celuy meriteroit d'estre mocqué qui diroit, que nul ne doit mettre la main à la rame pour voguer qu'il ne l'ait appris, mais bien au timon pour gouverner : aussi en seroit digne celuy qui maintiendroit, qu'il y eust apprentissage ès autres sciences inferieures, et en la vertu qu'il n'y en eust point ; et si feroit le contraire des Scythes, lesquels ainsi comme escrit Herodote [1], crevent les yeulx à leurs esclaves, à fin qu'ils leur tournent et remuent leur laict : et celuy-là donnant l'œil de l'art et de la raison aux arts inferieurs l'osteroit à la vertu. Là où, au contraire, Iphicrates respondit à Callias fils de Chabrias qui luy demandoit par une façon de mespris : « Qu'es-tu toy ? archer, picquier, « hommes d'armes, ou cheval leger [2] » : « Je ne suis « pas un de tous ceulx-là, mais bien celuy qui leur « commande à tous ». Digne doncques de mocquerie et impertinent seroit celuy, qui diroit qu'il y auroit de l'art à tirer de l'arc, à escrimer, à ruer de la fonde, et à picquer chevaux, mais qu'à conduire une armée il n'y en auroit point, et que c'est chose qui se rencontre par cas d'adventure : et encore plus impertinent seroit qui voudroit dire, que la prudence ne se peult enseigner, sans laquelle tous les autres arts seroient de nulle utilité, et ne

[1] Voyez le commencement du quatrième livre d'Hérodote. *Amyot.*

[2] Nous disons maintenant chevau-léger. C'est un usage établi contre l'exactitude de la langue, encore respectée du temps d'Amyot.

serviroient de rien. Et qu'il soit ainsi, que ce soit la guide qui mene, conduit, et rend utiles et honorables toutes les autres sciences et vertus, on le peult cognoistre à ce qu'il n'y auroit aucune grace en un festin, encore qu'il y eust de bons et friands cuysiniers, de bons escuyers trenchans, et de bien adroits eschansons, s'il n'y avoit un bon ordre et belle disposition parmy eulx.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA MANIERE DE DISTINGUER LE FLATTEUR D'AVEC L'AMI.

L'amour de nous-mêmes est le principe et le fondement de la flatterie. II. *Crime de la flatterie.* III. *Elle s'attache aux grands.* IV. *Elle suit la fortune.* V *On peut aimer, on peut louer sans flatter. Différence du flatteur habile et du vil parasite.* VII. *Difficulté de disinguer le flatteur d'avec l'ami.* VIII. *Flatteurs couverts les plus dangereux de tous.* XII. *Ruses des flatteurs.* XIV. *Caractères auxquels on reconnoît le flatteur, et qui le distinguent d'avec l'ami. L'inconstance.* XVII. *Une mauvaise imitation.* XVIII. *Une basse adulation.* XIX. *Examiner les fins du flatteur.* XX. *Il veut toujours plaire, et ne blâme jamais.* XXII. *Effet de ses louanges continuelles.* XXIII. *Il dénature tout, il corromp tout.* XXVII. *Il se blâme lui-même pour mieux flatter.* XXIX. *Il sait même flatter par son silence.* XXXII. *Il contrefait la franchise.* XXXIV. *Il en abuse pour complaire.* XXXV. *Il déprave les mœurs.* XXXVI. *Il irrite les passions.* XXXVII. *Il appuie tous les vices.* XXXVIII. *Différences du flatteur et de l'ami. Empressemens du flatteur.* XXXIX. *Sa témérité.* XL. *Sa futilité.* XLI. *Ses services honteux.* XLII. *Son odieuse jalousie.* XLIII. *Se connoître soi-même, renoncer à l'amour vicieux de soi-même, sont les*

remèdes contre la flatterie. XLIV. *Excellence de la franchise.* XLV. *Ses principales qualités. Le désintéressement.* XLVII. *La modération.* XLVIII. *Où et quand la franchise peut être déplacée.* XLIX. *Jamais elle n'est plus à propos que dans la prospérité.* L. *Ménagemens nécessaires au moment de la faute.* LI. *Courage pour parler avant la faute.* LII. *Profiter des occasions qui se presentent.* LIII. *Adresse à saisir le moment.* LIV. *Avis indirects.* LV. *Que les remontrances se fassent toujours en particulier.* LVI. *Quand on reprend, être soi-même irréprochable.* LVII. *Savoir faire rejaillir sur soi une partie des reproches que l'on fait.* LVIII. *Mêler toujours les louanges avec les reproches.* LIX. *Ne s'irriter jamais des remontrances d'un ami.* LX. *Sages tempéramens, nécessaires dans les remontrances.* LXI. *Adoucir les remontrances par des éloges.* LXII. *S'appliquer bien plus à prevenir les fautes qu'à en avertir.* LXIII. *Point de précipitation, point d'aigreur dans les remonstrances.*

COMMENT ON POURRA DISCERNER LE FLATTEUR D'AVEC L'AMY [1].

PLATON escrit, que chascun pardonne à celuy qui dit qu'il s'aime bien soy mesme, amy Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engendre dedans nous un vice, oultre plusieurs autres, qui est très-grand : c'est, que nul ne peult estre juste et non favorable juge de soy-mesme : car l'amant est ordinairement aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, si ce n'est qu'il ait appris et accoustumé de longue main à aimer et estimer plus tost les choses honnestes, que ses propres, et celles qui sont nées avec luy : cela donne au flatteur la large campagne qu'il y a entre flatterie et amitié, où il a un fort assis bien à propos pour nous endommager, qui s'appelle *l'amour de soy-mesme*, moyenant laquelle chascun estant le premier et le plus grand flatteur de soy-mesme, n'est pas difficile à recevoir et ad-

[1] Théophraste a tracé un caractère de la flatterie ; mais, n'a présenté que les fadeurs, les minauderies, les bassesses, les vues intérressées des flatteurs. M. le duc de la Rochefoucauld a touché des vérités plus profondes dans ces quatre maximes : On n'auroit guères de plaisir, si on ne se flattoit jamais. Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire. On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter. L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. Il n'est pas inutile d'avoir ces maximes présentes à l'esprit en lisant l'excellent Traité de Plutarque.

mettre près de soy un flatteur estranger, lequel il pense et veult luy estre tesmoing et confirmateur de l'opinion qu'il a de soy-mesme : car celuy, auquel lon reproche à bon droict, qu'il aime les flatteurs, s'aime aussi bien fort soy-mesme, et pour l'affection qu'il se porte, veult et se persuade, que toutes choses soient en luy, desquelles la volonté n'est point illicite ny mauvaise, mais la persuasion en est dangereuse, et a besoing d'estre bien retenue.

II. Or si c'est chose divine que la verité, et la source de tous biens aux dieux et aux hommes, ainsi que dit Platon, il fault estimer, que le flatteur doncques est ennemy des dieux, et principalement d'Apollo, pource qu'il est tousjours contraire à cestuy sien precepte, « Cognoy toy mesme » : faisant que chascun de nous s'abuse en son propre faict, tellement qu'il ignore les biens et les maulx qui sont en soy, luy donnant à entendre, que les maulx sont à demy, et imparfaicts, et les biens si accomplis, que lon n'y sçauroit rien adjouster pour les emender.

III. Si doncques le flatteur, comme la plus part des autres vices, s'attachoit seulement ou principalement aux petites et basses personnes, à l'adventure ne seroit il pas si mal faisant, ne si difficile à s'en garder, comme il est : mais pour autant que ne plus ne moins que les artisons [1] s'engendrent et se mettent principalement ès bois tendres et doulx, aussi les gentilles, ambitieuses, et amiables

[1] Les vers.

natures sont celles qui plus tost reçoivent et nourrissent le flatteur, qui s'attache à elles: et encore tout ainsi comme Simonides souloit dire, « que l'en« tretenir escurie ne suit point la lampe, ains les « champs à bled »: (c'est à dire, que ce n'est point à faire à pauvres gens à entretenir grands chevaulx, ains à ceulx qui ont beaucoup de revenu:) aussi voyons nous ordinairement, que la flatterie ne suit point les pauvres ou petites personnes, et qui n'ont aucune puissance, ains qu'elle est ordinairement la peste et la ruine des grandes maisons et des grands estats, et que bien souvent elle renverse sans dessus dessoubs les royaumes mesmes, et les principautez et grandes seigneuries: ce n'est pas peu de chose, ne qui requiere peu de soing et de solicitude, que de bien rechercher et considerer la nature d'icelle, à fin qu'estant bien descouverte et entierement cogneuë elle n'endommage ny ne descrie point l'amitié.

IV. Les flatteurs ressemblent aux poux, car les poux s'en vont incontinent d'avec les morts, et abandonnent leurs corps aussi tost que le sang, duquel ils se souloient nourrir, en est estaint : aussi ne verrez vous jamais, que les flatteurs s'approchent seulement de personne dont les affaires commancent à se mal porter, et dont le credit s'aille passant ou refroidissant, ains s'attachent tousjours à gens d'authorité et de puissance grande, et les font encores plus grands qu'ils ne sont : mais soudain qu'il leur advient quelque changement de fortune, ils s'escoulent et se tirent arriere. Voilà pourquoy

il ne fault pas attendre ceste preuve là qui est inutile, ou plus tost dommageable et dangereuse : car c'est une dure chose d'experimenter en temps qui a besoing d'amis, ceulx qui ne sont pas amis, mesmement quand lon n'en a pas un vray et loyal pour opposer à un faulx et desloyal : à raison dequoy il fault avoir esprouvé l'amy, ne plus ne moins que la monnoye, avant que le besoing soit venu de l'employer, et non pas l'essayer au besoing et à la necessité, pource qu'il ne fault pas l'esprouver à son dommage, ains au contraire trouver moyen de sçavoir que c'est, de peur d'en recevoir dommage : autrement il nous en prendra tout ainsi, comme à ceulx qui pour cognoistre la force des poisons mortels, en font eulx mesmes l'essay les premiers : car ils en ont la cognoissance, mais c'est aux depens de leur vie, et avec leur mort.

V. Et comme je ne louë pas ceulx-là, aussi ne fais-je ceulx qui estiment, que l'estre amy soit seulement estre honeste et profitable, et pour ceste cause pensent que ceulx dont la compagnie et frequentation est plaisante et joyeuse, soient aussi tost attaincts et convaincus d'estre flatteurs : car l'amy ne doit point estre desplaisant, et tel qu'il n'ait rien que l'affection toute simple : ny n'est pas l'amitié venerable pour estre aspre ou austere, ains au contraire son honesteté mesme et sa gravité est doulce et desirable, et comme dit le poëte [1],

Grace et Amour auprès d'elle demeurent.

[1] Hésiode, Théogon. vers. 14.

Et si n'est pas seulement vray ce que dit Euripide,

> L'hommeaffligé grandement se soulage,
> Quand il peult voir son amy au visage.

Pource que l'amitié n'adjouste pas moins de grace et de plaisir aux prosperitez, qu'elle oste de douleur et de fascherie aux adversitez. Et tout ainsi comme Evenus disoit, « Que la meilleure saulse du monde « estoit le feu » : aussi dieu ayant meslé l'amitié parmy la vie humaine, a rendu toutes choses joyeuses, doulces, et plaisantes, là où elle est presente et jouïssante de partie du plaisir : car autrement, en quelle sorte se couleroit en grace le flatteur par le moyen de volupté, s'il voyoit que l'amitié de sa nature ne receust et n'admist jamais aucun plaisir? cela ne se sçauroit dire ne maintenir. Mais ainsi comme les escus faulx, et qui ne sont pas de bon aloy, representent seulement le lustre de la splendeur de l'or : aussi le flatteur contrefaisant seulement la doulceur et l'agreable façon de l'amy, se monstre tousjours guay, joyeux et plaisant, sans jamais resister ny contredire.

VI. Pourtant ne fault pas souspeçonner universellement, que tous ceulx qui louënt autruy soient incontinent flatteurs : car le louër quelquefois, en temps et lieu, ne convient pas moins à l'amitié, que le reprendre et le blasmer : et à l'opposite, il n'y a rien si contraire à l'amitié, ne si mal accointable, que l'estre fascheux, chagrin, tousjours reprenant, et tousjours se plaignant : là où quand on cognoist une benevolence preste à louër volontiers

et largement les choses bien faites, on en porte plus patiemment et plus doulcement une libre reprehension et correction ès choses mal-faittes, d'autant que lon le prent en bonne part, et croit on que, « Qui louë volontiers, il blasme à regret ».

VII. C'est doncques chose bien fort mal-aisée, dira quelqu'un, que de discerner un flatteur d'avec un amy, puis qu'il n'y a difference entre eulx, ny quant à donner plaisir, ny quant à donner louange: car au demourant, quant aux menus services et entremises de faire plaisir, on voit bien souvent que la flatterie passe devant l'amitié. Nous respondrons, que c'est chose très-difficile voirement de les discerner, si nous prenons le vray flatteur qui sçache bien avec artifice et dexterité grande mener le mestier, et que nous n'estimions pas, comme fait le rude et commun populaire, que ces plaisans de table et poursuyvans de repeuës franches, qui n'ont jamais audience qu'après qu'on a lavé les mains à la table, ce disoit un ancien, soient flatteurs, qui n'ont rien d'honeste, et dont la villanie se manifeste à un seul plat de viande et un verre de vin, avec toute truanderie et meschanceté: car il n'y auroit pas grande affaire à descouvrir un tel truant escornifleur qu'estoit Melanthius, le plaisant d'Alexandre tyran de Pheres, lequel respondit un jour à ceulx qui luy demandoient comment son maistre Alexandre avoit esté tué: « D'un coup d'espée, dit-« il, qui luy donnant au costé, a percé jusques à « mon ventre »: ny ceulx qui ne bougent jamais d'alentour des tables plantureuses et friandes, qui

ne cherchent que le broust, comme lon dit : de sorte qu'il n'y a ny feu, ny fer, ny cuyvre qui les peust arrester ny engarder de se trouver là où lon disne : ny de telles femmes qu'estoient jadis en Cypre celles que lon surnommoit les *Colacides*, c'est à dire, les flatteresses, qui depuis, après qu'elles furent passées en la terre ferme de la Syrie, furent appellées *Climacides*, comme qui diroit eschelieres, pour autant qu'elles se courboient à quatre pieds, et faisoient eschelles de leur dos aux femmes des princes et des roys, quand elles vouloient monter dedans leurs coches.

VIII. De quel flatteur doncques est il difficile, et neantmoins necessaire, de se garder ? De celuy qui ne semble pas flatter, et ne confesse pas estre flatteur, que lon ne trouve jamais à l'entour d'une cuisine, que lon ne surprent jamais mesurant l'ombre, pour sçavoir combien il y a encore jusques au soupper, que lon ne voit jamais yvre couché par terre tout de son long, ains qui est le plus du temps sobre, qui est curieux d'entendre et rechercher toutes choses, qui veut se mesler d'affaires, qui pense qu'on luy doive communiquer des secrets : et brief qui est un tragique, c'est à dire, serieux et grave, non pas satyrique, ny comique, c'est à dire, joyeux contrefaiseur d'amitié. Car tout ainsi que Platon escrit, « Que c'est une extrême injustice, « faire semblant d'estre juste quand on ne l'est pas »: aussi fault-il estimer, que la flatterie la pire qui soit, est celle qui est couverte, et qui ne se confesse pas estre telle, qui ne se jouë pas, ains fait à

bon esciant : tellement qu'elle fait bien souvent mescroire la vraye amitié mesme, d'autant qu'elle a ne sait quoy de commun avec elle, si lon n'y prend garde de bien près.

IX. Il est vray que Gobrias s'estant jetté dedans une petite chambre obscure près l'un des tyrans de Perse, qui s'appelloient *Mages*, comme qui diroit les sages, et se trouvant aux prises bien à l'estroit avec luy, crya à Darius (qui y survint l'espée nue au poing, et qui doutoit de frapper le Mage, de peur qu'il n'assenast quant et quant Gobrias) qu'il donnast hardiment, quand il devroit donner à travers tous les deux : mais nous, qui ne pouvons en sorte ne maniere du monde trouver bon ce mot ancien, « Perisse l'amy quand et l'ennemy » : et qui cherchons à separer le flatteur d'avec l'amy, avec lequel il est entrelassé par plusieurs grandes similitudes : nous, dis-je, devons grandement craindre, que nous ne chassions, avec ce qui est mauvais, ce qui est bon et utile, ou qu'en pardonnant à ce qui nous est aggreable et familier, nous ne tombions en ce qui est nuisible et dommageable.

X. Car tout ainsi qu'entre les grains et semences sauvages ou differentes d'especes, celles qui sont de mesme forme en grandeur et grosseur que le froument, se trouvans meslées parmy, sont bien mal-aisées à trier, et separer d'ensemble avec le crible, d'autant qu'elles ne passent pas à travers les trous du crible, s'ils sont trop petits, non plus que les grains du froument, ou bien y passent ensemble, si les trous sont larges ; aussi est l'amitié très-dif-

ficile à cribler et discerner d'avec la flatterie, d'autant qu'elle se mesle en tous accidents, en tous mouvements, en tous affaires, et en toute conversation avec elle : car pource que le flatteur voit qu'il n'y a rien si doulx, ne qui donne plus de plaisir et de contentement à l'homme que fait l'amitïé, il s'insinue en grace à force de donner plaisir, et est tout après à chercher moyen de plaire et de resjouir.

XI. Et d'autant que grace et utilité accompagnent tousjours l'amitié, suivant l'ancien proverbe qui dit, « Que l'amy est plus necessaire que ne sont les ele« mens de l'eau et du feu » : pour ceste cause le flatteur s'entremet à tout propos de faire service, et travaille à se monstrer tousjours homme d'affaires, diligent et prompt : et d'autant que ce qui lie et qui estrainct principalement l'amitié à son commancement, c'est la similitude de meurs, d'estudes, d'exercices, et d'inclinations : et brief, s'esjouir et recevoir plaisir ou desplaisir de mesmes choses, c'est ce qui assemble et conjoint les hommes en amitié les uns avec les autres, par une similitude et correspondance de naturelles affections : le flatteur se compose comme une matiere propre à recevoir toutes sortes d'impressions, s'estudiant à se conformer et s'accommoder à tout ce qu'il entreprent de ressembler par imitation, estant soupple et dextre à se transmuer en toutes similitudes, tellement que lon pourroit dire de luy,

Ce n'est le fils d'Achilles, mais luy mesme.

XII. Et ce qui est la plus grande ruze et plus fine

malice qui soit en luy, c'est que voyant comme à la verité, et selon le dire de tout le monde, la franchise de parler librement est la propre voix et parole de l'amitié: et que là où il n'y a celle liberté de parler franchement, il n'y a point d'amitié ny de generosité, il n'est pas celle là qu'il ne contreface: ains comme les bons cuysiniers usent quelquefois de jus aigres, et de saulses aspres, pour diversifier, et engarder qu'on ne se saoule, et que lon ne s'ennuye des doulces: aussi les flatteurs usent d'une certaine franchise de parler, qui n'est ny veritable ny profitable, ains par maniere de dire guigne de l'œil en se mocquant, et sans nulle doute ne touche pas au vif, et ne fait que chatouiller par dessus. C'est pourquoy le flatteur veritablement est très-difficile à descouvrir et surprendre, ne plus ne moins que les animaux qui de nature ont ceste proprieté de muer de couleur, et de ressembler en tainture à tous lieux et à tous corps où ils touchent: mais puis qu'ainsi est qu'il deçoit les personnes, et se cache dessoubs tant de similitudes qu'il a avec l'amy, c'est nostre office en touchant les differences qu'il y a, de descouvrir et despouiller ce masque qui se vest et se pare des couleurs et habits d'autruy, ainsi que dit Platon, à faulte d'en avoir de propres à luy. Or commanceons doncques à entrer de ce pas en matiere.

XIII. Nous avons desjà dit, que le commancement de l'amitié en la plus part des hommes est une conformité de nature et d'inclination, qui aime tous mesmes exercices, et se delecte de mesmes et

semblables occupations : suivant lequel propos on dit en commun proverbe,

Au vieillard plaist d'un vieillard le langage,
Et de l'enfant à l'enfant de bas aage :
La femme avec l'autre femme convient,
Et le malade au malade survient :
Le malheureux tout de mesme lamente
Avec celuy que fortune tourmente.

Parquoy le flatteur entendant très-bien, que c'est chose née avec nous que prendre plaisir à estre avec noz semblables, à communiquer avec eulx, et à les aimer, il essaye premierement à s'approcher de chascun qu'il veult envelopper, à se loger près de luy et à l'accoster, ne plus ne moins que lon fait ès pasturages une beste sauvage que lon veult apprivoisir, se coulant petit à petit près de luy, et s'incorporant avec luy par mesmes affections, mesmes occupations à choses semblables, et mesme façon de vivre, jusques à ce que l'autre luy ait donné prise sur luy, et qu'il se soit rendu familier et privé, jusques à se laisser manier et toucher, blasmant les choses, les personnes et les meurs, qu'il verra que l'autre aura en haine, et louant ceulx qu'il sentira luy plaire, non simplement, mais excessivement avec admiration et esbahissement, le confirmant par ce moyen en son amour ou en sa haine, comme n'ayant point receu ces impressions là par passions, mais par jugement. Comment donc, et par quelles differences le peult on adverer, et convaincre qu'il n'est pas semblable, ne qu'il ne le devient pas, mais qu'il le contrefait?

XIV. Premierement il fault considerer s'il y a egalité uniforme en ses intentions et actions, s'il continue de prendre plaisir à mesmes choses, et s'il les louë de mesme en tout temps, s'il dresse et compose sa vie en un mesme moule, ainsi comme il convient à homme libre amateur de semblables meurs et semblables conditions à la sienne : car tel est le vray amy, là où le flatteur au contraire, comme celuy qui n'a pas un seul domicile en ses meurs, et qui ne vit pas d'une vie qu'il ait eleuë à son gré, mais qui se forme et compose au moule d'autruy, n'est jamais simple, uniforme, ne semblable à soy-mesme, ains variable et changeant tousjours d'une forme en une autre, comme l'eau que lon transvase, qui tousjours coule, et s'accomode à la façon et figure des vases et lieux qui la reçoivent : de maniere qu'il est en cela du tout contraire au singe, car le singe en cuydant contrefaire l'homme, en se remuant et dansant quand et luy, se prend : mais le flatteur à l'opposite attire et surprent les autres à la pipée, en les contrefaisant, non pas tout d'une sorte, mais l'un en dansant, l'autre en chantant, et un autre en luictant et se pouldrant pour luicter comme luy, et un autre en se promenant avec luy. Car s'il s'attache à un qui aime la chasse et la venerie, il sera tousjours après luy, criant presque à haulte voix les paroles que dit Phædra en la tragedie du poëte Euripide, qui se nomme *Hippolyte*,

Mon deduit est à pleine voix
Appeller chiens parmy les bois,

En

En suyvant les cerfs à la trace,
Ainsi des dieux j'aye la grace [1]:

et si ne luy chault pas de beste qui soit ès forests, car c'est le veneur mesme qu'il veult prendre et enfermer dedans ses toiles. Et si d'adventure il se met à chasser un jeune homme studieux, aimant les lettres, et desireux d'apprendre, au rebours il sera du tout après les livres, il laissera croistre sa barbe longue jusques aux pieds par maniere de dire, se vestira d'une robbe d'estude à la grecque, sans faire compte de sa personne, il aura tousjours en la bouche les nombres, les angles droicts et les triangles de Platon : mais s'il luy vient par les mains quelque faineant homme riche, aimant à boire et à faire grand chere,

Adonc le sage Ulysses vistement
Met bas le sien deschiré vestement [2],

il jette arriere la robbe longue d'estude, il vous fait raser sa barbe comme une moisson sterile, il ne parle plus que de flascons et bouteilles, de refrechissoirs pour boire froid, et dire mots plaisans pour rire, en se promenant, donner des attaintes et traicts de mocquerie à l'encontre de ceulx qui se travaillent après l'estude de la philosophie.

XV. Ainsi que lon dit qu'en la ville de Syracuse quand Platon y arriva, et que Dionysius tout à coup fut espris d'un furieux amour de la philosophie, le chasteau du tyran fut plein de poulciere, pour la multitude d'estudians qui trassoient les figures de la

[1] Hippolyte d'Euripide, v. 218. [2] Homère, Odyssée XXII, 1.

geometrie : mais depuis que Platon se fut courroucé à luy, et que Dionysius eut abandonné la philosophie, se remettant de rechef à faire grand chere, à l'amour, à follastrer, et se laisser aller à toute dissolution, il sembla qu'ils eussent esté ensorcellez et transformez par une Circé, tant ils furent incontinent espris d'une haine des lettres, oubliance de toute honnesteté, et saisine de toute sottie. Auquel propos se rapporte le tesmoignage des façons de faire des grands flatteurs, et de ceulx qui ont gouverné les peuples, entre lesquels le plus grand qui fut onc a esté Alcibiades, lequel estant à Athenes jouoit, disoit le mot, entretenoit grand chevaux, et vivoit en toute galanterie et toute joyeuseté : quand il estoit en Lacedæmone, il faisoit sa barbe au rasoir, il portoit une meschante cappe de gros bureau, se lavoit en eau froide : puis quand il estoit en Thrace, il faisoit la guerre et beuvoit : depuis qu'il fut arrivé devers Tissapherne en Asie, ce n'estoit que delices, superfluité et volupté, que toute sa vie, gaignant ainsi et prenant un chascun en se transformant et s'accommodant aux meurs de tous ceulx qu'il hantoit.

XVI. Mais ainsi ne faisoit pas Epaminondas ny Agesilaus, car combien qu'ils ayent hanté en plusieurs villes, avec plusieurs hommes, et plusieurs sortes de vie, ils ne changerent jamais pourtant, ains retindrent tousjours, et par tout, ce qui estoit digne d'eulx en habillements, en façon de vivre, en parole, et tous leurs deportements. Et Platon, tout de mesme, estoit tel à Syracuse comme

en l'academie, et tel auprès de Dionysius, comme auprès de Dion : mais qui voudra prendre garde de près, il appercevra facilement les mutations et changemens du flatteur, comme du poulpe[1] : et verra qu'il se transforme en plusieurs façons, blasmant tantost une vie qu'il avoit louée nagueres, et approuvant un affaire, une façon de vivre, et une parole qu'il rejettoit auparavant : car il ne le cognoistra jamais constant en une chose, ne qui ait rien de peculier à soy, ne qui aime ou qui haïsse, qui s'attriste ou qui s'esjouisse, d'une sienne propre affection, par ce qu'il reçoit tousjours, comme un mirouer, les images des passions, des vies, des mouvemens et affections d'autruy : tellement que si vous venez à blasmer quelqu'un de voz amis devant luy, il dira incontinent, « Vous avez demouré « longuement à le cognoistre, car quant à moy, il y « a ja long temps qu'il ne me plaisoit point ». Et si, au contraire, vous venez de rechef à changer d'opinion, et à le louër : « Certainement, dira il aussi « tost, j'en suis bien aise, et vous en remercie « pour l'amour de luy ». Si vous dites que vous voulez changer de façon de vivre, comme vous retirer du maniement des affaires de la chose publique, pour vivre en paix et en repos, « Il y a ja long « temps, dira-il, qu'il le falloit faire, et se tirer « hors de ces troubles et envies » : et si, au contraire, il vous prent envie de laisser le repos et vous entremettre d'affaires, et de parler en public, il respondra incontinent, « Vous entreprenez chose

[1] Du polype.

« digne de vous, car à ne rien faire, encore qu'il « y ait quelque aise, si est-ce vivre trop bassement « et sans honneur ». Parquoy il luy fault incontinent mettre devant le nez,

[1] Tu es soudain tout autre devenu,
Que tu n'estois par cy devant tenu.

Je n'ai que faire d'amy qui se change ainsi quand et moy, et qui s'encline en mesme part que moy, cela est le propre d'un umbre : j'ay plus tost besoiug d'un amy, qui avec moy juge la verité, et qui la die franchement. Voilà l'une des manieres qu'il y a pour esprouver et discerner le vray d'avec le faulx amy.

XVII. Mais il fault observer une autre difference qu'il y a entre leurs similitudes, car le vray amy n'imite point toutes les conditions, ny ne louë point toutes les actions de celuy qu'il aime, ains seulement tasche à imiter les meilleures : et comme dit Sophocles,

Il veult aimer, non haïr avec luy.

c'est à dire, qu'il veult bien faire et honestement vivre, non pas errer ne faillir quand et luy : si ce n'est d'adventure que pour la grande frequentation et conversation ordinaire qu'il a avec luy, il ne se remplisse, malgré qu'il en ait, sans y penser, de quelque qualité et condition vicieuse par la longue accoutumance, ne plus ne moins que par contagion se prent la chassie et le mal des yeux : ainsi comme

[1] Ce sont les paroles de Télémaque à Ulysse, avant qu'il l'eut reconnu. Odyssée, L. XVI, v. 181. C.

lon escrit que les familiers de Platon contrefaisoient ses haultes espaules, et ceulx d'Aristote son beguoyement, ceulx du roy Alexandre son ply du col, et l'aspreté de sa voix: car ainsi prennent la plus part des hommes l'impression de leurs meurs et de leurs conditions. Mais le flatteur fait tout à la mesme sorte que le chameleon lequel se rend semblable, et prent toute couleur, fors que la blanche: aussi le flatteur ès choses bonnes et importantes ne se pouvant rendre semblables, ne laisse rien de mauvais et de laid à imiter, et comme les mauvais peintres ne pouvans par leur insuffisance en l'art contrefaire les beaux visages, en representent quelque semblance en des rides, des lentilles, et des cicatrices: aussi luy se rend imitateur d'une intemperance, et d'une superstition, d'une soudaineté de cholere, d'une aigreur envers ses serviteurs, et de deffiance envers ses domestiques et ses parents, pource qu'il est de sa nature tousjours enclin à ce qui est le pire, et semble estre bien loing de vouloir blasmer le vice puis qu'il le prent à imiter. Car ceulx qui cherchent amendement de vie et de meurs sont suspects, et qui monstrent de se fascher et courroucer des faultes de leurs amis: ce qui meit en malegrace de Dionysius Dion, Samien [1] de Philippus, et Cleomenes de Ptolomeus, et fut à la fin cause de leur totale ruine: mais le flatteur veult estre estimé ensemble autant loyal et fidele, comme plaisant et aggreable, de maniere que pour la vehemence de son amitié, il ne s'offense pas mesme des

[1] Samius, ou plutôt Samus.

choses mauvaises, ains est en tout et par tout de mesme inclination et de mesme affection : en sorte que des choses fortuites et casuelles, qui adviennent sans nostre volonté et conseil, il en veult avoir sa part, tellement que s'il vient à flatter un qui soit maladif, il fait semblant d'estre subject à mesmes maladies : et dira que la veuë luy baisse fort, et qu'il a l'ouye dure, s'il frequente avec gens qui soient à demy aveugles ou à demy sourds, comme les flatteurs de Dionysius [1] qui ne voyoit presque goutte, s'entreheurtoient les uns les autres, et faisoient tomber les plats de dessus la table, pour dire qu'ils avoient mauvaise veuë. Les autres penetrans encore d'avantage au dedans, meslent leurs conformitez jusques aux plus secrettes passions. Car s'ils peuvent sentir que ceulx qu'ils flattent soient malfortunez en femmes, ou qu'ils soient en quelque deffiance de leurs propres enfans, ou de leurs domestiques, eulx mesmes ne s'espargneront pas, et commenceront à se plaindre de leurs femmes, de leurs propres enfans, de leurs parents, ou de leurs domestiques, et si en allegueront quelques occasions qui vauldroient mieulx teuës que dittes, car ceste semblance les rend plus affectionnez l'un à l'autre par compassion : ainsi les flattez cuydans avoir receu d'eulx comme un gage de loyauté, leur laissent aussi aller de leur bouche quelque chose de secret, et l'ayant ainsi laissé eschapper, ils sont puis après contraincts de se servir d'eulx, et craignent de là en avant leur donner à cognoistre qu'ils se deffient aucunement

1 Denys le jeune.

de leur foy, jusques là, que j'en ay cogneu un qui repudia sa femme, pour que celuy qu'il flattoit avoit fait divorce avec la sienne, et fut trouvé qu'il alloit secrettement et envoyoit devers elle : ce qui fut apperceu par la femme mesme de son amy : tant peu cognoissoit la nature du vray flatteur celuy qui estimoit que ces vers iambiques ne convinssent pas plus à la description du cancre que du flatteur [1],

Tout son corps n'est autre chose que ventre,
Son œil perçant par tout penetre et entre,
Un animal qui marche de ses dents [2].

Car cette figuration est celle d'un escornifleur poursuyvant de repeuë franche [3], et de ces amis de fricassée et de nappe mise, comme dit Eupolis : mais quant à cela, remettons le à son lieu propre pour en parler plus amplement.

XVIII. Et pour ceste heure, ne laissons pas derriere une grande ruze du flatteur en ses imitations, c'est que s'il contrefait quelque bonne qualité qui soit en celuy qu'il flatte, il luy en cede tousjours le dessus : car entre ceulx qui sont vrays amis, il n'y a jamais emulation de jalousie, ny jamais envie, ains soit qu'ils se treuvent egaux en bien faisant ou inferieurs, ils le portent doulcement et modereement.

[1] Amyot auroit été plus clair, s'il eut traduit : Ainsi celui-là connoissoit peu le flatteur qui estimoit que ces vers ïambiques convenoient plus au flatteur qu'au cancre.

[2] Dans le grec, qui rampe avec les dents. Amyot dans ses notes manuscrites dit que les dents sont les bras fourchus du cancre.

[3] Dans le grec, cette image est celle d'un parasite.

Mais le flatteur ayant tousjours en memoire et singuliere recommandation le seconder, cede tousjours en son imitation l'egalité, confessant estre vaincu et demourer tousjours derriere, excepté ès choses mauvaises : car ès mauvaises il ne cede jamais la victoire à son amy, ains s'il est difficile, il dira de soy-mesme qu'il est melancholique : si l'autre est superstitieux, luy sera tout transporté et esperdu de la crainte des dieux : si l'autre est amoureux, luy sera furieux d'amour : si l'autre dit, je ris à pleine bouche : luy, je cuydé mourir de rire. Mais aux choses louables et honnestes, au contraire, de luy il dira : « Je cours bien assez viste, « mais vous, vous volez » : « Je suis, dira il, assez « bien à cheval, mais ce n'est rien au prix de ce « centaure icy » : « Je ne suis pas trop mauvais « poëte, et fais assez bien un carme, mais tonner « n'est pas à faire à moy, c'est à ce Jupiter icy » : en quoy il fait deux choses ensemble, l'une qu'il declare l'entreprise de l'autre honneste en ce qu'il l'imite, et sa suffisance non pareille en ce qu'il confesse en estre vaincu.

XIX. Voyla doncques quant aux ressemblances, les marques de difference qu'il y a entre le flatteur et l'amy. Et pour autant que la delectation, ainsi que nous avons dit paravant, est aussi commune entre eulx, pource que l'homme de bien ne prent pas moins de plaisir à ses amis, que l'homme de neant à ses flatteurs, considerons un peu la difference qu'il y a en cela : le moyen de les distinguer sera, de remarquer la fin à laquelle l'un et l'autre dirige

la delectation qu'il donne, ce qui se pourra plus clairement entendre par cest exemple. Une huyle de perfum à bonne odeur, aussi a quelque drogue de medecine: mais il y a difference en ce, que l'huyle de perfum se fait seulement pour donner le plaisir de la senteur, et rien plus: mais en la drogue medicinale, oultre le plaisir de la doulce odeur, il y a une force qui purge le corps, ou qui le rechauffe, ou qui fait naistre la chair. D'avantage, les peintres broyent des couleurs plaisantes et recreatives, et aussi y a il des drogues medicinales qui ont des couleurs et taintures qui sont belles et aggreables à l'œil: quelle difference doncques y a il? Il est tout evident qu'il ne fault que regarder pour les sçavoir discerner, à quelle fin l'usage d'icelles est destiné. Au cas pareil aussi, les graces des amis, parmy l'honnesteté et l'utilité qu'elles ont, apportent je ne sçay quoy qui delecte, ne plus ne moins qu'une fleur qui paroist par dessus, et quelquefois ils usent d'un jeu, d'un boire et manger ensemble, d'une risée, d'une facetie l'un avec l'autre, comme de saulses pour assaisonner des affaires de poids et de grande consequence: auquel propos est dit:

Joyeusement ensemble ils s'entretiennent[1]
De maints propos plaisans, qu'entr'eulx ils tiennent.

Et,

Rien n'a jamais desjoint notre amitié[2],
Ny noz plaisirs partis par la moytié.

XX. Mais la seule besongne du flatteur, et le

[1] Iliade, L. II, v. 642. c.
[2] Odyssée, L. IV, v. 179. c.

but où il vise, est de tousjours inventer, apprester et confire quelque jeu, quelque faict, et quelque parole à plaisir et pour donner plaisir : brief, pour comprendre le tout en peu de paroles, le flatteur estime qu'il faille tout faire pour estre plaisant : et le vray amy faisant tousjours et par tout ce que le devoir requiert, bien souvent plaist, et quelquefois aussi desplaist : non que son intention soit de desplaire, comme aussi ne le fuit-il pas, s'il voit que meilleur soit de le faire. Ne plus ne moins que le medecin, s'il voit qu'il soit expedient, jettera du saffran ou de la lavende dedans ses compositions de medecine, voire que bien souvent il baignera delicatement, et nourrira friandement son patient : et quelquefois aussi laissant ces doulces odeurs là, il y ruera du *castorium* [1], ou

Du polium [2], de qui la senteur forte,
Puante au nez est d'un estrange sorte [3].

ou bien il broyera de l'hellebore, qu'il le contraindra de boire, ne se proposant pour sa fin ne là le plaire, ny icy le desplaire, ains conduisant son malade par diverses voyes à un mesme but, c'est à sçavoir ce qui est expedient pour sa santé : aussi le vray amy aucunefois par complaire et hault louer son amy, en le resjouissant le conduit à faire ce qu'il doit, comme celuy qui dit en Homere,

[4] Amy Teucer de Telamon extraict
Fleur des Gregois, tire ainsi de ton traict.

1 Préparation de castor, qui a l'odeur très-forte.
2 Le polion de montagne.
3 Nicandre, Theriac. vers. 64. 4 Iliade, L. VIII, v. 281.

Et ailleurs,

[1] Comment mettrois-je Ulysses en oubly,
Qui de vertu divine est ennobly?

A l'opposite aussi, là où il est besoing de correction, il le vous tanse avec une parole mordante, et une liberté authorisée d'une affection soigneuse de son bien,

[2] Menelaus né de divin lignage
Je t'advertis que tu n'est pas bien sage,
De ta folie aussi mal te prendra.

XXI. QUELQUEFOIS il conjoinct le faict avec la parole, comme Menedemus faisant fermer sa porte au fils d'Asclepiades son amy, qui estoit desbauché et menoit une vie dissoluë, et ne le daignant pas saluer, le retira de son mauvais gouvernement: et Arcesilaus defendit l'entrée de son eschole à Battus, pource qu'en une comedie qu'il avoit composée, il avoit mis un vers qui poignoit Cleanthes: mais depuis, en ayant fait satisfaction à Cleanthes, et s'en estant repenty, il luy pardonna, et le receut en sa grace comme devant. Car il fault contrister son amy en intention de luy profiter, non pas de rompre l'amitié, ains user de reprehension picquante, comme d'une medecine preservative, qui sauve la vie à son patient: ainsi fait le bon amy comme le sçavant musicien, qui pour accorder son instrument tend aucunes de ses cordes, et en lasche les autres: aussi concede il aucunes choses, et en refuse d'autres, changeant selon que l'honnesteté ou l'utilité le requierent: et est, par ce moyen, aucunefois ag-

[1] Iliade, L. IV, v. 243. [2] Iliade, L. VII, v. 109.

greable, et par tout utile : mais le flatteur ayant accoustumé de tousjours sonner une seule note, qui est de complaire, et de faire et dire toutes choses au gré de celuy qu'il flatte, ne sçait que c'est ny de resister de faict, ny de fascher de parole, ains va tousjours après ce que lon veult, s'accordant tousjours et disant tousjours *ad idem*[1]. Or ainsi comme Xenophon escrit, « Qu'Agesilaus estoit bien aise de « se sentir louër de ceulx qui l'eussent bien voulu « blasmer » : aussi fault il estimer que celuy-là resjouit et complaist en amy, qui peult aussi quelquefois contrister et contredire, et avoir pour suspecte la conversation de ceulx qui ne font jamais que donner plaisir, en accordant tout sans aucune pointure de reprehension, et de contradiction, et avoir tousjours à main le dire d'un ancien Laconien, lequel oyant que lon louoit haultement le roy Charilaus, « Et comment, seroit il bon, dit-il, quand il n'est « pas aspre aux meschans » ?

XXII. On dit que le tahon qui tourmente les taureaux, se fiche auprès de leurs aureilles, et aussi fait la tique aux chiens : tout ainsi le flatteur attachant les hommes ambitieux par les aureilles, à force de leur chanter leurs louanges, est bien malaisé à secouer et chasser depuis qu'il y est une fois fiché : et pourtant fault il avoir le jugement bien esveillé en cest endroict, à observer diligemment si ces louanges seront attribuées à la chose, ou à la personne : elles seront attribuées à la chose s'il louë

[1] Amyot pouvoit traduire, et toujours à l'unisson. C'est l'expression du grec καὶ συμφθεγγόμενος.

les absents plus tost que les presents, si luy mesme veult et desire en luy ce qu'il louë en autruy, et s'il ne nous louë pas seuls, mais tous autres pour semblables qualitez, et s'il ne varie point en disant et faisant tantost d'un tantost d'autre, mais tousjours d'une sorte [1]. Et ce qui est le principal à considerer, c'est si nous mesmes en nostre secret ne nous repentons point ou n'avons point de honte de ce dont il nous louë, et si nous ne voudrions point plus tost avoir fait et dit le contraire : car le jugement de nostre conscience nous portant tesmoignage au contraire, empeschera que telles louanges ne nous affectionneront, ny ne nous atteindront point au vif, et consequemment le flatteur ne nous en pourra surprendre. Mais je ne sçay comment il advient, que la plus part des hommes ne reçoivent point les consolations que lon leur baille en leurs adversitez, ains plus tost se laissent mener à ceulx qui plorent et lamentent avecques eulx : et quand ils ont offensé et failly, si quelqu'un les en reprent, et les en blasme si vifvement qu'il en imprime au cœur un remors et une repentance, ils estiment celuy-là leur accusateur et leur ennemy : et au contraire ils embrassent et reputent leur bien-veuillant et amy celuy, qui louëra et magnifiera ce qu'ils auront fait. Or ceulx qui louent et qui prisent avec un applaudissement de mains ce que l'on aura fait ou dit, soit à bon esciant ou soit en jouant, ceulx là encore ne

[1] Ces mots, *mais toujours d'une sorte*, ne sont point dans le grec. Il suffisoit de dire, et s'il ne varie point en disant et faisant tantôt d'une façon et tantôt d'une autre.

sont dommageables que pour le present, et pour cela que lon a à l'heure en main : mais ceulx qui avec leurs louanges penetrent jusques aux meurs, et par leurs flatteries attaignent jusques à corrompre [1] les conditions, ceulx la font comme les mauvais esclaves et serfs, qui ne desrobent pas seulement du bled de leur maistre, ce qui est en monceau au grenier, mais aussi ce qui est preparé pour la semence : car [2] les conditions de l'homme sont la source de toutes ses actions, et les meurs sont le principe et la fonteine, dont decoule toute nostre vie, laquelle ils destordent, en donnant au vice les noms des vertus.

XXIII. Thucydides [3] escrit qu'ès seditions et guerre civiles, lon transferoit la signification accoustumée des mots, aux actes que lon faisoit, pour les justifier : car une temerité desesperée estoit reputée vaillance aimant ses amis : une dilation providente [4], honeste couardise : une temperance, couverture de lascheté : une prudence circumspecte, generale paresse : aussi fault il bien prendre garde ès flatteurs là où lon verra qu'ils appelleront prodigalité, liberalité : timidité, seureté : teste ecervellée, promptitude : chicheté mechanique, temperance et frugalité : un qui sera subjet à folles amourettes, gracieux et homme de bonne compagnie : un cholere ou superbe, vaillant et magna-

[1] La disposition de l'esprit. c.
[2] La disposition. C
[3] Thucydide III, 82.
[4] Une lenteur prévoyante.

nime: et, au contraire, un de cueur bas et lasche, doulx et humain : ainsi comme Platon escrit en quelque passage, que l'amoureux est flatteur de ce qu'il aime, car s'il est camus, il l'appellera aggreable: s'il a nez aquilin, face royale: s'il est noirault, viril, s'il est blanc, enfant des dieux: [1] et quant à ce nom μελίχρους, basané et couleur de miel, il dit que c'est une fainte d'amoureux, qui diminue pour apprendre à supporter plus aiseement une couleur palle et morte de son amy: combien que celuy qui se donne à entendre qu'il soit beau quand il est laid, ou grand quand il est petit, ne demeure pas longuement en son erreur: et si n'en reçoit perte sinon bien fort legere, et non pas irremediable.

XXIV. Mais les louanges qui accoustument l'homme à cuider que vice soit vertu, tellement qu'il ne se desplaist pas en son mal, mais plus tost qu'il s'y plaist, et qui ostent toute honte de pecher et de faillir, ce furent celles qui amenerent la ruine des Siciliens, en donnant occasion aux flatteurs d'appeller la cruaulté de Dionysius et de Phalaris, haine des meschants et bonne justice : ce furent celles qui perdirent l'AEgypte, en appellant la lascheté effeminée du roy Ptolomeus, sa furieuse superstition, ses lamentables chansons, ses sonnements de tabourins, et ses danses bacchanales, devotion, religion, et le service des dieux: ce furent celles aussi qui cuiderent gaster et cor-

[1] Et quand à ce nom *melichrous*, *couleur de miel;* il est entièrement de l'invention des amoureux, qui cherchent à donner un nom agréable à la paleur de ceux qu'ils aiment C.

rompre du tout les meurs et façons romaines, qui par avant tenoient tant du grand, en surnommant les delices, les dissolutions, les jeux et festes d'Antonins, joyeusetez, gentillesses, et humanitez, en desguisant et diminuant ainsi la faulte d'Antonius, qui abusoit excessivement de sa fortune, et grandeur de sa puissance. Que fut-ce autre chose qui attacha à Ptolomeus la museliere [1] à jouer des flustes? Qui feit monter Neron sur l'echafaud [2] avec une masque sur le visage, et des brodequins aux jambes, qui estoit l'accoustrement des joueurs de farce, ne furent-ce pas les louanges des flatteurs? Et la plus part des roys ne sont-ils pas attirez en toute vergongne et tout deshonneur par les flatteries de ceulx qui les appellent *Apollons*, pour peu qu'ils sçachent mionner, et *Bacchus* quand ils s'enyvrent, et *Hercules* quand il luictent, et qu'ils prennent plaisir à telles gallanteries de surnoms?

XXV. Et pourtant se fault il principalement donner de garde du flatteur en ses louanges: ce que luy mesme n'ignore pas, mais estant caut et subtil à se garder de se rendre suspect, si d'adventure il rencontre quelque mignon glorieux, bien paré, ou bien quelque lourdault qui ait un peu le cuir gros, et comme lon dit vulgairement, qui soit un peu de

[1] Bande de cuir que les joueurs de flûte s'attachoient au-dessus et au-dessous de la bouche pour que leur joues ne parussent pas enflées et leur visage difforme. Marsyas fut l'auteur de cette invention. Voyez le Traité, Comment il faut refréner la colère, Chap. XII.

[2] Le théâtre.

grosse

grosse paste, il se mocque et gaudit d'eulx à gorge desployée, comme fait Struthias en la comedie, foulant aux pieds et ballant sur le ventre de la sottise de Bias, en maniere de dire, par les louanges qu'il luy donne, sans que l'autre le sente [1], Tu as plus beu que ne feit oncques le roy Alexandre le grand: et cependant il se pasme et fond à force de rire, en se tournant devers le Cyprien. Mais s'il a affaire à quelques habiles et galants hommes qui ait l'œil sur luy principalement en cest endroict, et qui soient au guet pour bien garder ceste place et ce lieu là, il ne leur addresse pas des louanges de droit fil, ains vient de loing tournant tout à l'entour, et puis fait ses approches petit à petit, sans faire bruit, tant qu'il vient à les manier, comme lon fait une beste que lon veult apprivoiser, et les taster: car tantost il viendra rapporter à son amy des louanges qu'il aura ouy dire à quelques-uns de luy, faisant comme les rhetoriciens, qui quelques fois en leurs harengues parlent en tierce personne: J'ay pris grand plaisir, dira-il, nagueres estant en la place, à ouir certains estrangiers, ou bien de bons vieillards, qui racontoient tous les biens du monde de vous, et vous louoient à merveilles. Tantost il controuvera quelques legeres faultes à l'encontre de luy, disant qu'il les aura entendues d'autres qui les disoient de luy, et qu'il s'en est venu en diligence incontinent vers luy, pour luy demander là où il auroit dit cela, ou fait une telle chose: l'autre luy niera, comme il est vraysemblable, et de là adonc

[1] Voyez les observations. C.

il prendra son commancement pour entrer en ses louanges : aussi m'esbahissais-je bien, comment vous eussiez mesdit de quelqu'un de voz familiers, veu que vous ne mesdites pas de voz ennemis mesmes : et comment vous eussiez attenté à usurper de l'autruy, veu que vous donnez si largement et si liberalement le vostre.

XXVI. Les autres font comme les peintres, qui pour relever et faire plus apparoistre les choses luisantes et claires, les renforcent avec des obscures et ombrageuses qu'ils mettent auprès : car en blasmant, detractant, mocquant, et injuriant les choses contraires, tacitement ils louent et approuvent les vices et imperfections qui sont en ceulx qui flattent, et en les louant, ils les nourrissent [1] : car ils vous blasmeront la temperance, et abstinence, en l'appellant rusticité, s'ils se trouvent parmi des hommes luxurieux, avaricieux, gens de mauvais affaire, qui acquierent des biens par tous moyens deshonnestes et meschans. La justice et bonne conscience, qui se contente du sien, sans rien vouloir avoir de l'autruy, ils l'appelleront lascheté et faulte de cœur de n'oser entreprendre. Et quand ils seront avec des paresseux, gens oisifs, qui fuyent les affaires, ils n'auront point de honte de blasmer l'entremise du gouvernement de la chose publique, et de dire que c'est faire les affaires d'autruy à grand travail sans profit. Un desir d'estre en magistrat ils l'appelleront vaine gloire, qui ne sert à rien. Pour flatter un orateur, ils blasmeront en sa presence le-

[1] Voyez les Observations.

philosophie. Parmy des femmes lascives et impudiques, ils seront les bien venus en appellant les honèstes qui n'aiment que leurs maris, sottes, malapprises, et sans grace quelconque.

XXVII. Et y a encore une plus grande meschanceté, c'est que ces flatteurs ne s'espargnent pas eulx mesmes : car ainsi comme les luicteurs baissent aucunefois leur corps pour renverser par terre leurs compagnons, aussi quelquefois par se blasmer eulx mesmes ils se coulent secrettement à louër autruy. « Je suis, diront ils, plus couard qu'un esclave sur « la mer : je ne puis durer au travail : j'enrage de « cholere quand j'entens que lon a mesdit de moy » : mais cestuy-cy, celuy est tout un, il ne treuve rien de mauvais, c'est un homme tout autre que les autres, il ne se courrouce de rien : il porte tout patiemment.

XXVIII. Et si d'adventure il se treuve quelqu'un qui ait grande opinion de sa suffisance et de son entendement, qui veuille faire de l'austere et du roide et entier, disant à tout propos,

Diomedes ne me va trop prisant,
Ny au contraire aussi trop mesprisant [1].

le flatteur bon ouvrier de son mestier ne l'assaudra pas par ceste voye, ains usera d'un autre artifice à l'endroit de celuy là. C'est qu'il viendra devers luy pour avoir conseil en ses propres affaires, comme de celuy qu'il estime plus sage et mieulx advisé que luy, et dira qu'il a bien d'autres avec lesquels il aura plus

[1] Homère, Iliade X, 249.

grande familiarité, mais neantmoins qu'il est contrainct de l'importuner : car à qui aurons nous recours nous autres qui avons besoing de conseil, et à qui nous fierons nous ? et puis après avoir ouy ce que l'autre luy aura dit, quoy que ce soit, il s'en ira disant qu'il aura eu un oracle, et non pas un conseil. Et si d'adventure il voit que l'autre s'attribue quelque suffisance en la cognoissance des lettres, il luy apportera quelques sienes compositions, le priant de les lire, et de les corriger. Le roy Mithridates aimoit l'art de medecine, au moyen dequoy, il y eut quelques uns de ses familiers qui luy baillerent de leurs membres à inciser, et brusler avec des cauteres, qui estoit le flatter de faict, et non pas de parole : car il sembloit qu'ils luy portassent tesmoignage de sa suffisance, puis qu'ils se fioient de leur vie à luy :

Les cas divins sont de beaucoup de formes [1].

Mais ceste espece de louanges dissimulées, ayant besoing de plus grande circonspection pour s'en garder, merite d'estre diligemment averée et esprouvée : et pourtant fauldra il que celuy qui sera tenté par telle sorte de flatterie, tout expressément luy mettre en avant des advis où il n'y aura point d'apparence quand le flatteur luy demandera conseil, et des advertissemens tout de mesme, et aussi des corrections sans propos, quand il luy apportera ses compositions à reveoir et corriger ; car quand il verra que le flatteur ne luy contredira en rien,

[1] Euripide, Alcest. vers 1157.

ains luy consentira en tout et par tout, et recevra tout, et qui plus est encore qu'à chasque point il s'escriera, « ho voilà bien dict! il n'est possible de « mieulx »: il est tout manifeste qu'il fait comme dit le commun proverbe,

Le mot du guet il nous va demandant,
Mais autre chose il cherche ce pendant.

C'est que nous louant, il nous veut enfler de vaine oultrecuidance.

XXIX. Davantage ainsi comme aucuns ont definy la peinture, estre une poësie muette, aussi y a il des louanges que donne une flatterie muette: car ne plus ne moins que les chasseurs deçoivent mieulx les bestes qu'ils chassent, quand il ne semble pas qu'ils chassent, mais bien qu'ils passent leur chemin, ou qu'ils gardent leurs troupeaux, ou qu'ils labourent la terre: aussi est-ce lors que les flatteurs touchent mieulx au vif en louant, quand il ne semble pas qu'ils louent, ains qu'ils facent autre chose; car celuy qui cede une chaire, ou un lieu à table, à un survenant, ou qui ayant accoustumé de harenguer devant le peuple, ou devant le senat, s'il sent que l'un des riches veuille parler, entrerompt son parler pour se taire, et quitter la place et le rang de parler, celuy là, dis-je, en se taisant, declare plus que s'il crioit à haulte voix, qu'il repute l'autre plus suffisant et plus prudent que luy. De là est que lon voit ceste maniere de gens qui font profession de flatterie, se saisir ordinairement des premiers sieges, tant ès sermons, harengues publiques que

lon va ouir, comme ès theatres, non qu'ils s'en reputtent dignes, mais à fin qu'en les cedant aux plus riches ils les flattent d'autant: et ès assemblées et compagnies ils seront les premiers à entamer les propos, mais c'est pour puis après les quitter aux plus puissans, voire pour passer facilement à une opinion toute contraire à la leur premiere si le contredisant sera homme puissant, ou riche, ou personne d'authorité: c'est pourquoy il se fault de tant plus evertuer pour les convaincre, et averer qu'ils ne font point ces cessions et ces reculemens là pour reverence qu'ils portent ou à la suffisance plus grande, ou à la vertu, ou à l'aage, mais seulement aux biens, aux richesses, et au credit.

XXX. Megabyzus [1] un des plus grands seigneurs de la cour du roy de Perse vint un jour visiter Apelles jusques en sa boutique, et s'estant assis auprès de luy à le regarder besongner, commencea à vouloir discourir [2] de la ligne et des umbres. Apelles ne se peult tenir de luy dire: « Voys tu, ces jeunes gar« sons qui broyent l'ochre, pendant que tu ne di« sois mot te regardoient fort attentifvement, et « s'esbahissoient de voir tes beaux habits de pour« pre et tes chaines et joyaux d'or, mais depuis que « tu as commancé à parler, ils se sont pris à rire, « en se mocquant de toy, d'autant que tu te mets « à discourir des choses que tu n'as pas apprises ». Et Solon estant interrogué par le roy de Lydie,

[1] Voyez le Traité de la tranquillité de l'ame, Chap. XXV, où le même fait est rapporté, et les notes.

[2] Du trait et de l'ombre.

Crœsus, quels hommes il avoit veus qu'il reputast les plus heureux de ce monde, luy nomma Tellus un simple citoyen d'Athenes, et un Cleobis, et Biton, qu'il dit avoir cogneus pour les mieulx fortunez: mais les flatteurs ne disent pas seulement, que les roys, les riches hommes, et les personnes de grande authorité soient bien fortunez et heureux, mais aussi les declarent les premiers hommes du monde en prudence, en science et en vertu. Et puis il y en a qui ne peuvent pas seulement endurer les Stoïques, qui appellent le sage tel qu'ils le depeignent riche, beau, noble et roy tout ensemble, là où les flatteurs vous rendent le riche qu'ils flattent, orateur, poëte, voire, et s'il veult encore, peintre et bon joueur de flustes, leger du pied, et roide de corps, se laissans tomber dessoubs luy en luictant, et demourans derriere en courant, ainsi comme Crisson Himerien [1] demoura derriere en courant à l'encontre d'Alexandre, dequoy Alexandre fut fort courroucé quand il le sceut. Carneades souloit dire, que les enfans des roys et des riches n'apprenoient rien adroit, qu'à picquer et manier les chevaulx, et rien autre chose, pour ce que le maistre les flatte aux escholes en les louant, à l'exercice de la luicte celuy qui luicte avec eulx se laisse volontairement tomber dessoubs eulx: mais le cheval ne cognoissant pas qui est le fils d'une homme privé, ou d'un prince, qui est pauvre ou riche, jette par terre ceulx qui ne se sçavent pas bien tenir.

[1] Himère, ville de Sicile.

XXXI. Parquoy le dire de Bion est sot et lourd, car il disoit ainsi, « Si à force de louër je pouvois « rendre une terre bonne, grasse et fertile, je ne « ferois point de faulte en la louant, plus tost que « de me travailler le coeur et le corps à la labou- « rer et cultiver : celuy doncques ne peche point « aussi qui louë un homme, si en le louant il le « rend utile et fertile à celuy qui le louë » : car on luy peult renverser sa raison en luy alleguant que la terre ne devient pas pire pour estre louée, là où ceulx qui louent faulsement, et oultre le merite et le devoir, un homme, l'emplissent de vent, et sont cause de sa ruine. Mais à tant avons nous assez discouru sur cest article des louanges : il suit après de traicter touchant la franchise de librement parler.

XXXII. Or estoit il bien raisonnable, que comme Patroclus se vestant des armes d'Achilles, et menant ses chevaux à la guerre, n'osa toucher à sa javeline, ains la laissa seule, aussi que le flatteur se masquant et desguisant des marques et enseignes d'un amy, laissast la seule franchise de parler librement, sans y toucher ne la contrefaire, comme estant le baston propre, pesant, grand et fort, qu'il appartient de porter à l'amitié seule, et non à autre : mais pour autant qu'ils se donnent bien garde d'estre desconverts en riant, ny en beuvant, ny en gaudissant ou jouant, ils elevent ja leur piperie jusques à une monstre de sourcil severe, et flattent avec un visage renfrongné, meslants parmy leur flatterie ne sçay quoy de reprehension et de cor-

rection, ne laissons point passer cela sans le toucher et examiner.

XXXIII. Quant à moy, j'estime que comme en la comoedie de Menander, Hercules contrefait [1] vient en avant avec une massue sur l'espaule, qui n'est ny pesante, ny massive, ne forte, ains une vaine fainte, legere, où il n'y a rien dedans : aussi que la liberté de parler dont usera le flatteur, se trouvera molle et legere, et qui n'aura point de coup à ceulx qui l'esprouveront, ains qu'elle fera ne plus ne moins que les aureillers des femmes, qui au lieu qu'ils semblent repoulser et resister aux testes que l'on couche dessus, plient plus tost dessoubs et leur cedent : aussi ceste faulse liberté de parler pleine de vent s'eleve et s'enfle bien d'une enfleure vaine et tromperesse, à fin que se resserrant et s'abaissant elle reçoive et attire avec soy celuy qui se laisse aller dessus : car la vraye et amie liberté de parler s'attache à ceulx qui faillent et qui pechent, apportant une douleur bienfaisante et salutaire, ne plus ne moins que le miel qui mord les parties ulcerées, mais il les nettoye [2], estant au demeurant profitable et doulce, de laquelle nous parlerons à part en son lieu. Mais le flatteur monstre premierement d'estre aspre, violent, et inexorable envers les autres : car à ses serviteurs il est fascheux à servir, aigre à reprendre les faultes de ses domestiques et pa-

[1] Le titre de cette comédie étoit le Faux-Hercules, Ψευδηρακλῆς.

[2] Pour une plus grande clarté, Amyot auroit dû répéter: cette liberté de parler est au demeurant profitable et doulce, etc.

rents : il n'estime ny ne prise personne hors luy, ains mesprise tout le monde, ne pardonne à homme qui vive, accuse un chascun, s'estudiant à acquerir la reputation d'homme haïssant le vice, en provoquant les autres à courroux, comme celuy qui pour rien ne laisseroit volontairement à leur dire leur verité, qui ne feroit ny ne diroit jamais rien pour complaire à autruy. Et puis il fera semblant de ne voir ny ne cognoistre pas un des vrais et gros pechez, mais s'il y a d'adventure quelque legere et exterieure faulte, il fera merveille de crier hault à bon esciant, et de la reprendre avec une voix forte et une vehemence de parole, comme pour exemple, s'il apperçoit quelque chose qui traine parmy la maison, si lon est mal logé, si lon a la barbe mal faitte, ou un vestement qui seie mal, ou un chien et un cheval qui ne soient pas traittez, comme il appartient. Mais au demourant une oubliance de ses pere et mere, faulte de soing de ses propres enfans, ne faire cas ne compte de sa femme, mespris de ses parents, ruine et perte de biens, toutes ces choses là ne luy touchent en rien, ains est muet et couard en tout cela : ne plus ne moins que un maistre du jeu de la luicte, qui laisse enyvrer et paillarder son escholier et champion de luicte, et puis le tanse [1] s'il treuve faulte à la burette à l'huile, et à l'estrille : ou comme un grammairien qui reprend son escholier s'il fault à avoir son escritoire et sa plume, et puis ne fait pas semblant de l'ouïr quand il commet une incongruité en parlant, ou

[1] S'il a mal employé son huile ou son étrille. c.

qu'il use de quelque mot barbare ; car le flatteur est tel, que d'un mauvais orateur et digne d'estre mocqué, il ne dira rien quant à sa harengue, mais bien le reprendra il de sa voix, et l'accusera griefvement de ce qu'il se gastera le gosier et la voix par boire trop froid : et si on luy baille à lire un[1] epigramme qui ne vaille rien, il s'attachera à blasmer le papier qui sera trop gros, ou bien l'escrivain qui aura esté trop negligent ou ignorant. En ceste sorte les flatteurs qui estoient à l'entour du roy Ptolomeus, lequel sembloit aimer les lettres, et estre desireux de sçavoir, estendoient ordinairement leurs disputes jusques à la minuit à debattre de la proprieté d'un mot ou d'un verset, ou touchant une histoire : et ce pendant il n'y en avoit pas un de tant qu'ils estoient qui lui remontrast rien touchant la cruauté dont il usoit, ny de l'insolence en laquelle il se debordoit, ny quand il jouoit du tabourin, ou qu'il faisoit d'autres indignitez soubs couleur de religion. C'est tout ne plus ne moins, que si à un qui auroit quelque grosse apostume, ou quelque ulcere fistuleux, on venoit avec la lancette à luy raire les cheveulx, ou à luy rongner les ongles ; car ainsi les flatteurs appliquent leur liberté de parler aux parties qui ne sont point dolentes, et qui ne font point de mal.

XXXIV. Il y en a d'autres qui sont encore plus cauts et plus rusez que tous ceulx-là, car ils usent de ceste liberté de parler, et de reprendre et blasmer pour complaire : comme Agis natif de la ville

[1] *Lisez* : un écrit. C.

d'Argos, voyant qu'Alexandre donnoit de grands dons à ne sçay quel plaisant, s'escria d'envie et de douleur qu'il en avoit, « O le grand abus »! Alexandre l'ayant ouy se tourna devers luy en courroux, et luy demanda que c'estoit qu'il vouloit dire : « Je confesse, dit-il, qu'il me fait mal, et « que j'ay grand despit de voir, que tous vous au« tres qui estes nez de la semence de Jupiter, pre« nez plaisir d'avoir autour de vous des flatteurs « et des plaisants pour vous faire rire : car Hercules « avoit ainsi en sa compagnie les Cercopes, et Bac« chus les Silenes : et autour de vous aussi, tout de « mesme, ces bouffons icy sont en credit ». Et un jour comme l'empereur Tiberius Cæsar fust entré au senat, il y eut un des senateurs flatteur, qui se dressa en pieds, et dit tout hault, « Qu'il falloit « puis qu'ils estoient libres, qu'ils parlassent aussi « librement, et qu'ils ne s'en faignissent point, ny « ne teussent ce qu'ils sçavoient estre utile ». Il feit dresser les aureilles à tout le monde par ces paroles, et se feit un grand silence : Tiberius mesme prestoit l'aureille fort attentifvement pour ouïr ce qu'il vouldroit dire : et lors il se print à dire, « Es« coute Cæsar en quoy nous nous plaignons tous « de toy, et n'y a personne qui te l'ose dire ou« vertement : C'est que tu ne fais compte de toy, « ains abandonnes ta personne, et affliges ton « corps de soucis et de travaux que tu prens pour « nous, sans te donner repos ne jour ne nuict ». Et comme il continuast une longue trainée de tels propos, on dit que l'orateur Cassius Severus dit,

« [1] La liberté de parler dont use cest homme, le fera « mourir ».

XXXV. Telles flatteries sont legeres, et ne nuysent pas beaucoup : mais celles cy sont dangereuses, et corrompent les meurs des mal-advisez, quand les flatteurs accusent et blasment ceulx qu'ils flattent des vices et crimes contraires à ceulx dont ils sont entachez, comme Himerius un flatteur Athenien tansoit et injurioit un vieil usurier le plus chiche et le plus avaricieux de toute la ville, l'appellant prodigue, negligent de son profit, et qu'il en mourroit de male faim luy et ses enfans : ou, au contraire, un prodigue despensier qui consumera tout, ils luy reprocheront qu'il sera un taquin mechanique, ainsi comme Titus Petronius faisoit à Neron : ou si ce sont princes et seigneurs qui traittent durement et cruellement leurs subjects, ils leur diront qu'il fauldra oster ceste trop grande doulceur, et ceste importune grace, et misericorde inutile. Tout pareil à ceulx-là est celuy qui fait semblant de redouter et se donner de garde d'un lourdault et gros sot, comme si c'estoit quelque habile homme, cault et rusé : et celuy qui tanse et reprent un envieux et mesdisant, qui prent ordinairement plaisir à detracter et mesdire de tout le monde, si d'adventure il luy eschappe quelquefois de louër aucun excellent personnage : « C'est un vice que vous

[1] Il faut ou que Cassius Severus eut dit cela par ironie, ou qu'il manque une négation dans le texte : alors il faudroit lire : « La liberté de parler dont use cet homme ne le fera pas « mourir ». C.

« avez de louer ainsi toute sorte de gens ; voire jus-
« ques à ceulx qui ne valent à chose qui soit : car
« quel homme est cestuy-cy que vous louez si fort?
« qu'a il jamais ne fait ne dit qui meritast d'estre si
« haultement prisé »?

XXXVI. Mais c'est principalement aux amours que les flatteurs ruent leurs grands coups, et qu'ils enflamment plus ceulx qu'ils flattent : car s'ils voient qu'ils aient quelque different à l'encontre de leurs freres, ou qu'ils ne facent compte de leurs parents, ou qu'ils soient en quelque souspeçon et deffiance de leurs femmes, ils ne les en reprennent ny ne les en corrigent point, ains au contraire augmentent leur mescontentement : « C'est bien employé, car « vous ne vous sentez pas vous mesmes : vous estes « cause de tout cecy, en monstrant trop de les re- « chercher et caresser, et vous humiliant trop en- « vers eulx ». [1] Et si d'adventure il sourd quelque demangeaison d'amour ou quelque courroux de jalousie envers quelque concubine, ou quelque amie mariée, alors la flatterie se tirera en avant avec une liberté et franchise de parler tout ouverte, apportant du feu en la flamme : accusant et faisant le procès à l'amoureux, comme ayant faict et dict beaucoup de choses mal seantes à l'amour, mal gracieuses, et pour faire haïr plus tost qu'aimer une personne,

O homme ingrat de tant de doulx baisers!

En ceste sorte les familiers d'Antonius qui brusloit de l'amour de Cleopatre l'AEgyptienne, luy faisoient

[1] *Lisez* : Mais si. c.

à croire, que c'estoit elle qui estoit amoureuse de luy, et le tansant l'appelloient homme sans affection et superbe : « Ceste dame, disoient ils, laissant un « si grand et si opulent royaume, et tant de belles « et plaisantes maisons, se consume le cœur et le « corps à tracasser çà et là après ton camp, ayant « pour tout honneur le tiltre de concubine d'An- « tonius,

« Tu as un cœur bien dur et inflexible [1].

« de la laisser ainsi se consumer d'ennuy » : et luy estant bien aise d'estre ainsi convaincu de luy faire tort, et prenant plaisir à se voir ainsi accuser, plus qu'il n'eust fait à s'ouïr louër, ne se donna garde que, ce qui sembloit l'admonester de son devoir, le desbauchoit encore plus qu'il ne l'estoit. Car ceste liberté simulée de parler franchement ressemble aux morsures des femmes impudiques qui chattouillent et provoquent le plaisir par ce qui semble devoir faire douleur. Et tout ainsi comme le vin pur, qui autrement est un certain remede contre la poison de la ciguë, si vous le meslez avec le jus de la ciguë rend la force de la poison irremediable, d'autant que par le moyen de sa chaleur il la porte promptement au cœur : aussi les meschants entendans très-bien que la franchise de parler est un grand secours contre la flatterie, flattent par elle mesme.

XXXVII. Et pourtant semble il que Bias ne respondit pas du tout bien à celuy qui luy demandoit, qui estoit la plus mauvaise beste de toutes : « Des

[1] Homere, Odyssée X, 329.

« sauvages, dit-il, c'est le tyran, et des privées le « flatteur » : car il pouvoit dire plus veritablement, qu'entre les flatteurs les privez sont ces poursuyvants de repeuës franches, et ces amis de table et d'estuves : mais celuy qui estend sa curiosité, sa calomnie, et sa malignité, comme le poulpe [1] fait ses branches, jusques ès chambres secrettes et cabinets des femmes, celuy-là, dis-je, est sauvage, farouche, et dangereux à approcher. Or l'un des moyens pour s'en donner de garde est, d'entendre et de se souvenir tousjours, que nostre ame a deux parties, l'une qui est plus veritable, aimant l'honnesteté et la raison : l'autre irraisonnable de sa nature, aimant passion et mensonge. Le vray amy assiste tousjours et donne confort et conseille à la meilleure partie, comme le bon medecin qui vise tousjours à augmenter et entretenir la santé : mais le flatteur se sied tousjours auprès de celle qui est privée de raison et pleine de passion, la gratte et la chattouille continuellement, en la maniant de sorte qu'il la destourne du discours de la raison, luy inventant et preparant tousjours quelques vicieuses et deshonnestes voluptez. Tout ainsi comme entre les viandes que l'homme mange, il y en a qui ne servent ny à augmenter le sang, ny les esprits, ny à adjouster force ne vigueur aucune aux nerfs ny aux mouelles, ains seulement excitent les parties naturelles, laschent le ventre, et engendrent une chair mollace et demy pourrie : aussi qui y prendra de près garde, on ne

[1] Le polype.

fauldra

fauldra jamais à veoir, que tout le parler du flatteur n'adjouste rien de bon à l'homme prudent et sage, qui se gouverne par raison, aius facilite à un fol quelque volupté d'amour, ou luy enflamme une cholere follement conceuë, ou irrite une envie, ou l'emplit d'une odieuse et vaine presumption de soy mesme, ou de douleur, en lamentant avec luy, ou luy rend la malignité qu'il aura en luy, ou une deffiance, ou une timidité servile, tousjours de plus en plus aiguë à mal penser, plus tremblante de peur, et plus souspeçonneuse par quelques faulses accusations, ou faux indices et conjectures qu'il luy mettra en avant: car il est tousjours rangé au long de quelque vice et maladie de l'ame, laquelle il nourrit et engraisse, et comparoist incontinent qu'il y a quelque partie mal saine de l'ame, ne plus ne moins que fait la bosse ès parties enflammées et pourrissantes du corps. Estes-vous en courroux contre quelqu'un? Punissez, dira-il? Convoittez vous? Jouissez. Avez vous peur? fuyons nous en. Souspeçonnez vous? croyez le fermement. Et si d'adventure il est malaisé à descouvrir et surprendre en ces passions là, pource qu'elles sont si violentes et si fortes, que bien souvent elles chassent de nostre entendement tout usage de raison, il nous donnera aiseement prise en d'autres qui seront moins vehementes, là où nous le trouverons tout semblable. Car si l'homme se trouve en quelque doubte d'avoir trop beu ou trop mangé, et pour ceste occasion, qu'il face difficulté d'entrer en un baing ou bien de banqueter, le vray amy le retiendra, l'admonestant de se garder, et d'avoir

soing de sa santé : mais le flatteur le tirera luy-mesme dedans le baing, et commandera qu'on apporte sur table quelque nouvelle viande, non pas offenser son corps par le trop adjeuner. [1] Et s'il voit son homme mal affectionné à entreprendre quelque voyage par terre ou par mer, ou à faire chose que ce soit, il dira que le temps ne presse point, et qu'il n'y est pas propre, et que lon le pourra bien remettre à un autre temps, ou bien y envoyer quelque autre. S'il voit qu'il ait promis à quelque sien familier de luy prester ou donner de l'argent, et puis qu'il s'en repente, mais neantmoins qu'il ait honte de faillir de promesse en cest endroict : le flatteur s'adjoustant au pire plat de la balance, la fera pancher du costé de la bourse, et chassera la vergongne de refuser, luy conseillant d'espargner son argent, attendu la grande despense qu'il fait, et le nombre de gens ausquels il a à fournir : de sorte que si nous ne nous mescognoissons nous mesmes, et que nous ne voulions ignorer que nous soyons ou convoiteux ou dehontez, ou pusillanimes, jamais le flatteur ne nous pourra decevoir : car ce sera tousjours celuy qui defendra ces passions là, et qui parlera franchement en faveur d'elles quand on les voudra outrepasser. Mais à tant est-ce assez parlé de ceste matiere.

XXXVIII. Venons maintenant aux services, et aux entremises de faire plaisir : car en tels offices le flatteur confond et obscurcit fort la difference qu'il

[1] Lui défendra d'offenser son corps par une diète trop rigoureuse.

y a entre luy et le vray amy, se monstrant tousjours en apparence prompt et diligent en toutes occurrences, sans chercher occasions de restiver ou refuser : car le naturel du vray amy, ne plus ne moins que la parole de la verité, comme dit Euripides, est simple, naïf et sans fard ne faintise quelconque : mais celuy du flatteur estant certainement mal-sain en soy-mesme, a besoing de plusieurs exquises et rusées medecines pour s'entretenir [1]. Ainsi doncques comme quand on s'entrerencontre par la ville, le vray amy quelquefois sans mot dire ny saluer, et aussi sans qu'on luy en die, ny qu'on le resaluë autrement que des yeux, passe oultre, declarant seulement avec un doux regard et un soubs-ris la bienveuillance et l'affection qu'il a imprimée dedans son cœur : et au contraire le flatteur court au devant, et va après, et estend les bras pour embrasser de tout loing : et si d'adventure on l'a salué devant, pour l'avoir apperçeu le premier, il en fait ses excuses, avec tesmoins et avec grands serments. Bien souvent aussi aux affaires et negoces les amis omettent plusieurs choses petites et legeres, sans se monstrer trop exactement serviables ny curieux, et sans s'ingerer à toute sorte de service : mais le flatteur est en cela assidu, continuel, sans jamais se lasser, ne jamais donner lieu ne place à autre de faire aucun service, ains voulant estre commandé, et estant marry si on ne luy commande, voire s'en desesperant et appellant les dieux à tesmoings, comme si

[1] Amyot n'a pas fait attention, que c'est un vers d'Euripide, dans sa tragédie des Phéniciennes, vers 475.

on luy faisoit grand tort. Ces signes là monstrent à ceulx qui ont bon entendement une amitié qui n'est point vraye ne pudique, mais plus tost qui sent son amour de putain ambrassant plus chauldement et plus volontiers que lon ne demande : toutefois pour les examiner plus par le menu, il fault premierement considerer ès offres et promesses la difference qu'il y a entre l'amy et le flatteur : car ceulx qui ont escript paravant nous disent bien, que ceste sorte de promesse est promesse d'amy,

Si je le puis, et si faire se peult [1].

mais que ceste-cy est l'offre d'un flatteur,

Demande moy tout ce que tu vouldras [2].

Car les poëtes comiques introduisent de tels prometteurs en leurs comedies [3],

Nicomachus mettez moy à l'encontre
De ce soudard qui si brave se monstre,
Et vous verrez si à coups de baston
Je ne le rends souple comme un poupon,
Et ne luy fais toute la face molle,
Comme une esponge, avec sa chaulde chole [4].

XXXIX. D'avantage les amis ne s'ingerent pas de donner confort et aide en aucun affaire, si premierement ils n'ont esté appellez au conseil de l'entreprise, et qu'ils ne l'ayent approuvée ou comme honneste ou comme utile, mais le flatteur encore

[1] Homère, Iliade XVI, 196.
[2] Homère, *Ibidem*, 195.
[3] Ménandre dans la comédie du Soldat.
[4] Avec sa bravade, avec sa colére enflammée.

que devant que faire l'entreprise on luy demande son advis, et qu'on se remette en luy de l'approuver ou reprouver, non seulement il desire ceder et gratifier, mais il craint que lon ne le souspeçonne de vouloir reculer ou de fuir à mettre la main à l'œuvre, et pour ceste cause s'accommode à ce qu'il voit où l'autre encline, et qui plus est l'aiguillonne et l'incite encore à le faire : car il se trouve bien peu, ou point du tout, de riches hommes ou de roys qui dient ces paroles,

Pleust or à dieu, qu'un mendiant sa vie,
Et pis encore qu'un pauvre qui mendie,
M'estant amy vint de vers moy sans peur,
Me declarer ce qu'il a sur le cœur.

Mais au contraire ils font comme les composeurs de tragedies, qui veulent avoir une danse de leurs amis pour chanter avec eulx, et un theatre d'hommes qui leur applaudissent : d'où vient que Merope en une tragedie donne ces sages advertissements [1],

Prens pour amy ceulx qui point ne flechissent
En leurs propos, mais ceulx qui obeïssent
A ton vouloir pour te gratifier,
Fais leur fermer ton huys, sans t'y fier.

Et les seigneurs font tout au rebours, car ceulx qui ne chalent et ne flechissent à leurs devis, ains y resistent en leur remonstrant ce qui est plus utile, ils les haïssent et ne les daignent pas regarder : et au contraire les meschants hommes de lasche-cœur et trompeurs, qui sçavent bien leur complaire, non-

[1] Fragment d'Euripide.

seulement ils leur ouvrent leurs huys et les reçoivent en leurs maisons, mais les admettent jusques à la communication de leurs plus interieures affections, et leurs plus secrettes pensées : entre lesquels celuy qui sera un peu plus simple dira, qu'il ne luy appartient pas, et qu'il ne s'estime pas digne d'estre appellé en deliberation de si grands affaires, et qu'il se sentira bien heureux de faire, comme simple ministre et serviteur, ce qui luy sera enjoint et commandé, mais celuy qui sera plus fin, et plus malicieux, s'arrestera bien à la consultation, oyant les doutes que lon fera, froncera bien ses sourcis, fera signe des yeux et de la teste, mais il ne dira rien, sinon que si l'autre declare ce qui luy en semble, il s'escriera incontinent, « O Hercules, vous me l'avez « osté de la bouche, car si vous ne m'eussiez pre-« venu, je m'en allois dire le mesme ».

XL. Et ainsi comme les Mathematiciens tiennent, que les superficies et les lignes ne se courbent ny ne s'estendent, et ne se meuvent point d'elles mesmes, d'autant qu'elles sont intellectuelles et incorporelles, mais qu'elles se plient, qu'elles s'estendent, et qu'elles se remuent quand et les corps dont elles sont les extremitez : aussi vous trouverez toujours, que le flatteur ne dira jamais ny n'asseurera, ny ne sentira, ny ne se courroucera de luy-mesme, ains dira, asseurera, sentira, et se courroucera tousjours avec un autre : de sorte qu'en cela sera très facile à appercevoir la difference qu'il y a entre l'amy et le flatteur, et encore plus en la maniere de faire service et

bons offices pour l'amy : car le service ou office qui procedera de l'amy, aura, comme un œuf, le meilleur au fond du dedans, et rien de monstre ny de parade en front, ains bien souvent comme le sage medecin guarit son patient sans qu'il en sáche rien, aussi le bon amy porte quelque bonne parole qui luy profite, ou luy appointe quelque querelle, et fait ses affaires sans qu'il en sçache rien. Tel a été le philosophe Arcesilaus, tant en autres offices qu'en cestuy-cy qu'il feit à l'endroict d'un sien amy nommé Apelles, natif de l'isle de Chio : un jour qu'il estoit malade l'estant allé veoir, et ayant cogneu qu'il estoit pauvre, il y retourna un peu après portant en sa main vingt drachmes d'argent [1], qui sont environ trois francs et demy, et se seant auprès de luy qui estoit en son lict ; « il n'y a rien icy, luy dit il, sinon les elements « d'Empedocles,

L'eau, et le feu, la terre, et l'air mobile,

et si tu n'es pas bien couché à ton aise : et quant et quant en luy remuant son aureiller, secrettement il luy meit ce peu d'argent dessoubs. La vieille qui le servoit, en refaisant son lict le trouva, dont elle fut bien esbahie, et le dit sur l'heure à Apelles : lequel en se soubs-riant luy respondit, « C'est un larcin d'Arcesilaus ». Et pource qu'en la philosophie les enfans naisssent semblables à leurs parents, Lacydes un des dis-

[1] Cent vingt drachmes font près de seize livres de notre monnoie.

ciples d'Arcesilaus, assistoit en jugement avec plusieurs autres à un sien amy nommé Cephisocrates accusé de crime de lèse majesté : en plaidant laquelle cause l'accusateur requit qu'il eust à exhiber son anneau, lequel il avoit tout bellement laissé tomber à terre, dequoy Lacydes s'estant apperçeu, meit aussi tost le pied dessus, et le cacha, pource que toute la preuve du faict dont il estoit question, dependoit de cest anneau : après la sentence donnée Cephisocrates absouls à pur et à plein, alla remercier et carreser les juges de la bonne justice qu'ils luy avoient faite : entre lesquels il y en eut un qui avoit veu le faict, qui luy dit, « Remerciez en « Lacydes » : et luy conta comme le cas estoit allé, sans que Lacydes en eust dit mot à personne. Ainsi estimé-je, que les dieux font beaucoup de biens et de graces aux hommes, sans que les hommes le cognoissent, ayans telle nature, qu'ils prennent plaisir et s'esjouïssent de gratifier et bien faire. Au contraire, l'office que fait le flatteur n'a rien de juste, rien de veritable, rien de simple ne de liberal : ains une sueur au visage, un courir çà et là, une face chagrine et pensive, tous signes qui donnent apparence et opinion d'œuvre laborieuse, et faite avec une grand' peine et grand soing, ne plus ne moins qu'une peincture affettée, qui avec couleurs renfoncées, avec plis rompus, et avec rides et angles chercheroit de se monstrer bien vivement apparente, de sorte qu'il ennuye et fasche à force de conter comment il a fait les allées et venues, les soucis qu'il en a euz en luy

mesmes, les malvueillances qu'il en a encourues envers les autres, et puis dix mille autres empeschements, dangers et grands accidents qu'il recite, tellement que l'on pourroit dire, « Cecy ne meritoit « pas tant de travaux et de peines : car tout plaisir et « tout bienfait que l'on reproche, devient odieux, « desagreable, et du tout insupportable ». Et en tous ceulx que fait le flatteur, le reproche et la honte qui fait rougir y sont conjoincts, non seulement après qu'il les a faicts, mais aussi à l'instant mesme qu'il les fait : là où le vray amy, si d'adventure il eschet, qu'il luy faille par force reciter le faict, il l'exposera nuement, mais de soy-mesme il ne dira jamais un mot : ainsi que firent jadis les Lacedæmoniens après qu'ils eurent envoyé du bled à ceulx de la ville de Smyrne, qui en leur extreme necessité leur en avoient demandé : car comme les Smyrneiens magnifiassent et louassent fort haultement ceste liberalité envers eulx, ils leur respondirent, « Ce « n'est pas si grande chose qu'il la faille tant louër « car nous avons assemblé cela en faisant comman: « dement, que tous hommes et bestes s'absteins- « sent pour un jour de disner ». Ceste grace et beneficence ainsi faite, non seulement est liberale, mais aussi plus aggreable à ceulx qui la reçoivent, d'autant qu'ils estiment qu'elle n'a pas grand dommage à ceulx qui la leur ont faite.

XLI. Or n'est ce pas [1], à la façon odieuse de faire service facheusement, ny à la promptitude de les offrir et promettre facilement, que le flatteur

[1] Or ce n'est pas à la façon odieuse, etc.

donne principalement à cognoistre sa nature, mais beaucoup plus en ce que l'amy fait office en chose honneste, le flatteur en chose honteuse, et à diverse fin : l'un pour profiter, et l'autre pour complaire. Car l'amy ne requerra jamais, ainsi que disoit Gorgias, que son amy luy face plaisir en choses justes, et luy cependant luy en fera en choses injustes,

Car à tout bien il doit estre conjoinct
Avecques luy : mais à mal faire point.

Et pourtant le divertira il plus tost des choses mal-seantes et mal-honestes, et si d'adventure l'autre ne le veult croire, la response que feit Phocion à Antipater sera bien à propos en cest endroit : « Tu ne « sçaurois m'avoir pour amy et pour flatteur en- « semble » : c'est à dire, pour amy et pour non amy : car il fault bien estre du costé de son amy à faire, non pas à meffaire, et à deliberer, non pas à conjurer [1] : à porter tesmoignage de verité, non pas à opprimer aucun par faulseté : voire jusques à luy aider à porter une adversité patiemment, non pas à rien commettre meschamment : car il ne fault pas seulement sçavoir aucune chose honteuse et reprochable de son amy, taut s'en fault qu'il soit loysible de la faire et de pecher avec luy. Tout ainsi doncques comme les Lacedæmoniens ayant esté desfaicts en bataille par Antipater, et traittans de paix avec luy, le prioient de leur commander tant qu'il voudroit des charges dommageables, mais de

[1] A former des conjurations.

honteuses nulle : aussi le vray amy est tel, que si d'adventure il survient à son amy quelque affaire qui requiere de se mettre en despense, en danger ou en peine pour luy, il veult estre le premier appellé, et en veult alaigrement porter sa part sans alleguer excuse quelconque, mais s'il y a tant soit peu de honte et de deshonneur, il s'excusera, et priera qu'on le laisse en paix, et qu'on luy pardonne. Mais le flatteur fait tout au contraire, car ès dangereuses et laborieuses entremises de faire plaisir, il se tire arriere, et si pour le sonder vous le touchez, il vous sonnera je ne sçay quel son cas [1] et bas de quelque excuse qu'il forgera : mais au contraire en services et offices deshonnestes, vils, bas et honteux, « Je suis à vous, dira-il, faittes de moy « ce que vous voudrez ; mettez moy sous vos pieds : « rien ne luy est indigne, ny ignominieux ». Voyez le singe, il n'est pas propre à garder la maison des larrons comme le chien, ny à porter sur son dos comme le cheval, ny à labourer la terre comme le bœuf, et pourtant fault il qu'il supporte toutes les nazardes, toutes les injures, et tous les jeux malfaisans du monde, servant d'un instrument de mocquerie et de faire rire les gens : ainsi est-il du flatteur, qui n'est bon ny à plaider en jugement pour son amy, ny à mettre la main à la bourse, ny à combattre, comme celuy qui ne sçait ne travailler ne faire rien qui soit de bon, mais aux affaires qui se font soubs l'aixelle, c'est à dire à cachette, aux ministeres de sales et secrettes voluptez, il ne cher-

[1] Informe, rompu.

chera point d'excuse, il sera fidele courtier et ministre de quelques folles amourettes, pour tirer quelque garse de la main d'un maquereau, exquis à merveille, pour mettre au net le compte de la despense d'un festin, diligent, non paresseux à faire apprester un banquet, bien advenant à entretenir des concubines : si on luy commande de parler des grosses dents à un fascheux beau pere, ou de chasser la femme espousée et legitime, il est sans honte et sans mercy, tellement qu'il n'est pas malaisé à descouvrir en cest endroit : car commandez luy ce que vous voudrez de vilain et de deshoneste, il est tout prest de ne s'espargner point pour complaire à celuy qui luy commande.

XLII. Encore y a il un autre grand moyen de le cognoistre par la disposition qu'il aura envers les autres amis, là où lon trouvera qu'il sera bien different du vray amy, lequel n'a rien plus aggreable que d'aimer avec beaucoup d'autres, et aussi d'estre aimé de plusieurs, et va tousjours procurant cela à son amy, qui soit aimé et honoré de plusieurs autres : car estimant que tous biens sont communs entre amis, il pense qu'il n'y doit avoir rien plus commun que les amis : mais le supposé, faulx, et contrefaict, comme celuy qui cognoist très-bien en soy-mesme, qu'il tient grand tort à l'amitié, en la contrefaisant ainsi qu'une faulse monnoie, est bien de sa nature envieux, et exerce son envie à l'encontre de ses semblables, s'efforceant de les surpasser en gaudisserie, et en babil, mais il redoute et tremble devant celuy qu'il sçait estre plus homme de

bien que luy, ne comparoissant pas certes auprès de luy plus qu'un homme de pied auprès d'un chariot de Lydie, comme lon dit en commun proverbe, ou comme dit Simonides,

Plus que du plomb noir auprès de fin or.

Se sentant donc leger, non naturel, ains falsifié, quand on le vient à conferer de près avec une vraye, solide, et grave amitié, qui endure le marteau, il ne la peut endurer, pource qu'il sçait bien qu'il sera descouvert pour tel qu'il est: au moyen dequoy, il fait ne plus ne moins qu'un mauvais peintre, qui avoit fort mal peint des cocqs, car il commandoit à son valet de chasser bien loing de sa peinture les cocqs naturels: aussi cestuy-cy chasse les vrays amis, et ne les seuffre pas approcher: ou s'il ne le peult faire en public et ouvertement, il fera semblant de les caresser, honorer, et admirer, comme gens de plus grande valeur que luy, mais soubs main et en derriere il vous jettera et semera des calomnies: et si ses clandestins et secrets rapports poignans en derriere n'engendrent pas soudainement un ulcere, il retient en sa memoire ce que disoit anciennement Medius. Ce Medius estoit comme le maistre et le chef du trouppeau de tous les flatteurs qui estoient en la cour d'Alexandre, bandé à l'encontre de tous les plus gens de bien de la court: celuy-là donnoit un enseignement que lon ne faignist point de picquer hardiment, et de mordre avec force calomnies: car encore, disoit il, « Que celuy qui aura esté mordu guarisse de la

« playe, la cicatrice pour le moins en demeure ». Par telles cicatrices de faulses accusations, ou, pour les mieulx appeller, par telles gangraines et tels chancres Alexandre estant rongé, feit mourir Callisthenes, Parmenion et Philotas, et s'abandonna à renverser et donner le croc en jambe [1], à leur volonté, à un Agnon, un Bagoas, un Agesias, et un Demetrius, estant vestu, paré, diapré et adoré par eulx, comme une statue barbaresque : tant a le complaire grande force et efficace, mais je dis très-grande, mesmement envers ceulx qui en ce monde sont estimez les très-grands : car d'autant qu'ils se persuadent, et qu'ils desirent les meilleures choses du monde estre en eulx, cela donne foy et hardiesse tout ensemble au flatteur, au contraire des places qui sont situées en haults lieux, lesquelles en sont inaccessibles et impossibles à approcher à ceulx qui les cuident surprendre d'emblée, là où un cœur elevé pour la haultesse de sa fortune, ou pour l'excellence de sa nature, en une ame où il n'y a point de sain jugement de raison, est facile à prendre, voire à fouler aux pieds, aux plus basses et plus viles personnes.

XLIII. C'est pourquoy dès l'entrée de ce discours nous avons admonesté, et encores admonestons en

[1] C'est une faute d'Amyot. Il devoit traduire : et s'abandonna sans réserve à des Agnon, à des Bagoas, à des Agesias, à des Demetrius, se laissa renverser et donner le croc en jambe, estant vestu, paré, diapré et adoré par eux, comme une statue barbaresque, tant le complaire à grande force et efficace, etc.

cest endroit, les lisans, de chasser arriere d'eulx l'amour et l'opinion de soy-mesme, car ceste presumption là nous flattant premierement nous mesmes au dedans, nous rend plus tendres et plus faciles aux flatteurs de dehors, comme y estans ja tous disposez : là où si obeïssans au dieu Apollo, et recognoissans combien [1] en toutes choses fait à estimer son oracle, qui nous commande de nous cognoistre nous mesmes, nous aillions rechercher nostre nature, nostre institution, et nostre nourriture, quand nous y trouverions infinies defectuositez de ce qui y deust estre, et tant de choses malement, ou temerairement meslées, qui ne deussent pas estre en noz actions, en noz propos, et en noz passions, nous ne nous abandonnerions pas ainsi facilement aux flatteurs à nous fouler aux pieds, et faire ainsi, par maniere de dire, littiere de nous à leur plaisir. Le roy Alexandre souloit dire, que deux choses principalement le destournoient d'adjouster foy à ceulx qui le saluoient et l'appelloient dieu : « L'une estoit le dormir, et l'autre le jouïr « d'une femme », comme se sentant plus imparfaict, et plus defectueux en ces deux poincts là, qu'en nuls autres : mais si nous considerions, chacun en son privé, plusieurs choses laides, fascheuses, imparfaites et mauvaises que nous avons, nous trouverions que nous aurions besoing non d'un amy qui nous louast, et qui dist bien de nous, mais plus tost qui parlast à nous librement, qui nous reprist

[1] *Lisez* : combien à chacun est à estimer, etc. c.

et blasmast des faultes que nous commettons en nostre particulier.

XLIV. Car il y en a bien peu entre plusieurs, qui osent librement et franchement parler à leurs amis, et entre ces peu là encore y en a il moins qui le sachent bien faire : car ils pensent que dire injure et blasmer soit librement parler, et neantmoins ceste liberté de parler, comme toute autre medecine qui n'est pas donnée à propos, en temps et en lieu, a cela qu'elle offense, fasche, et trouble sans aucun profit, et qu'elle produit aucunement le mesme effect avec douleur que le flatter fait avec plaisir : car les hommes reçoivent dommage non seulement pour estre louez, mais aussi pour estre blasmez importunement, et hors de temps et de saison, et est cela qui les rend plus faciles à prendre, et leur fait plus monstrer le costé aux flatteurs, se laissans facilement aller et couler, ne plus ne moins que l'eau qui court tousjours d'un hault en un fond et contre bas. Parquoy il fault que ceste liberté de reprendre soit temperée d'une affection amiable et accompagnée d'un jugement de raison, comme d'une lumiere retranchant ce qu'il y pourroit avoir de trop vehement et de trop crud, de peur que se voyans ainsi repris de toutes choses, et blasmez à tout propos, ils ne s'en faschent et ne se despitent, de sorte qu'ils se jettent à l'ombre et à l'abry de quelque flatteur, et se tournent devers ce qui ne les faschera point. Car il fault fuir, amy Philopappus, tout vice par le moyen de la vertu, et non pas par

le

le vice contraire, comme aucuns font, qui pour fuir la honte sotte tombent en impudence, et pour eviter incivilité tombent en plaisanterie, et cuidans esloigner leurs meurs bien loing de lascheté et de couardise, ils s'approchent d'audace et de braverie : et y en a qui pour se justifier de n'estre point supertitieux deviennent atheistes, et pour ne sembler et estre tenus pour lourdaults, se rendent fins et malicieux, faisant des meurs comme d'un bois courbé d'un costé, à faulte de le sçavoir bien redresser, ils le courbent de l'autre. Or est-ce une bien laide façon de monstrer que lon ne soit point flatteur, que de se rendre fascheux sans profit, et une conversation bien rustique et ignorante de se faire aimer, que de se rendre mal-plaisant et ennuyeux, à fin de ne sembler point servir ne valeter en amitié, ne plus ne moins que le serf affranchy en une comedie, qui pense que la licence d'accuser autruy, soit jouissance de la liberté de parler de pair à pair. Puis que donc c'est chose laide que de tomber en flatterie, en cherchant de complaire, et aussi que de corrompre, par immoderée liberté de parler toute la grace de l'amitié, et le profit de remedier aux maulx en cuidant eviter flatterie, et que lon ne doit faire ne l'un ne l'autre, ains que comme en toute autre chose, il fault que la liberté de parler prenne sa perfection et bonté de la mediocrité en n'en usant ne trop ne peu, il semble que le fil mesme et la deduction de ce propos requiert, que le subject du reste de ce traicté soit discourir de ce poinct là.

XLV. Voyans doncques, que ceste liberté de

franchement parler et reprendre a plusieurs vices qui luy nuisent, essayons de les luy oster l'un après l'autre, et premierement delivrons là de l'amour de soy-mesme, nous donnans fort bien de garde qu'il ne semble que ce soit pour nostre interest, comme pour aucun tort que nous ayons reçeu, ou pour quelque despit que lon nous aït fait, que nous tansions et reprochions, car ils n'estiment point que ce soit pour bienveuillance que nous leur portions, mais pour un maltalent que nous ayons dedans le cœur, quant ils voient que nous avons interest à ce que nous disons, ny ne reputent pas que ce soit un admonestement, ains une plainte: car la liberté de reprendre, soigneuse du bien de son amy, est venerable, là où la plainte sent son homme qui s'aime soy-mesme, et qui est de cœur bas. De là est que lon revere, honore et admire ceulx qui parlent librement, et au contraire on accuse reciproquement et mesprise lon ceulx qui se plaignent: ainsi comme nous voyons en Homere que le roy Agamemnon ne peult supporter Achilles, qui avoit assez modereement usé de ceste franchise de parler endroit luy, là où il donne gaigné, et supporte doulcement Ulysses qui le poingt fort aigrement, et luy dit,

[1] Que pleust à dieu (malheureux) que d'une autre
Tu fusses chef, non de l'armée nostre.

se rendant à la parole aigre d'un homme sage, de bon conseil, et soigneux du bien publique, car Ulysses n'avoit aucune occasion particuliere de

[1] Iliade. L. XIV. v. 84.

courroux contre luy, et parloit franchement pour l'interest public de toute la Grece, là où Achilles se courrouceoit et tourmentoit principalement pour son interest privé. Et luy-mesme, encore qu'il ne fust pas gueres

[1] Doux en son ire, et de leger courroux,

ains tel qu'il eust bien accusé celuy qui n'eust point esté coulpable, endura neantmoins patiemment, et sans mot dire, que Patroclus luy dist plusieurs paroles de telle sorte,

[2] Cœur sans mercy, Thetis n'est point ta mere,
Ny Peleus ne fut oncques ton pere;
Celle qui t'a enfanté c'est la mer,
Et les rochers qui la font escumer,
Puis que tu es à pitié inflexible.

XLVI. Car ainsi comme Hyperides l'orateur disoit aux Atheniens, qui se plaignoient de luy qu'il estoit trop aspre et trop rude, « Qu'ils considerassent non seulement s'il estoit aspre, mais s'il l'estoit sans rien prendre [3] » ; aussi la reprehension d'un amy estant pure et nette de toute passion particuliere, se fait reverer, et rougir de honte [4], de sorte que lon n'oseroit lever les yeux à l'encontre : tellement que s'il appert, que celuy qui tanse librement rejette loing les faultes que son amy aura commises à l'encontre de luy, et n'en face mention quelconque, mais qu'il argue et reprenne d'autres erreurs et faultes qu'il aura commises contre d'autres, sans se feindre ny l'espargner, la vehemence

[1] Iliade. L. II. v. 653.
[2] Iliade. L. XV. v. 33.
[3] D'une maniere désintéressée.
[4] Et fait rougir de honte.

de ceste fracchise de parler est invincible, d'autant que la doulceur et bienveuillance du reprenant fortifie l'aigreur et l'austerité de la reprehension. Et pourtant, a il esté bien dit anciennement, que quand on est en courroux ou en different avec ses amis, c'est lors que plus on doit estudier à faire quelque chose qui leur soit ou profitable ou honorable : et ne sent pas moins que cela son affection amiable, quand on se voit soy-mesme contemné et mesprisé, parler franchement pour d'autres qui seront mesprisez aussi, et les ramentevoir. Comme feit Platon envers Dionysius du temps qu'il le mesprisoit, et qu'il avoit quelque mescontentement de luy. Il luy feit demander audience pour pouvoir à part parler à luy. Dionysius luy donna assignation, pensant qu'il luy deust faire quelque plainte pour luy mesme, et luy en deduire les occasions :
mais PLATON luy parla en ceste maniere :



« Si tu estois bien adverty, seigneur Dionysius,
« qu'il y eust quelqu'un de tes malveuillans, qui
« fust de propos deliberé venu en la Sicile pour te

« faire desplaisir, et qu'il ne differast à executer « sa mauvaise volonté, que pour ce qu'il n'en au« roit point de moyen, le laisserois tu partir de « la Sicile? et souffrirois-tu qu'il s'en allast sans « peine quelconque » ? « Je m'en engarderois bien « Platon, respondit Dionysius : car il ne fault pas « seulement chastier les faicts de ses ennemis, mais « aussi haïr et punir leur mauvaise intention ». « Si doncques, à l'opposite (ce dit Platon) quel« que autre estant expressement venu pour amitié « qu'il te porte, et pour l'envie qu'il a de te faire « quelque plaisir, et que tu ne luy en donnes point « le temps ni l'opportunité, est il raisonnable de « ne luy en sçavoir point de gré, et n'en faire « compte, ains le mespriser » ? Dionysius adonc luy demanda qui estoit celuy là : « C'est, luy respondit« il, AEschines homme aussi bien conditionné et aussi « honneste, qu'il y en eust point en toute l'eschole « et compagnie de Socrates, et qui pourroit aussi « bien par son eloquence reformer les meurs de « ceulx avec lesquels il hanteroit : et ayant fait un « si long voyage par mer pour cuider conferer et « communiquer avec toy, est là demouré sans « que personne en face compte ». Ces paroles toucherent si vifvement Dionysius, qu'il remercia sur l'heure et ambrassa Platon, louant grandement sa debonnaireté et magnanimité : et depuis traicta honorablement et magnifiquement AEschines.

XLVII. Secondement il fault repurger et nettoyer la franchise de parler de toute parole inju-

rieuse, de toute risée, et de toute mocquerie, et de toute plaisanterie, car ce ne sont de mauvaises saulses pour l'en cuider assaisonner : pource que tout ainsi comme quand le chirurgien incise la chair d'un homme, il fault qu'il y use d'une grande dexterité, netteté, et propreté en son faict, mais non pas que la main luy danse, ne qu'il affecte aucun geste superflu pour monstrer l'habileté de sa main : aussi la franchise de parler librement à son amy reçoit bien quelque rencontre bien à propos, prouveu que la grace n'en gaste point la gravité, mais pour peu qu'il y ait de braverie, d'insolence, d'aigreur picquante ou d'injure, elle perd toute son authorité. Et pourtant un musicien jadis fort gentillement et de bonne grace ferma la bouche au roy Philippus, qui disputoit et contestoit à l'encontre de luy de la manière de toucher les chordes d'un instrument de musique, en luy disant, « Dieu te « garde, sire, d'un si grand mal que d'entendre « cela mieulx que moi » : et au contraire Epicharmus ne parla pas sagement, car comme le roy Hieron, ayant peu de temps au paravant fait mourir aucuns de ses familiers, l'eust envoyé convier quelques jours après à soupper avec luy : « Mais nagueres, « dit-il, quand tu sacrifias, tu n'y appellas pas tes « amis [1] ». Aussi mal feit Antiphon chez le tyran

[1] C'est une faute d'Amyot, qu'il est aisé de faire ; dans le grec, le mot *Amis* peut se rapporter à appeller et à sacrifier. Mais tout indique qu'il faut lire et traduire, *Mais naguères*, dit-il, *quand tu sacrifias tes amis, tu ne m'appellas pas*. Il fait allusion aux repas qu'on donnoit après les sacrifices funèbres.

Dionysius, car s'estant esmeu propos entre eulx, quel estoit le meilleur cuivre, il respondit promptement, « Celuy duquel les Atheniens fondirent « des statues à Harmodius et Aristogiton [1] ». Car ny l'aigreur et aspreté de tes paroles picquantes ne profite, ny la joyeuseté et plaisanterie ne delecte, ains est une espece de incontinence de langue meslée avec une malignité, une volonté de faire injure portant declaration d'inimitié, de laquelle ceulx qui usent ne servent à rien, et se perdent eulx mesmes, dansant, « comme lon dit en com« mun proverbe, la danse d'alentour du puis ». Car Dionysius en feit mourir Antiphon, et Timagenes en fut privé de la familiarité d'Auguste Cæsar, non qu'il eust jamais parlé trop franchement, mais pour ce qu'en toutes tables, en tous promenemens, où l'empereur l'appelloit, sans propos il alleguoit tousjours ces vers,

> Il ne venoit seulement que pour dire
> Ce qui sembloit les Grejois faire rire [2].

tournant la cause de la faveur qu'on luy faisoit en arguce d'un traict de mocquerie : car mesme les poëtes comiques anciennement en leurs comedies mettoient bien quelques remonstrances serieuses appartenantes au gouvernement de la chose publique, mais pour autant qu'il y avoit de la risée et de la gaudisserie parmy, comme

[1] Ceux qui avoient conspiré contre le tyran Pisistratus, et ses enfans. *Amyot.*

[2] Homère, Iliade II, 215.

une saulse de mauvais goust parmy de bonnes viandes, tout cela rendroit inutile et vaine leur franchise de parler, et n'en demouroit sinon la réputation de malignité et de dangereuse et mauvaise langue à ceulx qui les disoient, et nul profit à ceulx qui les escoutoient. Ce sera doncques ailleurs qu'il fauldra user de risée et de jeu envers ses amis : mais la franchise de parler en faisant remonstrance, soit toute serieuse, et monstrant toute bonne intention, et toute doulce nature : mais si c'est touchant affaire de grand poids, la parole soit telle, et en affection, et en geste, et en vehemence de la voix, qu'elle se face croire, et qu'elle emeuve celuy à qui elle sera addressée.

XLVIII. Au demourant le poinct de l'occasion en toutes choses estant oublié et omis, apporte grande nuisance, mais sur tout oste il toute l'utilité et l'efficace de la remonstrance. Or est il tout manifeste qu'il se fault bien garder d'en user à table où l'on est ensemble pour faire bonne chere, car il amene en temps serein des nuées celuy qui entre les joyeux et plaisans devis de table met en avant des propos qui font froncer les sourcils, et rider le visage, comme se voulant opposer au dieu qui est à bon droict appellé *Lyæus*, pour autant qu'il deslie les fascheux liens des soucis et ennuis, comme dit Pindare ; et puis ceste importunité porte quand et soy un grand peril, pource que noz ames eschauffées de vin sont fort faciles à s'allumer de cholere, et advient souvent que quand après boire on se cuide mesler de faire remons-

trance, on engendre des inimitiez très-grandes. Bref ce n'est point fait en homme genereux et de courage asseuré, ains craintif et paoureux, de n'oser hors de table, franchement parler, et après boire s'entremettre de librement remonstrer, comme les chiens couards, qui ne grognent jamais, sinon tandis que lon est à table, pourtant n'est il ja besoing d'allonger ce propos d'avantage.

XLIX. Mais pour autant que plusieurs ne veulent ny n'osent redresser leurs amis quand ils faillent, pendant qu'ils sont en prosperité, et estiment que la remonstrance ne doit approcher ny ne peult attaindre à la felicité, et puis quand ils ont bronché, ou qu'ils sont tombez, alors ils leur courent sus, et les foulent aux pieds, par maniere de dire, les tenant soubs leur main prosternez en terre, en laissant aller tout à un coup leur liberté de tanser, comme une eau retenue par force contre nature, et sont bien aises de jouir de ceste occasion de changement de fortune pour l'arrogance de leurs amis, qui par avant les mesprisoient, et pour leur imbecillité aussi. Il ne sera point impertinent d'en discourir un petit, et respondre à Euripides qui dit [1],

Quand on est bien, qu'a lon besoing d'amis ?

Car c'est principalement à ceulx qui ont fortune à leur commandement, que les amis parlans librement sont necessaires, pour leur rabattre un peu la hautaineté de cœur que la prosperité leur ap-

[1] Euripide, Oreste, vers 666.

porte, pource qu'il y en a bien peu qui en felicité retiennent le bon sens, et la plus part ont besoing de sagesse empruntée, et de raison venant d'ailleurs pour les abbaisser et affermir quand ils sont enflez ou esbranlez par les faveurs de la fortune : car quand la fortune vient à oster la grandeur et l'authorité, alors les affaires mesmes apportent quand et eulx un chastiement accompagné de repentance : et pourtant n'est-il lors point besoing d'amy qui remonstre librement, ny de paroles graves et poignantes, ains en telles mutations certainement

L'homme affligé grandement se soulage,
Quand il peut voir son amy au visage [1].

qui le console, et qui le reconforte, comme Xenophon escrit qu'ès batailles, au plus fort des dangers, quand on voyoit la face riante et guaye de Clearchus, cela donnoit plus grand courage à ceulx qui combattoient : là où celuy qui fait à un homme affligé de la fortune une remonstrance aspre et mordante, c'est ne plus ne moins que qui appliqueroit à un œil travaillé et enflammé de fluxion une drogue propre à esclaircir la veuë, car il ne la guariroit point, ny ne luy diminueroit aucunement sa douleur, mais il adjousteroit courroux à son mal, et luy rengregeroit son tourment.

L. Quand l'homme est sain ordinairement il n'est pas si hargneux, ny tant impatient qu'il ne veuille aucunement prester l'aureille à un sien amy,

[1] Euripide, Ion, vers 732.

qui le reprendra de ce qu'il sera trop subject aux femmes, ou au vin, ou qui le blasmera de paresse et de ce qu'il ne fera pas assez d'exercice, ou qu'il ira trop souvent aux estuves, ou qu'il mangera trop, et à heures indeuës : là où lors que lon est malade, c'est chose insupportable, et qui engrege le mal, que d'ouir, « Ceste maladie vous est venuë de trop « boire, ou de paresse, ou de trop manger, ou de « trop hanter les femmes ». « O la grande importu- « nité! he deà mon amy, je fais mon testament, « et les medecins me preparent une medecine de « Castorium, ou de Scammonée [1], (qui sont celles « que lon donne à l'extremité, quand il n'y a plus « d'autre esperance), et tu me viens icy amener des « raisons de philosophie, et me faire des remonstran- « ces »: ainsi est-il des affaires de ceulx à qui la fortune court sus, car ils ne reçoivent point d'aspres remonstrances, ny de graves sentences, ains ont besoing d'aide et de secours : comme les nourrices, quand leurs petits enfants sont tombez, ne courent pas les battre et injurier, ains vont premierement les relever, et les laver, nettoyer et raccoustrer, et puis après elles les tansent, et les chastient. Auquel propos on recite que Demetrius le Phalerien estant banny de son païs, et s'estant retiré en la ville de Thebes, ne veit pas volontiers de prime face le philosophe Crates, qui l'alla visiter, d'autant qu'il s'attendoit qu'il luy deust dire quelques paroles aspres, fascheuses, et piquantes, en usant de la liberté de parler que usurpoient alors les philosophes Cyni-

[1] Cela n'est pas dans le texte. c.

ques : mais quand il l'eut ouy parler modestement, et discourir doulcement de l'exil, qu'il n'apportoit rien de miserable, ne pourquoy on se deust griefvement tourmenter, et que plus tost au contraire, il l'avoit delivré de la charge et du maniement d'affaires fort muables et fort dangereux, et quant et quant l'admonester de remettre tout son reconfort en soy mesme, et en sa bonne conscience, il en fut tout resjouy, et reprenant courage, il dit en se tournant devers ses amis, « Maudits soient les af-« faires et les fascheuses occupations qui m'ont « engardé de cognoistre et prattiquer un tel « homme.

Le doulx parler d'un amy consolant
A l'homme plaist qui a le cœur dolent :
Mais remonstrer à une teste folle,
C'est perdre temps, sa peine, et sa parole.

telle est la façon des amis genereux : mais les autres de cœur bas flattent leurs amis, pendant qu'ils ont la fortune propice, et comme dit Demosthenes, que toutes les vieilles rompures et denoueures [1] s'esmeuvent en nostre corps soudain qu'il luy advient quelque nouveau mal, aussi eulx s'attachent aux changemens de la fortune, comme s'ils en estoient bien aises, et qu'ils en eussent plaisir : car, encore que l'affligé eust aucunement besoing qu'on luy ramenast en memoire sa faulte, pour laquelle il seroit tombé en cest inconvenient par avoir suivy mauvais

[1] Les fractures, les foulures, c'est-à-dire, les membres cassés, démis.

conseil, il suffiroit de luy dire,

Ce n'a jamais esté de mon advis,
Je vous ay fait, contre, plusieurs devis [1].

LI. En quelles occurrences doncques est ce, que le vray amy doit estre vehement? et en quel temps doit-il renforcer la voix de sa remonstrance? C'est quand l'occasion se presente, de retenir une volupté qui se desborde, de reprimer une cholere qui sort hors des gonds, et de refrener une insolence qui se laisse trop aller, d'empescher une avarice, ou d'arrester quelque fol mouvement. Ainsi parla librement Solon à Crœsus le voyant enflé et esnorgueilly pour l'opinion d'une felicité incertaine qu'il avoit, l'advertissant, qu'il falloit attendre quelle en seroit la fin : ainsi Socrates rongna les ailes à Alcibiades, et luy feit venir les larmes vrayes aux yeux, en le reprenant, et luy mettant sans dessus dessoubs l'entendement : telles estoient les remonstrances de Cyrus à Cyaxares, et celles de Platon à Dion, lors qu'il estoit en la plus grande fleur de ses prosperitez, et que les yeux de tous les humains estoient tournez sur luy, pour la grandeur et l'heureux succès de ses affaires, en l'admonestant de se donner garde de l'arrogance, comme de celle qui demouroit avec solitude, c'est à dire, qui en fin estoit abandonnée de tout le monde : aussi luy escrivit Speusippus, « Qu'il ne presumast point de soy, pourtant si jus« ques aux femmes et aux enfans on ne parloit que

[1] Homère, Iliade IX, 109.

« de luy: mais qu'il regardast de si bien orner la « Sicile de religion et de pieté envers les dieux, de « justice et de bonnes loix envers les hommes, que « l'eschole de l'academie en demourast à jamais ho- « norée ». A l'opposite, Euctus et Eulæus deux familiers amis du roy Perseus, luy ayans tousjours compleu en toutes choses, tandis que la bonne fortune luy avoit duré, et ayans tousjours applaudy et consenty à toutes ses volontez, comme ses autres courtisans, après qu'il eut perdu la bataille près la ville de Pidne contre les Romains, ils se jetterent sur luy à grosses paroles, à le reprendre amerement, en luy reprochant les faultes qu'il avoit faictes, et les hommes qu'il avoit mal traittez et mesprisez, jusques à ce qu'ils l'irriterent si fort, que transporté de douleur et de courroux, il les tua tous deux sur le champ à coups de poignard.

LII. Voila le poinct de l'occasion [1], à le definir universellement : mais au demourant, il ne fault pas rejetter celles qu'eulx-mesmes nous prensentent, si nous avons soing de leur bien, ains s'en servir et les ambrasser promptement : car bien souvent une interrogation, ou une narration, ou un blasme de semblables choses en autres personnes, ou une louange, nous ouvrent la porte pour entrer en libre remonstrance, comme lon dit que Demaratus le Corinthien feit un jour, venant de Corinthe en

[1] Voilà, en général, le moment de parler : mais il ne faut pas rejetter les occasions qu'eux-mêmes nous présentent, etc.

Macedoine, du temps que Philippus[1] estoit en querelle à l'encontre de sa femme et de son fils: Car l'ayant le roy salué et embrassé, il luy demanda incontinent si les Grecs estoient bien d'accord les uns avec les autres. Demaratus, qui estoit son amy, et bien privé de luy, luy respondit, « Vrayement il « te sied bien, sire, de t'enquerir de la concorde « des Atheniens et des Peloponesiens, et cependant « laisse ta maison ainsi plaine de division et de dis« sension domestique ». Aussi bien feit Diogenes, lequel estant allé au camp de Philippus[2] lors qu'il venoit pour faire la guerre aux Grecs, fut surpris et mené devant luy. Le roy ne le recognoissans pas luy demanda, s'il estoit pas un espie: « Ouy « certainement luy respondit-il, je suis espie voire« ment, qui suis venu pour espionner ton impru« dence, et ta folie, veu que sans estre contraint « de personne, tu viens icy mettre sur le tablier « au hazard d'une heure, ton royaume et ta propre « vie avec ». Mais cela fut à l'adventure un peu trop vehement.

LIII. Il y a un autre temps propre pour faire remonstrance, qui est quand ceulx que nous voulons reprendre, ayant esté reprochez par d'autres des faultes qu'ils commettent, en sont tous ravalez, retirez, et rabbaissez: de laquelle occasion l'homme de bon entendement se serviroit bien à propos en reboutant en public, et repoulsant ces injurieux là, et puis après prenant à part son amy, et luy ramente-

[1] Philippe, père d'Alexandre le Grand.

[2] Le même.

vant, que quand nous ne devrions prendre garde à vivre correctement pour autre cause, encore le deussions nous faire, au moins à fin que noz ennemis et malveuillants n'eussent point d'occasion de se lever insolentement contre nous. « Car dequoy « pourront ils ouvrir la bouche pour mesdire de toy, « que te pourront ils reprocher, si tu veux jetter « arriere et laisser ce que maintenant ils t'objicent [1] » ? par ce moyen la poincte de ce qui offense est rejettée sur celuy qui a dit injure, et l'utilité de la remonstrance attribuée à celuy qui donne l'advertissement.

LIV. Il y en a d'autres qui le font encore plus galantement, et en parlant d'autres admonestent leurs familiers : car ils accusent des estrangers en leur presence des faultes qu'ils sçavent bien qu'eulx commettent : comme nostre maistre Ammonius s'appercevant à sa leçon d'après disner, que quelques uns de ses disciples et familiers avoient disné plus amplement qu'il n'estoit convenable à des estudiants, commanda à un sien serviteur affranchy qu'il luy fouëtast son propre fils, « Il ne sçauroit, dit-il, dis« ner sans vinaigre » : en disant cela il jetta l'œil sur nous, de sorte que ceulx qui en estoient coulpables sentirent bien que cela s'addressoit à eulx.

LV. Davantage il fault bien prendre garde de n'user de ceste libre façon de remonstrer devant plusieurs personnes, attendu ce qui en advint à Platon : car comme un jour Socrates se fust attaché un peu vehementement à quelqu'un de ses familiers

[1] Ils t'objectent.

devant

devant tous ceulx de la maison, en pleine table, Platon ne se peult tenir de luy dire, « Ne vaudroit il pas « mieulx que cela eust esté dit à part en privé »? Socrates luy respondit tout sur l'heure : « Mais toy « mesme, n'eusses tu pas mieulx fait de me dire cela « en privé »? Et Pythagoras, à ce que lon dit, s'estant attaché de paroles fort asprement à un de sa cognoissance en la presence de beaucoup de gens, le jeune homme en eut si grand regret et si grande honte, qu'il se pendit. Depuis lequel jour jamais il n'advint à Pythagoras de tanser homme en presence d'un autre : car il fault que d'un peché, comme d'une maladie honteuse, la descouverture et la correction soit secrette, non pas publique, et n'en faire pas une monstre et un spectacle commun à la veuë de tout un peuple, en y appellant des tesmoings et des spectateurs : car cela n'est pas fait en amy, mais en sophiste, qui ne quiert que l'apparence, et veult chercher sa gloire ès faultes d'autruy, pour en faire ses monstres devant les assistans : comme les chirurgiens qui font les operations de leur art en plein theatre, pour avoir plus de prattique : mais oultre ce qu'il y auroit infamie pour celuy qui seroit ains, repris, laquelle ne doit estre en nulle cure ne guerison, encore fault-il avoir esgard au naturel du vice, lequel de soy mesme est opiniastre et contentieux à se deffendre : car ce n'est pas simplement l'amour, comme dit Euripides,

[1] Plus on reprent l'amour, et plus il presse.

[1] Dans *Sthénobée*, tragédie perdue. C.

Car quelque vice que ce soit, et quelque imperfection, si vous en arguez publiquement et devant tout le monde un homme, sans l'espargner ne luy rien celer, vous le rendrez à la fin eshonté. Tout ainsi doncques comme Platon commande, que les vieillards qui veulent imprimer la honte aux jeunes enfans, aient eulx mesmes les premiers honte devant les enfans : aussi la remonstrance d'un amy qui est elle mesme honteuse, fait grande honte à son amy : et quand douteusement avecques crainte, et peu à peu elle vient à approcher et toucher le faillant, elle sappe et mine petit à petit son vice, en remplissant de honte et de reverence celuy, qu'elle mesme doute d'aborder de honte : et pourtant sera il tousjours très-bon, en telles reprehensions, d'observer ce precepte,

Bas en l'oreille, à fin qu'autres ne l'oyent [1].

Encore est il beaucoup moins convenable de descouvrir la faulte d'un mary devant sa femme, ou d'un pere devant ses enfans, ou d'un amoureux devant ses amours, ou d'un maistre devant ses disciples : car ils sortent hors d'eulx mesmes, et perdent patience, tant ils sont courroucez et marrys de se voir reprendre devant ceulx, dont ils desirent estre bien estimez. Et m'est advis, que ce ne fut pas tant le vin qui irrita mortellement Alexandre contre Clitus, comme ce qu'il luy sembla qu'en presence de beaucoup de gens il le regentoit. Et Aristomenes precepteur de Ptolomeus, pource que en presence

[1] Homère, Odyssée I, 157.

d'un ambassadeur il l'esveilla, qu'il sommeilloit, et le feit estre attentif à ce qui se disoit; il donna prise sur luy à ses malveillans et flatteurs de court, qui faisoient semblant d'estre marrys pour le roy, et disoient, « Si après tant de travaux que vous sup-« portez, et tant de veilles que vous endurez, le « sommeil vous surprent quelquefois, nous vous « en devons bien advertir à part en privé, non pas « mettre la main sur vostre personne en presence « de tant de gens ». Le roy esmeu de ces paroles luy envoya une couppe pleine de bruvage empoisonné, avec commandement de la boire toute. Aristophane mesme dit, que Cleon luy tournoit cela à crime,

Qu'il mesdisoit de la ville d'Athenes
Devant plusieurs des regions loingtaines,

Et par là taschoit à irriter les Atheniens à l'encontre de luy. Et pourtant se fault il diligemment donner garde de cela, entre autres observations, que lon ne face ces remonstrances par maniere d'ostentation ne de vaine gloire, ains seulement en intention, qu'elle soient utiles et profitables.

LVI. Mais oultre cela, ce que Thucydides fait dire aux Corinthiens d'eulx mesmes, qu'à eulx appartenoit de reprendre les autres, n'estant pas mal dit, doit estre en ceulx qui se meslent de reprendre et corriger les autres. Car, comme Lysander respondit à un Megarien qui s'avançoit de parler haultement, et librement pour la liberté de la Grece,

en une assemblée de conseil des alliez et confederez, « Ces propos là, mon amy, auroient besoing d'une « puissante cité » : aussi pourroit on dire à tout homme qui se mesle de parler librement pour reprendre autruy, qu'il a besoing de meurs bien reformées. Cela est très-veritable de tous ceulx qui s'entremettent de vouloir chastier et corriger les autres, ainsi que Platon disoit, qu'il corrigeoit Speusippus par l'exemple de sa vie. Et tout de mesme Xenocrates jettant son œil sur Polemon qui estoit entré en son eschole en habit dissolu, de sa veuë seule le changea et le reforma tout : là ou un homme leger ou mal conditionné, qui se voudroit ingerer de reprendre les autres, oyroit incontinent qu'on luy mettroit devant le nez,

Tout ulceré il veult guarir les autres.

LVII. Ce neantmoins pour autant que les affaires mesmes nous meinent bien souvent à reprendre les autres, qui ne valent pas mieulx que nous, ny nous aussi gueres mieulx qu'eulx, le plus honneste et le plus dextre moyen de le faire, en ce cas, est, quand celuy qui remonstre et reprent s'enveloppe luy mesme, et se comprent aucunement en ce dont il accuse les autres : comme en Homere [1],

Diomedes, d'où nous vient ce desastre,
Que nous avons oublié à combattre?

Et en autre passage,

Nous ne valons tous pas un seul Hector [2].

[1] Homère, Iliade II, 513.
[2] Homère, Iliade VIII, 234.

Et Socrates arguoit ainsi tout bellement les jeunes gens, comme n'estant pas luy-mesme delivré d'ignorance, ainsi ayant besoing d'estre avec eulx instruict de la vertu, et de rechercher la cognoissance de la verité : car on aime et adjouste lon foy à ceulx que lon estime estre subjects à mesmes faultes, et vouloir corriger ses amis comme soy-mesme, là où celuy qui espanouit ses ailes en rongnant celles d'autruy, comme estant homme net et sincere sans aucune passion, si ce n'est qu'il soit beaucoup plus aagé que nous, et qu'il n'ait acquis une authorité de vertu et de gloire toute notoire et confessée de tous, ne gaigne ny ne profite autre chose, sinon qu'il se fait reputer importun et fascheux : pourtant n'est ce pas sans cause que le bon homme Phœnix en priant Achilles, luy allegue ses infortunes, comme il avoit un jour esté près de tuer son pere par une soudaine cholere, mais que incontinent il s'en estoit repenty,

Pour n'encourir ce villain impropere
Entre les Grecs, d'avoir tué mon pere[1] :

ains le fait à fin qu'il ne semble qu'il le reprenne bien à son aise, n'ayant jamais esprouvé quelle force a la passion de cholere, et comme s'il n'eust jamais esté subject à faillir : car ces façons là de reprendre nous entrent plus affectueusement dedans le cœur, et nous y rendons nous plus volontiers, quand il nous semble qu'on les nous fait par compassion, et non pas par mespris.

[1] Iliade IX, 461.

LVIII. Mais pource que ny l'oeil enflammé ne reçoit une claire lumiere, ny l'ame passionnée un parler franc, ny une reprehension toute crue, un des plus utiles secours et remedes que lon y sçauroit trouver, seroit d'y mesler parmy quelque peu de louanges, comme en ces passages d'Homere [1],

Vous n'avez plus à coeur l'honneur des armes,
Quoy que soyez les plus vaillans gendarmes
De tout le camp : aussi jamais tancer
Je ne vouldrois, pour le combat laisser,
Un que je sceusse avoir courage lasche :
Mais contre vous à bon droict je m'en fasche.

Et ailleurs [2],

Où est ton arc, Pandarus, et où sont
Tes traicts ailez qui l'honneur donné t'ont,
Qu'en ce pays nul n'est qui comparer
Se peust à toi pour justement tirer ?

Aussi certainement retiennent et revoquent merveilleusement ceulx qui se laissent aller, ces obliques manieres de reprendre :

[3] Où est le sage Oedipus à ceste heure ?
Où sont ses beaux aenigmes leur demeure ?

Et cest autre,

[4] Cest Hercules qui tant a enduré,
Un tel propos a il bien proferé ?

Car cela n'adoulcit pas seulement l'apreté de la repre-

[1] Homère, Iliade XIII, 116.
[2] Homère, Iliade V, 171.
[3] Euripide, Phéniciennes, v. 1682. c.
[4] Euripide, Hercule furieux, v. 1250. c.

hension et de la jussion, ains engendre une emulation envers soy-mesme, luy faisant avoir honte des choses laides et deshonnestes par la recordation des belles et honnestes qu'il a autrefois faites, en prenant de soy-mesme exemple de mieulx faire : car quand nous luy en comparons d'autres de ses citoyens ou de ses compagnons egaux en aage, ou mesme de ses parents, alors le vice qui de soy-mesme est opiniastre, revesche et contentieux, s'en ennuye et s'en courrouce, et respond souvent tout bas entre ses dents, « Que ne vous en allez vous doncques à ceulx là « qui valent mieulx que moy, et que vous ne me « laissez en paix, sans me plus fascher » ? Pourtant se fault il bien garder quand on reprent ou que lon remonstre librement à quelqu'un, que lon ne loue d'autres en sa presence, si d'adventure ce ne sont ses peres, comme fait Agamemnon [1],

Tydeus a engendré de son germe
Un fils qui n'a comme luy le coeur ferme.

et Ulysses en la tragedie intitulée les *Scyriens* parlant à Achilles,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc espée ne baudrier
En toute Grece, à filler la fillace
Esteindras tu la gloire de ta race?

LIX. Ce seroit bien au demourant chose fort mal seante quand on se sentiroit admonesté d'un amy, ou remonstré franchement, vouloir user d'admo-

[1] Homère, Iliade V, 800. C'est Pallas, qui fait ce reproche à Diomède, et non pas Agamemnon.

nestement et de remonstrance au contraire envers luy : car cela enflamme soudain les courages, et engendre bien souvent grande contention : et en effect ce debat là ne sentiroit pas sa reciprocation de remonstrance contre remonstrance, mais plus tost son cœur felon, qui ne pourroit supporter qu'on luy feist aucune remonstrance : et pourtant est il beaucoup meilleur supporter patiemment un amy qui nous remonstre, car s'il advient puis après qu'il faille luy-mesme, et qu'il ait besoing de remonstrance, cela donne, par maniere de dire, liberté à la liberté de remonstrance : car en luy ramenant en memoire, sans aucune pique ny aigreur du passé, que luy-mesme souloit ne mettre pas en nonchaloir ses amis, quand ils s'oublioient, ains prenoit bien la peine de les redresser, et les instruire et enseigner, il se rendra plus facilement, et recevra la correction, comme estant une pareille de bienveuillance et de grace, non pas de plainte ny de courroux.

LX. Davantage Thucydides escrit [1], « Que « celuy est sage et bien advisé qui reçoit envie, et « se fait envier pour de très grandes occasions » : aussi fault il dire [2], que le sage amy reçoit la male grace que l'on acquiert à corriger les autres pour causes de grand poids et de bien grande importance :

[1] Thucydide, II, 64.

[2] Amyot auroit pu traduire : ainsi le sage ami ne doit recevoir la male grace, que l'on acquiert à corriger les autres, que pour des choses de grand poids et de bien grande importance.

car si pour toutes choses, et contre tous il se fasche, et qu'il ne se porte pas envers ses familiers comme amy doulcement, ains comme pedagogue et regent imperieusement, il se trouvera puis après mousse et de nul effect, quand il cuydera remonstrer et corriger ès choses de bien grande conséquence: pour avoir usé de sa remonstrance, ne plus ne moins que le medecin qui employeroit une drogue de medecine forte et amere, mais necessaire, et qui cousteroit beaucoup, en plusieurs menues maladies et non necessaires: parquoy il se gardera de faire ordinaire de corriger et de monstrer d'estre de trop près reprenant: et si d'adventure il y a quelque sien amy hargneux, querellant facilement, et calumniant toutes choses, ce luy sera une anse pour le reprendre luy-mesme, quand il viendra à faillir en plus lourdes faultes. Le medecin Philotimus dit un jour à quelqu'un qui estoit suppuré et plein d'apostumes dedans le corps, et luy monstroit un panaris qu'il avoit à la racine de l'ongle d'un de ses doigts, « Mon « amy ton mal n'est pas au bout de ton ongle ». Aussi le temps apportera à un sage amy occasion de dire à l'autre qui reprendra à tous coups des choses petites et legeres, comme qu'il sera un peu subject à jouer, ou à faire bonne chere ou quelques telles brouilleries : « Mon amy trouvons moyen seule- « ment qu'il mette dehors sa garse, et qu'il ne « jouë plus aux dez, car au demourant c'est un « homme qui a de belles et grandes parties » : car celuy qui sent qu'on luy pardonne de legeres faultes, endure patiemment que son amy prenne la liberté

de le reprendre hardiment des lourdes et grosses : mais celuy qui est pressant par tout, aspre et fascheux, qui s'enquiert curieusement, et recherche tout, il n'est pas supportable à ses propres enfans mesmes, ny à ses freres, ains est intolerable jusques à ses serviteurs.

LXI. Mais pource que, comme dit Euripides,

[1] Les maulx ne sont pas tous en la vieillesse :

aussi ne sont pas tous les vices en noz amis, et les fault observer diligemment, non seulement quand ils font mal, mais aussi quand il font bien, et alors les louer affectueusement en premier lieu, et puis faire comme ceulx qui trempent le fer, après qu'ils l'ont amolly et attendry par le feu, ils le baignent en quelque humeur froide dont il prend sa dureté et sa trempe : aussi quand nous verrons que noz amis seront eschauffez et destrempez des louanges que nous leur aurons données, ils leur fault adonc bailler, comme la trempe, une libre reprimende et remonstrance de leurs faultes. Alors sera il temps de luy dire, « Ces actes cy sont ils dignes d'estre « comparez à ceulx là ? voyez vous la vertu quels « fruicts elle produit » ? « Voilà que c'est que nous, « qui sommes voz amis, demandons de vous ». « Ces « offices cy sont propres à vous : vous estes né pour « cela » : mais ces autres là [2],

« Jetter les fault en un mont solitaire »,
« Ou en la mer qui ne cesse de braire ».

[1] Dans les Phéniciennes, v. 531 : c.
[2] Homère, Iliade VI, 347.

Car tout ainsi comme le prudent medecin aimera toujours mieulx guarir la maladie d'un sien patient par un dormir ou par une manière de diete et de nourriture, que par un castorion ou une scammonée, aussi un amy honneste, un bon pere, un maistre gracieux sera tousjours plus aise de louër, que de blasmer, pour reformer des meurs : car il n'y a rien qui face que celuy qui remonstre offense moins, et qu'il profite plus, que, sans se courroucer, doulcement avec affection et bienveillance s'addresser à ceulx qui faillent. Pourtant ne fault il pas asprement les convainère quand ils nient le faict, ny les empescher quand ils y veulent respondre pour se justifier, ains plus tost leur submistrer aucunement quelques honestes couvertures et excuses : et quand on voit qu'ils se reculent de la cause qui pourroit estre la pire de leur forfaict, leur ceder aussi plus gracieusement comme fait Hector à son frere Paris [1],

O malheureux, ce ne t'est point d'honneur
Que tu as mis ce courroux en ton cœur.

Comme si sa retraicte du combat d'homme à homme, contre Menelaus, n'eust pas esté fuite ny lascheté de cœur, mais seulement un despit : autant en dit le bon vieillard Nestor à Agamemnon [2],

Tu as cedé à ton cœur magnanime :
Car il est plus doulx et plus gracieux à mon advis

[1] Homère, Iliade VI, 326.
[2] Homère, Iliade IX, 109.

de dire, tu n'y pensois pas : ou, tu ne le sçavois pas : que de dire, c'est meschament fait à toy, ou, cela est villain et deshonneste : et, ne conteste point à l'encontre de ton frere, est plus doulx, que, ne porte envie à ton frere : et plus civil de dire, fuy ceste femme qui te gaste, que, cesse de corrompre ceste femme.

LXII. Voila le moyen dont doibt user la franchise de parler d'un amy pour curer la maladie ja advenue, mais pour le prevenir, tout au contraire : car quand nous le voudrons destourner de commettre une faulte, dont il sera tout prest, ou nous opposer à quelque impetuosité de volonté desordonnée qu'il aura, ou le pousser et eschauffer : là où nous le sentirons trop froid et trop mol, il faudra transferer le faict aux plus enormes et plus villaines causes que nous pourrons, comme fait Ulysses pour aiguillonner Achilles en une [1] tragedie de Sophocles : car il dit, « Ce n'est pas pour le soup« per, Achilles, que tu te courrouces,

Mais tu as peur, comme desja voyant
Les murs de Troie.

Et comme de rechef Achilles se courrouceast encore de plus en plus pour ces paroles là [2], et dist que par

[1] Ce n'est point dans une tragédie, comme l'a fort bien observé Toup. *Epist. Crit.* T. 2, p. 566, mais dans un drame satyrique nommé *l'Assemblée, ou le repas des Grecs*, C.

[2] *Lisez* : « Et dit que par dépit il s'embarqueroit pour s'en « aller ». La scene en effet se passoit dans le camp des Grecs devant Troyes, et non à Scyros, comme Amyot paroît l'avoir cru. C.

despit il ne s'embarqueroit point, et ne feroit point le voyage, Ulysses luy respond,

Je sçay que c'est que tu fuis, ce n'est mie
Que tu ayes peur d'encourir infamie,
Mais c'est qu'Hector n'est guere loing d'icy :
Du courroucé fait-il bon faire ainsi.

Par ce moyen celuy qui est vaillant et hardy, en luy mettant au devant la crainte d'estre tenu pour lasche et couard : celuy qui est honeste et chaste, d'estre reputé paillard et dissolu : celuy qui est liberal et magnifique, d'estre estimé avaricieux et mechanique : on les incite à bien faire, et les divertit on de mal faire : aussi fault il estre moderez quand ce sont choses faittes, où il n'y a point de remede, tellement que la remonstrance monstre que le reprenant ait plus de desplaisir et de compassion de la faulte de son amy, que non pas d'aigreur à le reprendre : mais où il est question de les garder qu'ils ne faillent, et de combattre contre leurs violentes passions, il fault là estre vehements, assidus, et inexorables, sans leur rien pardonner : car c'est là proprement le poinct de l'occasion, où se doit monstrer l'amitié non fainte, et la franchise de remonstrer veritable : car de blasmer les choses faittes et passées, nous voyons que les ennemis mesmes en usent les uns contre les autres. Auquel propos Diogenes souloit dire, « Que pour garder un homme « d'estre meschant, il fault qu'il ait ou de bons amis, « ou de vehements et aspres ennemis » : car les uns l'enseignent à bien faire, les autres le syndiquent,

s'ils le voyent mal faire. Or vault il beaucoup mieulx s'abstenir de mal faire en croyant au bon conseil de ses amis, que se repentir d'avoir mal faict pour s'en voir accusé et blasmé par ses ennemis.

LXIII. Parquoy ne fust ce que pour cela, il fault user de grande prudence et de grande circonspection à faire remonstrances et parler librement à ses amis, d'autant que c'est la plus grande et la plus forte medecine, dont puisse user l'amitié, et qui a plus besoing d'estre donnée en temps et en lieu et plus sagement tempérée d'une mesure et mediocrité. Et pour autant, comme nous avons ja dit plusieurs fois, que toute remonstrance et reprehension est douloureuse à celuy qui la reçoit, il fault imiter en cela les bons medecins et chirurgiens: car quand ils ont incisé quelque membre, ils ne laissent pas la partie dolente en sa douleur et en son tourment, ains usent de quelques fomentations ou infusions lenitives: aussi celuy qui aura fait la remonstrance dextrement, après avoir donné le coup de la pointure ou morsure, ne s'en fuira pas incontinent, ains en changeant d'autres entretenements et d'autres propos gracieux, addoulcira et resjouira celuy qu'il aura contristé: ne plus ne moins que les tailleurs d'images et sculpteurs, quand ils ont rompu ou frappé trop avant quelque partie d'une statue, ils la polissent et la lustrent puis après: mais celuy qui a esté attainct au vif, et deschiré d'une remonstrance, si on le laisse ainsi tout brusque, enflé et emeu de cholere, il est puis après difficile à remettre et à reconforter. Pourtant fault il,

que ceulx qui veulent reprendre et admonester leurs amis, observent diligemment ce point là sur tous autres, et ne les abandonner pas incontinent après les avoir tansez, ny ne terminer pas tout court leurs propos et leurs devis par l'aigreur de la pointure et picqueure qu'ils leur auront donnée.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

COMMENT IL FAULT REFRÉNER LA COLERE.

Moyens de s'étudier et de se connoître. II. *Réforme d'un caractère sujet à la colère.* V. *Il faut veiller sur soi.* VII. *Réprimer les premiers mouvemens de la colère.* IX. *Considerer ses emportemens, ses fureurs, ses ridicules, ses figures hideuses.* XIV. *Elle n'est ni généreuse, ni magnanime.* XV. *Quelles personnes y sont plus sujettes.* XVI. *S'instruire par les exemples.* XVII. *Beaux traits de modération.* XIX. *Belle réponse de Porus.* XX. *La douceur porte un caractère de divinité.* XXI. *Tourmens de la colère.* XXII. *Empire des Lacédémoniens sur elle.* XXIII. *Savoir mépriser les injures.* XXIV. *Donner à la raison le temps de se faire entendre.* XXV. *Etre en garde contre la colère, sur-tout dans l'intérieur de sa maison et avec ses domestiques.* XXVI. *User plutôt de douceur que de rigueur.* XXVII. *Ne rien précipiter.* XXVIII. *Point cependant d'impunité.* XXX. *Ne pas s'imaginer qu'on nous méprise ou qu'on nous brave.* XXXI. *Fuir une humeur revêche.* XXXII. *Se contenter de peu.* XXXIII. *Plaisanter au lieu de s'impatienter.* XXXIV. *N'avoir point de goûts particuliers.* XXXV. *Faire même le sacrifice des choses rares et précieuses.* XXXVI. *La colère perd tout.* XXXVII. *La douceur gagne tout.* XXXVII.

XXXVIII. *Faux noms pour déguiser la colère.* XXXIX. *Elle est un mélange de toutes les passions.* XL. *Différence entre la maison d'un homme de plaisir et celle d'un homme qui se livre aux emportemens de la colère.* XLI. *Se précautionner contre les surprises.* XLII. *Se calmer par un retour sur soi-méme.* XLIII. *Eviter la curiosité.* XLIV. *Conclusion.*

COMMENT IL FAULT REFRENER LA CHOLERE[1],

EN FORME DE DEVIS.

Les personnages devisans ; Sylla et Fundanus [2].

SYLLA. Il me semble, seigneur Fundanus, que les peintres font sagement, de contempler à plusieurs fois par intervalles de temps, leurs ouvrages, avant que les tenir pour achevez : pource qu'en esloignant ainsi leurs yeux d'iceulx, et puis les ramenant souvent pour en juger, ils les rendent comme nouveaux juges et plus aspres à toucher jusques aux moindres et plus particulieres faultes, lesquelles la continuation et accoustumance de veoir ordinairement une chose, nous couvre et cache. Mais pour autant qu'il n'est pas possible qu'un homme s'esloigne de soy mesme, et puis s'en rapproche par intervalles, ne qu'il interrompe la continuation de son sentiment, ains est ce qui fait que chascun est

[1] Ce traité devroit être entre les mains de toutes les personnes sujettes à la colère. Je n'en connois point de meilleur pour corriger ce vice, un des plus grands fléaux de la vie domestique et de la société. Steel a bien peint dans le caractère d'Hourague les emportemens et les folies de la colère. Voyez le Spectateur, Discours LXVI.

[2] Sextius Sylla, Carthaginois. Plutarque fait l'éloge de son esprit et de son savoir dans la vie de Romulus, Chapitre XXI. Fundanus étoit l'ami de Pline et de Tacite.

pire juge de soy mesme que des autres : le second remede qu'il y auroit en cela, seroit de revoir ses amis par intervalles, et aussi se bailler semblablement à visiter à eulx, non seulement pour regarder si lon est tost envieilly, ou si le corps se porte pis ou mieulx que paravant, mais aussi pour considerer les meurs et les façons de faire, à sçavoir si le temps y auroit point adjousté quelque chose de mauvais.

II. Quant à moy donc, y ayant ja deux ans que je suis arrivé en ceste ville de Rome, et cestuy estant le cinquieme moys que je demeure avec toy ; ja ne trouve pas estrange, veu la gentillesse et dexterité de ta nature, que aux bonnes parties qui ja estoient en toy, il y ait une accession et accroissement si grand : mais voyant comme celle vehemence et ardente impetuosité de cholere qui estoit en toy, est maintenant addoulcie et rendue obeissante à la raison, il me vient en pensée de dire ce qui est en Homere [1],

O dieux, combien tôn ire est amollie !

Mais cest amollissement et addoulcissement là ne procede pas ny d'une paresse, ny d'une resolution de la vigueur du corps, ains comme une terre bien labourée prent du labourage une égalité et profonde jauge qui profite à la fertilité : aussi a ta nature une prudence egale et profonde, utile à manier affaires, au lieu de l'impetuosité et soudaineté qu'elle avoit au paravant : dont il appert que ce n'est point par un declinement de la vigueur corporelle qui se passe,

[1] Iliade XXII.

à cause de l'aage, ny fortuitement, que ta cholere se soit passée et fenée, ains par aucunes bonnes remonstrances et raisons qu'elle ait esté guarie : combien que, pour te dire la verité, je ne le pouvois pas du commencement croire à Eros nostre familier amy, qui m'en faisoit le rapport, ayant doute et souspeçon, qu'il ne prestast ce tesmoignage à l'amitié qu'il te porte, de m'asseurer que les bonnes parties, et qui doivent estre en toutes gens de bien et d'honneur, fussent en toy, qui n'y estoient pas, encore que tu saches assez, qu'il n'est pas homme qui en faveur de personne, pour luy complaire, soit pour dire autrement qu'il en pense. Or maintenant le tiens-je pour totalement absouls du crime de faulx tesmoignage : et pource que le cheminer t'en donne le loisir, je te supplie de nous raconter la maniere de la medecine dont tu as usé à rendre ta cholere ainsi souple, ainsi doulce, subjecte et obeissante entierement à la raison.

III. Fundanus. Mais ne regardes tu pas toy mesme, cher amy Sylla, que à l'occasion de l'amitié et bienvueillance que tu me portes, tu ne cuydes veoir en moy une chose pour l'autre : car quant à Eros, qui luy mesme n'a pas tousjours son courage et sa cholere arrestée au chable de l'ancre que dit Homere, ains quelquefois s'escarmouche assez asprement, pour la haine qu'il a contre les meschans, il est vraysemblable qu'il me trouve plus doulx, ainsi comme ès muances de la game, en la musique, telle note qui est la plus basse, en une octave, est la plus haulte au regard d'un autre.

IV. Sylla. Ce n'est ny l'un ny l'autre, mais fay ce que je te requiers pour l'amour de moy.

V. Fundanus. Puis qu'ainsi est Sylla, l'un des meilleurs advertissements du sage Musonius, dont il me souvienne, est, qu'il souloit dire, « Qu'il fault « que ceulx qui se veulent sauver ne facent autre « chose toute leur vie, que se curer et nettoyer » : non pas qu'il faille jetter hors la raison avec la maladie, après qu'elle a achevé la cure et guarison, comme l'hellebore, ainsi fault que demourant en l'ame elle contregarde, et conserve le jugement, pour ce que la raison ne ressemble pas aux drogues medecinales, mais plus tost aux viandes salubres engendrant ès ames de ceulx à qui elle est familiere une bonne complexion, et habitude, avec la santé : là où les advertissements et remonstrances que lon fait aux passions, lors qu'elles sont en la force de leur enflure et inflammation, produisent bien quelque effect, mais lentement et à grand'peine, ressemblans proprement aux odeurs, lesquelles font bien revenir sur l'heure ceulx qui sont tombez du hault mal, mais elles ne guarissent pas pour cela la maladie : encore toutes les autres passions de l'ame sur le poinct mesme qu'elles sont en leur plus grande fureur, cedent aucunement, et plient à la raison venant de dehors au secours, mais la cholere ne fait pas seulement comme dit Melanthius,

Maulx infinis, en mettant la raison,
Pour un temps, hors de sa propre maison :

mais elle la deloge du tout, et la ferme dehors, et

comme font ceulx qui se bruslent eulx mesmes dedans leur maison, elle remplit tout le dedans de trouble, de fumée, et de bruit, de maniere qu'elle n'oit, ny ne voit rien de ce qui luy peult profiter. Et pourtant une navire estant en fortune et tourmente en haulte mer abandonnée, recevroit plus tost un pilote de dehors, que ne recevroit l'homme qui est agité de courroux et de cholere, la raison et remonstrance d'un autre, si de longue main il n'a fait provision chez luy du secours de la raison; ains comme ceulx qui s'attendent d'avoir le siege dedans une ville, amassent et serrent tout ce qui leur y peult servir, ne s'attendans point au secours de dehors : aussi fault il apporter les remedes que lon a de long temps au paravant amassez de la philosophie à l'encontre de la cholere ; estans bien certains, que quand l'occasion du besoing et de la necessité s'y presentera, mal aiseement en pourront ils faire entrer de dehors : car l'ame n'oit pas seulement ce qu'on luy dit au dehors pour le trouble qu'elle a au dedans, si elle n'a chez soy sa propre raison, comme un comite [1] qui promptement reçoive et entende les commandemens et remonstrances qu'on luy fait, ou bien si elle l'oit, elle mesprise ce qu'on luy dit tout doulcement et quoyement, et si on luy fait instance et qu'on la presse un peu plus asprement, elle s'aigrit et s'indigne : car la cholere de sa nature estant superbe, audacieuse, et mal aisée à manier par autruy, comme une grande et puissante tyran-

[1] Officier de vaisseau, qui commande aux rameurs.

nie, doit avoir en soy mesme quelque chose domestique et née avec elle qui la ruine.

VI. Or la continuation de courroux et accoustumance de se courroucer souvent, engendre en l'ame une mauvaise habitude, que lon appelle *cholere*, laquelle finablement devient un feu d'ire soudaine, une amertume vindicative, et une aigreur intraitable à qui tout desplaist, quand le courage devient ulceré, s'offensant de peu de chose, chagrin, hargneux, comme une lame de fer tenue et foible, qui se perce à la moindre graveure du monde: mais le jugement qui s'oppose sur le champ promptement au courroux, et le supprime, ne remedie pas seulement au present, ains fortifie et rend l'ame plus roide et plus ferme à l'advenir: car il m'est advenu à moy, après avoir fait deux ou trois fois teste à la cholere, ce qui advint jadis aux Thebains, lesquels ayans une fois fait teste aux Lacedæmoniens qui paravant sembloient invincibles, jamais depuis ne furent vaincus d'eux en bataille: car depuis je pris courage de penser, que lon en pouvoit venir à bout par discours de raison, et si voyois qu'elle s'estanchoit non seulement en respandant de l'eau froide sur celuy qui est courroucé, ainsi comme l'escrit Aristote, mais aussi qu'elle s'estaint en luy approchant une peur, voire en luy presentant une soudaine joye, comme dit Homere, elle se dissoult et se destrempe, tellement que je feis en moy mesme ceste resolusion, que c'estoit une passion qui n'estoit pas du tout irremediable à ceulx qui y veulent prouvoir, pour autant mesmement qu'elle n'a pas tous-

jours des commancemens qui soient grands ne puissants : attendu que bien souvent un brocquard, un traict de mocquerie, une risée, un clin d'œil, ou hochement de teste, et autres telles semblables choses, mettent plusieurs en cholere, comme Helene fascha et courroucea sa niepce seulement en luy disant,

Fille Electra de moy piéça non veuë [1].

jusques à luy respondre,

[2] Il est bien tard d'estre maintenant sage,
Ayant esté par avant si volage,
Que de quitter l'hostel de ton mary.

Semblablement aussi Callisthenes irrita Alexandre pour luy avoir dit, quand on apporta la grande couppe à boire d'autant à tour de rolle, « Je ne « veux pas, pour boire à la santé d'Alexandre, « avoir besoing d'un Æsculapius » : c'est à dire d'un medecin.

VII. Ainsi donc comme il est facile d'arrester une flamme qui s'est prise à du poil de connin [3], ou à des feuilles seiches, ou à de la paille, mais si une fois elle s'attache à choses solides et où il y ait du fond, elle embraze incontinent et consomme, comme dit Æschylus,

[1] Meziriac a mieux traduit :

Pauvre Electra pucelle fort long-temps.

C'est le sens du vers d'Euripide dans la tragédie d'Oreste, v. 72. Electre se pique, parce qu'on lui fait entendre qu'elle n'a pas trouvé de mari.

[2] *Ibidem*, v. 99. C.

[3] De lapin.

Le hault labeur des maistres charpentiers.

Aussi celuy qui veult prendre garde à la cholere du commancement, en voyant qu'elle commance à fumer et à s'allumer pour quelque parole ou quelque gaudisserie de neant, il n'a pas beaucoup à faire, ains bien souvent pour se taire seulement, ou pour n'en tenir compte, il l'appaise totalement : car qui ne donne nourriture et entretenement de bois au feu, il l'estaint : aussi qui ne donne sur le commancement nourriture à son ire, et qui ne se souffle soy mesme, il l'evite ou la dissipe. Et pourtant ne me plaist point le philosophe Hieronymus, combien qu'au demourant il donne beaucoup de beaulx enseignements et bonnes instructions, en ce qu'il dit, que lon ne sent pas la cholere quand elle s'engendre, mais quand elle est engendrée, tant elle est soudaine : car il n'y a nulle autre passion qui face une si manifeste naissance, ne si evidente croissance, quand elle s'amasse et se remue, comme fait la cholere : ainsi comme Homere mesme en homme bien experimenté le donne à entendre, quand il fait qu'Achilles est bien attaint de douleur à l'instant mesme qu'il entend la parole du roy Agamemnon, en disant :

> Ainsi dit-il, et une noire nue
> D'aigre douleur le couvrit survenue[1] :

[2] mais qu'il se courrouce puis après à luy lentement

[1] Homère, Iliade XVIII, 22.

[2] *Lisez* : Mais qu'Agamemnon se courrouce lentement et après estre enflambé, etc. C.

et à tard, après estre emflambé de plusieurs paroles ouyes et dittes, lesquelles si quelqu'un se fust entremis de destourner et oster, la querelle ne fust pas venue à si grand accroissement comme elle feit.

VIII. Voila pourquoy Socrates toutes les fois qu'il se sentoit un peu plus asprement esmeu qu'il ne falloit à l'encontre de quelqu'un de ses amis, se rengeant avant la tourmente à l'abry de quelque escueil de mer, il rabbaissoit sa voix, et monstroit une face riante, et un regard plus doulx, se maintenant ainsi droit sur ses pieds sans tomber ny estre renversé, panchant en l'opposite, et s'opposant au contraire de sa passion : car le premier moyen d'abbatre la cholere, comme une domination tyrannique, c'est de ne luy obeïr, ny ne la croire point, quand elle nous commande de crier hault et regarder de mauvais œil en travers, et se frapper soy-mesme, ains se tenir quoy, et ne renforcer pas sa passion, comme une maladie, à force de braire, et de crier hault, et de se demmener, et tourmenter : car ce que font ordinairement les jeunes gens amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter à la porte de leur maistresse, et la couronner de boucquets et de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux et honeste allegement à leur passion,

Arrivé là je ne demandé mie
Qui, ne de qui estoit fille m'amie,
Ains la baisé : si cela est peché ;
Je librement confesse avoir peché [1].

[1] Vers de Callimaque. Epigr. 44. Voyez les Observations.

Et la permission que lon donne à ceulx qui sont en deuil de lamenter et de plorer leur perte, avec les larmes qu'ils espandent jettent hors aussi une bonne partie de leur douleur : mais la passion de cholere n'est pas ainsi, car elle s'emflamme et s'allume d'avantage par les actes que font ceulx qui en sont espris.

IX. Et pourtant est il bien meilleur de se tenir quoy, ou s'en fuir et se cacher, ou retirer en quelque port de seureté, quand on sent comme un accès du hault mal qui nous veult prendre, de peur que nous n'en tombions, ou plus tost que nous n'en surtombions[1], car nous en tombons le plus souvent, et le plus asprement sur noz amis, d'autant que nous n'aimons pas toutes sortes de choses, ny ne portons pas envie à toutes sortes de gens, ny ne les craignons pas : mais il n'y a rien à quoy nostre cholere ne s'attache, il n'y a rien à quoy elle ne se prenne, car nous nous courrouceons et à noz amis, et à noz ennemis, et à noz enfans, et à noz peres et meres, voire et aux dieux mesmes, et aux bestes, et aux ustensiles qui n'ont ny ame ne vie, comme Thamiris

Rompant son cornet relié
A cercles d'or fin delié,
Et de sa lyre l'harmonie
Des chordes tendue et garnie.

Et Pandarus qui se maudit luy-mesme s'il ne rompt son arc et ses flesches de ses propres mains, et ne les met dedans le feu : et Xerxes qui donna des poinçon-

[1] Que nous n'en tombions sur les autres.

nades et des coups de foüet à la mer, et escrivit des lettres missives à la montagne Athos, qui disoient, « Athos merveilleux, qui de ta cyme touches au « ciel, garde toy bien d'avoir des rochers grands, « et qui soyent malaisez à quasser pour empescher « mes ouvrages, autrement je te denonce que je te « coupperay toy-mesme, et te jetteray dedans la « mer ».

X. Il y a plusieurs choses formidables et redoutables en la cholere, mais aussi y en a il plusieurs ridicules et mocquables. C'est pourquoy elle est plus mesprisée que nulle autre passion qui soit en l'ame, et pourtant seroit il expedient et utile de considerer l'un et l'autre diligemment. Quant à moi donques, si j'ay bien ou mal faict, je ne sçay, mais j'ay commancé par là à me guarir de la cholere : comme faisoient anciennement les Lacedæmoniens, qui pour enseigner à leurs enfans à ne s'enyvrer point, leur monstroient leurs esclaves, les Ilots, yvres, aussi considerois-je les effects de l'ire ès autres. Premierement ainsi comme Hippocrates escrit, »que celle ma« ladie est la plus mauvaise et la plus dangereuse, qui « defigure le visage de l'homme, et le rend dissembla« ble à soymesme » : aussi voyant que ceulx qui sont espris de cholere, sortent plus d'eulx mesmes, et changent de face, de couleur, de contenance, d'alleure, et de voix, j'en imprimé comme une forme en mon « ame, et pensé en moy-mesme que je serois bien « desplaisant, si jamais je me monstrois ainsi espou« ventable et ainsi transporté à mes amis, à ma femme, « et à mes petites filles, estant non seulement hydeux

« à voir, et tout autre que de coustume, mais aussi « ayant la voix aspre et rude, comme je m'estois ren- « contré à en voir aucuns de mes familiers, si espris » et troublé de cholere, qu'ils ne pouvoient pas re- « tenir ny leurs façons ordinaires ny la forme de leur « visage, ny leur grace à parler, ny leur doulceur « en compagnie ».

XI. On lit que Caïus Gracchus l'orateur, qui estoit de nature homme aspre, vehement et violent en sa façon de dire : avoit une petite fluste accommodée, avec laquelle les musiciens ont accoustumé de conduire tout doulcement la voix de hault en bas, et de bas en hault, par toutes les notes pour enseigner à entonner, et ainsi comme il harenguoit, il y avoit l'un de ses serviteurs qui estant debout derriere luy, comme il sortoit un petit de ton en parlant, luy entonnoit un ton plus doulx et plus gracieux, en le retirant de son hault crier et braire, et luy ostant l'aspreté et l'accent cholerique de sa voix,

[1] Rendant tel son melodieux,
Que le flageolet gracieux
D'un roseau accoustré de cire
Fait aux bouviers souefvement bruire,
Tant qu'il les endort par les champs.

et ainsi ramenoit il la vehemence cholerique de l'orateur. Quant à moy, si j'avois un vallet adroit, et homme de bon entendement, je ne trouverois point mauvais que quand il me verroit courroucé, il me presentast soudain un miroir, comme nous en

[1] Æschyle, Promethée, v. 575. C.

voyons qui le se font apporter quand ils sortent du baing, sans aucune utilité, là où ce seroit chose fort profitable à plusieurs de se voir ainsi troublez et hors de son naturel, pour leur faire à jamais haïr ceste passion de courroux et de cholere.

XII. On raconte par maniere de jeu et de passe-temps, que un satyre admonesta un jour Minerve: que ce n'estoit point bien son cas que de jouer des flustes, mais que sur le champ elle ne feit point autrement compte de son admonestement;

Point ne t'est bien ceste forme seante,
Jette moy là toute fluste bouffante,
Et prens en main les armes, sans enfler
Si laidement tes jouës à souffler:

mais depuis quand elle eut contemplé son visage dedans une riviere, elle s'offensa tant de ses grosses jouës, qu'elle en jetta ses flustes: et toutefois encore a cest art de jouër des flustes ce reconfort de la laideur et deformité de visage, que le son en est doulx et plaisant[1]: et puis Marsyas qui inventa la hanche pour emboucher le hautbois, et les fermoirs de la museliere que lon attache à l'entour de la bouche, reteint la violence du vent enclos à force, et cacha et accoustra un petit la deformité du visage:

D'or reluisant la bouche il orna pleine
D'impetueuse et vehemente haleine,

[1] Lisez: « Et puis Marsyas qui, à ce qu'il paroît, inventa « des courroies et un entourage pour la bouche, reteint la vio« lence, etc. C.

Aussi feit il les jouës de laniere
Double de cuir nouée par derriere :

mais la cholere enflant et estendant le visage villainement, jette encore une plus villaine et plus mal plaisante voix,

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne devroient pour rien estre touchées,

car on dit que la mer, quand elle est agitée de vents, et qu'elle jette hors de l'algue et de la mousse, qu'elle se purge : mais les paroles dissoluës, ameres et folles, que l'ire fait sortir hors de l'ame renversée sans dessus dessoubs, souillent premierement ceulx qui les disent, et les remplissent d'infamie, pource que elles donnent à cognoistre, qu'ils les avoient de tout temps en leurs cœurs et en estoient pleins, mais que la cholere les a descouverts : et pourtant payent ils pour la plus legere chose qui soit, c'est à savoir la parole, la plus grieve et plus pesante amende, c'est qu'ils en sont tenus et reputez malings et mesdisans.

XIII. Ce que voyant et observant quelquefois, je viens à faire ce discours tout doulcement en moy mesme, que c'est bonne chose en fiebvre, mais encore meilleure en cholere, d'avoir la langue molle et unie : car celle des febricitans, si elle n'est telle qu'elle doit estre par nature, c'est signe, mais non pas cause, de mauvaise disposition au dedans : mais celle de ceulx qui sont courroucez estant orde, ou aspre, et desbridée à proferer paroles indignes, met dehors injure, oultrage et contumelie

mere d'inimitié irreconciliable, et qui monstre une malignité latente et cachée. Car le vin ne produit rien de si desordonné ne de si mauvais comme la cholere, encore cela s'attribue à risée et à jeu, mais cecy est destrempé avec fiel d'inimitié et de rancune. Et en beuvant à la table celuy qui se tait est ennuyeux à la compagnie et fascheux: mais en la cholere il n'y a rien si venerable, si grave, ne si digne, que de se tenir quoy, comme Sapho admoneste,

L'ire en la poitrine cachée
Engarder sa langue attachée,
Qu'elle ne parle follement.

XIV. Si peult on non seulement recueillir cela, en prenant garde à ceulx qui sont espris d'ire, mais aussi cognoistre et comprendre au demourant, quelle est toute la nature de la cholere, comment elle n'est ny genereuse, ny magnanime, ny ayant en soy rien de grand ny de viril, combien que au vulgaire il semble, que pour estre tempestative, elle soit active, que ses menaces soient hardiesse, et son opiniastreté soit force, et y en a qui pensent que sa cruauté soit disposition à faire grandes choses, que sa dureté implacable soit fermeté, et son estre hargneuse soit haine des vices, en quoy ils s'abusent grandement, car tous ses actes, ses mouvemens et ses contenances arguent et monstrent grande foiblesse et bassesse [1], non seulement par ce

[1] Lisez : « Non seulement en déchirant les petits enfans, en s'aigrissant contre les femmes, et en voulant que l'on batte les chiens, etc.

que

que nous voyons que les petits enfans, quand ils sont courroucez deschirent tout, et s'aigrissent à l'encontre des femmes, et veulent que lon batte et chastie les chiens, les chevaux et les mulets, comme Ctesiphon [1] l'escrimeur vouloit faire à coups de pied, et regibber à l'encontre de sa mule : mais aussi ès meurtres et homicides que font faire les tyrans, en l'amertume et atrocité desquels on apperçoit leur pusillanimité et foiblesse, et en ce qu'ils font souffrir aux autres ce qu'ils souffrent eulx-mesmes, ne plus ne moins que les morsures des serpens venimeux, plus elles sont douloureuses et enflammées, plus elles font grande enfleure aux patients : car ainsi comme la tumeur et enfleure est indice de grande blesseure en la chair, aussi ès ames qui plus sont molles, plus elles se laissent aller, et succomber à la douleur, plus elles mettent hors grande cholere procedente de plus grande infirmité.

XV. Voila pourquoy les femmes ordinairement sont plus aigres et plus choleres que les hommes, et les malades que les sains, et les vieillards que ceulx qui sont en fleur d'aage, et les bien fortunez que les infortunez : car l'avaricieux est fort cholere à l'encontre de son receveur, le gourmand à l'encontre de son cuisinier, le jaloux à l'encontre de sa femme, le glorieux et ambitieux contre celuy qui mesdit de luy : et les plus aspres de tous en leurs choleres ceulx qui affectent les premiers honneurs

[1] Le Pancratiaste. C.

en une cité, et qui se font chefs de part, qui est un tourment honorable, comme dit Pindarus. Voila comment de la part dolente de l'ame, et souffrante à cause de son imbecillité, sourt la cholere, laquelle ne ressemble point à des nerfs de l'ame, comme disoit quelqu'un des anciens, ains plustost ou à des extensions, ou des convulsions d'icelle, se dressant et soubslevant avec plus de vehemence quand elle a envie de se venger.

XVI. Or les exemples de choses mauvaises ne sont pas plaisans à voir, ains sont necessaires seulement : mais quant à moy, estimant que les exemples de ceulx qui se sont doulcement et benignement comportez ès occasions de courroux, sont et très plaisans à ouir, et très beaux à voir, je commancé à mespriser ceulx qui disent,

Tu as fait tort à un homme, et un homme
Te fait souffrir.

Et semblablement aussi,

Jette le moy, jette le moy par terre,
Et que du pied la gorge on me luy serre.

et autres telles paroles qui servent à aiguiser la cholere, par lesquelles aucuns taschent à transporter la cholere des cabinets des dames aux logis des hommes. Car la prouësse s'accordant au demourant en toutes autres choses avec la justice, me semble quereller et debattre avec elle de la doulceur et mansuetude seulement, comme à elle plus justement appartenant : car il est bien quelquefois advenu que les pires ont surmonté les meilleurs : mais

en son ame propre dresser un trophée contre la cholere, à laquelle, comme dit Heraclitus, il est bien difficile de pouvoir resister, à cause que ce qu'elle veut, elle l'achette de sa vie; cela est acte d'une grande et victorieuse puissance, qui sort du jugement de la raison comme de nerfs et de muscles à l'encontre des passions.

XVII. C'est pourquoy je m'estudie à lire et à recueillir les dicts et faicts non seulement des gens de lettres et des philosophes, qui n'ont point de fiel, ce disent les sages, mais des princes, capitaines et roys; comme ce que dit un jour Antigonus à quelques uns qui mesdisoient de luy tout auprès de sa tente, ne pensants pas qu'il les entendist, en soulevant la toile de sa tente avec son baston, « Deà n'irez vous point, dit-il, plus loing « mesdire de moy »? Et comme un nommé Arcadion natif d'Achaïe feist profession de mesdire par tout de Philippus, d'admonester un chascun de fuir,

Jusques à tant que trouvé lieu on eust,
Où Philippus personne ne cogneut.

et depuis ne sçay comment se fust rencontré en la Macedoine, les courtisans du roy Philippus vouloient qu'il le feist chastier, et ne le laissast point eschapper, puis qu'il le tenoit entre ses mains: mais au contraire Philippus parla à luy humainement, et luy envoya jusques en son logis des presens: et quelque temps après commanda que lon s'enquist quels propos il tenoit de luy entre les

Grecs : chascun luy rapporta qu'il faisoit merveilles de le louer par tout : et Philippus leur respondit adonc, « Je suis doncques meilleur medecin de la « mesdisance, que vous n'estes ». Et une autrefois en l'assemblée des jeux Olympiques, comme les Grecs eussent mesdit de luy, ses familiers disoient qu'ils meritoient d'estre bien asprement chastiez, de mesdire ainsi de celuy qui leur faisoit tant de bien : « Et que feroient ils donc, leur respondit il, « si nous leur faisions du mal ».

XVIII. Aussi furent bien honestes et gentils les tours que feirent jadis Pisistratus à Trasybulus, et Porsena à Mucius, et Magas à Philemon qui l'avoit publiquement en plein theatre farcé et mocqué,

Magas, le roy t'a fait escrire,
Mais tu ne sçais ses lettres lire :

et depuis l'ayant entre ses mains, par ce que une tourmente de mer le jetta en la ville de Parentonium [1], dont il estoit gouverneur, il ne luy feit autre mal, sinon qu'il commanda à l'un de ses soudards de luy toucher avec son espée nue dessus le col, et puis le laisser aller sain et sauf : et depuis il luy envoya des osselets et des boules à jouer, comme à un enfant qui n'avoit point de jugement. Ptolomæus se mocquant d'un grammairien ignorant, luy demanda par jeu, qui estoit le pere de Peleus : le grammairien luy respondit, « je voudrois que tu me

[1] Maintenant *Al Baretoun*, sur la côte de la Marmarique, dans la Libye.

« disses premier qui estoit le pere de Lagus ». Ce traict de mocquerie touchoit au roy Ptolomæus, l'arguant d'estre issu de petite lignée : de sorte que les familiers du roy disoient, que cela estoit indigne, et ne devoit point estre supporté. Et il leur respondit, « S'il est indigne d'un roy d'estre mocqué, aussi peu est-il digne de luy, de se mocquer « d'autruy [1] ».

XIX. Alexandre le grand fut par trop aspre et cruel envers Callisthenes et envers Clitus, mais le roy Porus ayant esté pris en bataille son prisonnier, comme Alexandre luy demandast en quelle sorte il le traicteroit : « En roy », luy respondit-il : et comme il luy demandast de rechef, s'il vouloit rien dire davantage : « Non, dit-il, car tout est compris soubs « ce mot là, *En roy* ».

XX. Voila pourquoy les Grecs, à mon advis, appellent le roy des dieux *Milichius*, c'est à dire, doulx comme miel : et les Atheniens le nomment *Mæmactas*, c'est à dire, secourable : car punir et tourmenter est office de diable et de furie, non pas acte celeste ne divin.

XXI. Ainsi donc comme quelqu'un respondit, touchant Philippus qui avoit destruit la ville d'Olynthe, « Mais il n'en sçauroit pas edifier une « telle » : aussi peult on bien dire à la cholere, « Tu « peux bien renverser, demolir et destruire, mais « relever, sauver, pardonner, et supporter, c'est à « faire à la clemence, à la doulceur, et nature mo-

[1] Il y a bresche de quelques lignes en cest endroit. *Amyot.*

« derée, c'est l'office d'un Camillus, d'un Metellus, « d'une Aristides, d'un Socrates: mais de pinser, mor- « dre et serrer, c'est à faire à une formis, ou à une « souris ». Qui plus est, si je regarde à la vengeance, je trouve que le plus souvent, quand on y procede par cholere, on n'en vient jamais à bout, et qu'elle se consume ordinairement en morsure de levres, grincement de dents, en vaines courses çà et là, en injures, et menaces qui ne servent de rien, ne plus ne moins que les petits enfans qui pour leur foiblesse en courant se laissent tomber avant que pouvoir parvenir où ils pretendent. Et pourtant respondit, ce me semble, bien à propos un Rodien à l'huissier d'un preteur Romain qui crioit après luy, et le harceloit, «[1] Je ne me soucie pas de chose, « que tu dies, mais de ce que pense celuy-là qui se « taist ». Et Sophocles ayant armé Neoptolemus et Eurypilus, les loua magnifiquement en disant d'eulx,

D'injurieux langage point n'userent,
Ains au milieu des armes se ruerent.

XXII. Car il y a quelques nations barbares qui empoisonnent leurs armes, mais la vaillance n'a point besoing de cholere, par ce qu'elle est trempée de raison et de jugement, là où l'ire et la fureur sont fragiles, pourries, et aisées à briser: c'est pourquoy les Lacedæmoniens ostent avec le son des flustes la cholere à leurs gens, quand ils vont com-

[1] Lisez : « Je ne m'inquiete pas de ce que tu dis, mais de ce que celui-là se tait. C.

battre, et devant le combat ils sacrifient aux Muses, à celle fin que la raison leur demeure : et après qu'ils ont tourné leurs ennemis en fuitte, il ne les poursuyvent plus, ains retiennent leur cholere aisée à ramener et à manier, comme les espées qui sont de moyenne longueur, là où le courroux en a fait mourir infinis avant qu'ils peussent venir à bout d'executer leur vengeance, comme entre autres Cyrus [1] et Pelopidas le Thebain.

XXIII. AGATHOCLES mesme enduroit patiemment de s'ouir injurier par ceulx qui estoient assiegez : et comme quelqu'un luy dist, « Potier, où prendras « tu l'argent pour payer tes gens » ? en se riant il respondit : « En ceste ville, quand je l'auray prise ». Quelques autres se mocquoient d'Antigonus de dessus les murailles, pour ce, qu'il estoit laid : il leur respondit tout doulcement, « Comment, je « suis doncques bien trompé, car je pensois estre « beau fils » : mais quand il leur prit la ville, il vendit à l'encan ceulx qui s'estoient mocquez de luy, en leur protestant, que si de là en avant ils se mocquoient plus de luy, il s'en prendroit à leurs maistres : aussi voy-je que les veneurs et les orateurs commettent de grandes faultes par cholere, comme Aristote recite que les amis de l'orateur Satyrus, en une cause qu'il avoit à plaider à son nom, luy boucherent les aureilles avec de la cire, de peur que oyant ses adversaires, qui luy disoient des in-

[1] Cyrus tué par Tomyris, et Pélopidas par Alexandre de Phères.

jures en leurs plaidoyers, il ne gastast tout par sa cholere.

XXIV. Et à nous mesmes ne nous advient il pas souvent, que nous faillons à punir un esclave qui nous aura fait quelque faulte, par ce qu'il s'enfuit de peur pour les menaces, ou pour les propos qu'il nous en aura ouy tenir? Parquoy nous devrions dire à nostre cholere, et nous nous en trouverions fort bien, ce que les nourrices ont accoustumé de dire aux petits enfans, « Ne plorez pas, et vous l'aurez »: aussi, ne te precipite pas, ne crie pas, ne te haste pas, et ce que tu veux se fera plus tost et mieulx, qu'en la sorte que tu y vas : car le pere voyant son enfant qui tasche à couper ou fendre quelque chose avec un petit cousteau, le prent, et le couppe, ou le fend luy mesme : aussi la raison ostant à la cholere la vengeance, punit celuy qui le merite plus seurement, sans se mettre en danger, et plus utilement, et non pas soy mesme, comme fait la cholere bien souvent.

XXV. Et comme ainsi soit que toutes passions ont besoing d'accoustumance pour donter et surmonter par exercitation ce qu'il y a de desobeïssant et de rebelle à la raison, il n'y en a point où il se faille tant exerciter envers ses familiers et domestiques, comme la cholere, d'autant que nous n'avons point ordinairement d'ambition, ny d'envie, ny de crainte envers eulx, mais des courroux nous en avons plus que tous les jours, qui engendrent des hargnes et riottes, et nous font

broncher et chopper quelquefois bien lourdement, à cause de la licence que nous nous donnons, ne se trouvans là personne qui nous arreste et qui nous soustienne, comme en un endroit fort glissant, pour nous engarder de tomber, nous nous y laissons facilement aller : car il est bien malaisé là où lon n'est point tenu de rendre compte à personne en telle passion, de se garder de faillir, si premierement on n'a donné ordre à bien munir et remparer ceste grande licence de doulceur, benignité et clemence, et que lon ne soit bien accoustumé à supporter beaucoup de paroles, et de sa femme, et de ses familiers et amis, qui nous reprennent que nous sommes trop doulx et trop mols : ce qui estoit principalement cause que je m'aigrissois le plus souvent à l'encontre de mes serviteurs, pensant qu'ils devinssent pires à faulte d'estre bien chastiez, mais je me suis à la fin apperceu bien tard, premierement qu'il valloit mieulx par patience et indulgence rendre mes vallets pires, que de ne me destordre et gaster par aspreté et cholere moy-mesme, en voulant redresser les autres.

XXVI. Secondement, je voyois plusieurs, qui par ce que lon ne les chastioit point bien souvent devenoient honteux d'estre meschans, et prenoient le pardon qu'on leur donnoit pour un commancement de mutation de mal en bien, plus tost qu'ils n'eussent fait la correction ; et certainement obeïssoient plus volontiers et plus affectueusement, aux uns avec un clin d'œil sans mot dire, qu'ils ne fai-

soient à d'autres avec soufflets et coups de baston : tellement que je me suis finalement persuadé, que la raison estoit plus apte et plus digne de commander et de gouverner, que non pas la cholere : car je n'estime pas qu'il soit totalement vray ce que dit le poëte,

Où est la peur, là mesme est la honte.

mais au revers, je pense qu'en ceulx qui sont honteux s'imprime la crainte qui les retient de mal faire : là où l'accoustumance ordinaire d'estre battu sans mercy, n'imprime pas une repentance du mal faire, mais une prevoyance de se garder d'y estre surpris.

XXVII. Tiercement je considerois en moymesme, et me ramenois en memoire, que celuy qui nous enseigne à tirer de l'arc, ne nous defend pas de tirer, mais de faillir à tirer : aussi celuy qui nous enseigne à chastier en temps et lieu modereement, opportunement, utilement et ainsi qu'il appartient, ne nous empesche pas de chastier, je m'efforce d'en soubtraire et oster entierement toute cholere, principalement par n'oster pas à ceulx qui sont chastiez le moyen de se justifier, et par les ouïr : car le temps apporte ce pendant à la passion un delay et une remise, qui la dissoult : et ce pendant le jugement de la raison trouve et le moyen et la mesure de faire la punition convenablement : et puis on ne laisse point de lieu à celuy qui est chastié de resister au chastiement, s'il est puny et chastié non pas en courroux et par cholere, mais

convaincu de l'avoir bien merité, et qui seroit encore plus laid, on ne trouvera point que le vallet chastié parle plus justement que le maistre qui le chastie.

XXVIII. Tout ainsi doncques, comme Phocion après la mort d'Alexandre le grand voulant engarder les Atheniens de se soublever trop tost avant le temps, et d'adjouster trop promptement foy aux nouvelles de sa mort : « Seigneurs Atheniens, dit-« il, s'il est mort aujourd'huy, aussi le sera il de-« main, et d'icy à trois jours » : aussi si cestui-cy a failly aujourd'huy, autant aura il failly demain, et d'icy à trois jours : et si n'y aura point d'inconvenient quand il en sera puny un peu plus tard qu'il n'eust deu estre ; mais bien y en auroit il, si pour s'estre trop hasté il apparoissoit à tousjours, qu'il eust esté chastié à tort, comme il est advenu souventefois : car qui est celuy de nous si aspre, qu'il batte ou fouette son vallet, pour avoir il y a cinq ou six jours bruslé le rost, ou renversé la table, ou trop tard respondu et obey ? et toutefois ce sont les causes ordinaires pour lesquelles sur le champ, quand elles sont recentes, nous nous troublons, et nous courrouceons amerement, sans vouloir presque pardonner : car ainsi comme les corps à travers un brouillas apparoissent plus grands, aussi font les faultes à travers la cholere. Et pourtant fault-il sur l'heure conniver en telles faultes, et ne faire pas semblant de les appercevoir, et puis quand on est du tout hors de passion, sans aucun reste de perturbation, considerer le faict en soy meurement,

et de sens rassis : et si lors il nous semble mauvais, en faire la correction, et ne la laisser point aller ny eschapper, comme on feroit la viande quand on n'a plus d'appetit.

XXIX. Car il n'y a rien qui tant soit cause de faire chastier en cholere, comme de ne chastier pas quand la cholere est passée, et estre tout descousu, et faire comme les paresseux mariniers qui durant le beau et bon temps demeurent en repos dans le port, et puis quand la tourmente se leve ils font voile, et se mettent en danger : aussi nous reprenans et blasmans la raison de n'estre pas assez roide, ains trop lasche et trop molle en matiere de punition, nous nous hastons de l'executer alors que la cholere est presente, qui est comme un vent impetueux : car naturellement celuy qui a faim use de viande, mais de punition ne doit user sinon celuy qui n'en a ne faim ne soif : ny ne fault se servir de la cholere comme d'une saulse à la viande, pour nous mettre en appetit de chastier, ains lors que lon est le plus esquarté, et que lon y est contrainct necessairement, y employant le jugement de la raison. Et ne fault pas faire comme Aristote escrit, que de son temps au païs de la Thoscane on fouettoit les esclaves au son des flustes et haubois, aussi prendre plaisir, et se saouler comme d'un aggreable passe temps, de chastier les hommes, et puis après que la punition est faitte s'en repentir : car l'un est à faire à une beste sauvage, et l'autre à une femme : ains fault que sans douleur et sans plaisir, au temps de raison et de jugement la justice

face la punition, sans qu'il demeure derriere aucun reste de cholere.

XXX. Voire-mais on me pourra dire, que cela n'est pas proprement donner remede ny guarison à la cholere, ains plus tost une precaution et fuitte des faultes que lon peult commettre en la cholere : à cela je responds, que l'enfleure de la ratte n'est pas aussi cause efficiente de la fiebvre, ains un accident accessoire : mais toutefois quand elle est amollie, elle allege grandement la fiebvre, ainsi que dit Hieronymus : mais en considerant comme s'engendre proprement la cholere, je voy que les uns par une cause, les autres par une autre y tombent, mais en tous il y a une opinion conjoincte d'estre mesprisé et contemné : pourtant fault il donner quelque aide à ceulx qui veulent appaiser un courroux, en esloignant le plus que lon pourra le faict de toute suspicion de mespris et de contemnement, ou de braverie et d'audace, et la rejettant ou sur la necessité, ou inadvertance, ou accident, ou disgrace et infortune, comme fait Sophocles,

Pas ne demeure aux affligez, seigneur,
L'entendement qu'il avoient en bonheur,
Ains quelque grand qu'il fust, il diminue.

et Agamemnon quoy qu'il referast le ravissement de Briseïde à un fatal malheur,

[1] Si est il prest du sien en satisfaire,
Et grands presens pour payement en faire.

car le prier est signe d'homme qui ne mesprise

[1] Iliade, L. IX, v. 120.

point, et celuy qui a offensé, s'il s'humilie, dissoult toute l'opinion que lon pouvoit avoir de contemnement : mais il ne fault pas que celuy qui se sent en cholere attende cela, ains qu'il se serve de la response que feit Diogenes : « Ceulx là se moc« quent de toy, Diogenes » : « Et je ne me sens point « mocqué moy », respondit-il : aussi ne se doit il point persuader qu'on le mesprise, ains plus tost qu'il auroit matiere de mespriser l'autre, et estimer que la faulte qu'il a commise est procedée ou d'infirmité, ou d'erreur, ou de hastivité, ou de paresse, ou de tacquinerie, ou de vieillesse, ou de jeunesse : et quant aux serviteurs ou aux amis, il les en fault descharger de tout point, car il ne nous mesprisent pas pource qu'ils aient opinion que nous ne leur puissions rien faire, ou que nous ne soyons pas gens d'execution, aine les uns pource qu'ils nous estiment bons et debonnaires, les autres pource qu'ils nous aiment : et maintenant nous ne nous aigrissons pas seulement contre nostre femme, contre noz serviteurs, et noz amis, comme estans mesprisez par eulx, mais aussi nous attachons nous en courroux, et aux hosteliers, et aux mariniers et aux muletiers qui sont yvres, pensans estre mesprisez par eulx : et qui plus est, nous nous courrouceons encore contre les chiens qui nous abbayent, et contre les asnes qui nous regibbent : comme celuy qui ayant haulsé la main pour battre l'asnier, comme il se fust escrié qu'il estoit Athenien : « Et tu ne l'es « pas toy », dit il à l'asne, en le frappant, et luy donnant force coups de baston.

XXXI. Mais ce qui plus engendre de frequentes et continuelles hargnes de cholere en nostre ame, qui s'y amassent petit à petit, c'est l'amour de nous-mesmes, et une malaisance de meurs avec une mignardise, et une delicatesse, tout cela ensemble nous en produit un exaim comme d'abeilles, et une guespiere : et pourtant n'y a il point de meilleure provision pour se comporter doulcement et benignement envers sa femme, envers ses serviteurs, et envers ses familiers et amis, que la facilité de meurs, et la simplicité ronde, quand on se sçait contenter de ce que lon a present à la main, et que lon ne requiert point plusieurs choses, ne trop exquises.

Mais celuy là qui jamais n'est content
Que son rosty ou bouilly le soit tant,
Ny plus, ny moins, ny de moyenne sorte
Appareillé, si que louange en sorte
Hors de sa bouche, et qu'il en die bien.

Celuy qui ne beuroit jamais s'il n'avoit de la neige pour refreschir son vin, qui ne mangeroit jamais pain qui eust esté achetté sur la place, ny ne mangeroit jamais viande en pauvre vaisselle, comme de bois, ou de terre, qui ne coucheroit jamais en lict, sinon qu'il fust mol, et enfondrant comme les undes de la mer quand elle est agitée jusques au fond, qui haste ses vallets servans à la table à coups de fouët et de baston, et les fait courir avec sueur, cryant après eulx à pleine teste, comme s'ils portoient des cataplasmes à mettre sur une apostume

fort enflammée, qui s'assubjettit luy mesme à une façon de vivre fort servile, hargneuse et querelleuse : celuy là, dis-je, ne se donne de garde que ne plus ne moins que par une toux continuelle, ou par frequentes concussions, il contracte en son ame une disposition ulcereuse et catarreuse, qui à la fin luy cause une habitude de cholere.

XXXII. Et pourtant fault-il par frugalité accoustumer son corps à se contenter facilement de peu : pour ce que ceulx qui appetent peu, ne peuvent avoir faulte de beaucoup : et n'y aura point de mal, commançant à la viande, se contenter sans dire mot de ce qu'il y aura, sans se courroucer et tourmenter à la table, et en se faisant donner un très-fascheux mets et à soy-mesme, et à toute la compagnie, qui est la cholere :

Car presenter on ne nous sçauroit pas
Un plus fascheux et plus mauvais repas,

que de voir battre vallets, tanser et injurier sa femme, pource que la viande sera bruslée, ou qu'il y aura de la fumée en la sale, faute de sel sur table, ou que le pain sera trop dur.

XXXIII. Arcesilaus donnoit un jour à soupper à quelques siens hostes estrangers, et à quelques uns de ses amis, mais quand la viande fut apportée il ne se trouva point de pain sur table, par ce que les serviteurs n'avoient pas eu le soing d'en achetter : pour laquelle faulte, qui est celuy de nous qui n'eust rompu les murailles à force de cryer, mais luy ne s'en feit que rire : « Voyez, dit-il, s'il fault

« pas

« pas estre sage pour bien dresser un banquet ». Et Socrates au sortir de l'exercice de la lucte ayant mené Euthydemus soupper chez luy, Xantippé sa femme se print à le tanser et luy dire injure, tant que finablement elle renversa table et tout. Euthydemus se leva tout fasché pour s'en aller. Et Socrates luy dit, « Et comment ne te souvient il pas « que devant hyer, ainsi que nous dinions chez « toy, une poulle saulta sur la table, qui nous en « feit tout autant, et nous ne nous en courrou- « ceasmes pas pourtant »? car il fault recueillir ses amis avec une facilité, avec caresse, et avec un visage riant, non pas froncer ses sourcils, pour donner une frayeur et horreur à ses serviteurs.

XXXIV. Et se fault semblablement accoustumer à se servir de tous vases et vaisselles indifferemment, et non pas s'astraindre à user de cestuy-cy ou cestuy là sans autre, comme font aucuns, encore qu'il y ait grande compagnie qui ont en particuliere recommandation un certain gobelet ou une couppe : ainsi que lon escrit du vieil Marius, et ne beuroient jamais en d'autre : autant en font ils des burettes à huyle, et des estrilles, dont on se sert aux estuves : car ils mettent leur affection en quelqu'une entre toutes, et puis si elle vient à estre rompue ou esgarée et perdue, ils en sont extremement marrys, et en battent leurs vallets.

XXXV. Parquoy ceulx qui se sentent enclins à la cholere, se doivent abstenir de faire provision de telles choses rares et exquises, comme de vases ou d'anneaux, et de pierres precieuses, pource que tels

joyaux exquis et precieux, quand ils viennent à estre perdus, mettent bien les hommes plus hors de sens, par cholere, que si c'estoit chose de peu de prix, et que lon peult facilement recouvrer : et pour ce dit-on que l'empereur Neron ayant une fois fait faire un pavillon à huit pans, beau, sumptueux, et riche à merveilles, Seneque luy dit, « Tu as monstré en ce pavillon que tu es pauvre, pour ce que « si une fois tu le perds, jamais plus tu n'en pourras « recouvrer de pareil » : comme il advint, par ce que la navire, en laquelle estoit ce pavillon, se perdit par naufrage : et Neron se souvenant de ce que luy en avoit dit Seneque, porta la perte plus patiemment.

XXXVI. Or l'aisance et facilité que lon prend envers les choses, enseigne à estre facile et aisé envers les serviteurs : et si lon en devient aisé envers les serviteurs, il est certain qu'encore plus le devient on envers les amis et envers les subjects. Et nous voyons que les serfs nouvellement achettez s'enquierent de celuy qui les a acquis, non pas s'il est superstitieux, ne s'il est envieux, mais si il est cholere : et brief ny les marys ne peuvent endurer la pudicité de leurs femmes, si elle est conjointe avec mauvaise teste et cholere; ny les femmes les amours de leurs marys, ny les amis la conversation des uns avec les autres, tellement que ny le mariage, ny l'amitié ne sont point supportables avec la cholere : mais sans la cholere l'yvresse mesme est legere à tolerer, car la ferule du dieu Bacchus, ([1] qui est comme une

[1] Cela n'est pas dans le texte.

canne, dont on donne sur la main aux enfans qui ont failly), est suffisante punition de l'yvrongne, prouveu que la cholere ne s'y joigne point, qui rende Bacchus, au lieu de *Lyæus*, et de *Chorius*, c'est-à-dire, chasseur d'ennuys, et balleur, *Omestes* et *Mænoles*, qui signifie cruel et furieux : encore quant à la fureur et manie, l'hellebore qui croist en l'isle d'Anticyre la guarit, quant elle est seule : mais si une fois elle est meslée avec la cholere, elle produit des tragedies et cas si estranges, qu'ils semblent fables : et pourtant ne luy fault il jamais donner lieu, non pas en jouant mesme, pource qu'elle tourne une caresse en inimitié : ny en devisant et conferant ensemble, pource que d'une conference de lettres elle en fait une opiniastre emulation et contention : ny en jugeant, pource qu'elle ajouste insolence à l'authorité : ny en monstrant aux enfans, pource qu'elle les met en desespoir, et leur fait haïr l'estude des lettres : ny en prosperité, pource qu'elle augmente l'envie qui accompagne la bonne fortune : ny en adversité, pource qu'elle oste la misericorde, quand ceulx qui sont tombez en mauvaise fortune se courroucent, et combattent à l'encontre de ceulx qui ont compassion de leur malheur, comme fait Priam en Homere,

Allez vous en arriere de ma veuë [1]
Meschans truans, gens de nulle value,
Puis que venez pour mon deuil consoler.

[1] Iliade, L. XXIV, v. 239. c.

XXXVII. Au contraire, la facilité de meurs donne secours aux uns, honore les autres, addoulcit l'aigreur, et par sa doulceur vient au dessus de toute rudesse et de toute asperité de meurs, comme feit Euclides à l'endroit de son frére, avec lequel estant entré en quelque contestation, comme son frere luy eust dit, « Je « puisse mourir malement, si je ne me venge « de toy » : Il luy respondit : « Mais je puisse « mourir moy, si je ne te persuade gracieuse- « ment ». Il le gaigna tout sur le champ, et luy changea la mauvaise volonté qu'il avoit. Et Polemon, comme quelquefois un autre qui aimoit fort les pierres precieuses, et estoit fort convoiteux d'avoir de beaux anneaux, le tansast et l'injuriast oultrageusement, il ne luy respondit rien, mais il feit seulement semblant de regarder affectueusement l'un de ses anneaux, et de le bien considerer : l'autre en estant tout resjouy, luy dit incontinent, « Ne le regarde pas ainsi Polemon, « mais à son jour, et il te semblera beaucoup « plus beau ». Et Aristippus s'estant mis en cholere à l'encontre d'AEschines, comme quelqu'un qui les oyoit contester luy eust dit, « Comment Aristippus, et où est vostre amitié » ? « Elle dort, « respondit il, mais je la resveilleray » : et s'approchant d'AEschines, « Te semble il que je sois « si malheureux, et si incurable, que je ne doive « obtenir de toy un seul admonestement » ? Et adonc AEschines luy respondit, « Ce n'est point « de merveille, si estant en toute autre chose de

» plus excellente nature que moy, tu as encore
« en ce point veu et cogneu devant moy ce qui
« estoit convenable de faire » : car comme dit le
poëte,

Non seulement la femme estant debile,
Mais un enfant de sa main imbecille
Grattant tout doux le sanglier herissé,
Le tournera à son vouloir plissé,
Mieulx qu'un luicteur, avec toute sa force,
Ne luy sçauroit donner la moindre entorce.

XXXVIII. Mais nous apprivoisons des bestes sauvages, et addoulcissons des petits louveteaux, voire et portons quelquefois entre noz bras de petits lionceaux, et par une fureur de cholere nous chassons arriere de nous et noz enfans, et noz amis, et familiers, et laschons à l'encontre de noz serviteurs domestiques et de noz citoyens la cholere, comme une beste sauvage furieuse, en la desguisant à faulses enseignes d'un beau nom de haine des vices : mais c'est, à mon advis, comme des autres passions et perturbations de l'ame, comme de la timidité que nous surnommons prudence, de la prodigalité que nous appellons liberalité, de la superstition que nous disons religion, et ce pendant ne nous en pouvons sauver de pas une.

XXXIX. Et neantmoins tout ainsi comme Zenon disoit, « que la semence de l'homme estoit une « mixtion et composition extraicte de toutes les « puissances de l'ame » : aussi pourroit on, à mon

advis, dire que la cholere est une meslange composée de toutes les passions de l'ame, car elle est tirée et extraite et de la douleur, et de la volupté, et de l'insolence et audace : elle tient de l'envie, à ce qu'elle est bien aise de veoir mal à autruy : elle a du meurtre et de la violence, car elle combat non pour se defendre et ne point souffrir, ains pour faire souffrir et ruiner autruy : et de la convoitise elle en a ce qui est le plus mal plaisant et le plus deshonneste, attendu que c'est une envie et appetit de faire mal à autruy.

XL. Et pourtant si d'adventure nous approchons de la maison d'un homme voluptueux et luxurieux, nous entendrons dès l'aube du jour une menestriere qui sonnera l'aubade, et verrons à la porte la lie du vin, comme disoit quelqu'un, ([1] c'est à dire, les vomissemens de ceulx qui y auront rendu le gorge), [2] des pieces de festons deschirez, et des pages et lacquais qui yvrongneront : mais les marques et signes qui descouvrent les hommes aspres et choleres, vous les verrez imprimez sur les visages des serviteurs, des frisures et esgratigneures, et aux fers qu'ils auront aux pieds. Car au logis d'une personne subjecte à l'ire et à la cholere, il n'y a qu'une seule musique, ce sont les lamentations et gemissements ou de despensiers que lon fouettera leans, ou de servantes que lon y gehennera, de maniere que vous aurez compassion des douleurs qu'il fault que seuffre la

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

[2] Des couronnes en pièces. C.

cholere ès choses qu'elle convoite, et là où elle prent plaisir.

XLI. Mais encore en ceulx qui veritablement sont surpris de cholere, comme il advient souvent pour la haine qu'ils portent aux vices et aux meschans, si fault il en oster ce qui est de trop et d'excessif, ensemble avec le trop de fiance et de creance que nous prenons en ceulx qui conversent avec nous: car c'est l'une des causes qui plus engendre et augmente la cholere, quand celuy que nous avons tenu pour homme de bien se descouvre meschant, et que nous avons estimé nostre amy, tombe en quelque different et querelle avec nous: car quant à moy vous cognoissez mon naturel, combien peu d'occasion il me fault à me faire aimer les hommes, et me fier en eulx: et pourtant ne plus ne moins que ceulx qui marchent sur solage faulx et qui n'est pas ferme, tant plus je m'appuye par aimer sur quelqu'un, tant plus bronche-je lourdement, et tant plus suis-je marry, quand je me trouve deçeu: et quant à l'inclination à l'aimer, il seroit bien desormais mal aisé que j'en puisse retirer ce qui est de trop prompt et de trop volontaire: mais pour me garder de trop me fier, je pourrois à l'adventure me servir, comme d'une bride, de la prudence et circonspection retenue de Platon: car en recommandant le mathematicien Helicon il dit, qu'il le louë comme homme, c'est à dire, comme un animal, qui de sa nature se mue et se change facilement: et de ceulx qui avoient esté bien nourris et bien institues à Athenes il dit encore qu'il craint, qu'estans hommes

et semences d'autres hommes, ils ne donnent à cognoistre la grande infirmité et imbecilité de la vie humaine : et Sophocles quand il dit :

Plus des humains les faicts tu chercheras,
Plus mal que bien caché y trouveras,

il semble qu'il nous abaisse, et nous rongne les ailes merveilleusement, toutefois ceste difficulté à faire jugement des personnes et malaisance à nous en contenter, nous rendra plus faciles en noz courroux : car toute chose soudaine et improuveuë nous transporte promptement hors de nous-mesmes : et fault aussi comme Panætius nous admoneste en quelque lieu, prattiquer la constance d'Anaxagoras, et comme luy quand on luy vint rapporter, que son fils estoit mort, respondit, « Je sçavois bien que je « l'avois engendré mortel » : aussi à chaque faulte qui nous aguisera la cholere, nous pourrons respondre, « Je sçavois bien que je n'avois pas achetté « un esclave qui fust sage comme un philosophe : « Je sçavois bien que j'avois acquis un amy, qui « pouvoit bien faillir : Je sçavois bien que la femme « que j'avois espousée estoit femme ».

XLII. Mais si quelqu'un d'avantage y vouloit encore adjouster ce refrein de Platon, « Ne suis-je « point moy-mesme en quelque chose tel » ? et destournoit ainsi la discussion de son jugement du dehors au dedans, et entrejettoit un peu parmy le reprendre autruy, la crainte d'estre repris luy-mesme, il ne seroit à l'adventure pas si aspre à condamner les autres pour leurs vices, quand il

verroit que luy-mesme auroit tant de besoing de pardon. Mais à l'opposite chascun de nous estant en cholere, et punissant autruy, prononce des sentences d'un Aristides, ou d'un Caton, « Ne derobbe « plus, ne ments plus, pourquoy es tu si pares« seux »? et, qui est plus laid que tout, nous reprenons en cholere ceulx qui se courroucent et cholerent, et les faultes qui ont esté commises par cholere, nous les punissons nous-mesmes en cholere, non pas en la sorte que font les medecins,

Qui d'une drogue et medecine amere
Vont destrempant le fiel de la cholere.

car nous l'augmentons, et la brouillons encore d'avantage.

XLIII. Quand doncques quelques fois je me mets à par moy en ces discours, je tasche quant et quant à retrencher quelque chose de la curiosité: car de vouloir exquisement rechercher et descouvrir toutes choses, pourquoy un vallet aura failly à faire ce qu'on luy aura commandé, ce qu'aura fait un amy, à quoy s'amusera un fils, ce qu'aura dit en l'aureille une femme, tout cela n'engendre que des continuelles riottes journellement, lesquelles en fin se terminent en une aspreté et mal aisance de meurs: car, comme dit quelque part Euripide,

Dieu met la main à toute chose grande,
Mais tout le reste à fortune il commande.

quant à moy je ne cuide pas, qu'il faille rien com-

mettre à la fortune, ny moins encore passer en nonchaloir à un homme de bon sens, mais de quelques choses se fier et s'en rapporter à sa femme, de quelques autres à ses serviteurs, d'autres à ses amis, comme ayans soubs eulx des commis, des receveurs, et administrateurs, en se retenant à luy et à la disposition de son jugement les principales et de plus grande importance : car tout ainsi comme les petites lettres offensent et poignent plus les yeulx, d'autant qu'elles les tendent plus, aussi les petits affaires emeuvent plus la cholere, qui de là en prent une mauvaise accoustumance pour les plus grands. Puis après tout j'ay estimé que ce precepte d'Empedocles estoit grand et divin,

Maintiens-toy sobre, et net de tout peché.

XLIV. Aussi louois-je grandement ces observations [1], comme estant honestes et bien seantes à homme faisant profession de sapience, vouër en ses prieres de s'abstenir un an durant de femmes et de vin, honorant ainsi dieu de ceste continence, ou bien de s'abstenir un temps certain et limité de toute vaine parole, prenant garde à soy de ne dire jamais ny en jeu, ny à bon esciant, parole qui ne soit veritable : et appliquois mon ame à telles observations, comme n'estant pas moins sainctes : et premierement je m'accoustumois à passer quelques peu de jours sans me courroucer pour quelque occasion que ce fust, comme de m'enyvrer, ou de

[1] Ce reste semble avoir esté adjousté par quelque Chrestien, et n'est point du style de l'auteur. *Amyot.*

boire du vin, ne plus ne moins que si je sacrifiois à dieu un sacrifice sans effusion de vin, ains seulement de miel : et puis m'essayant pour un mois ou pour deux, je gaignois ainsi petit à petit en avant du temps, m'exerceant de tout mon pouvoir à la patience, ou me contre-gardant avec tous bons et honestes propos, gracieux, doulx et paisibles, pur et net de toutes mauvaises paroles, de meschantes actions, et d'une passion, qui pour un bien peu de plaisir, et iceluy encore peu honeste, apporte de grands troubles, et finalement une repentance très-villaine. Dont avec la grace de dieu qui m'y aidoit, à mon advis, l'experience m'a donné evidemment à cognoistre, que ceste mansuetude, clemence, benignité et debonnaireté, n'est à nul des familiers qui vivent et conversent ordinairement ensemble, si doulce, si agreable, ne si plaisante, qu'il est à ceulx-mesmes qui l'ont imprimé en leur ame.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA CURIOSITÉ.

On remédie aux intempéries de l'air. II. *On peut remédier aux passions. La curiosité allie l'envie et la malignité.* III. *Image de la fée Lamia.* IV. *Aveuglement des curieux.* V. *Leur occupation.* VI. *Leur indiscrétion.* VII. *Leur témérité.* VIII. *Sage réponse de Philippides.* IX. *Objets vraiment dignes de la curiosité. Le spectacle de la nature.* X. *Les connoissances de l'histoire.* XI. *Le curieux aime mieux connoître le mal d'autrui, et s'en réjouir.* XII *Il est l'objet de la haine publique.* XIII. *Sa passion le suit par-tout.* XIV. *Réglemens de la ville de Locres contre les curieux.* XV. *On ne peut leur rien confier.* XVI. *Leur mauvais esprit.* XVII. *Leur goût pervers.* XVIII. *Moyens de se corriger de la curiosité.* XIX. *Eviter les occasions.* XX. *Retenir ses sens.* XXI. *Avoir une occupation.* XXII. *Fuir les rencontres.* XXIII. *Exemple de Cyrus et d'Alexandre.* XXIV. *Savoir s'abstenir.* XXV. *Négliger les bruits et les laisser tomber.* XXVI. *Réprimer la curiosité même sur des choses permises. Exemple de Rusticus Arulenus.* XXVII. *Quand ont commencé les espions.* XXVIII. *Pourquoi ont-ils été appellés Alitères et Sycophantes ?*

DE LA CURIOSITÉ.

Le meilleur seroit, à l'adventure, de ne se tenir du tout point en maison qui fust mal aërée, mal percée, obscure, froide, et mal saine : mais encore si pour l'avoir de long temps accoustumée aucun y vouloit demourer, il y pourroit en remuant les veuës, en changeant la montée, en ouvrant quelques huys, et en fermant quelques autres, la rendre plus claire, mieulx à propos exposée au vent, et salubre : car on a amendé des villes mesmes toutes entieres par semblables remuemens : comme lon dit que Chæron anciennement tourna la ville de ma naissance, Chæronnée, devers le soleil levant, laquelle au paravant regardoit vers le Ponant, et recevoit le couchant du costé du mont de Parnasse : et le philosophe naturel Empedocles ayant fait estoupper une bouche et ouverture de montagne, de laquelle il sortoit un vent de midy pesant et pestilent à toute la campagne d'au dessoubs, osta l'occasion de la pestilence qui estoit par avant ordinaire en toute la contrée.

II. Pour autant donc qu'il y a des passions de l'ame pestilentes et dommageables, comme celles qui luy apportent travail, tourmente, et obscurité, le meilleur seroit les chasser de tout poinct, et les jetter entierement par terre, pour se donner à soymesme une veuë libre, une lumiere claire, et un vent salubre, ou pour le moins les rechanger et

rhabiller en les changeant ou destournant autrement : comme pour exemple, sans en chercher plus loing, « La curiosité est un desir de sçavoir les ta-« res et imperfections d'autruy, qui est un vice or-« dinairement conjoinct avec envie et malignité [1] » : car pourquoy est-ce, homme par trop envieux, que tu vois si clair ès affaires d'autruy, et si peu ès tiens propres? destourne un peu du dehors, et retourne au dedans ta curiosité, si tant est que tu prennes plaisir à savoir et entendre des maulx, tu trouveras bien chez toy-mesmes à quoy passer ton temps :

[2] Autant que d'eau autour d'une isle il passe,
Et qu'en un bois de feuilles il s'amasse,

autant trouveras-tu de pechez en ta vie, de passions en ton ame, et d'omissions en ton devoir. Car, comme Xenophon dit, que chez les bons mesnagers il y a lieu propre pour les ustensiles destinez à l'usage des sacrifices, autre lieu pour la vaissellle de table, et qu'ailleurs sont situez les instruments du labourage, et ailleurs à part ceulx qui sont necessaires à la guerre : aussi trouveras-tu en toy des

[1] Théophraste n'a point traité le caractère de la curiosité. Le duc de la Rochefoucauld l'a considérée sous deux rapports différens dans cette maxime : Il y a deux sortes de curiosité, l'une d'intérêt qui nous porte à desirer d'apprendre ce qui nous peut être utile ; et l'autre d'orgueil, qui vient du desir de savoir ce que les autres ignorent. J'ai remarqué dans plusieurs curieux que le point de vue de Plutarque étoit le plus vrai.

[2] Lisez : « Autant qu'il y a d'eau à Halizon. » c.

maulx qui procedent les uns d'envie, les autres de jalousie, les autres de lascheté, et les autres de chicheté : amuse toy à les revisiter, à les considerer : estouppe et bousche toutes les advenues, et toutes les portes et fenestres qui regardent chez tes voisins : et en ouvre d'autres qui respondent à ta chambre, au cabinet de ta femme, au logis de tes serviteurs, là tu trouveras à quoi t'amuser avec profit et sans malignité, là tu trouveras des occupations profitables et salutaires, si tu aimes tant à enquerir, et rechercher ce qui est caché, prouveu que chascun veuille dire à par soy,

Où ay-je esté? qu'ay-je fait ou meffait ?
Qu'ay-je oublié que je deusse avoir fait ?

III. Mais maintenant, ainsi comme les fables disent, que la fée Lamia ne fait que chanter quand elle est en sa maison estant aveugle, d'autant qu'elle a serré ses yeux en vaisseau à part : mais quand elle sort dehors, elle se les remet, et voit alors : aussi chascun de nous au dehors, et pour contempler les autres, adjouste à la male intention la curiosité, comme un œil, et en noz propres defaults, et en noz maulx nous avons la barlue par ignorance à tout propos, à faulte d'y employer les yeux et la clarté de la lumiere.

IV. Voila pourquoy le curieux est plus utile à ses ennemis qu'il n'est pas à luy-mesme, d'autant qu'il descouvre, met en evidence, et leur monstre, ce dont il se fault garder, et ce qu'ils doivent corriger, et ce pendant il ne voit pas la plus part de

ce qui est chez luy, tant il est esblouy à regarder ce qui est au dehors : mais Ulysses homme sage ne voulut pas mesme parler à sa propre mere devant qu'il eust enquis et entendu du prophete, ce pourquoy il estoit descendu aux enfers, et après qu'il l'eut entendu, alors il se tourna à parler et à sa meré et aux autres femmes, demandant qui estoit Tyro, qui estoit la belle Chloris, et pour quelle occasion Epicaste estoit morte,

[1] S'estant pendue avec un las mortel
Aux solivaux du hault de son hostel.

Mais au contraire, nous mettans à non-chaloir, et ne nous soucians point de sçavoir ce qui nous touche, allons rechercher la genealogie des autres, que le grand pere de nostre voisin estoit venu de la Syrie, que sa nourrice estoit Thraciene, que un tel doit trois talents [2], et n'en a point encore payé les arrerages, et nous enquerons de telles choses, d'où revenoit la femme d'un tel, et qu'estoit-ce que un tel et un tel disoient à part en un coing.

V. Au contraire, Socrates alloit çà et là enquerant de quelles raisons usoit Pythagoras pour persuader les hommes, et Aristippus en la solennité et assemblée des jeux Olympiques se rencontrant en la compagnie d'Ischomachus, luy demanda de quelles persuasions usoit Socrates pour rendre les jeunes hommes si fort affectionnez à luy : et comme

[1] Odyssée, L. XI, v. 277. c.

[2] Ces trois talens font 14,006 livres de notre monnoie.

l'autre

l'autre luy en eust communiqué quelque petit de semence et de monstre, il en fut si passionné que son corps en devint incontinent tout fondu, pasle et deffaict, jusques à ce que s'en estant allé à Athenes avec ceste ardente soif, il en puisa à la source mesme, et cogneut le personnage, ouit ses discours, et sçeut que c'est de la philosophie, de laquelle la fin est cognoistre ses maulx, et le moyen de s'en delivrer : mais il y en a qui pour rien ne veulent voir leur vie, comme leur estant un très-mal plaisant spectacle, ny replier et retourner leur raison comme une lumiere sur eulx mesmes, ains leur ame estant pleine de toutes sortes de maulx, et redoutant et craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle-mesme, saulte dehors, et va errant çà et là à rechercher les faicts d'autruy, nourrissant et engraissant ainsi sa malignité : car ainsi que la poule, bien souvent qu'on lui aura mis à manger devant elle, s'en ira neantmoins gratter en un coing, là où elle aura peut estre apperceu en un fumier quelque grain d'orge : semblablement aussi les curieux, passant par dessus les propos exposés à chascun, et les histoires dont chascun parle, et que lon ne defend point d'enquerir, ny n'est on point marry quand on les demande, vont recueillant et amassant les maulx secrets et cachez de toute la maison. Et toutefois la response de l'AEgyptien fut gentille et bien à propos à celuy qui luy demandoit, que c'estoit qu'il portoit enveloppé : « C'est à fin que tu ne le saches pas, qu'il est enve-« loppé ».

VI. Aussi toy curieux pourquoy vas-tu ainsi recherchant ce qui est caché? car si ce n'estoit quelque chose de mal on ne la cacheroit pas : et si y a plus, que lon n'a pas accoustumé d'entrer de plein vol en la maison d'autruy sans frapper à la porte, et maintenant on use de portiers pour mesme occasion, mais anciennement on avoit des marteaux attachez aux portes dont on tabouroit, pour advertir ceulx de dedans, à fin qu'un estranger ne surprist point la maistresse au milieu de la maison, ou la fille à marier, ou un serviteur que lon fouetteroit, ou des chambrieres qui tanseroient [1], mais c'est là où plus volontiers le curieux se glisse de maniere qu'il ne verroit pas volontiers, encore qu'on l'en priast, une maison honeste et bien composée, mais ce pourquoy on use de clef, de verrou, et de porte, c'est ce qu'il appete descouvrir, et le mettre en veuë de tout le monde.

VII. Et toutefois, comme disoit Ariston, les vents que nous haïssons le plus, ce sont ceulx qui nous rebrassent noz habillements, mais le curieux ne rebrasse pas seulement les robbes et les sayes de ses voisins, mais il ouvre jusques aux parois, il ouvre tout arriere les portes, et penetre mesme à travers le corps de la tendre pucelle, comme un vent, enquerrant de ses jeux, ses danses et ses veilles, et les calumniant : et comme le poëte comique se mocquant de Cleon dit que,

Ses deux mains sont au païs d'AEtolie,
Et son esprit est en la Clopidie [2].

[1] Dans le grec, qui criailleroient.

[2] C'est un jeu de mots d'Aristophane dans sa comédie des

(¹ voulant dire qu'il ne faisoit que demander, que prendre et derobber :) aussi l'entendement du curieux est tout ensemble ès palais des riches, et maisonnettes des pauvres, ès cours des roys, ès chambres des nouveaux mariez, il furette toutes choses, et s'enquiert des affaires des passans, des seigneurs et capitaines, et quelquefois non sans danger ; ains comme si quelqu'un par curiosité d'apprendre la qualité de l'aconite, en goustoit, se trouveroit mort avant qu'il en sceust rien cognoistre : aussi ceulx qui recherchent les maulx des grands, se perdent eulx mesmes avant que d'en pouvoir rien sçavoir ; car ceulx qui ne se contentent pas de la lumiere abondante des rayons du soleil, qui s'espandent si clairement sur toutes choses, ains veulent à plein fond regarder le cercle mesme de son corps, en osant se promettre qu'ils penetreront sa clarté, et entreront des yeux à force au beau milieu, ils s'aveuglent.

VIII. Et pourtant Philippides le joueur de comoedies respondit un jour bien sagement au roy Lysimachus qui luy disoit, « Que veulx-tu que je te « communique de mes biens, Philippides » ? « Ce « qu'il vous plaira, sire, dit-il, prouveu que ce ne « soit point de voz secrets ». Car ce qu'il y a de plus beau et de plus plaisant en l'estat des roys se monstre

Chevaliers, vers 79. Le savant M. Brunck l'a très bien remarqué. L'Ætolie est le pays des demandeurs, la Clopidie le pays des voleurs. Le premier vient du verbe αἰτεῖν, demander ; le second du verbe κλωπεύειν, voler.

¹ Cela n'est pas dans le texte. C.

au dehors, exposé à la veuë d'un chascun : comme sont leurs festins, leurs richesses, leurs festes, leurs liberalitez et magnificences, mais s'il y a quelque chose de caché et secret ne vous en approchez pas. La joye d'un roy en prosperité ne se cache point, ny son rire quand il est en ses bonnes, ny quand il se prepare à faire quelque grace et quelque liberalité : mais s'il y a quelque chose de secret, c'est celà qui est formidable, triste, non approchable, et où il n'y a pas matiere de rire : car ce sera ou un amas de rancune couverte, ou un project de quelque vengeance, ou une jalousie de femme, ou une deffiance de quelques uns de ses mignons, ou une suspicion de son fils. Fuy ceste espesse et noire nuée, tu verras bien quel tonnerre et quel esclair elle jettera quand ce qui est maintenant caché viendra à se crever.

IX. Quel moyen doncques y a il de la fuir ? c'est de destourner et tirer ailleurs la curiosité, mesmement à rechercher les choses qui sont et plus belles et plus honestes : recherches ce qui est au ciel, ce qui est en la terre, en l'air, en la mer. Tu demandes à voir ou de grandes ou de petites choses : si tu en aimes à voir de grandes, recherche le soleil : enquiers toy là où il descend, de là où il monte : cherche la cause des mutations qui se font en la lune, comme tu ferois les changemens d'un homme : Comment est-ce qu'elle a perdu une si grande lumiere, d'où est-ce qu'elle l'a depuis recouvrée, et comment est-ce que,

Premierement de non point apparente
Elle se monstre un petit esclairante,

Embellissant sa belle face ronde,
Et l'emplissant de lumiere feconde,
Puis de rechef se va diminuant,
Et s'en retourne en son premier neant [1].

et cela sont des secrets de nature. mais elle n'est pas marrie quand on les recherche. Te deffies tu de pouvoir trouver les grandes choses? recherche les petites: Comment est-ce qu'entre les arbres les uns sont tousjours verds, floris, revestus de leurs beaux habillements, et monstrent leurs richesses en tout temps: les autres sont aucunefois semblables à ceulx là, mais puis après ayants, comme un mauvais mesnager, tout à un coup mis hors et despendu tout leur bien, ils demourent tout nuds et pauvres: et pourquoy est-ce que les uns produisent leurs fruicts ronds, les autres longs, et les autres angulaires: car il n'y a mal ny danger quelconque à toutes ces enquestes là.

X. Mais s'il est force que la curiosité s'applique tousjours à rechercher choses mauvaises, comme un serpent venimeux se nourrit et se tient tousjours en lieux pestilents, menons la à la lecture des histoires, et luy presentons abondance et affluence de tous maulx: car là elle trouvera des ruines d'hommes, pertes de biens, corruption de femmes, des serviteurs qui se sont eslevez contre leurs maistres, calomnies d'amis, empoisonnements, envies,

[1] Plutarque, dans la Vie de Démétrius, tome 8, p. 239, cite ces vers, et nous apprend qu'ils sont de Sophocle qui les avoit mis dans la bouche de Menelaus. c.

jalousies, destructions de maisons, eversions de royaumes et de seigneuries: saoule-t'en, remply-t'en, prens-y tant que tu voudras de plaisir, tu ne fascheras, ny ne ennuyeras personne de ceulx avec qui tu converseras : mais il semble que la curiosité ne se delecte pas de maulx qui soient desja rances et vieux, ains tous frais et tous recens, et qu'elle prenne plus de plaisir à voir tousjours de nouvelles tragœdies : car quant aux comœdies et spectacles de joyeuseté, elle ne s'y arreste pas volontiers. Et pourtant si quelqu'un raconte l'appareil d'une nopce, ou d'un sacrifice, ou d'une monstre, le curieux l'escoutera froidement, et negligemment, et dira qu'il l'aura desja entendu d'ailleurs, commandera à celuy qui fait le conte, qu'il passe cela, ou qu'il l'abbrege; mais si quelqu'un assis bec à bec raconte comme une fille aura esté depucellée, ou une femme violée, ou un procès qui se va commancer, ou une querelle dressée entre deux freres, alors il ne sommeille, ne il ne vague pas,

Ains pour ouir le conte il s'appareille
En approchant soigneusement l'aureille.

Et ceste sentence,

Helas que l'homme est prompt à escouter
Plus tost le mal, que le bien raconter,

cela proprement est dit à la verité touchant la curiosité: car ainsi comme les cornets et ventoses attirent [1] du cuir ce qu'il y a de pire, aussi les aureilles des curieux attirent tous les plus mauvais pro-

[1] De la chair. c.

pos qui soient : ou pour mieulx dire, comme les villes et citez ont des portes maudites, et malencontreuses, par lesquelles elles font sortir ceulx que lon mene executer à la mort, et par où elles jettent hors les ordures, et les hosties d'execration et de malediction, et jamais n'y entre, ny n'en sort chose qui soit nette, saincte, ny sacrée : aussi les aureilles du curieux sont de pareille nature, car il n'y passe rien qui soit gentil, ny bon, ny honeste, ains tousjours y traversent et hantent paroles sanglantes, apportans quand et elles des contes execrables, pollus, et contaminez,

Larmes et pleurs sont en toute saison
[1] Le rossignol qu'on oyt en ma maison.

XI. Cela est la seule Muse, la seule sirene des curieux : il n'y a rien qu'ils oyent plus volontiers : car curiosité est une convoitise d'ouïr les choses que lon tient closes et cachées : or n'y a il personne qui cache un bien qu'il possede, veu que bien souvent on simule d'en avoir que lon n'a pas : ainsi le curieux convoitant de sçavoir et entendre des maulx, est entaché de ceste malheureté, que les Grecs appellent *Epichaire-cakia*, qui signifie joye du mal d'autruy, passion qui est sœur germaine de l'envie, d'autant qu'envie est douleur du bien d'autruy, et l'autre perversité, est joye du mal : toutes lesquelles deux passions procedent d'une perverse racine et d'une autre passion sauvage et cruelle, qui est la malignité.

[1] Lisez : *Le seul chant qu'on entende*. C.

XII. Or est-il si fascheux et si moleste à un chascun de descouvrir les maulx secrets qu'il a, que plusieurs ont mieulx aimé se laisser mourir, que de declarer aux medecins les maladies cachées qu'ils enduroient : car supposez que Erophilus [1] ou Erasistratus, ou bien Æsculapius mesme du temps qu'il estoit encore homme, vint en vostre maison vous demander, à un homme s'il auroit une fistule au fondement, ou si c'estoit une femme, si elle auroit point un chancre en la matrice, ayant en sa main les outils de chirurgie, et les drogues qui sont propres à la guarison de tels maulx : qui est celuy qui ne chassast bien au loing un tel medecin, qui sans attendre que lon eust affaire de luy, et que lon l'eust mandé, viendroit de guayeté de cœur et de son propre mouvement pour entendre les maulx d'autruy, encore que la curiosité et le soing de bien particulierement enquerir, soit salutaire en cest art là ? là où les curieux recherchent en autruy ces mesmes maulx là, et d'autres encores pires : il est vray que ce n'est pas pour les guarir, mais seulement pour les descouvrir : au moyen dequoy ils sont à bon droict haïs de tout le monde : car nous haïssons les gabelleurs, et sommes marris contre eulx, non quand ils font payer la gabelle pour les hardes que lon fait entrer à descouvert en la ville, mais quand ils viennent rechercher et fureter les besongnes et hardes d'autruy, encore que l'authorité publique leur donne loy de ce faire, et qu'ils reçoivent dommage quand ils ne le font pas : mais

[1] Hérophile, médecin célèbre.

au contraire les curieux laissent perdre et abandonnent leurs affaires propres pour vacquer à enquerir ceulx d'autruy.

XIII. Ils ne vont pas souvent aux champs, d'autant qu'ils ne peuvent supporter le requoy ny le silence de la solitude : mais si d'adventure après un long espace de temps, il leur advient d'y aller, ils jetteront plus tost l'œil sur les vignes de leurs voisins que sur les leurs, et s'enquerront combien de bœufs seront morts à leur voisin, ou combien de muys de vin luy seront aigris, et soudain après qu'ils se seront emplis de telles curieuses demandes, ils s'en refuiront à la ville : car le vray et bon laboureur ne se souciera mesmes des nouvelles qui sans s'en enquerir luy viendront de la ville : car il dit :

Puis en marrant [1] il me racontera
Soubs quelles loix paix faite se sera :
Car le meschant fait mestier de s'enquerre,
Allant par tout, et de paix et de guerre.

Mais les curieux fuyans le labourage et l'agriculture, comme chose vaine et froide, qui ne produit point de grand cas, se jettent au beau milieu d'un senat, d'une tribune où les harengues se font au peuple sur la place, au plus frequent lieu du port où abordent les navires : Et bien y a il rien de nouveau ? Comment, n'as tu pas esté ce matin sur la place ? Penses tu que la ville se soit changée en trois heures ? Si quelqu'un d'adventure luy fait ouverture de tels propos, s'il est à cheval, mettant pied

[1] En tenant la marre, ou la houe.

à terre, il l'embrassera, il le baisera, et dressera les aureilles : mais si celuy qu'il rencontrera en son chemin luy dit, qu'il n'y a rien de nouveau, il luy respondra lors, Que dis tu? n'a tu pas passé par la place? n'a tu point esté au palais? Et n'a tu point parlé à ceulx qui sont venus d'Italie?

XIV. [1] Voilà pourquoy j'estime que les magistrats de la ville de Locres font bien : car si quelqu'un de leurs bourgeois revenant des champs en la ville, demande, Et bien y a il rien de nouveau? ils le condamnent à l'amende: par ce que comme les cuisiniers pour bien ruer en cuisine ne demandent autre chose, que qu'il y ait force gibier, et les pescheurs force poisson : aussi les curieux ne souhaittent que qu'il y ait grande abondance de maulx, et grand nombre d'affaires, grandes nouveautez, grands changemens, à celle fin qu'ils aient tousjours dequoy chasser, et que tuer. Aussi feit sagement le legislateur des Thuriens, quand il defendit de farcer ne mocquer aucun ès jeux publiques et comœdies, sinon les adulteres et les curieux, car il semble que l'adultere soit une espece de curiosité, de rechercher la volupté d'autruy, et une inquisition et recherche de ce que lon garde caché, et que lon ne veut pas estre veu de tout le monde : et la curiosité semble estre un deliement, violement et descouvrement des choses secrettes : or est il que com-

[1] Lisez : « C'est pourquoi les magistrats des Locriens firent « bien, quelqu'un qui revenait de voyage, ayant demandé « s'il n'y avoit rien de nouveau, ils le condamnèrent à l'a« mende ». c.

munement ceulx qui enquierent et sçavent beaucoup, parlent aussi beaucoup: c'est pourquoy Pythagoras ordonna aux jeunes gens cinq années de silence, qu'il appella *Echemythie*, c'est à dire tenir sa langue: mais il est du tout necessaire, que medisance soit conjoincte à curiosité, car ce qu'ils oyent volontiers, ils le redisent aussi volontiers, et ce qu'ils recueillent soigneusement des autres, ils le departent encore plus volontiers à d'autres. D'où vient qu'oultre les autres maulx que ce vice là contient, encore a il celuy là, qui est contraire à sa propre convoitise: car il convoite sçavoir beaucoup, et chascun le fuit et se donne garde de luy. Car on n'a pas à plaisir de faire rien qu'il voye, ne dire rien qu'il oye, ains s'il est question de consulter quelque affaire on en remet la deliberation, et en differe lon la conclusion, jusques à ce que celuy là tel s'en soit allé: et si lon tient quelque propos de secret, ou que lon face aucune chose de consequence, et il y survient un curieux, on l'oste incontinent, et la cache lon, ne plus ne moins que de la viande qui est en prise, quand on voit passer un chat: de maniere que le plus souvent ce que lon dit, et que lon fait devant les autres, on le tait et le cele devant celuy là seul.

XV. Voila pourquoy consequemment il est privé de toute foy, que nul ne se fie plus en luy, tellement que nous fions plus tost des lettres missives, ou nostre cachet, à des serviteurs ou à des estrangers que non pas à des parens, familiers et amis, qui aient ce vice d'estre curieux. Bien autrement feit le

sage Bellerophon, lequel ne voulut pas ouvrir les lettres qu'il portoit [1], encore qu'il sceust bien qu'elles estoient escrites contre luy, et s'abstint de toucher à la missive du roy, tout ainsi qu'il n'avoit pas voulu toucher à sa femme, par la mesme vertu de continence: car la curiosité est une incontinence, comme l'adultere, mais outre l'intemperance il y a une folie, et une resverie extreme: car c'est bien estre insensé et hors du sens extremement, que laissant tant de femmes communes et publiques, vouloir penetrer à grands frais et grande despense jusques à une qui sera tenue soubs la clef, et qui bien souvent sera laide. Tout autant en font les curieux: car mettans en arriere plusieurs belles et plaisantes choses à voir et à ouir, et plusieurs honestes passetemps et exercices, ils se mettront à crocheter les lettres missives d'autruy, ils approcheront l'oreille contre les parois des maisons d'autruy, pour escouter ce qui se dit et se fait au dedans, ils iront oreiller ce que des valets ou des chambrieres cacquetteront en un coing, quelquefois avec danger, mais tousjours avec honte et deshonneur: pourtant seroit il très-utile aux curieux, pour les divertir de ce vice là, se resouvenir des choses qu'ils auroient au paravant sceuës et entendues: car si, comme Simonides souloit dire, que quand par intervalles de temps il venoit à ouvrir ses coffres, il trouvoit tousjours celuy des salaires plein, et celuy des graces vuides: aussi si quelqu'un après une espace de temps venoit à ouvrir l'armoire ou l'arriere boutique de

[1] Lisez: « Encore qu'elles fussent écrites contre lui. c.

la curiosité, et regardoit au fond, la trouvant toute pleine de choses inutiles, malplaisantes et vaines, à l'adventure luy sembleroit cest amas là bien fascheux, et que celuy qui l'auroit fait, auroit eu bien peu d'affaires.

XVI. Car voyez, si quelqu'un feuilletant les escripts des anciens en alloit elisant et triant ce qu'il y auroit de pire, et en composoit un livre, comme des vers d'Homere defectueux, commanceans par une syllabe briefve, ou des incongruitez que lon rencontre ès tragœdies, ou des objections villaines et deshonnestes que fait Archilochus à l'encontre du sexe feminin en se diffamant luy mesme : celuy là ne seroit il pas digne de ceste tragique malediction,

Maudit sois tu, qui vas faisant recueil,
Des maulx de ceulx qui gisent au cercueil ?

Mais sans ceste malediction, c'est à luy un amas qui ne luy apporte ny honneur, ny profit, d'aller ainsi par tout recueillir les faultes d'autruy : comme on lit que Philippus feit un amas des plus meschans et des plus incorrigibles hommes qui fussent de son temps, lesquels il logea ensemble dans une ville qu'il feit bastir, et l'appella *Poneropolis*, c'est à dire, la ville des meschans : aussi les curieux en recueillant et amassant de tous costez les faultes et imperfections, non des vers, ny des poëmes, mais des vies des hommes, font de leur memoire un archive et registre fort mal-plaisant, et de fort mauvaise grace, qu'ils portent tousjours quant et eulx.

XVII. Et tout ainsi comme à Rome il y a des personnes qui ne se soucient point d'achetter de belles peintures ny de belles statues, non pas mesmes de beaux garçons, ny de belles filles de celles que lon expose en vente, ains s'addonnent à achetter affectueusement des monstres en nature, comme qui n'ont point de jambes, ou qui ont les bras tournez au contraire, qui ont trois yeux, ou la teste d'une austruche, prenans plaisir à les regarder et à rechercher s'il y a point

De corps meslé de diverses especes,
Monstre avorté de l'un et l'autre sexes :

mais qui nous meneroit ordinairement veoir de tels spectacles, on s'en fascheroit incontinent, et feroient mal au cœur à les veoir : Aussi ceulx qui curieusement vont rechercher les imperfections des autres, les infamies des races, les faultes et erreurs advenues ès maisons d'autruy, ils doivent rappeller en leur memoire comme les premieres telles observations ne leur ont apporté ny plaisir aucun ny profit.

XVIII. Or l'un des plus grands moyens pour divertir ceste vicieuse passion, c'est l'accoustumance, si commançeans de loing nous nous exerceons et accoustumons à ceste continence, car l'accroissement se fait par l'accoustumance, gaignant le mal tousjours petit à petit en avant : mais comment il s'y fault accoustumer, nous le sçaurons et entendrons en parlant de l'exercitation.

XIX. Premierement doncques nous comman-

cerons aux plus petites, et plus legeres choses : car quelle difficulté y a il en passant chemin de ne s'amuser point à lire les inscriptions des sepultures? ou quelle peine est-ce qu'en se promenant passer des yeux oultre les escritteaux qui s'escrivent contre les murailles, en supposant une maxime, « qu'il n'y « a rien qui soit ny profitable ny plaisant »? car ce sera quelqu'un qui fera mention d'une autre en bonne part, ou celuy-là est le meilleur amy que j'aye, et plusieurs autres escripts pleins de telle badinerie, lesquels semblent n'apporter point de mal pour les lire, mais ils en apportent secrettement beaucoup, d'autant qu'ils engendrent une coustume de rechercher ce que lon ne doit pas enquerir : et comme les veneurs n'endurent pas que leurs chiens se devoyent, ne qu'ils poursuyvent toutes odeurs, ains les retiennent et retirent en arriere avec leurs traits, pour garder leur nez et le sentiment pur et net, à ce qui est propre à leur office, à fin qu'ils soient plus ardents à suivre la trace,

Suivans avec le sentiment du nez
Les animaux qui seront destournez.

aussi fault-il oster aux curieux ses saillies et ses courses à vouloir tout escouter et tout regarder, et en le tenant de court, le tirer et destourner à veoir et ouïr seulement ce qui est utile : car ainsi comme les aigles et les lions en marchant reserrent leurs ongles au dedans de peur qu'ils n'en usent et emoussent les pointes : aussi estimans que la curiosité a quelque partie du desir de beaucoup sçavoir et ap-

prendre, gardons nous que nous ne l'employons et la rebouchons en choses mauvaises et viles.

XX. Secondement accoustumons nous en passant par devant la porte d'autruy ; de ne regarder point dedans, et ne toucher point de l'œil à chose qui y soit, comme estant l'œil l'une des mains de la curiosité, ains ayons tousjours devant les yeux le dire de Xenocrates, qui disoit, « Qu'il n'y avoit point de difference entre mettre « les yeux ou les pieds en la maison d'autruy »: car ce n'est chose ny juste, ny honeste, ny plaisante à veoir.

Laid à veoir est le dedans, estranger.

Car qu'est-ce pour le plus ordinaire, sinon telles choses, des ustensiles de mesnage, qui seront l'un deçà l'autre delà, des chambrieres assises, et rien d'importance ny de plaisir ? mais ceste torse de regard qui tord l'ame quant et quant, et ce destournement en est laid, et la coustume n'en vault rien qui soit. Diogenes voyant un jour Dioxippus qui faisoit son entrée sur un chariot triumphal en la ville, pour avoir gaigné le prix ès jeux Olympiques, et observant qu'il ne pouvoit retirer ses yeux de contempler une belle jeune dame qui regardoit l'entrée, ains la suivoit tousjours de l'œil, et se retournoit vers elle. « Voyez, dit-il, nostre champion victorieux « et triumphant qu'une jeune garse emmeine par « le collet ». Aussi verriez vous que les curieux ordinairement sont subjects à tordre le col, et se retourner à tout ce qu'ils voient et qu'ils oyent, après

après qu'ils ont fait par accoustumance une habitude de jetter les yeux par tout : car il ne fault pas, à mon advis, que le sentiment exterieur vague et rage [1] à son plaisir, comme une chambriere dissoluë et mal apprise, ains fault que quand il est envoyé par la raison devers les choses, après avoir communiqué et traicté avec elles, qu'il s'en retourne incontinent devers sa maistresse pour en faire son rapport, et puis de rechef se rasseoir au dedans de l'ame, estant tousjours attentif à ce quc la raison luy commandera : mais maintenant il se fait ce que dit Sophocle [2],

Comme chevaux effrenez et sans bride,
Raison à force emportent qui les guide.

XXI. Les sentiments qui n'ont pas esté bien instruicts ne bien exercitez courants devant le commandement de la raison, tirent quand et eulx bien souvent et precipitent l'entendement là où il ne fauldroit point : pourtant est-ce chose faulse qui se dit communement, que Democritus le philosophe s'estaignit la veuë en fichant et appuyant ses yeux sur un miroir ardent : et recevant la reverberation de la lumiere d'iceluy, à fin qu'ils ne luy apportassent aucun destourbier en evoquant souvent la pensée au dehors, ains la laissant au dedans en la maison, pour vacquer au discours des choses intellectuelles, estans comme fenestres respondantes sur le chemin, bouchées.

[1] Rager, ancien mot qui signifie faire rage.
[2] Dans la tragédie d'Electre.

Bien est-il vray, que ceulx qui besongnent beaucoup de l'entendement, se servent bien peu du sentiment. C'est pourquoy ils bastissoient anciennement les temples des Muses, lieux destinez à l'estude, qu'ils appelloient *Musæes*, le plus loing qu'ils pouvoient des villes et appelloient la nuit, *Euphroné*, comme qui diroit, la sage, « estimans « que la solitude, le repos et le n'estre point des-« tourbé, servent beaucoup à la contemplation et « invention des choses que lon cherche de l'enten-« dement ».

XXII. Davantage il n'est pas non plus malaisé, ne difficile, quand il y a d'adventure quelques hommes qui tansent et s'injurient les uns les autres sur la place, de ne s'en approcher point, ny quand il se fait un concours de plusieurs personnes, pour quelque occasion, ne s'en bouger point, ains demourer en sa place : et si tu ne t'y peulx tenir, se lever et s'en aller ailleurs : car tu ne gaigneras rien à te mesler parmy les curieux, et recevras grand profit en divertissant à force la curiosité, et la reprimant et contraignant par accoustumance d'obeïr à la raison. Et pour tendre et roidir encore plus l'exercitation, il sera bon quand il se jouëra quelque jeu dedans le theatre qui retiendra fort les spectateurs, passer oultre, et repoulser tes amis qui te vouldront mener veoir un excellent balladin ou un excellent joueur de comœdies, ny se retourner quand on oyra quelque clameur ou quelque bruit procedant de la carriere où lon fait au jeu de pris courir les chevaux : car ainsi comme

Socrates conseilloit de s'abstenir des viandes qui provoquent les hommes à manger quand ils n'ont point de faim, et les breuvages qui convient à boire, encore que lon n'ait point de soif : aussi fault il que nous fuyons et nous gardions de voir ny d'ouïr chose, quelle qu'elle soit, qui nous arreste ou retiene quand il n'en est point de besoin.

XXIII. Le bon Cyrus ne vouloit pas veoir la belle Panthea, et comme Araspe l'un de ses mignons luy dist, que sa beaulté estoit bien chose digne de voir : « Voilà pourquoy, dit-il, il vaut « doncques mieulx du tout s'abstenir de l'aller « voir : car si maintenant à ta persuasion je l'allois « voir, à l'adventure que cy après elle mesme « m'induiroit d'y aller, encore que je n'en eusse « pas le loisir, et me seoir auprès d'elle pour « contempler sa beaulté, en laissant ce pendant « aller plusieurs affaires de grande importance ». Semblablement Alexandre ne voulut point aller veoir la femme de Darius, bien que lon luy dist que c'estoit une fort belle jeune dame, ains allant visiter sa mere qui estoit desja vieille s'absteint de veoir l'austre qui estoit belle et jeune : mais nous jettans les yeux jusques dedans les littieres des femmes, et nous pendans à leurs fenestres, ne cuidons pas commettre aucune faulte, en laissant ainsi la curiosité glisser et couler à tout ce qu'elle veult.

XXIV. Aussi est il expedient pour s'exercer à la justice, laisser à prendre quelquefois ce que lon pourroit bien justement faire, à fin de s'accoustu-

mer à s'abstenir tant plus de prendre rien injustement. Semblablement aussi pour s'accoustumer à la temperance, s'abstenir quelquefois d'habiter avec sa propre femme à fin que jamais on ne soit esmeu de la convoitise de celle d'autruy.

XXV. Te servant donc de ceste façon de faire encore contre la curiosité, par force toy de ne faire pas semblant de veoir ny d'ouïr quelque chose qui t'appartienne : et si quelqu'un te veult faire quelque rapport de ta maison, de passer oultre, et rejetter arriere quelques propos qui sembleroient avoir esté dicts de toy à ton desavantage : car à faulte de cela, la curiosité envelopa Oedipus en de très-grands maulx, par ce que voulant sçavoir qui il estoit, comme n'estant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour luy demander, il rencontra Laius par le chemin, qu'il tua, et espousa sa propre mere, par le moyen de laquelle il obtint le royaume de Thebes : et lors qu'il sembloit estre très-heureux, encore se voulut il chercher soymesme, combien que sa femme l'en destournast le plus qu'elle pouvoit, et plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il en pressa un vieillard qui sçavoit toute la verité du faict, en le contraignant par toutes voyes, tant que le discours de l'affaire l'ayant desja mis sur le bord de la suspicion, comme le vieillard se fust escrié,

Helas je suis sur le point dangereux
De declarer un cas bien malheureux.

toutefois estant desja surpris de sa passion de curiosité, et le cœur luy en battant, il respond,

Et moy aussi sur le point de l'entendre,
Mais toutefois il le me fault apprendre [1],

tant est aigre-doulx, et mal aisé à contenir le chattouillement de la curiosité, comme un ulcere, qui plus on le gratte et plus s'ensanglante luy mesme: mais celuy qui est entierement net et delivré de telle maladie, et qui est de nature paisible, quand il aura ignoré quelque mauvaise nouvelle, il dira,

O sainct oubly de passée tristesse,
Tant tu es plein de très grande sagesse!

XXVI. Et pourtant se fault il petit à petit accoustumer à cecy, quand on nous apportera des lettres, ne les ouvrir pas vistement et à grande haste, comme font la plus part, que si les mains demeurent un peu trop à leur gré à deslier la fiscelle, ils la maschent à belles dents : et s'il arrive un messager de quelque part, ne courir pas incontinent à luy, ny ne se lever à l'estourdie de sa place, soudain que quelqu'un viendra dire, « J'ay quelques chose de nouveau à vous conter »: « Mais bien eusses-tu quelque chose de bon et utile « à me dire ». Un jour que je declamois à Rome, Rusticus, celuy que Domitian depuis feit mourir [2],

[1] Dans la tragédie d'Œdipe roi.

[2] Rusticus Arulenus fut mis à mort l'an de Rome 847. Tacite a fait son éloge dans ses Annales, XVI, 26, et dans la Vie d'Agricola, Chap. 2.

pour l'envie qu'il portoit à sa gloire, y estoit, qui m'escoutoit : au milieu de la leçon il entra un soudard qui luy bailla une lettre missive de l'empereur, il se feit là un silence, et moy-mesme feis une pause à mon dire, jusques à ce qu'il l'eust leuë : mais luy ne voulut pas, ny n'ouvrit point sa lettre devant que j'eusse achevé mon discours, et que l'assemblée de l'auditoire fust departie : dont toute la compagnie prisa et estima beaucoup la gravité du personnage. Mais quand on nourrit la curiosité de ce qui est bien loisible, on la rend à la fin si forte et si violente, que puis après on ne la peult pas facilement retenir, quand elle court aux choses defendues, pour la longue accoustumance.

XXVII. Ains telle sorte de gens ouvrent les lettres, ils s'ingerent aux conseils secrets de leurs amis : ils veulent veoir à descouvert les choses sainctes, qu'il n'est pas licite de veoir : ils se vont enquerant des faicts et dicts secrets des princes, et toutefois il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans que les mousches, c'est à dire les espions qui vont par tout espiant ce qui se fait, et qui se dit, encore qu'ils soient contraincts de tenir de telles gens auprès d'eulx. Or le premier qui eut riere soy de telles mousches que lon appelle *Otacoustes*, comme qui diroit, les aureilles du prince, fut le jeune Darius, qui ne se fioit pas de soy-mesme, et avoit tout le monde suspect : mais ceulx que lon appelloit προσαγωγέας, comme qui diroit, cour-

tiers ou rapporteurs, ce furent les tyrans de Sicile Denys [1], qui les meslerent parmy les bourgeois et le peuple de Syracuse : aussi quand vint la mutation de l'estat, ce furent les premiers que les Syracusains massacrerent.

XXVIII. Car mesme la nation des Sycophantes, c'est à dire des calomniateurs, est de la confrairie des curieux, toutefois encore ces calomniateurs là recherchent s'il y a aucun qui ait commis ou voulu commettre quelque malefice : mais les curieux descouvrans les mesadventures fortuites de leurs voisins, les exposent en veue de tout le monde. Aussi dit on que ce mot d'*Aliterius*, qui signifie meschant, a esté premierement ainsi denommé de la curiosité : car estant la famine bien grande à Athenes, ceulx qui avoient du bled en leurs maisons, ne le portoient pas au marché, ains le mouloient secrettement la nuict en leurs maisons, et ceste maniere de curieux alloient çà et là, oreillant là où ils entendoient le bruit des moulins, et de là en furent ainsi appellez. Pareillement aussi dit on, que le nom des Sycophantes est venu de semblable occasion : car ayant esté prohibé et defendu par edict, d'emporter hors du païs des figues, ceulx qui alloient espiant et descouvrant ceulx qui en emportoient,

[1]. Addisson a donné un excellent discours sur les espions, et sur les défiances et la curiosité de Denys le tyran. Voyez le Spectateur, Discours LXVII. En le lisant avec le Traité de Plutarque, ils s'appuient l'un l'autre, et l'on en sent mieux la vérité et la beauté.

et furent de là appellés *Sycophantes*. Et pourtant ne sera il point inutile, que les curieux pensent à cela, à fin qu'ils aient honte en eulx mesmes, d'estre trouvez semblables en meurs, et façons de faire, à ceulx qui sont les plus hays, et les plus mal-voulus du monde.

SOMMAIRE
DU TRAITÉ.
DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME.

Occasion de ce Traité. En quoi consiste la tranquillité de l'ame. II. *Il faut se prémunir contre les passions.* III. *Il n'est pas nécessaire de renoncer aux affaires.* IV. *L'éloignement des affaires est souvent un obstacle à la tranquillité.* V. *On ne la trouve ni en changeant d'état.* VI. *Ni dans des desirs immodérés.* VII. *Elle est au dedans de nous-mêmes.* VIII. *Régles pour s'établir dans la tranquillité de l'ame. Savoir tirer profit de l'adversité.* XI. *Ne pas s'irriter des défauts d'autrui.* XIV. *Se soutenir dans les événemens malheureux par le souvenir de ceux qui ont été heureux.* XVI. *Estimer les biens dont on jouit.* XVIII. *Jetter plus souvent les yeux sur ceux qui sont au-dessous de nous que sur ceux qui sont au-dessus.* XXI. *Considérer les peines attachées aux plus brillantes fortunes.* XXIV. *Modérer ses desirs, ne rien entreprendre au-delà de ses forces.* XXVII. *Se connoître soi-même, et ne pas forcer la nature.* XXX. *Jouir du présent, sans vouloir trop pénétrer l'avenir.*

XXXII. *Penser aux variétés de la condition humaine.* XXXVI. *Conserver la vertu.* XXXVII. *Ne point redouter la mort.* XL. *Le monde est un temple, et la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien.*

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME

ET REPOS DE L'ESPRIT.

Plutarque a Paccius S.

J'ai reçu ta lettre bien tard, par laquelle tu me pries de t'escrire quelque chose de la tranquillité de l'esprit, et quant et quant de quelques passages du Timæe de Platon, lesquels semblent avoir besoing de plus diligente exposition. Or est-il advenu qu'en mesme temps, nostre commun amy Eros a eu occasion de naviguer en diligence à Rome pour quelques lettres qu'il receut du très-vertueux personnage Fundanus, par lesquelles il le pressoit fort de partir incontinent pour se rendre devers luy : ainsi n'ayant pas du temps assez pour vacquer à loisir à ce que tu desirois, et ne pouvant souffrir que cest homme partant d'avec moy s'en allast les mains vuides vers toy, j'ai recueilly sommairement des memoires que j'ay de longue main, compilez pour mon particulier, quelques sentences touchant la tranquillité de l'esprit, estimant que tu ne m'as point demandé ce discours là pour avoir le plaisir de lire un traicté escript en beau langage, mais seulement pour t'en servir à ton besoing, sçachant très-bien que pour estre dans la bonne grace des princes, et avoir la reputation de bien dire, et estre eloquent à plaider causes au palais, autant que pas un autre qui soit à Rome, tu ne fais pas neantmoins comme le tragique

Merops, ny ne te perds pas comme luy de vaine gloire à l'appetit de la tourbe populaire qui te juge pour cela bien-heureux, ains retient en memoire ce que tu as bien souvent entendu de nous, « Que « ny la chaussure patricienne ne guarit pas de la « goutte des pieds, ny l'anneau precieux, les pana- « ris, ny le diademe, de la douleur de teste » : car dequoy servent les grands biens à delivrer l'ame de toute fascherie et à rendre la vie de l'homme tranquille, ny les grands honneurs, ny le credit en court, s'il n'y a au dedans qui en sache user honnestement, et si cela n'est tousjours accompagné du contentement, qui ne souhaitte jamais ce qu'il n'a point? Et qu'est-ce autre chose cela, sinon la raison accoustumée et exercitée à refresner incontinent la partie irraisonnable de l'ame, qui sort aiseement et souvent hors des gonds, et ne la laisse pas vaguer à son plaisir et se transporter à ses appetits?

II. Ainsi donc comme Xenophon admoneste [1], que lon se souvienne des dieux, et que lon les honore, principalement lors que lon est en prosperité, à fin que quand on sera en necessité, on les puisse reclamer avec plus d'asseurance, comme estans de longue main propices et amis : aussi fault-il que les hommes sages et de bon entendement, facent de longue main provision des raisons qui peuvent servir à l'encontre des passions, à fin qu'estans ainsi de longue main preparées, elles en profitent d'avantage au besoing. Car ainsi comme les chiens qui sont aspres de nature, s'aigrissent et abboyent à

[1] Dans la Cyropédie, livre I.

toutes voix qu'ils entendent, et ne s'appaisent qu'au son de celle qui leur est familiere et qu'ils ont accoustumé d'ouïr : aussi n'est-il pas aisé de ramener à la raison les passions de l'ame effarouchées, sinon que lon ait des raisons propres et familieres à la main, qui les reprennent aussi tost comme elles commancent à s'esmouvoir.

III. Or quant à ceulx qui disent, que pour vivre tranquillement il ne se fault pas mesler ny entremettre de beaucoup de choses, ny en privé ny en public. En premier lieu je dis qu'ils nous veulent vendre trop cherement ceste tranquillité, nous la voulans faire achetter à prix d'oysiveté, qui est autant que s'ils admonestoient un chascun comme estant malade, ainsi que fait Electra son frere Orestes,

Demeure quoy, miserable, en ton lict [1].

Mais ce seroit une mauvaise medecine au corps, que pour le delivrer de douleur luy faire perdre le sentiment : et ne seroit de rien meilleur medecin de l'ame celuy qui pour luy oster tout ennuy et toute fascherie, la vouldroit rendre paresseuse, molle, oubliante tout devoir envers ses amis, ses parents et son païs. Et puis cela n'est pas veritable, que ceulx là aient l'ame tranquille, qui ne s'entremettent pas de beaucoup de choses : car s'il estoit vray, il fauldroit doncques dire, que les femmes seroient plus reposées et plus tranquilles en leur esprit, que les hommes, attendu qu'elles ne bougent, pour la plus

[1] Dans la tragédie d'Oreste. v. 258.

part, de la maison : mais maintenant il est bien vray, comme dit le poëte Hesiode, que

Le vent trenchant de la bise qui gele
Ne perce poinct le corps de la pucelle [1].

Mais les ennuis, les soucis, les courroux et mescontentements, soit ou par jalousie ou superstition, ou ambition, ou par tant de vaines opinions, qu'à peine les pourroit on nombrer, se coulent bien aiseement jusques dedans les cabinets des dames. Et Laërtes qui vescut l'espace de vingt ans à part aux champs,

Seulet avec une vieille il estoit,
Qui son manger et son boire apprestoit [2].

Il s'eloignoit bien de son païs, de sa maison, et de son royaume, mais il avoit tousjours douleur et tristesse en son cœur, qui tousjours est accompagné de langueur oyseuse et de morne silence.

IV. Mais il y a d'avantage, que le non s'employer aux affaires, est ce qui bien souvent met l'homme en mesaise et travail d'esprit, comme cestuy que descrit Homere [3],

Mais Achilles de Peleus la race,
Leger du pied, plein de divine grace,
Tenoit son cœur, sans d'auprès se bouger
De ses vaisseaux ; ny jamais se renger
Avec les Grecs en bataille, ou assise
D'aucun conseil, ny d'aucun entreprise,

[1] Opera et dies, vers 517.
[2] Homère, Odyssée I, v. 191.
[3] Iliade I, v. 488, et suiv.

Ains de despit à part se consumoit,
Et si rien plus que la guerre il n'aimoit.

dequoy luy mesme estant passionné et indigné en son cœur, dit puis après,

Près de mes nefs je me voy fait neant,
Poids de la terre inutile seant [1] :

tellement que Epicurus mesme n'est pas d'advis, qu'il faille demourer à requoy, ains suivre l'inclination de son naturel : les ambitieux et convoiteux d'honneur, en se meslant d'affaires, et s'entremettant du gouvernement de la chose publique, disant qu'ils seroient autrement plus troublez, et plus travaillez de ne rien faire, par ce qu'ils ne pourroient obtenir ce qu'ils desireroient : mais en cela il est homme de mauvais jugement, de semondre au gouvernement des affaires, non ceulx qui sont les plus idoines à les manier, ains ceulx qui moins peuvent reposer : car il ne fault pas mesurer ou determiner la tranquillité ou le trouble de l'esprit à la multitude, ou au petit nombre des affaires, ains à l'honnesteté ou deshonnesteté : car comme nous avons desjà dit, il n'est pas moins ennuyeux, ne moins turbulent à l'esprit, omettre les choses honnestes, que commettre les deshonnestes : et quant à ceulx qui estiment qu'il y ait determineement quelque speciale sorte de vie, qui soit sans aucune fascherie, comme quelques uns tiennent celle des laboureurs, d'autres celles des jeunes gens à marier,

[1] Homère, Iliade XXV, v. 104.

autres celles des roys, Menander leur respond assez en ces vers,

O Phania, je pensois que les hommes
Riches, qui ont argent à grosses sommes
Sans à usure en jamais emprunter,
Ne sçéussent point que c'est de lamenter
Toutes les nuicts : et en tournant à dextre
Sur un costé, puis sur l'autre à senestre,
Dire souvent helas ! mais que leur œil
Jouist tousjours d'un gracieux sommeil.

mais depuis s'en estant approché, quand il apperceut que les riches souffroient autant de mesaise que les pauvres,

Ainsi donc est tristesse soeur germaine
Tousjours conjoincte avecques vie humaine :
Les delicats qui vivent mollement,
Les gens d'honneur se portans noblement.
En ont leur part, et sans que point en yssent
Les indigens, avec elle vieillissent.

V. Mais c'est tout ainsi comme ceulx qui sont timides et qui ont mal au cœur, quand ils vont sur la mer : car ils estiment qu'ils se trouveront mieulx, et seront moins malades, s'ils passent d'une barque en un brigantin, et d'un brigantin en une galere, mais ils ne gaignent rien pour cela, d'autant qu'ils portent par tout quand et eulx la [1] cholere et la peur, qui leur causent ce mal de cœur : aussi les changemens de sortes de vie, n'ostent pas les ennuis et fascheries qui troublent le repos de l'esprit,

[1] La bile. c.

lesquels

lesquels ennuis procedent de faulte d'experience des affaires, faulte de se sçavoir bien accommoder aux choses presentes : c'est ce qui travaille autant les riches que les pauvres : c'est ce qui fasche autant ceulx qui sont mariez que ceulx qui sont à marier : c'est pourquoy ils fuyent les palais et les plaids, et puis ils ne peuvent endurer ny supporter le repos : c'est pourquoy ils poursuivent d'estre avancez, et avoir grand lieu ès courts des princes, et puis quand ils y sont parvenus, soudain ils s'en ennuyent,

Difficile est contenter un malade,

(ce dit le poëte Ion [1] :) car sa femme le fasche, il accuse le medecin, il se courrouce à son lict : [2] un sien amy luy ennuyra, pource qu'il le sera venu visiter, un autre pour ce qu'il n'y sera pas venu, ou pource qu'il s'en ira : mais puis après quand la maladie vient à se dissoudre, et que une autre temperature et disposition du corps retourne, la santé revient qui rend toutes choses agreables et plaisantes : car celuy qui auparavant et hier, rejettoit avec horreur des œufs, de l'amidon [3], et du pain le plus blanc du monde, aujourd'huy mange du pain bis de mesnage, avec des olives et du cresson, encore bien aise et de bon appetit : aussi le jugement de

[1] Je ne sais où Amyot a pris que ce vers est du poëte Ion; Plutarque ne le dit point, et il est d'Euripide, dans la tragédie d'Oreste, v. 232. C.

[2] Lisez : « Un sien ami l'ennuyra parce qu'il sera venu le « visiter, un autre parce qu'il s'en ira : comme dit le poëte « Ion ». C.

[3] Les anciens en faisoient une espece de biscuit.

la raison venant à se former en l'entendement de l'homme luy apporte pareille facilité et mesme changement en toute sorte de vie.

VI. On dit qu'Alexandre ayant ouy le philosophe Anaxarche disputer et soustenir qu'il y avoit des mondes innumerables, se prit à pleurer : et comme ses familiers luy demandassent qu'il avoit à larmoyer : « N'ay-je pas, dit-il, bien cause de plorer, « s'il y a nombre infiny de mondes, veu que je n'ay « pas encore peu me faire seigneur d'un seul »? Là où Crates n'ayant pour tout bien qu'une meschante cappe et une besace, ne feit jamais autre chose que jouer et rire toute sa vie, comme s'il eust tousjours esté de feste. Au contraire, Agamemnon se plaignoit de ce qu'il avoit à commander à tant de monde :

Tu vois le fils d'Atrée Agamemnon[1],
Que Jupiter fait dessus l'eschignon
Du col, porter le faix pour tout le monde :

là où Diogenes, quand on le vendoit pour esclave, estant couché tout de son long, se mocquoit du sergent qui le crioit à vendre, et ne se vouloit pas lever, quand il luy commandoit, ains se jouoit, et se mocquoit de luy, en luy disant, « Et si tu vendois un poisson, le voudrois-tu faire « lever »? Et Socrates devisoit familierement de propos de philosophie en la prison : là où Phaëthon estant monté jusques au ciel ploroit encore de despit, que lon ne luy vouloit pas donner à

[1] Homère, Iliade, l. X, v. 88. c.

regir et gouverner les chevaux et le chariot du soleil son pere.

VII. Tout ainsi donc, comme le soulier se tord selon la torse et forme du pied, et non pas au contraire : aussi sont-ce les dispositions des personnes qui rendent les vies semblables à elles, car ce n'est pas l'accoustumance, comme quelqu'un a voulu dire, qui rend la bonne vie plaisante à ceulx qui l'ont choisie, mais l'estre sage et moderé, est ce qui rend la vie et bonne et plaisante tout ensemble : et pourtant puis que la source de toute tranquillité d'esprit est en nous, curons la et nettoyons diligemment, à fin que les choses mesmes exterieures, et qui nous adviendront de dehors, nous semblent amies et familieres, quand nous en sçaurons bien user :

Point ne se fault courroucer aux affaires,
Il ne leur chaut de toutes nos choleres :
Mais se sçavoir à tout evenement
Accommoder, est faire sagement.

car Platon accomparoit nostre vie au jeu du tablier [1], là où il fault que le dé die bien, et que le joueur use bien de ce qui sera escheut au dé. Or de ces deux poincts là, l'evenement et le sort du dé, n'est pas en nostre puissance, mais le recevoir doulcement et modereement ce qui plaist a la fortune nous envoyer, et disposer chasque chose en lieu où elle puisse ou beaucoup profiter, si elle est bonne, ou peu nuire, si elle est mauvaise, cela est de nostre

[1] Au jeu de dés.

pouvoir et devoir, si nous sommes sages : car les fols ecervellez, qui n'entendent pas comment il se fault comporter en ceste vie humaine, sortent arrogamment hors des gonds en prosperitez, et se resserent vilement en adversité : ainsi sont ils troublez par toutes les deux extremitez, ou pour mieulx dire par eulx-mesmes en l'une et en l'autre extremité, et principalement en ce que lon appelle biens ; ne plus ne moins que ceulx qui sont maladifs en leurs personnes, ne peuvent supporter le chaud ny le froid.

VIII. Theodorus, celui qui pour ses mauvaises opinions fut surnommé *Atheos*, c'est à dire, sans dieu, disoit « Qu'il bailloit ses propos avec la main « droitte à ses auditeurs, mais qu'ils les prenoient « avec la main gauche » : aussi les ignorans qui ne sçavent pas comment il fault vivre, recevans à gauche bien souvent la fortune qui leur vient à droitte, y commettent de villaines faultes : mais les sages au contraire font comme les abeilles qui tirent du thym le plus penetrant, et le plus sec miel : aussi des plus mauvais et plus fascheux accidents en tirent quelque chose de propre et utile pour eulx.

IX. C'est doncques le premier poinct, auquel il se fault duire et exerciter : comme celuy qui visant à donner d'une pierre à un chien, faillit le chien, et assena sa maratre, « Encore, dit-il, ne « va il pas mal ainsi » : aussi pouvons nous transferer la fortune en voulant et nous accommodant à ce qu'elle nous amene. Diogenes fut chassé de son païs en exil, encore n'alla il pas mal ainsi pour luy, car ce bannissement fut le commancement de

son estude en philosophie : Zenon le Citieien avoit encore une navire marchande, et ayant nouvelles, qu'elle estoit perie, charge et tout coulée à bas en pleine mer : « Tu fais, dit-il, bien, fortune, de me « ranger à la robbe longue simple, et à l'estude de « philosophie ». Qui nous empesche de les ensuivre en cela ? Tu as esté debouté de quelque office public ou magistrat que tu exerçois : Bien de par dieu, tu vivras aux champs, faisant profiter ton bien. Tu prochassois d'entrer en la maison et au service de quelque prince, tu en as esté esconduit : tu en vivras chez toy avec moins de peine et avec moins de danger. Au contraire, tu es entré en maniement d'affaires, où il y a grand labeur et grand soucy : l'eau chaude du baing ne reconforte pas tant les membres lassez, comme dit Pindarus,

L'eau chaulde ne reconforte
Les membres las, de la sorte,
Que la gloire, de se voir
Honneur et credit avoir,
Rend le labeur agreable,
Et la peine supportable.

T'est il advenu quelque defaveur, ou quelque rebut par calomnie, ou par envie : c'est un bon vent en pouppe pour te ramener droict à l'estude des lettres, et de la philosophie, comme feit Platon, quand il feit naufrage de la bonne grace de Dionysius le tyran.

X. Pourtant n'est-ce pas un moyen de petite importance pour mettre son esprit en repos, que de considerer les grands, s'ils se sont point emeus

et troublez de pareil accident : comme, ce qui te mescontente, est-ce que tu ne peux avoir enfans de ta femme? Regarde combien il y a d'Empereurs Romains, dont nul n'a laissé l'empire à son fils. Es tu fasché de te voir pauvre? et à qui des Thebains aimerois-tu mieulx ressembler qu'à Epaminondas, et des Romains qu'à Fabricius? T'a-lon violé ta femme? N'as-tu donc pas leu ceste inscription qui est en la ville de Delphes, au temple d'Apollo, sur l'offrande qu'il y donna,

> De terre et mer Agis roy couronné,
> M'a pour offrande à ce temple donné.

et n'as tu pas entendu comme Alcibiades luy corrompit sa femme Timæa, et comme tout bas entre ses femmes elle mesme appelloit le fils qu'elle en eut, Alcibiades [1] : mais pourtant cela n'engarda point qu'Agis ne devint le plus grand et plus glorieux homme de toute la Grece en son temps. Ny semblablement la fille de Stilpon, pour estre impudique, n'empescha point qu'il ne vescust aussi joyeusement, comme autre philosophe qui fust de son temps, ains, comme un Metrocles philosophe cynique luy eust reproché : « Cela, respondit-il, « est-ce ma faulte, ou la faulte d'elle »? Metrocles respondit, « La faulte en est à elle, et l'infortune « en est à toy ». « Comment dis-tu cela, repliqua « Stilpon, les faultes ne sont-ce pas cheuttes »? Ouy vrayement, respondit l'autre. « Et les cheuttes,

[1] Voyez la Vie d'Alcibiade, Chapitre XLIV.

« poursuivit Stilpon, ne sont-ce malencontres »? Metrocles le confessa. « Et les malencontres ne « sont-ce pas infortunes pour ceulx à qui elles « adviennent »? Par ceste doulce et philosophique progression de poinct en poinct, il luy monstra et prouva, que tout son reproche et sa maledicence n'estoit autre chose que l'abboy d'un chien.

XI. Et au contraire, la plus part des hommes ne se fasche et ne s'irrite pas seulement pour les vices de leurs amis, ou de leurs domestiques et parents, mais aussi de leurs ennemis mesmes : car les convices, les courroux, les envies, les malignitez, les jalousies accompagnées de rancunes sont taches de ceulx qui les ont, mais toutefois elles faschent et irritent ceulx qui ne sont pas sages, ne plus ne moins que les soudaines choleres des voisins, la fascheuse conversation de noz familiers, et les malices des serviteurs en ce qu'on leur commet à faire, desquelles il me semble que tu t'emeus et te troubles autant que de nulle autre chose, faisant en cela comme les medecins que descrit Sophocles,

Lavans l'amere humeur de la cholere
Avec le jus de quelque drogue amere,

en t'aigrissant et te courrouceant à l'encontre de leurs passions et imperfections sans grand propos, à mon advis, car les negoces dont lon a commis à ta foy le gouvernement, ne s'administrent pas coustumierement par entremise de personnes, de

meurs simples et droictes, comme par instrument aptes et idoines, ains le plus souvent scabreuses et tortues. Or de les redresser ne pense pas que ce soit office ny entreprise autrement facile à faire, mais si en te servant d'eulx, comme estans nez telz, ne plus ne moins que les chirurgiens se servent des tiredents et des agraphes à joindre les levres des playes, tu te monstres gracieux et traittables autant que l'affaire le pourra comporter, certainement tu ne recevras pas tant de mescontentement et de desplaisir de la mauvaistié et piperie d'autruy, comme de contentement et de plaisir de ta propre disposition : et en estimant que tels ministres font ce qui leur est propre et naturel, ne plus ne moins que les chiens quand ils abboyent, tu te garderas d'amasser plusieurs ennuis et fascheries, lesquelles ont accoustumé de couler, comme en une fosse et en un lieu bas, à telle pusillanimité et imbecillité qui se remplit des maulx d'autruy.

XII. Car veu qu'il y a des philosophes qui reprennent la pitié et compassion que lon a des hommes miserables et calamiteux, comme estant bien bon de donner secours à leur misere et calamité, mais non pas de condouloir et compatir, ny mesme fleschir avec eulx : et qui plus est encore, veu que les mesmes philosophes ne veulent pas, si nous appercevons que nous pechions, et que nous soyons mal conditionnez en quelque vice, que pour cela nous nous en contristions ny nous en faschions, ains que nous le corrigions et emendions, sans autre-

ment nous en fascher ne douloir: * consideré combien il y a peu de raison de nous contrister et ennuyer, pour ce que tous ceulx qui ont affaire à nous, ou qui nous hantent, ne sont pas si honnestes ne si gens de bien comme ils devroient.

XIII. Mais donnons nous garde, amy Paccius, que ce ne soit pas tant la haine de meschanceté en general, que l'amour de nous mesmes en particulier, qui nous face ainsi detester et redouter la malice de ceulx qui ont affaire à nous: car l'estre quelque fois trop vehementement affectionné envers les affaires, et les appeter et poursuivre plus chaudement qu'il ne fault, ou bien au contraire, estre degousté, et les desestimer, engendrent en nous des souspeçons et des impatiences et malaisances envers les personnes, qui nous donnent des apprehensions, qu'il nous semble que lon a privez de cecy, ou que lon nous a fait tomber en cela, mais celuy qui s'est accoustumé de se comporter doulcement et moderement envers les affaires, en est bien plus gracieux et plus aisé à negocier avec les personnes. Et pour ce reprenons derechef le propos des affaires et des choses: car ainsi comme quand on a la fievre, toutes choses que lon prent semblent au goust desagreables et ameres, mais quand nous voyons que les autres qui en prennent de mesmes, ne les trouvent point mauvaises, alors nous ne blasmons plus ny le breuvage, ny la viande, ains la maladie seulement: aussi cesserons nous d'accuser et porter impatiemment les affaires, quand nous en

* Lisez: *Considerez combien peu* etc.

verrons d'autres qui les recevront gayement et joyeusement.

XIV. Parquoy quand il nous adviendra quelque sinistre accident contre nostre volonté, il sera bon pour maintenir nostre esprit en tranquillité, de ne laisser pas en arriere nos bonnes et heureuses adventures, ains en les meslant les unes avec les autres, effacer ou obscurcir les mauvaises par la conference des bonnes. Mais à l'opposite nous refaisons et reconfortons bien noz yeux offensez du regard des couleurs trop vifves et trop brillantes, en les jettant sur des fleurs et sur de la verdure, et nous tendons nostre pensée à choses douloureuses, et la contraignons de s'arrester et demburer en la cogitation des fortunes adverses et tristes, en l'arrachant à force, par maniere de dire, de la souvenance des bonnes et prosperes, combien que lon pourroit bien pertinemment transferer à ceste matiere le propos qui autrefois a esté dit à l'encontre du curieux. Pourquoy est-ce, homme très-envieux, que tu as les yeux si agus à voir le mal d'autruy, et si ternis à voir le tien propre? Pourquoy est-ce aussi, beau sire, que tu regardes si ficheement et rends tousjours manifeste et recent ton mal, et jamais n'appliques ta pensée aux biens qui te sont presens? ains comme les ventoses et cornets attirent ce qu'il y a de pire en la chair, aussi amasses tu à l'encontre de toy-mesme ce qu'il y a de plus mauvais en toy: ressemblant proprement au marchant de Chio, lequel vendant aux autres grande quantité de bien bon vin, alloit par tout cherchant et goustant pour

en trouver d'aigre pour son disner : aussi y eut il un serviteur, qui estant interrogé qu'il avoit laissé son maistre faisant, [1] « Ayant, dit-il, beaucoup de « bien, il cherche du mal » : aussi la plus part des hommes passant par dessus les choses bonnes et desirables qu'ils ont, s'attachent aux mauvaises et fascheuses.

XV. Mais ainsi ne faisoit pas Aristippus, ains estoit tousjours dispos à se soublever et alleger en toute occurence qui se presentoit, en se rengeant à la balance qui montoit à mont : car ayant un jour perdu une belle terre, il s'adressa à l'un de ses familiers qui faisoit le plus de mine de s'en condouloir et contrister avec luy, « Vien çà, dit-il, n'as tu « pas une petite metairie seule, et moy n'ai-je pas « encore trois autres belles terres ? L'autre luy advoua, que si. Pourquoy doncques n'est-il raisonnable de se condouloir avec toy, plus tost qu'avec moy ? car c'est une fureur de se douloir de ce qui est perdu, et ne s'esjouir pas de ce qui est sauvé, ains faire comme les petits enfans, ausquels si l'on oste un seul de beaucoup de leurs petits jouets, par despit ils quassent tous les autres, et puis pleurent et crient à pleine teste : au cas pareil si la fortune nous trouble en quelque chose, nous rendons toutes les faveurs qu'elle nous fait d'ailleurs, inutiles et vaines, à force de nous plaindre et de nous tourmenter.

XVI. Mais qu'est-ce que nous avons, me dira quelqu'un ? et qu'est-ce que nous n'avons pas plus

[1] Ayant le bien, il cherche le mal. C.

tost, fault-il dire : l'un a honneur, l'autre belle maison, l'autre femme honneste ; l'autre un vray amy. Antipater le philosophe natif de la ville de Tarse, estant proche de sa fin, et rememorant les biens et heurs qu'il avoit eus en sa vie, n'oublia pas à y comprendre et compter l'heureuse navigation qu'il avoit eue à venir de la Cilicie à Athenes : mais encore ne fault il pas omettre les choses qui nous sont communes avec plusieurs, ains les tenir en quelque compte, et nous esjouir de ce que nous vivons, que nous sommes sains et dispos, que nous voyons le soleil, qu'il n'y a point de guerre, qu'il n'y a point de sedition, ains que la terre se laisse labourer, la mer naviguer à qui veut, sans danger : qu'il est loisible de parler et de se taire, se mesler d'affaires, ou de se reposer : et si en aurons encore le repos de l'esprit plus assuré, ces choses là, nous estans presentes, si nous nous les figurons en nostre pensée absentes, en nous ramenant en memoire souvent, combien la santé est regrettée et souhaittée de ceulx qui sont malades, et la paix de ceulx qui sont affligez de guerres, combien il est desirable d'acquerir authorité si grande, et de tels amis à un homme estranger et incogneu en une telle ville : et au contraire, quel regret c'est de les perdre aprés qu'on les a acquis, par ce qu'une chose ne peut pas estre grande ny precieuse alors que nous la perdons, et de nulle valeur alors que nous la possedons et en jouissons ; car le non estre ne luy peult adjouster ne prix ne valeur ; ny ne fault pas que nous possedions ces choses comme grandes, en tremblant

tousjours de peur de les perdre et d'en estre privez, et ce pendant quand nous les avons les mettre en en oubly et les mespriser comme choses de peu d'importance, ains en user ce pendant qu'on les a, et prendre plaisir à en jouir, à celle fin que s'il advient qu'on les perde, qu'on en supporte la perte plus doulcement.

XVII. Mais le plus grand nombre des hommes est bien d'advis, comme disoit Arcesilaus, qu'il fault suivre de l'œil et de la pensée les poëmes, les tableaux, les peintures et statues d'autruy, pour les bien contempler par le menu de poinct en poinct, et de bout en bout : mais quant à leur vie et à leurs meurs, [1] où il y a beaucoup de choses bien laides à voir, ils les laissent là, en regardant tousjours dehors les honneurs, les avancements et fortunes des autres, comme font les adultères les femmes d'autruy, en mesprisant ce pendant les leurs propres.

XVIII. Et toutefois c'est un poinct de grande importance, pour bien mettre son esprit à repos, de se considerer principalement soy-mesme, son estat et sa condition, ou pour le moins contempler ceulx qui sont au dessoubs de soy, non pas comme font plusieurs qui se comparent tousjours à ceulx qui sont au dessus d'eulx : comme, pour exemple, les serfs qui ont les fers aux pieds jugent bien heureux ceulx qui sont desliez, et les serfs desliez, les libres : ceulx qui sont libres, les citoyens : les

[1] Lisez : « Où il y a beaucoup de choses agréables à voir », etc.

simples citoyens, les riches : les riches bourgeois, les grands princes et seigneurs : les princes, les roys : et les roys finablement, les dieux, desirans par maniere de dire pouvoir tonner et esclairer : et par ce moyen estans ainsi tousjours indigents de ce qui est au dessus d'eulx, ils ne jouïssent jamais du plaisir de ce qui est en eulx :

Des grands thresors de Gyges je n'ay cure,
Et ne fut onc mon cœur de la picqueure
De convoitise attainct, ny envieux
De s'egaler aux œuvres des haults dieux :
De royauté grande point je n'affecte,
Ma veuë est trop pour cela imparfaite [1].

C'estoit un Thasien [2] qui disoit cela : mais un autre qui sera ou de Chio, ou de Galatie, ou de Bythinie, ne se contentera pas d'avoir sa part d'honneur, de credit et d'authorité en son païs, parmy ses citoyens, ains plorera s'il ne porte l'habit de senateur et patrice : et s'il a loy de le porter, s'il n'est præteur Romain : et s'il est præteur, s'il n'est consul : et s'il est consul, s'il n'a esté le premier proclamé : mais tout cela qu'est-ce, sinon amasser des occasions affectées d'ingratitude envers la fortune, en se punissant et se chastiant soy-mesme [3] ?

XIX. Mais celuy qui est sage, et qui a bon sens et bon entendement, s'il y a quelqu'un entre tant de milliers d'hommes que le soleil regarde,

[1] Ces vers sont d'Archiloque.

[2] De l'isle de Thase, près de la Thrace.

[3] La maxime du duc de la Rochefoucauld est bien vraie : le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

Et qui des fruicts de la terre vivons,

qui soit ou plus honoré ou plus riche que luy, pour cela il ne se retire pas incontinent à part plorant et se laissant aller, ains tire oultre son chemin en benissant et remerciant sa fortune de ce qu'il vit plus honorablement et plus à son aise, qu'un million de millions d'autres. Car il est bien vray qu'en l'assemblée des jeux Olympiques on ne choisit pas ceulx à qui lon a à combattre pour gaigner le prix: mais en la vie humaine les affaires sont tellement composez, qu'ils nous donnent moyen de nous vanter d'estre au dessus de plusieurs, et d'estre plus tost enviez que de porter envie à d'autres, si d'adventure lon n'est si presumptueux, que de se parangonner à un Briareus, ou à un Hercules. Quand doncques tu auras beaucoup estimé, comme grand seigneur, un que tu verras estre porté en une littiere à bras, baisse un petit tes yeux, et regarde ceulx qui le portent sur leurs espaules: et après que tu auras reputé bien-heureux ce grand roy Xerxes, pour avoir passé le destroit de l'Hellespont sur un pont de navires, considere aussi ceulx à qui lon faisoit à coups de baston coupper et caver le mont *Athos*, et ceulx à qui lon couppa les aureilles et le nez, par ce que la tourmente avoit rompu ledit pont de vaisseaux: et quant et quant imagine en toy-mesme quel est leur pensement, et combien ils reputent ta vie et ta condition heureuse au prix de la leur.

XX. Socrates ayant ouy dire à quelqu'un de ses

familiers, « Ceste ville est merveilleusement chere, « le vin de Chio couste dix escus [1], la pourpre trente « escus, la chopine de miel cinq drachmes », il le prit et le mena aux bouttiques où lon vendoit la farine demy piccotin pour un obole [2], à bon marché : et puis là où lon vendoit les olives un picotin pour deux doubles, bon marché : puis en la fripperie où lon vendoit les habits, un saye pour dix drachmes, bon marché : on vit donc à bon marché en ceste ville. Aussi nous, quand nous entendrons quelqu'un qui dira, « que nostre estat est « petit, et nostre fortune basse, d'autant que nous « ne serons point consuls, nous ne serons point

[1] Cet endroit est très-remarquable. Il nous fait connoître le prix des marchandises à Athenes du temps de Socrate. Le vin de Chio coûtoit une mine, ou près de 78 livres de notre monnoie. Il s'agit sans doute du metrète, qui contenoit 42 pintes mesure de Paris. La pourpre coûtoit trois mines, ou 233 livres de notre monnoie ; la cotyle, ou le demi-septier de miel, cinq drachmes, qui font près de 4 livres de notre monnoie.

[2] L'hémiecte de farine coûtoit une obole, ou un peu plus de deux sous et demi de notre monnoie. L'hémiecte étoit la douzième partie du médime, et pesoit plus de huit livres poids de Paris. Le chenix d'olives pesant plus de deux livres coûtoit deux chalcos, ou deux liards. L'exomis, habit étroit et court des esclaves et du bas peuple, coûtoit dix drahcmes, près de huit livres de notre monnoie. Qu'on rapproche ces deux tableaux de celui que j'ai déjà donné dans la Vie de Solon, Chapitre XLIV. C'est par ces comparaisons qu'on juge sûrement les siécles et les états. Athènes allia trois choses admirables, la liberté, les arts, et l'aisance du peuple. Voilà la source de son génie, de sa puissance et de sa gloire.

« gouverneurs

« gouverneurs de provinces », nous luy pourrons respondre : « mais au contraire, nostre estat est « honorable, et nostre vie bien-heureuse, d'autant « que nous ne demandons point l'aumosne, nous « ne sommes point portefaix, nous ne gaignons « point nostre pain à flatter ».

XXI. Toutefois pource que nous sommes venus à telle follie, pour la plus part, que nous accoustumons à vivre plus tost aux autres qu'à nous mesmes, et que nostre nature est corrompue d'une si impuissante jalousie, et si grande envie, qu'elle ne se resjouit pas tant de ses biens propres, comme elle se contriste de ceulx d'autruy : ne regarde pas seulement ce qu'il y a de reluisant et de renommé en ceulx que tu admires, et que tu estimes tant heureux, mais en te baissant, et entre-ouvrant un petit, par maniere de dire, le rideau, et le voile d'apparence et d'opinion qui les couvre, entre au dedans, et tu y verras de grands travaux et de grands ennuis et fascheries.

XXII. Au moyen de quoy Pittacus ce personnage tant famé et renommé pour sa vaillance, sa sagesse et sa justice, festoyoit un jour quelques siens amis estrangers, sa femme, qui survint sur le milieu du bancquet, en estant courroucée renversa la table avec tout ce qui estoit dessus : les estrangers en furent tous honteux, mais luy n'en feit autre chose que dire, « Il n'y a celuy de nous qui n'ait en soy « quelque default, mais quant à moy, je n'ay que « ce seul poinct de la mauvaise teste de ma femme,

« qui me garde d'estre autrement en tout et par « tout très-heureux ».

Tel au dehors en public semble heureux,
Qui, porte ouverte, au dedans malheureux
Se treuve : en tout sa femme est la maistresse,
Elle commande, elle tanse sans cesse :
Il a plusieurs causes de se douloir,
Je n'en ay point qui force mon vouloir.

XXIII. Il y a plusieurs telles hargnes secrettes en ceulx qui sont riches, en ceulx qui tiennent les grands lieux, voire aux roys mesmes, que le vulgaire ne cognoist pas, pour autant que la pompe et le bombant les cache [1] :

Fils d'Atreus heureux sans tare aucune [2],
Comblé de biens, enfant de la fortune.

Tout cela n'est que commemoration de beatitude exterieure, à cause des armes, des chevaux, et des gens de guerre qu'il avoit autour de luy : mais la voix de ses passions procedant du dedans dement ceste vaine opinion là,

Jupiter a ma douloureuse vie [3]
A un destin miserable asservie.

Et cest autre,

O que tu es, vieillard, bien fortuné [4],
A mon advis, toy, et quiconque né

[1] Rien de plus vrai que la maxime de la Rochefoucauld : Quelque différence qu'il paroisse entre les fortunes, il y a neanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rendent égales.

[2] Iliade, L. III, v. 182. C.

[3] Iliade, L. II, v. 111. C.

[4] Euripide, Iphigénie en Aulide, v. 15. C.

En petit lieu, sans danger et sans gloire
As achevé la vie transitoire.

On peut donc par telles meditations espuiser un peu de la plaintive querimonie à l'encontre de la fortune, qui tousjours ravalle et desestime sa propre condition, en haut-louant et exaltant celle des autres.

XXIV. Mais ce qui nuyt autant que chose qui soit à ceste tranquillité d'esprit, c'est quand on a les eslans de la volonté demesurez, et disproportionnez à la puissance, comme quand on prent des voiles plus grandes que ne requiert la navire, et que lon se promet en ses desirs et en ses esperances plus que lon ne doit, et puis quand on voit à l'espreuve que lon n'y peult parvenir, on s'en prent à la fortune, et en accuse lon sa destinée et non pas sa propre follie : car ny celuy qui voudroit tirer une flesche [1] avec une charrue, ny courir un lievre avec un bœuf, ne se pourroit dire malheureux, ne celuy qui voudroit prendre les cerfs avec une seinne ou avec un verveu [2], ne pourroit accuser la mauvaise fortune de luy estre contraire, mais bien fault-il qu'il condamne sa propre temerité et follie de vouloir attenter choses impossibles : duquel erreur la principale cause est le fol et aveuglé amour de soy-mesme, qui rend les hommes amateurs des premiers lieux, opiniastres en toutes choses, et voulans tout pour eulx insatiablement, sans jamais estre contents : car non seulement ils veu-

[1] Avec un soc de charue. C.

[2] Le seinne et le verveu sont des filets pour pêcher.

lent estre riches ensemble et sçavans, dispos, robustes, et plaisans, les mignons des roys, les gouverneurs des villes, mais encore s'ils n'ont les meilleurs chiens, les plus vistes chevaux, les cailles [1], et les coqs les plus courageux au combat, ils ne peuvent avoir patience.

XXV. Dionysius l'aisné ne se contentoit pas d'estre le plus grand et le plus puissant tyran qui fust de son temps, mais pour autant qu'il n'estoit pas meilleur poëte que Philoxenus, et qu'il ne sçavoit pas si bien discourir comme Platon, il s'en indigna et s'en irrita si aigrement, qu'il en jetta l'un dedans les carrieres où lon mettoit les criminels et serfs de peine, et en envoya vendre l'autre comme esclave en l'isle d'AEgine. Alexandre le grand n'estoit pas ainsi, car estant adverty que Brisson [2] le coureur, auquel il couroit en carriere à qui gaigneroit le prix de vistesse, s'estoit faint en sa course, il s'en courroucea bien asprement à luy : et pource fait sagement Homere, car ayant dit d'Achilles,

Tel que des Grecs sans autruy blasonner [3]
Nul ne se peult à luy parangonner,

il adjouste incontinent après,

Au faict de Mars; car quant à l'eloquence,
Il y en a de plus grande exellence.

[1] Voyez ce que j'ai déja remarqué sur les cailles et leurs combats, plus haut page 139.

[2] Dans le grec, Brison : et il faut corriger et lire Crisons, ou Crisson. Voyez le Traité, Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami, Chapitre XXX, page 279.

[3] Iliade, L. XVIII, v. 105. c.

Megabysus [1] un grand seigneur de Perse alla un jour en la boutique d'Apelles, là où il paignoit : et comme il s'entremeist de parler de l'art de la painture, Apelles luy ferma la bouche dextrement en luy disant [2] : « Tandis que tu as gardé silence, tu « semblois estre quelque chose de grand, à cause « de tes chaines et carquans d'or, et de ta robbe de « pourpre : mais maintenant il n'est pas ces petits « garçons là qui broyent l'ochre, qui ne se mocquent de toy, voyans que tu ne sçais ce que tu « dis » : et neantmoins aucuns d'iceulx estiment que les philosophes stoïques se jouënt et se mocquent quand ils leur entendent dire que le sage, selon leur opinion, est non seulement prudent, juste, et vaillant, mais aussi qu'ils l'appellent orateur, capitaine, poëte, riche, et roy mesme : et eulx cependant veulent bien avoir toutes ces qualitez là, et s'ils ne les ont, ils en sont desplaisans.

XXVI. Et toutefois entre les dieux l'un a sa puissance en une chose, l'autre en une autre : et pour ce est l'un surnommé *Enyalius*, c'est à dire, belliqueux : l'autre *Mantous*, c'est à dire, prophetique : l'autre *Cerdous*, c'est à dire, gaignant à trafficquer :

[1] Megabyze est le nom qu'on donnoit au prêtre de Diane d'Ephèse. Pline XXXV, 10, parle de sa pompe. Les mots qui suivent, *un grand seigneur de Perse*, auront été ajoutés au texte de Plutarque par quelque copiste. Voyez le même fait rapporté dans le Traité, Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami, Chapitre XXX.

[2] Pline XXXV, 10, rapporte qu'Apelle, fit cette réponse à Alexandre. Selon Elien, Var. Hist. I, 2. Cette réponse fut faite à Mégabyze par Zeuxis.

et Jupiter renvoye Venus aux licts et chambres nuptiales, non pas à la guerre, comme ne luy appartenant pas de se mesler des armes : joint qu'il y a de ces qualitez là que nous affectons, et où nous pretendons, qui ne peuvent estre ensemble, par ce qu'elles sont contraires les unes aux autres : comme l'exercice d'eloquence, et les arts mathematiques ont besoin de repos et de loisir, et au contraire le credit au gouvernement, et la faveur des princes, ne s'acquierent pas sans s'empescher d'affaires, et sans assiduité grande à faire la court : comme le manger beaucoup de chair et boire force vin rendent le corps fort et robuste, et l'ame imbecille : et le soing continuel d'amasser argent et de le conserver, augmentent les richesses, et au contraire le mespris et contemnement des biens terriens, est un grand entretien pour l'estude de la philosophie.

XXVII. Et pourtant toutes choses ne conviennent pas à tous, ains fault en obeïssant à la sentence d'Apollo Pythique, « apprendre à cognoistre soy-« mesme, et puis user de soy, et s'addonner à ce à « quoy lon est né, et non pas forcer la nature, en la « tirant par les cheveux, en maniere de dire, tantost « à une imitation de vie, et tantost à une autre ».

Le cheval est pour servir à la guerre,
Pour la charue à labourer la terre
Il fault le boeuf : le daulphin court volant
Jouxte la nef en pleine mer cinglant :
Le fier sanglier, qui de tuer menasse,
Hardy levrier trouve qui le terrasse :

mais celuy qui se courrouce et se fasche, qu'il n'est

tout ensemble lion de montagne se fiant à sa force, et un petit chien de Malthe nourry au giron d'une riche veufve, c'est un fol insensé : et de rien plus sage n'est celuy, qui veult ressembler à Empedocles, ou à Platon, ou à Democritus, escrivant de la nature du monde, et de la verité des choses, et quant et quant entretenir et coucher avec une riche vieille comme Euphorion : ou bien boire et jouër avec Alexandre le grand, comme faisoit un Medius ; et qui se despite et desplaist de ce qu'il n'est estimé pour ses richesses, comme Ismenias : et pour sa vertu, comme Epaminondas : mais les coureurs ne se tourmentent pas de ce qu'ils n'ont les couronnes des luicteurs, ains se contentent et s'esjouissent des leurs. Sparte t'est escheute, mets peine de l'orner, comme dit le commun proverbe, et suivant le dire de Solon,

Ce neantmoins changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté :
Car la vertu est ferme et perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

XXVIII. Straton le philosophe naturel entendant que son concurrent Menedemus avoit beaucoup de fois plus d'auditeurs et de disciples que luy, « Quelle merveille, est-ce, dit-il, s'il y a plus de « gens qui veulent estre lavez que huilez »[1]? ([2] c'est à dire, qui aiment mieulx vivre mollement à leur

[1] Les bains servoient aux plaisirs ; et on frottoit d'huile les athlètes.

[2] Cela n'est pas dans le texte. c.

plaisir, comme leur maistre Menedemus, que durement et austerement, comme je les enseigne). Et Aristote escrivant à Antipater, « Il ne fault pas, « dit-il, [1] qu'Alexandre seul se magnifie de ce qu'il « commande à grand nombre d'hommes : mais « aussi, et non pas moins, ceulx qui ont la creance « et opinion telle qu'il fault des dieux ». Ceulx qui exaltent ainsi leur estat, ne seront jamais envieux de celuy des autres.

XXIX. Et maintenant nous ne requerons pas que la vigne porte des figues, ny que l'olivier porte des raisins, mais nous, si nous n'avons tous les avantages ensemble, et des riches, et des doctes, et des guerriers, et des philosophes, et des flatteurs et plaisans, et des hommes libres et francs, et des despensiers, et des espargnans, nous nous calomnions, et sommes ingrats envers nous mesmes, et mesprisons nostre vie comme indigente et necessiteuse. Mais oultre cela nous voyons que la nature mesme nous admoneste : car ainsi comme elle a preparé aux bestes brutes divers moyens de se paistre et nourrir, et n'a pas faict que toutes devorassent la chair, où toutes vescussent de grains, et de semences, ne toutes fouillassent les racines : aussi a elle donné aux hommes plusieurs sortes de nourriture, les uns vivent de leur bestail, les autres du labourage, les autres de la volerie [2], les autres de la

[1] Alexandre ne doit pas seul se glorifier, par ce qu'il commande à grand nombre d'hommes : on n'a pas moins droit de se glorifier, quand on pense bien sur les dieux.

[2] De la chasse.

pescherie. Et pourtant fault-il que chascun choisisse la maniere qui est plus sortable à sa nature, et qu'il l'exerce et la suyve, et ne convaincre pas le poëte Hesiode d'avoir defectueusement parlé, et non pas assez dict,

Et le potier au potier porte envie,
Et le maçon au maçon [1].

Car non seulement nous sommes envieux de ceulx qui sont de mesmes estats et mesmes meurs que nous : mais il y a jalouzie entre les riches et les sçavans, entre les riches et les nobles, entre les advocats et les rhetoriciens, voire jusques là, que des personnes libres et de noble maison auront envie sur un joueur de comœdies qu'ils verront avoir plaisamment reussy en un theatre, et sur des baladins ou des valets qu'ils entendront estre bien venus et en grand credit ès courts des princes et des roys, les reputans heureux jusques à une pasmoyson d'esbahissement, et jusques à s'en desplaire à eulx-mesmes et s'en troubler grandement.

XXX. Mais qu'il soit ainsi que chascun de nous ait en soy-mesme les thresors de contentement, et de mescontentement, et que les tonneaux des biens et des maulx ne soient pas sur le seuil de l'huis de Jupiter comme dit Homere, mais bien en l'ame de chascun de nous, les diverses passions le donnent assez à cognoistre : car les fols et mal-advisez negligent et laissent aller sans en jouir les biens qu'ils ont presens, tant ils ont tousjours l'esprit tendu du

[1] Hésiode, Opera et Di. I, 24.

soucy de l'advenir: et les sages rememorent si vifvement ceulx qu'ils ont desja passez, qu'ils se les ramenent et s'esjouissent comme s'ils estoient encore presens, car le present ne se laissant toucher à nous que par un bien petit moment de temps, et fuyant aussi tost nostre sentiment, semble aux fols n'estre point nostre et ne nous appartenir point: ains comme ce cordier là que lon paint en la description des enfers [1], laisse consumer à un asne paissant auprès de luy, autant de chorde de genest, comme il en peult plier et tordre [2]: aussi l'oubliance de plusieurs, ingrate et sans aucun sentiment, venant à recueillir et devorer quant et quant, et faire esvanouir toute action honneste, tout office de vertu, tout agreable passe-temps, tout deduit et toute amiable conversation, ne permet pas que la vie soit une et mesme, le passé demourant enchainé avec le present, ains divisant la journée d'hyer d'avec celle d'aujourd'huy, et celle d'aujourd'huy d'avec celle de demain, met tout ce qui a esté avec ce qui ne fut oncques, en en faisant perir toute souvenance.

XXXI. Ceulx qui aux escholes et disputes des

[1] Pline XXXV, 11, parle d'un de ces tableaux des enfers, où l'on avoit peint la Necromancie d'Homère. *Brotier.* Plutarque avoit probablement en vue le tableau de Polygnote qu'on voyoit à Delphes, où Ocnus, (car c'étoit ainsi qu'on nommoit ce personnage) étoit représenté. Voyez Pausanias, L. X, C. 29. C.

[2] Le paresseux étoit condamné dans les enfers à filer une corde de jonc. Une âne mangeoit chaque jour ce qu'il en avoit fait. Il falloit toujours recommencer. Voyez Properce, IV, éleg. III, 21. Amyot à mis du genêt pour du jonc.

philosophes ostent toutes augmentations, disans que la substance coule continuellement, font de paroles un chascun de nous à toute heure autre et autre que soy-mesme : mais ceulx-cy, à faulte qu'ils ne peuvent retenir en leur memoire le passé, ny le comprendre et arrester, ains le laissent tousjours escouler, se rendent eulx mesmes par effect et au vray vuides et vains à chasque jour present, et dependans tousjours du lendemain, comme si ce qu'ilz feirent ou qu'ils eurent l'année passée, ou nagueres, ou mesme hyer, ne leur appartenoit en rien et du tout ne leur fust oncques advenu. Cela donc est l'une des choses qui trouble l'equanimité et tranquillité d'esprit, et cecy encore plus, c'est que comme les mousches ne se peuvent tenir contre les endroicts des miroirs qui sont bien lissez [1], ains glissent, et au contraire elles s'attachent bien à ceulx qui sont rabotteux et scabreux, et où il y a des graveures, aussi les hommes glissans dessus les aventures qu'ils ont euës guayes, joyeuses et prosperes, s'attachent à la rememoration des adverses, et malplaisantes : ou plus tost ainsi que lon dit qu'au territoire de la ville d'Olynthe y a un endroit qui est mortel aux escharbots [2], à raison dequoy il est aussi appellé *Cantharolethron*, pour ce que quand les escharbots y entrent une fois, jamais ils n'en peuvent sortir, ains tournent et virent tant là-dedans qu'ils

[1] Cet endroit est remarquable. Il fait connoître le poli et le lissé des miroirs anciens, c'étoient des miroirs de métal, tels qu'on en voit encore dans la Chine.

[2] Aux scarabées.

y meurent : aussi se laissans une fois couler en la rememoration de leurs malheurs passez, jamais plus ils n'en veulent sortir, ny respirer : et au contraire, il fault faire comme quand on peint un tableau, là où on cache dessoubs les couleurs brusques et mornes, et met-on au dessus les guayes et claires : car d'effacer du tout les mesadventures, et s'en delivrer entierement, il n'est pas possible, [1] pource que l'harmonie du monde est composée de choses contraires, ne plus ne moins que d'une lyre et d'un arc : et n'y a rien du tout ès choses humaines qui soit tout pur et net, ains comme en la musique il y a des voix haultes et basses, et des sons agus, et d'autres graves, et en la grammaire des lettres que lon appelle voyelles, et d'autres muettes, et n'est pas grammairien ny musicien qui hait et fuit les unes et aime les autres, mais celuy qui se sçait servir de toutes, et les mesler ensemble selon son art : aussi les affaires et occurences humaines, ayants des contrequarres les unes avec les autres, d'autant que comme dit Euripides [2],

Jamais le bien n'est separé du mal,

ains y a ne sçay quelle meslange pour faire que tout aille bien, il ne fault pas se descourager, ny se laisser aller par les unes, quand elles adviennent, ains fault faire comme les harmoniques et musiciens, en

[1] Lisez : « Par ce que l'harmonie du monde est de même « que les cordes d'une lyre et d'un arc, qui lorsqu'elles sont « pinçées en avant, reviennent d'elles-mêmes en arrière ». C.

[2] Dans la tragédie d'Æole, qui est perdue. C.

rebouchant tousjours la poincte des adverses par la recordation des prosperes, et embrassant tousjours les bonnes avec les mauvaises fortunes, faire une composition de vie bien accordante et propre à un chascun : car il n'est pas ainsi comme disoit Menander,

Chacun de nous au jour de sa naissance
A d'un bon ange aussi tost l'assistence,
Pour le guider tout le long de sa vie [1].

Mais plus tost, comme dit Empedocles, incontinent que nous venons sur terre, deux dæmons et deux destins nous prennent et nous instituent :

[2] La Chthonié et la fée terrienne,
Heliopé tournant la veuë sienne
Vers le soleil, la Deris qui ses mains
Aime tousjours teindre au sang des humains,
Harmonié à la face riante,
Callisto belle, et AEscra mal plaisante,
Thoosa viste, et Dinææ qui tout
Ce qu'entreprendre elle oze mene à bout,
Nemertes blanche et nette comme yvoire,
Et Asaphie aussi l'obscure et noire.

tellement que nostre nativité recevant les semences de toutes ces passions là meslées et confuses ensemble, et pour ceste raison nostre vie en estant fort inegale, l'homme de bon jugement et sage doit

[1] Voilà une vérité bien ancienne. On la trouve dans Hésiode. Plutarque la méconnoît, et y substitue une erreur, ou une fiction des biens et des maux qui partagent la vie.

[2] Voyez les Observations.

souhaitter et demander aux dieux les meilleures, mais se disposer aussi à en attendre des autres, et à se servir de toutes, en ostant de chascune ce qui y pourroit estre de trop.

XXXII. Car non seulement celuy qui se souciera le moins du demain, arrivera le plus joyeusement à demain, ainsi que souloit dire Epicurus, mais aussi la richesse, la gloire, l'authorité et le credit resjouissent plus ceulx qui moins redoutent leurs contraires : car le trop ardent desir que lon a de chascune d'icelles, imprimant aussi une trop vehemente peur de les perdre, rend le plaisir de la jouissance foible et mal asseuré, ne plus ne moins qu'une flamme qui est agitée du vent : mais celuy à qui la raison donne tant de force, que de pouvoir dire, sans craindre ny trembler, à la fortune,

Tu me peulx bien oster quelque plaisir,
Mais peu laisser aussi de desplaisir,

c'est celuy qui plus joyeusement jouist des biens quand ils sont presents, pour son asseurance, et pour ne redouter point la perte d'iceulx, comme si c'estoit chose insupportable.

XXXIII. Et en cela peult on non seulement admirer, mais aussi imiter la disposition d'Anaxagoras en vertu, quand il entendit que son fils estoit trespassé, il dit, « Je sçavois bien que je l'avois engendré mortel » : et dire à chasque occurrence de malheurs fortuits, « Je sçavois bien que j'avois des « richesses transitoires, et non permanentes : Je

« sçavois bien que ceulx qui m'avoient conferé telle « dignité me la pouvoient oster : Je sçavois bien que « j'avois une femme de bien, mais femme toute- « fois : et un amy qui estoit homme, c'est à dire, « animal de nature muable », comme disoit Platon. Car telles preparations, et dispositions, si d'adventure il nous arrive quelques cas contre nostre volonté, et non pas contre nostre attente, nous ostent tous tels regrets : Je n'eusse jamais pensé, j'attendois bien autre chose, je n'eusse jamais cuidé que telle chose eust peu advenir : qui sont comme battement de cœur, et hastements de pouls ; et arrestent soudain toute furieuse emotion et trouble d'impatience.

XXXIV. C'est pourquoy Carneades aux grands affaires avoit accoustumé de ramentevoir aux hommes, que ce qui advient contre l'esperance ou attente, glisse facilement en desplaisir et douleur. Le royaume de Macedoine n'estoit qu'une petite partie de l'empire romain, mais le roy Perseus l'ayant perdue, luy-mesme regrettoit sa fortune, et de tout le monde estoit jugé très-malheureux, et très infortuné : au contraire, celuy qui l'avoit vaincu, Paulus AEmylius, ayant remis entre les mains d'un autre son armée, qui commandoit à la terre et à la mer, estoit couronné de chapeaux de fleurs, et sacrifioit aux dieux, estant à bon droit estimé de tout le monde bien heureux : d'autant que l'un sçavoit bien qu'il avoit reçeu une puissance, laquelle il luy fauldroit rendre au bout de son terme : et l'autre en avoit perdue une, qu'il ne s'attendoit

pas jamais de perdre. Le poëte mesme Homere[1] nous donne bien à entendre, quel est ce qui arrive contre toute attente et esperance, quand il fait qu'Ulysses pleure pour la mort de son chien, et neantmoins estant assis auprès de sa femme qui ploroit, il ne pleure point, d'autant qu'il estoit là venu, ayant de longue main anticipé et domté par le jugement de la raison son affection: et au contraire il estoit tombé à l'improuveu soudainement, contre son attente, en l'autre accident.

XXXV. Mais en somme des choses qui nous adviennent contre nostre volonté, les unes nous griefvent, et nous offensent par nature: les autres, et la plus part, par opinion et mauvaise accoustumance nous apprenons à nous en fascher. Et pource ne seroit-il pas mauvais d'avoir tousjours à main ce mot de Menander,

Il ne t'est rien de grief mal advenu,
Si tu ne fains t'estre mesadvenu.

car comment, dit-il, te peut-il appartenir s'il ne touche ny à ton corps ny à ton ame? comme pour exemple, la roture de ton pere, l'adultere de ta femme, la perte de quelque honneur ou de quelque preeminence, tous lesquels inconveniens peuvent arriver à l'homme, que ny son corps ny son ame, pour leur presence, ne s'en porteront ja pis, ains seront en très-bon estat: et à l'encontre de ceulx qui naturellement nous griefvent, comme sont les maladies, les travaux, la mort et perte d'amis, ou

[1] Odyssée. XVII et XIX.

d'enfans,

d'enfans, il fault opposer un autre mot du poëte Euripide,

> Helas, mais quoy, helas ceste infortune
> Est chose à l'homme ordinaire et commune.

car il n'y a raison ny remonstrance qui retienne tant la sensualité, quand elle glisse et se laisse emporter à ses affections, que celle qui luy ramentoit et reduit en memoire la commune et naturelle necessité, par le moyen de laquelle l'homme, à cause de son corps, estant meslé et composé, expose ceste seule anse à la fortune, par où elle le peult prendre, au demourant seur et asseuré en ce qui est le principal et le plus grand en luy.

XXXVI. Demetrius ayant pris la ville de Megare demanda au philosophe Stilpon, si on luy avoit point pillé quelque chose : Stilpon luy respondit, « Je n'ay veu personne qui emportast rien « qui fust à moy » : aussi quand bien la fortune nous auroit pillé et osté tout le reste, encor avons nous quelque chose en nous,

> Qu'on ne sçauroit n'emporter ne piller.

Et pourtant ne fault-il pas du tout ravaller ny deprimer si fort la nature humaine, comme si elle n'avoit rien de ferme ny de permanent, ou qui fust par-dessus la fortune, ains au contraire sçachant que c'est la pire et plus petite partie de nous, fresle et vermoulue, par laquelle nous sommes subjects à la fortune, et que de la meilleure partie nous en sommes seigneurs et maistres, en laquelle sont

situées et fondées les meilleures qualitez qui soient en nous, les bonnes opinions, les arts et sciences, les bons discours tendans à la vertu, lesquelles sont de substance incorruptible, et qui ne nous peult estre desrobée : fault que nous maintenions asseurez et invincibles à l'advenir, disans à l'encontre de la fortune ce que Socrates dit à l'encontre de ses accusateurs Anytus et Melitus, addressant sa parole aux Juges : « Anytus et Melitus me peuvent bien faire « mourir, mais de me porter dommage ils ne peu- « vent » : aussi la fortune me peult bien faire tomber en maladie, m'oster mes biens, me mettre en male grace d'un peuple ou d'un prince, mais elle ne peult rendre meschant, ne couard, ny lasche et vil de cœur, ny envieux celuy qui est homme de bien, vaillant et magnanime, ne luy oster la disposition rassise de prudence, de la presence de laquelle la vie de l'homme a tousjours plus grand besoing que la navire n'a de la presence du pilote sur la mer : car le pilote ne sçauroit pas quand il luy plaist addoulcir la tourmente, ny appaiser la violence du vent, ny gaigner le port toutes les fois qu'il luy en seroit bien besoing, ny constamment sans trembler attendre tout ce qui sçauroit advenir, [1] ains court fortune, tant qu'il ne desespere point pouvoir user de son artifice,

Chalant la voile tout à bas,
Tant que paroist un peu le mas
Par dessus la mer tenebreuse :

[1] Lisez : « Mais tant qu'il ne désespere pas, il emploie tout « son art à fuir le danger ». C.

et lors il se sied tremblant et branlant de frayeur : mais la disposition de l'homme prudent, oultre ce qu'elle apporte serenité et tranquillité aux corps en dissipant, pour la plus part, les preparatifs des maladies par continence, sobre diete, exercices et travaux moderez, si encore du dehors il advient par fortune quelque commancement d'indisposition, comme s'il falloit à un vaisseau passer par-dessus un rocher caché soubs l'eau, il le traverse avec un leger et habile trinquet [1], comme dit Asclepiades.

XXXVII. Mais si d'adventure il arrivoit quelque si grand inconvénient contre toute esperance, que puissance humaine n'en peust venir à bout, le port est prochain, et se peult-on sauver à nage hors du corps, comme hors d'un esquif qui fait eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché et lié au corps, lequel il tient estroittement embrassé, comme fait Ulysses en Homere un figuier sauvage de peur de tomber dedans le gouffre de Charybdis qui estoit au-dessoubs,

Là où le vent ne le laisse amarer,
Et ne le seuffre aussi pas demarer,

se desplaisant infiniment en l'un, et redoubtant effroyeement l'autre. Mais celuy qui a tant soit peu de cognoissance de la nature de l'ame, et qui dis-

[1] Le trinquet est un terme de marine en usage sur la Méditerranée. Il signifie le mât et la voile de la misaine, ou de l'avant d'une galère.

court et considere en soy-mesme, que la mort advenant, il se fait une mutation d'icelle en mieulx, ou pour le moins non en pis, certainement ce luy est un grand entretien de repos et tranquillité en son ame de ne redoubter point la mort [1] : car qui peult, alors que la vertu et partie propre à l'homme est la plus forte, vivre joyeusement, et lors aussi que la contraire ennemie de la nature surmonte, s'en departir hardiment et sans crainte, en disant,

Quand je vouldray, dieu me delivrera [2] :

que pourrions nous imaginer qui peust advenir de fascheux, de moleste, ny de turbulant à homme de telle resolution? Car celuy qui peult dire, « Je t'ay « prevenu, fortune, et t'ay bouché toutes tes ad« vennes, j'ay estouppé toutes tes entrées » : celuy là ne s'asseure pas sur des barrieres, ny sur des portes fermées à clefs, ny des murailles, ains sur des sentences philosophiques, et discours de raison, dont tous ceulx qui le veulent sont capables, et ne les fault pas decroire ny s'en defier, ains plus tost les admirer, et estimer avec un ravissement d'esprit affectionné, en faisant preuve et experience de soy-mesme premierement ès choses moindres pour

[1] Le sage ne redoute point la mort. Sa sécurité est la récompense de sa vertu. Mais Plutarque méconnoit la nature de l'ame et celle de dieu, lorsqu'il dit qu'à la mort l'ame subit une mutation en mieux ou pour le moins pas en pis. Son état est meilleur ou pire. Son sort est décidé par un dieu rémunérateur ou vengeur.

[2] Euripide, *in Bacch.*

puis après parvenir aux plus grandes, en ne fuyant et ne rejettant pas le soing et la diligence de bien cultiver et exercer son ame.

XXXVIII. Quoy faisant à l'adventure n'y trouvera lon pas tant de difficulté, comme lon pense ? car la mignardise de nostre ame s'arrestant tousjours à ce qui luy est plus aisé [1], et s'en refuyant incontinent de la cogitation des choses molestes et fascheuses, aux agreables et plaisantes, fait qu'elle demeure tendre et non exercitée à l'encontre de la delicatesse et de la douleur. Mais celle qui s'apprent par accoustumance et s'exercite à soustenir l'apprehension d'une maladie, d'une adversité, d'un bannissement, et qui se parforce de combatre par raison contre chascun de tels accidents, on trouvera par experience qu'il y a beaucoup de faulseté, de vanité, et d'imbecilité ès choses que par erreur d'opinion on estime penibles, douloureuses et effroyables, ainsi que la raison le demonstre à qui veult s'arrester à discourir particulierement de chascune : et toutefois il y a encore plusieurs qui redoubtent effroyeement ce dire de Menander,

Homme vivant affermer ne sçauroit,
Tel cas jamais venir ne me pourroit,

ne sçachans pas combien sert à s'exempter de tout ennuy et toute fascherie, s'exerciter à pouvoir

[1] Cet idée de Plutarque est gracieuse et vraie. L'ame se porte d'elle-même vers des objets doux et agréables. Si l'on veut lui donner de l'énergie, il faut de tem s en temps l'occuper d'objets durs et pénibles.

regarder à yeux ouverts à l'encontre de la fortune, et ne rendre point les apprehensions et imagination en soy-mesme molles et effeminées, comme estant nourry à l'ombre, soubs des esperances qui cedent et plient tousjours à leurs contraires, et ne se roidissent jamais à l'encontre de pas un : mais nous pouvons aussi dire à l'encontre de Menander, il est vray qu'homme vivant ne sçauroit dire, « Cela « jamais ne m'adviendra » : Mais aussi pouvons nous dire, « Tant que je vive [1], jamais je ne feray cela : « je ne mentiray jamais : jamais je ne tromperay : « jamais je ne faulseray ma foy : je ne surprendray « jamais personne » : car cela estant en nostre puissance, n'est pas peu de moyen, ains grand acheminement au repos de l'esprit : comme au contraire le remords de la conscience, je sçay que j'ay commis telle meschanceté, laisse comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame qui tousjours s'egrattigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison oste et efface les autres tristesses, angoisses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, laquelle se mord avec honte, et se punit elle mesme [2] : car ainsi comme ceulx qui tremblent de froid, ou bruslent de chaud en fievre, en sont plus affligez et plus tourmentez que ceulx qui seuffrent les mesmes passions par causes exterieures de froideur d'hyver,

[1] Tant que je vivrai.

[2] Idées vraies et naturelles qui font bien connoître la source des remords et l'impossibilité que le scélérat soit jamais heureux. Tacite a fait une peinture admirable de la torture de l'ame des tyrans. Tacit. Annal. VI, 6.

ou de chaleur d'esté : aussi les mesadventures fortuites et casuelles apportent des douleurs plus legeres, comme venans du dehors. Mais quand on dit « nul des autres n'en est à blasmer, j'en suis seul cau- « se » : ce que lon a accoustumé de regretter et de lamenter du fond du cœur, quand on se sent coulpable de quelque crime, cela rend la douleur d'autant plus griefve, qu'elle est conjoincte à honte et infamie.

XXXIX. « Et pourtant ny a il n'y maison plan- « tureuse, ny quantité grande d'or et d'argent, ny « dignité, et noblesse du sang, ny grandeur d'estat « et office, ny grace ou vehemence de parler, qui « apporte tant de serenité et de tranquillité calme à la « vie de l'homme, que d'avoir l'ame pure et nette de « tous meschants faicts, volontez et conseils, et les « meurs qui sont la source, dont coulent toutes noz « honnestes et louables actions impollues, et non « troublées ny infectées d'aucun vice » : c'est ce qui leur donne une efficace gaye ; et comme divinement inspirée avec une grandeur et fermeté de courage, et avec une souvenance plus joyeuse et plus constante, que l'esperance que descrit Pindarus, nourrice de la vieillesse : car ne plus ne moins que les boëtes où l'on met l'encens, ainsi que disoit Carneades, encore après qu'elles sont vuides retiennent la bonne odeur longuement : aussi les bonnes et honnestes actions sortans de l'ame de l'homme sage, y laissent tousjours une agreable, et tousjours fresche recordation, par laquelle la joye et liesse arrousée florit en vigueur, et mesprise ceulx

qui lamentent et diffament ceste vie, comme si c'est une gehenne et lieu de tourments, ou un confinement où les ames fussent releguées et bannies.

XL. Et ne puis que je ne louë grandement le propos de Diogenes, lequel voyant quelquefois en Lacedæmone un estranger, qui se paroit et ornoit curieusement pour un jour de feste : « Comment, « dit-il, l'homme de bien n'estime il pas que tous « jours soient festes pour luy » ? ouy certainement et feste fort celebre et solennelle, si nous sommes sages : car ce monde est un temple très-sainct, et très-devot [1], dedans lequel l'homme est introduit à sa nativité, pour y contempler des statues non ouvrées et taillées de mains d'hommes, et qui n'ont aucun mouvement, mais celles que la divine pensée a faittes sensibles, pour nous representer les intelligibles, comme dit Platon, ayans en elles les principes empraints de vie et de mouvement, c'est à sçavoir, le soleil, la lune, les estoilles, et les rivieres, jettans tousjours eau fresche dehors, et la terre qui envoye et fournit sans cesse aliments aux animaux et aux plantes. [2] Ainsi fault-il estimer que la vie de l'homme soit comme une profession et entrée en une très-parfaitte religion : pourtant estoit-il convenable qu'elle fust remplie de grande tranquillité d'esprit et de continuelle joye, non pas

[1] Idée grande et sublime, plus belle encore dans le grec, où on lit : « Ce monde est un temple très-saint et très-digne « de la majesté de dieu »,

[2] Lisez : « La vie étant une initiation très complette à ces « mysteres, elle doit être remplie », etc. C.

comme fait le vulgaire de maintenant, qui attent la feste de Saturne, ou celle de Bacchus, ou celle de Minerve, pour se resjouir et pour rire un ris acheté à prix d'argent, qu'ils payent à des baladins et à des badins et jouëurs de farces pour les faire rire à force. Et puis en ces festes là nous demourons assis honnestement [1], sans nous tourmenter : car il n'y a personne qui fasse des regrets [2] quand on le reçoit en la confrairie, ne qui se lamente en regardant les jeux Pythiques, ny qui jeune ès festes de Saturne : et au contraire les festes que dieu mesme a instituées, et que luy-mesme conduit et ordonne, ils les contaminent et deshonorent, les passans le plus souvent en pleurs, regrets et gemissements [3], ou pour le moins en soucis et ennuis fort laborieux. Ils prennent plaisir à ouir les instruments de musique, qui sonnent plaisamment, et les oyseaux qui chantent doulcement, et voyent volontiers les animaux qui se jouënt, et qui saultent de gayeté de cœur, et au contraire ils s'offensent de ceulx qui

[1] Lisez : « Sans dire aucune parole de mauvaise augure ». c.

[2] Lisez : « Quand on l'initie aux Mysteres. c.

[3] Plurarqne censure ici plusieurs fêtes égyptiennes et peut-être quelques fêtes judaïques, qui se p assent en pleurs, ue regrets, en gémissemens. *Brotier.* Plutarque suit ici l'idée qu'il a avancée un peu plus haut ; sçavoir que la vie entière est une fête pour l'homme sage et bien pensant, et il dit en conséquence, que les hommes se gardent bien de pleurer ou de rien dire de mauvais augure dans les fêtes instituées par eux, mais qu'ils n'en font pas de même pour celle instituées par Dieu même, c'est-à-dire, la vie entière. Il n'est donc point question ici des fêtesEgyptiennes ni des Judaïques. c.

hurlent, ou qui buglent et fremissent, ou qui ont une hydeuse et triste mine à les voir : et ce pandant voyans tout le cours de leur vie, triste, morne, travaillé et opprimé des plus tristes passions, plus laborieux affaires, et de cures et soucis qui ne prennent jamais fin, non seulement ils ne se veulent pas donner à eulx-mesmes quelque relasche, et quelque moyen de respirer, mais qui pis est, ils ne veulent pas recevoir les paroles et remonstrances de leurs amis et parents qui les admonestent de ce faire, lesquelles s'ils vouloient ouir et s'en servir, ils pourroient sans reprehension se comporter envers le present, et se souvenir avec joye et plaisir du passé, et s'approcher hardiment et sans deffiance, avec une gaye et joyeuse esperance, de l'advenir.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DE LA MAUVAISE HONTE.

Il y a une honte mauvaise et une honte louable. III. *Attention pour conserver l'une et réformer l'autre.* IV. *Effets pernicieux de la mauvaise honte.* VI. *Pour la corriger, il faut commencer par les petites choses.* VIII. *Comment on y résiste.* XII. *Inconvéniens où l'on tombe si l'on n'a pas la force de résister à une mauvaise honte.* XIV. *Repentir qui l'accompagne.* XV. *Ecouter les demandes justes.* XVI. *Repousser l'impudence.* XVII. *Comment il faut se comporter dans les actions délicates.* XIX. *Maniere de se conduire avec les personnes de différens états.* XXIII. *S'armer de force contre l'importunité et la flaterie.* XXV. *Si la mauvaise honte nous fait commettre quelques fautes, en conserver le souvenir pour les éviter.*

DE LA MAUVAISE HONTE.

Entre les plantes que la terre produit il y en a aucunes qui non seulement de leur nature sont sauvages, et ne portent aucun fruict, mais qui pis est, en croissant nuisent aux bonnes et fructueuses plantes et semences, et toutefois les jardiniers et laboureurs jugent que ce sont signes de terre qui n'est pas mauvaise, mais bonne et grasse: aussi y a il des passions de l'ame qui ne sont pas bonnes quant à elles, mais ce sont comme fleurs et boutons d'une bonne nature, et qui se laissent bien cultiver par raison : entre lesquelles je compte celle que les Grecs appellent *Dysopie* [1], c'est-à-dire, mauvaise honte, et qui porte dommage, laquelle n'est pas mauvais signe, quant à elle, mais elle est occasion de mal: car ceulx qui sont par trop honteux, et là où il ne le fault pas estre, font bien souvent autant de faultes [2] comme ceulx qui sont effrontez et imprudents, excepté qu'ils sont marrys et desplaisans quand ils faillent; et les autres en sont bien aises: car l'impudent ne se desplaist point d'avoir faict chose deshonneste, et le honteux se trouble facilement des choses mesmes qui semblent estre deshonnestes et ne le sont pas. Car à fin de n'equivocquer point, nous entendons par honteux, celuy qui rougist de honte, par trop et à tout propos, et semble

[1] Δυσωπία.

2 Le grec porte : les mêmes fautes.

qu'il en ait pris son nom en langue grecque *Dysopetus* [1], pour ce que le visage luy change, et se laisse aller quand et le courage : car ainsi comme lon definit [2] *Catefia* [3], c'est à dire silence morne et tristesse qui fait regarder contre terre ; aussi ont ils appellé [4] celle honte qui cede et se laisse aller à toutes prieres, jusques à n'ozer pas regarder en face ceulx qui luy demandent, *Dysopie*. Voyla pourquoy l'orateur Demosthenes disoit que l'effronté n'a pas de prunelles, mais des putains, aux yeulx, se jouant en l'equivoque de ce nom *Cora* [5], qui signifie une pucelle, et la prunelle de l'œil : et au contraire le honteux monstre à son visage qu'il a le courage trop tendre et trop effeminé, et la faulte qu'il fait en se laissant vaincre et emporter aux impudents, en se flattant soy mesme, il la nomme *vergogne*.

II. Or Caton disoit, « Qu'il aimoit mieulx les « jeunes hommes qui rougissoient, que ceulx qui « palissoient », ayant raison d'accoustumer et enseigner les jeunes gens à redouter plus tost d'estre blasmez que d'estre convaincus, et la suspicion plus tost

[1] Δυσώπητος.

[2] On eût traduit clairement et exactement en disant : car comme ils désignent par Catefia un sentiment douloureux qui fait baisser les yeux.

[3] Κατήφεια.

[4] Je crois qu'il faut traduire : « Cette honte qui va jusqu'à « n'oser regarder en face ceux à qui on demande quelque « chose ». c.

[5] Κόρη.

que le peril: mais toutefois encore fault-il oster ce qu'il y a de trop en la timidité et crainte de reproche, pour ce qu'il y en a, souventefois qui redoubtans autant d'estre accusez comme d'estre chastiez, à faulte de cœur laissent à faire le devoir, ne pouvans soustenir que lon die mal d'eulx: ainsi ne fault-il pas negliger ny ceulx-là qui sont ainsi foibles et si tendres de cœur, ny aussi louer ceulx qui l'ont si dur et si roide, qu'ils ne fleschissent à rien, comme celuy que descrit ce poëte,

D'Anaxarchus hardie et vehemente
La force estoit comme un chien impudente,
Où que ce fust qu'il se voulust jetter :

mais il fault composer une meslange temperée des deux extremitez en ostant de celle trop grande roideur l'impudence, et de ceste trop molle doulceur l'impuissance, mais de ces deux extremitez la cure n'en est pas bien aisée, ny le trop ne s'en peult pas retrencher sans danger: car ainsi comme le laboureur quand il veult essarter et arracher quelque plante sauvage qui ne porte point de fruict, mettant à bon esciant la marre tout du premier coup dedans la terre, il en couppe les racines, ou en approchant le feu il la brusle, mais quand il met la main à la vigne pour la tailler, ou à un pommier, ou un figuier, il y va bien retenu, craignant de coupper avec ce qui est superflu quelque chose de ce qui est bon et sain: aussi le philosophe voulant oster de l'ame d'un jeune homme l'envie, qui est une plante sauvage, dont on ne sçauroit faire rien qui

vaille, ou une ardeur d'acquerir hors de saison, ou une luxure desordonnée, il ne craindra point de l'ensanglanter, le percer jusques au fond et luy faire une profonde playe : mais quand il viendra à approcher le trenchant de la parole de la tendre et delicate partie de l'ame, comme est celle où gist ceste demesurée et excessive honte qui n'oze regarder les hommes en la face, il craindra que par mesgarde il ne retrenche quant et quant celle qui est bonne et louable : car les nourrices mesmes bien souvent en cuidant nettoyer et frotter la crasse des petits enfans, elles leur escorchent le cuir, et les offensent à bon esciant.

III. Voyla pourquoy il ne fault pas en voulant effacer à faict aux jeunes gens ceste honte excessive, les rendre ou nonchalants de chose qu'on leur die, ou trop roides et inflexibles, ains fault faire comme ceulx qui demolissent les maisons prochaines aux temples, de peur de toucher à chose qui soit sacrée, ils laissent debout les parties des edifices qui y touchent, et qui en sont les plus près, et les estayent, qu'elles ne tombent d'elles mesmes : aussi fault-il craindre [1] qu'en voulant oster le trop de honte, nous n'emportions la honte toute entiere, et ce qui en approche, comme la modestie et la debonaireté, soubs lesquelles deux qualitez la honte excessive se glissant et s'attachant à celuy qui y est subject, le flatte, comme si cela luy procedoit

[1] Lisez : « Qu'en voulant ôter la mauvaise honte, nous « n'emportions ce qui en approche, comme la pudeur, la « modestie et la debonnaireté sous lesquelles qualités », etc. C.

d'humanité, de courtoisie, et de bon sens commun, non pas d'une opiniastre et inflexible dureté. Voylà pourquoy les philosophes stoïques ont distingué de noms mesmes la honte excessive, la honte simple, et la vergongne : mais ces termes là propres ne se peuvent trouver en la langue françoise [1], comme en la grecque, de peur qu'ils ne laissassent par l'equivoque et douteuse ambiguité du nom, moyen à ceste passion de porter dommage aucun, et à fin que nous peussions sans calomnie user des noms propres, ou bien les distinguer comme fait Homere [2] en disant,

Honte qui porte aux humains grand dommage,
Ou qui leur est aussi grand advantage.

Et n'est pas sans cause qu'il a mis devant, le porter dommage : car la honte est utile par le moyen de la raison, qui retrenche ce qu'il y a de trop, et laisse ce qui est au milieu entre peu et trop.

IV. Premierement doncques il fault que celuy qui se sent forcé de trop de honte, croye et se persuade, qu'il est detenu d'une passion nuysible et dommageable. Or n'y a il rien de nuysible et dommageable

[1] On se doute bien qu'il n'est pas question de langue française dans Plutarque. Il dit que les stoïciens ont établi ces distinctions de noms, pour ne pas laisser à cette affection de l'ame un moyen de devenir dangereuse par l'identité d'appellation. Mais il demande la permission d'user des noms, comme Homère les emploie, sans avoir de reproche à craindre.

[2] Iliade, liv. XXIV, v. 45.

mageable qui soit honneste, et ne se fault pas resjouir pour se sentir chatouiller les aureilles des louanges, en s'oyant appeller gentil, courtois, et joly, au lieu de juste, grave et magnanime, ny faire comme le Pegasus d'Euripides,

Qui se baïssoit plus que l'on ne vouloit

devant Bellerophon, c'est à dire, ne se laisser pas aller à tous demandeurs, ne s'abbaisser à leur appetit pour crainte d'entendre, c'est un homme dur, c'est un homme inexorable. On dit que le roy d'AEgypte Bocchoris estant de sa nature aspre et rude, la deesse Isis luy envoya un aspic, lequel s'entortillant à l'entour de sa teste luy faisoit ombre, à fin qu'il jugeast justement: mais ceste honte excessive estant tousjours dessus ceulx qui n'ont pas le cœur assez ferme et viril, et n'osant pas librement respirer ny regarder franchement entre deux yeulx, divertit les juges de faire justice, clost la bouche à ceulx qui doivent conseiller, et les contrainct de faire et dire beaucoup de choses qu'ils ne voudroient pas, et celuy qui sera le plus deraisonnable et le plus importun maistrisera tousjours et tyrannisera celuy qui est ainsi honteux, forceant son trop de honte par son impudence, d'où vient que ceste honte excessive, ne plus ne moins qu'un lieu bas qui reçoit toutes fluxions, ne pouvant repoulser ny destourner aucune rencontre, ne jamais dire rien, se laisse fouler aux pieds, en maniere de dire, par les plus villains actes et plus deshonnestes passions qui soient, car c'est un mauvais gardien de l'aage puerile:

comme disoit Brutus, « qu'il ne luy sembloit pas, que « celuy qui ne sçavoit rien refuser eust honnestement « passé la fleur de sa jeunesse » : aussi est ce une mauvaise gouvernante du lict nuptial, et des chambres des femmes, comme le reproche, en Euripide [1], à son adultere celle qui se repent du faict,

Tu m'as seduite, abusée et perdue :

de maniere que ceste honte, oultre ce que d'elle mesme elle est vicieuse, venant encore à corrompre et solliciter l'impudicité, trahit et rend toutes forteresses foibles, ouvertes, faciles à ceulx qui les veulent tenter et assaillir, lesquels par dons prennent les plus villaines et plus vicieuses natures, mais par induction, et par le moyen de ceste excessive honte, ils viennent à bout bien souvent de celles qui sont gentilles et honnestes.

V. Je laisse doncques à parler des dommages que ceste honte fait en matiere d'argent. Ils prestent de honte de refuser à ceulx, de la foy, desquels ils se defient : ils approuvent et louent ceste sentence [2] (dorée du temple d'Apollo,) « Qui respond paye » : mais quand ce vient à l'esprouver aux affaires, ils ne s'en peuvent servir. Il ne seroit pas facile de nombrer, combien d'hommes ceste passion a faict mou-

[1] Sophocle.

[2] Cette sentence étoit effectivement inscrite dans le temple d'Apollon à Delphes, mais Plutarque ne le dit point, et Amyot a eu tort de le mettre dans le texte. V. Pline, liv. VII, chap. 32. Et Diogènes Laërce dans la vie de Chilon. L. I, paragraphe 73. C.

rir : car Creon mesme en la tragœdie d'Euripide nommée Medée, après avoir dit,

Femme il vault mieulx que je te mescontente,
Te refusant à ceste heure presente,
Que pour avoir esté mol, cy après,
En ton endroict jetter mille regrets.

Il a dit une belle sentence pour les autres, mais luy mesme s'estant laissé aller à ceste excessive honte, et ayant donné un jour de delay à sa requeste, il fut cause de la ruine totale de sa maison. Il y en a eu d'autres qui se doubtans bien qu'on les vouloit tuer ou empoisonner, ont encore eu honte de refuser d'aller où on les convioit: ainsi mourut Dion, sçachant bien que Callippus l'espioit, et ayant honte de se defier et garder de luy, pourautant qu'il estoit son hoste et son amy : ainsi fut aussi massacré [1] Antipater fils de Cassander ayant convié Demetrius de soupper en son logis, et le lendemain estant aussi convié par luy, il eut honte de se monstrer defiant, en refusant d'y aller, attendu que l'autre s'estoit fié en luy, et ainsi fut assommé après le soupper. Et Hercules qu'Alexandre avoit eu de Barsine, Polyperchon [2] avoit fait marché à Cassander de le tuer pour la somme de soixante mille escus [3], et puis l'avoit convié à venir soupper en son logis: le jeune prince eut peur, et se defia de telle semonce,

[1] Il se nommoit Alexandre et non Antipater. Voyez la Vie de Démétrius, tom. VIII, chap. 50. p. 221. c.

[2] Polysperchon.

[3] Dans le grec, de cent talents, maintenant 456,875 livres de notre monnoie.

allegant pour son excuse qu'il se trouvoit tout mal : tellement que Polyperchon y alla luy mesme, et luy dit, « Sur toutes choses mon fils estudiez vous à « imiter la facilité et privaulté de vostre pere envers « et avec ses amis, si d'adventure vous ne me tenez « pour suspect, comme si j'espiois de vous faire « mourir » : le jeune homme eut honte de le refuser, et le suivit : et après qu'ils eurent souppé, il le feit estrangler. Ce n'est doncques pas un advertissement digne de mocquerie, ny plein de sottise, comme aucuns pensent, ains prudent et sage, quand Hesiode dit,

Chez toy convie à soupper ton amy[1],
Mais laisse à part chez luy ton ennemy.

n'aye point de honte d'esconduire celuy que tu sçais qui te hait, et ne le rejette point à demy quand il monstrera se fier en toy : car il te reconviera si une fois tu le convies, et te donnera à soupper quand tu luy en donneras : si une fois tu abandonnes la defiance, garde de ton salut, comme amolissant ta bonne trempe par honte de n'ozer refuser.

VI. Parquoy puis qu'il est ainsi que ceste passion est cause de plusieurs inconveniens, il fault tascher à la forcer par exercitation, en commanceant comme lon fait à tous autres exercices, premierement par les choses qui ne sont pas trop difficiles, ny trop mal-aisées à regarder droit à l'encontre. Comme, pour exemple, s'il y a quelqu'un en un banquet qui boive à toy, quand tu auras desjà suffisamment beu,

[1] Travaux, v. 340. c.

n'aye point de honte de le refuser, et ne te force point toy-mesme, ains pose la couppe : ou bien si un autre te semond à jouër[1] à trois dez, n'aye honte de n'y vouloir entendre, et ne crains point d'en estre mocqué, mais fais comme Xenophanes feit à Læsus Hermionien qui l'appelloit *couard*, d'autant qu'il ne vouloit pas jouër aux dez avec luy : « Ouy, « dit-il, je suis couard voirement timide ès choses « villaines et deshonnestes ». D'autre part seras tu tombé entre les mains d'un babillard, qui t'arrestera, t'embrassera, et ne te laissera point eschapper, n'aye point de honte, mais romps luy tout court la broche, et t'en va ton chemin pour faire tes affaires : car tels refus et telles fuittes et desfaittes en choses dont on ne se sçauroit plaindre que bien legerement de nous, nous exercent à n'avoir point de honte là où il n'en fault point, et nous accoustument à choses de plus grande importance.

VII. Auquel endroit il n'est pas mal à propos de nous souvenir de Demosthenes : car comme les Atheniens fussent en branle de secourir Harpalus, et meissent jà l'armet en teste contre Alexandre le grand, soudainement comparut Philoxenus, lieutenant du roy, sur la marine[2], dequoy le peuple d'Athenes fust si estonné, qu'il n'y en eut pas un qui dist plus un seul mot, tant ils avoient de peur : et lors Demosthenes, « Que feront-ils, dit-il, quand

[1] Aux dés. C.

[2] Ce terme est usité, sur-tout dans le Levant, pour signifier la mer, le port.

« ils verront le soleil, veu qu'ils ne peuvent pas « franchement regarder la lueur d'une petite lampe»? car que feras tu en negoces de grande importance, si un roy parle à toy, ou si un peuple te requiert de quelque chose qui ne soit pas raisonnable, veu que tu ne peulx repoulser, une couppe de vin qu'un tien familier beuvant à toy te presente? ny t'eschapper de la prise d'un babillard, ains te laisses proumener à ce jaseur, sans avoir la fermeté de luy ozer dire, « Nous nous reverrons une autre fois, « car maintenant je n'ay pas loisir ».

VIII. Oultre plus l'exercitation et accoustumance pour vaincre ceste honte, ne sera point mauvaise ny inutile à l'encontre des louanges en choses petites et legeres : comme en un festin d'un amy il y aura quelque sonneur de lut ou de lyre, qui en sonnera ou chantera mal, ou un joueur de comœdies, que lon aura loué à grand prix d'argent, qui gastera tout Menander, tant il aura mauvaise grace à jouër, et neantmoins le vulgaire luy applaudira et le prisera grandement : il n'y aura à mon advis point de difficulté ny de peine à l'escouter, sans mot dire : et sans le louër servilement et en flatteur contre ta propre opinion. Car si tu n'est maistre de toy en cela, que feras tu quand un tien amy te lira quelque ryme, et quelque mauvaise poësie qu'il aura composée, ou qu'il te monstrera quelque harengue qu'il aura escrite? tu le loueras doncques haultement, et follement, et feras bruit des mains, en luy applaudissant [1] comme les jaquets : et si ainsi

[1] Avec les flatteurs. c.

est, comment doncques le reprendras tu quand il viendra à commettre quelques faultes ès affaires? comment l'admonesteras tu, s'il vient à s'oublier en l'administration de quelque magistrat, ou bien en ses deportements en mariage, ou au gouvernement de la chose publique? car quant à moy, je ne me contente point encore de la response que feit Pericles à un sien amy, qui le requit de porter un tesmoignage faulx pour luy, à laquelle faulseté il y avoit encore un parjurement adjoint: « Je suis, dit-« il, amy de mes amis jusques aux autels »[1] (comme s'il eust voulu dire, jusques à n'offenser point les dieux,) car il estoit approché trop près. Mais celuy qui de loing s'est accoustumé à ne louër contre son advis celuy qui harengue, ny à applaudir à celuy qui chante, ny rire à celuy qui dit une maigre rencontre, ne laissera jamais son familier passer, jusques à luy faire ceste requeste là, ne n'y aura jamais homme qui die à celuy qui aura appris à n'avoir point de honte de refuser en telles petites choses, « Parjure toy pour moy, porte faulx tesmoi-« gnage pour moy, prononce une inique sentence « pour l'amour de moy ».

IX. Semblablement aussi se fault-il preparer contre les emprunteurs d'argent, en s'accoustumant premierement ès choses qui ne soient pas grandes ny difficiles à refuser. Il y eut quelqu'un jadis, qui estimant qu'il n'y eust rien si honneste que de demander et recevoir, demanda un jour en souppant

[1] Ce qui est entre deux parenthèses n'est point dans le texte.

au roy de Macedoine Archelaus, une couppe d'or là où il buvoit : le roy commanda à son page de la porter et donner à Euripides qui estoit à la table : et tournant son visage devers celuy qui la luy avoit demandée, luy dit, « Quant à toy tu es digne de « demander et d'estre refuzé, par ce que tu de- « mandes : mais Euripides est digne qu'on luy « donne, encore qu'il ne demande pas ». Disant en cela très-bien, que le jugement de la raison doit estre le directeur et le maistre du donner et de la liberalité gratuite, non pas la honte de refuser : et au contraire nous, bien souvent laissans en arriere des personnes honnestes nos parents ou amis, et qui ont besoin de nostre secours, donnons à d'autres qui nous demandent continuellement et impudemment, non pour volonté que nous ayons de leur donner, mais pour ce que nous ne leur pouvons refuser : comme feit Antigonus le vieil après avoir longuement enduré l'importunité de Bias, « Donnez, dit-il, à Bias un talent, et par force » : combien qu'il eust aussi bonne grace, et rencontrast aussi dextrement à se deffaire de tels importuns que feit oncques roy ny prince : car comme un belistre philosophe cynique luy demandast une drachme, qui pouvoit valoir trois sous et quatre[1] : « Ce n'est, dit-il, pas un don de roy » : et comme l'autre luy repliquast, donne moy doncques un talent, qui sont six cens escus[2] : Il luy respondit, « Ce n'est pas present de cynique ».

[1] Près de seize sous de notre monnoie.

[2] 4668 livres de notre monnoie.

X. Diogenes alloit quelquefois se pourmenant par la rue d'Athenes appellée *Ceramique*, en laquelle il y avoit plusieurs statues des anciens personnages de valeur, auxquelles il alloit demandant l'aumosne : et comme quelques uns s'en esmerveillassent il leur respondit, « J'apprens, dit-il, à es-« tre esconduit ». Il nous fault aussi premierement estudier en choses legeres, et nous exerciter à refuser en choses petites, à ceulx qui nous demanderont ce dont ils ne sont pas pour user ainsi qu'il appartient, à fin que nous puissions suffire à faire refus des choses de plus grande importance : car comme dit Demosthenes, « Celuy qui a despendu « ce qu'il avoit autrement qu'il ne falloit, n'em-« ployra jamais à ce qu'il fault ce qu'il n'a pas, si « on luy donne ». Or toutes et quantesfois que nous avons disette des choses honnestes et abondance des superflues, cela tesmoigne qu'il y a bien de la faulte en nous. Si n'est pas seulement ceste honte excessive mauvaise et inique despensiere d'argent, mais aussi des choses serieuses et de grande consequence, ès quelles elle ne reçoit pas le conseil utile que luy donne la raison : car souvent estans malades nous n'appellons pas le plus expert medecin, pour le respect et faveur que nous portons à un nostre familier : et elisons pour maistres et precepteurs de noz enfans, non ceulx qui sont les meilleurs, mais ceulx qui nous en requierent : et bien souvent quand nous avons des procez nous ne les faisons pas plaider par le plus suffisant advocat et le plus sçavant du barreau, ains par le fils

de quelque nostre parent ou amy [1], qui apprendra à tonner aux despens de nostre cause. Brief, nous voyons plusieurs de ceulx qui font profession de philosophie, epicuriens ou stoïciens ou autres, qui ne se seront pas mis à suivre ceste secte là par leur jugement ou election, ains se seront adjoints à quelques uns de leurs parents ou amis de ceste secte qui les en auront importunez et requis.

XI. Or sus doncques exercitons nous de longue main à l'encontre de si lourdes faultes en choses vulgaires et legeres, en nous accoustumant à ne nous servir point ny d'un barbier, ny [2] d'un peintre, à l'appetit de nostre sotte honte, ny à loger en une mauvaise hostelerie, y en ayant auprès de meilleures, pour ce que l'hostelier nous aura souvent saluez: ains, pour accoustumance, encore qu'il y ait peu de difference de l'un à l'autre, choisissons tousjours le meilleur, comme les philosophes pythagoriens observoient tousjours diligemment de ne mettre jamais la cuisse gauche dessus la droitte, ny de prendre le nombre pair au lieu du non pair [3], et ainsi des autres choses egales et indifferentes: aussi se fault-il accoustumer quand on fait ou un sacrifice, ou unes nopces, ou quelque autre grand bancquet, de n'appeller pas celuy qui nous salue et nous fait souvent la reverence, ou qui accourt de

[1] Pour lui donner occasion de se montrer en public. C.

[2] Il y a dans les principales éditions γναφεῖ, *d'un foullon*, au lieu de γραφεῖ, *d'un peintre*, et cela me paroît mieux. C.

[3] Les choses étant d'ailleurs égales.

tout loing à nous, plus tost que celuy que nous sçaurons qui est homme de bien, et qui nous aime: car celuy qui est ainsi de longue main exercité et accoustumé, sera mal-aisé à surprendre, ou plus tost ne sera jamais assailly ès choses de plus grande importance: mais quant à l'exercitation ces advertissemens là suffisent.

XII. Au demourant des utiles instructions que nous en pouvons recueillir, la premiere, à mon advis, est que toutes les passions et maladies de l'ame, sont ordinairement accompagnées des inconveniens, qu'il semble que nous taschions plus à fuir par icelles, comme l'ambition et convoitise d'honneur communement est suivie de deshonneur, dissolution et volupté ordinairement accompagnée de douleur, delicatesse suivie de travail, opiniastreté contentieuse suivie de perte et de condemnation: semblablement aussi autant en advient il à la honte excessive, laquelle fuyant la fumée du blasme se jette dedans le feu mesme d'infamie: car ayant honte de refuser et contredire à ceulx qui iniquement et importunement les poursuivent, ils sont après contraints d'avoir honte de ceulx qui justement les accusent: et pour avoir craint une plainte legere, bien souvent ils soustiennent une vergongne certaine: et ayans eu honte de contredire à un amy, qui leur demandoit de l'argent, bien tost après ils sont contraincts de rougir à bon esciant pour estre convaincus de n'en avoir point. Et ayans promis de secourir quelques uns qui ont des procès, puis après ayans honte de faire contre leurs parties,

ils sont contraincts de se cacher et s'enfuir. Et y en a plusieurs que ceste honte ayant forcez de faire quelque promesse desavantageuse du mariage ou de leur fille, ou de leur sœur, sont contraincts puis après de faillir de promesse pour avoir changé d'advis.

XIII. Celuy qui dit anciennement que tous les habitans de l'Asie servoient à un seul homme pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe qui est, *Non*, ne parloit pas à bon esciant [1], ains se jouoit: mais ces honteux icy pourroient sans parler en fronceant [2] seulement les sourcils, ou baissant la teste, eschapper plusieurs courvées qu'ils font outre leur gré et par importunité. Car, comme dit Euripide,

Le silence est response pour les sages,

duquel il est besoing de plus user à l'endroit de tels importuns poursuyvans : car quand à ceulx qui sont raisonnables et honnestes on se peult avec raison excuser : et pourtant fault-il avoir à main plusieurs responses et dicts notables des grands et illustres personnages du temps passé et s'en souvenir, pour les prattiquer à l'encontre de ces importuns là : comme est ce que dit jadis Phocion à Antipater, « Je ne te sçaurois estre flatteur et amy tout « ensemble » : et aux Atheniens qui luy applaudissoient, et le prioient de contribuer avec eulx quelque argent pour faire une feste et un sacrifice :

[1] Serieusement.

[2] En relevant.

« J'aurois, dit-il, honte de desbourser avec vous, « et ne rembourser pas ce que je doys à cestuy cy »: en monstrant l'usurier Callicles : car comme dit Thucydides, « Il n'est pas laid de confesser sa pau- « vreté, mais il est bien laid de ne la fuir pas de « faict ». Mais celuy qui par sa bestise ou fade delicatesse est si honteux, qu'il n'ose dire à celuy qui luy demande de l'argent, « Amy je n'ay point « d'argent en ma bourse » : et neantmoins se laisse sortir de la bouche une promesse comme une arre,

Il est lié de fers sans fer forgez
Qu'estroictement honte luy a chargez.

Mais Perseus [1], prestant de l'argent à un sien familier, alla jusques en la place en passer le contract à la banque, se souvenant du precepte que nous donne le poëte Hesiode,

En riant mesme avec ton propre frere,
D'y adjouster un tesmoing ne differe.

Dequoy l'autre s'esbaïssant, « Comment doncques, « dit-il, Perseus, ainsi juridiquement »? « Ouy, res- « pondit Perseus, à fin que je le retire de toy « amiablement, et que je ne te le redemande pas « juridiquement » : car plusieurs au commancement ne cherchans pas de honte leur asseurance, puis après sont contraincts d'y proceder par la voye des loix avec inimitié. D'avantage Platon baillant des lettres de recommandation au tyran

[1] Persès, frere d'Hésiode. *Brotier*. Ou plutôt Persée le disciple de Zénon, comme le croit Reiske. c.

Dionysius en faveur de Helicon Cyzicenien, adjousta au bout de la lettre, « Je t'escris ce que dessus d'un homme, c'est à dire d'un animal de « nature muable ». Mais Xenocrates au contraire encore qu'il fust bien de nature austere, toutefois il fut gaigné et plié de honte, et recommanda par lettres à Polyperchon [1] un homme qui ne valoit rien, ainsi comme il le donna bien à cognoistre par effect : toutefois ce seigneur Macedonien luy feit bon recueil, et luy demanda s'il avoit de rien affaire : l'autre luy demanda un talent de six cents escus [2] : ce que Polyperchon luy bailla, mais il escrivit à Xenocrates que de là en avant il examinast plus diligemment ceulx qu'il recommanderoit. Et quant à Xenocrates encore feit-il cest erreur là, par ce qu'il ne cognoissoit pas le personnage : mais nous bien fort souvent cognoissans que ce sont meschans qui nous requierent, neantmoins jettons des missives au vent, et qui plus est, de l'argent, nous faisans ce dommage à nous mesmes, non pas de gayeté de cœur, ny avec plaisir, comme ceulx qui donnent à des putains, ou à des plaisans et flatteurs, ains en estans bien marrys et ennuyez de leur impudence, qui nous force et renverse sans dessus dessoubs tout le discours de nostre raison : tellement que s'il y a gens au monde, contre lesquels nous puissions dire ces mots,

Bien je cognois le mal que je vais faire,

c'est à l'encontre de ceulx qui nous causent ceste

[1] Polysperchon.

[2] 4668 livres de notre monnoie.

honte d'aller porter faux tesmoignage, d'aller prononcer une injuste sentence, d'aller faire election d'un personnage inutile, ou de prester argent à homme que nous sommes certains qu'il ne le rendra pas.

XIV. Et partant entre toutes les passions ceste honte excessive est celle qui plus que nul autre est accompagnée, en ce qu'elle fait, de repentence, non suivante après, mais conjoincte et presente: car il nous grieve de donner, nous rougissons de tesmoigner, nous encourons infamie de cooperer: et ne fournissans pas ce que nous avions promis, nous sommes convaincus de ne le pouvoir bailler: car pour ne pouvoir contredire, nous promettons mesmes des choses qui nous sont impossibles, à ceulx qui continuellement nous en pressent, comme de les recommander à ceulx qui gouvernent en court, d'aller parler pour eulx aux princes, pour ne vouloir pas et n'avoir pas le cœur assez ferme de dire, « Le roy ne me cognoit pas, addressez vous à d'au« tres plus tost »: comme Lysander ayant encouru la male grace du roy Agesilaus, combien que lon estimast qu'il deust estre le premier en credit à l'entour de luy pour la reputation de ses haults faicts, n'eut point de honte d'esconduire ceulx qui s'adressoient à luy, en leur disant qu'ils allassent à d'autres, et qu'ils essayassent ceulx qui avoient meilleur credit à l'entour du roy que luy: car ce n'est pas honte que de ne pouvoir pas toutes choses, mais bien de les entreprendre, ne pouvant pas, et n'estans pas idoines à les faire: et se promettre

plus que lon n'a de puissance, oultre ce qu'il est laid, encore fait il fort mal au cœur.

XV. Mais aussi fault-il volontairement faire plaisir à ceulx qui nous requierent choses raisonnables, et à nous convenables : non par contrainte de honte, mais en cedant à l'equité, comme aussi à l'encontre des demandes dommageables ou deraisonnables, il fault tousjours avoir le dire de Zenon prompt à la main, lequel rencontrant un jeune homme de ses familiers, qui se promenoit à l'escart le long des murailles de la ville, et en ayant entendu la cause, que c'estoit pour ce qu'il fuyoit un sien amy qui le requeroit de porter faux tesmoignage pour luy, « Que dis tu, sot que tu es, res-
« pondit il ? celuy là ne craint point, et n'a point
« de honte de te requerir de choses iniques et de-
« raisonnables, et tu n'as pas le cœur de le refuser
« et reboutter pour choses justes et raisonnables ».
Car celuy qui dit,

Meschanceté est une arme seante,
Contre celuy qui fait œuvre meschante,

nous enseigne mal à nous venger de la meschanceté, en nous la faisant imiter : mais de repoulser ceulx qui nous molestent impudemment et effronteement, en ne nous laissant point vaincre à la honte, et ne conceder point choses deraisonnables et deshonnestes à tels effrontez, pour estre honteux de leur refuser, ce sont hommes sages et bien advisez qui le font ainsi.

XVI. Or quant à ces dehontez importuns icy, il

il est bien aisé de resister à ceulx qui sont petits, sans aucune authorité ne moyen, et y en a qui les esconduisent avec une risée, et quelque trait de mocquerie, comme feit jadis Theocritus deux qui luy demandoient son estrille à emprunter dedans une estuve, dont l'un estoit estranger, et l'autre de sa cognoissance, mais larron: il les renvoya tous deux joyeusement en leur disant, « Quant à « toy, je ne te cognois point: et quant à toy, je te « cognois bien ». Et Lysimache la presbtresse de Minerve, surnommée *Poliade*, c'est à dire, gardienne de la ville d'Athenes, à des muletiers qui avoient amené des victimes, et luy demandoient à boire: « O mes amis, dit-elle, j'aurois peur que « lon n'en feist coustume ». Et Antigonus un jeune homme, qui estoit fils d'un gentil centenier, mais luy estoit lasche et couard, et neantmoins demandoit à estre avancé en la place de son feu pere: « Jeune fils, dit-il, je recompense la prouësse, et « non pas la noblesse de mes soudards ».

XVII. Mais encore que le poursuyvant soit homme d'authorité et puissant, qui sont ordinairement plus mal aisez à esconduire et à renvoyer, mesmement s'il est question de donner sa sentence en quelque jugement, ou sa voix en quelque election, à l'adventure ne semblera il pas facile ny necessaire de faire ce que jadis feit Caton, estant encore jeune homme à Catulus, lequel pour lors estoit au plus grand et plus honorable magistrat qui fust à Rome, car il estoit censeur, et s'en alla devers Caton, lequel presidoit ceste année là en la cham-

bre du tresor, à fin d'interceder pour un financier qui avoit esté condamné en quelque amende par Caton, il le pressa et importuna tant de ses prieres, que Caton à la fin fut contrainct de luy dire, « Ce « seroit chose bien vilaine, Catulus, à toy qui es « censeur, que ne voulant pas sortir d'icy, je t'en « feisse jetter dehors par les espaules à mes ser-« gens » : Catulus ayant honte de ceste parole, s'en sortit en cholere.

XVIII. Mais considerez si la response d'Agesilaus et celle de Themistocles fut point plus gracieuse et plus douce : car Agesilaus, comme son pere luy voulust faire juger quelque procès contre le droict et contre les loix, « Tu m'as, dit-il, mon pere, « monstré dès ma jeunesse, à obeïr aux loix, voilà « pourquoy je te veux encore obeïr maintenant, « en ne jugeant rien qui soit contre les loix ». Et Themistocles respondit à Simonides qui le requeroit de quelque chose injuste, « Ny toy Simonides « ne serois pas bon poëte si tu chantois contre me-« sure, ny moy bon officier, si je jugeois contre « les loix ».

XIX. Et neantmoins ce n'est point à faulte de bonne proportion du manche au corps de la lyre, comme disoit Platon, que les villes contre villes, et les amis contre les amis entrant en different, souffrent et font souffrir les uns aux autres de très-grandes miseres et calamitez, ains est plus tost pource qu'ils faillent en ce qui appartient aux loix, et à la justice, et toutefois il y en a qui observans exactement et exquisement au chant, à l'orthogra-

phe, aux mesures des syllabes, ce qui est de l'art, veulent que pour eulx les autres soient nonchalans et oublians du devoir en l'administration d'un magistrat, en leurs jugements, et en leurs actions. Et pourtant fault-il user de ce stile à l'encontre d'eulx: est-ce un advocat qui te vient importuner toy estant juge, ou un orateur toy estant du senat? accorde luy ce qu'il te demande, soubs condition, que luy tout à l'entrée de son oraison fera une belle incongruité, ou qu'il usera d'un mot barbare en sa narration: il ne le voudra jamais, pource que cela luy sembleroit une trop grande villanie: car nous en voyons qui n'auroient pas le cœur de commettre une voyelle avec une voyelle en parlant. Ou bien est-ce quelqu'un des nobles, ou des gens d'honneur et d'authorité qui te presse? dy luy qu'il aille donc sautant et dansant pour l'amour de toy à travers la place, en faisant la mouë, et tordant la gueule: et s'il te dit qu'il n'en fera rien, ce sera lors à toy à parler, et à luy demander, lequel est plus villain, ou faire une incongruité en parlant et tordre la bouche; ou bien violer la loy, et faulser sa foy, et adjuger plus de bien au meschant qu'au bon, contre tout droict et raison.

XX. D'avantage comme Nicostrastus l'Argien respondit au roy Archidamus qui le sollicitoit à luy livrer par trahison la ville de Cromnum, pour une bonne somme d'argent, et pour le mariage de telle dame qu'il voudroit choisir en toute Lacedæmone, « Qu'il n'estoit point descendu de la race de Hercu« les, pource que luy alloit par tout le monde tuant

« les meschants après les avoir vaincus : et luy s'es-
« tudioit de rendre ceulx qui estoient gens de bien,
« meschants ». Ainsi nous faudra il parler à celuy qui voudra estre tenu pour homme de bien et d'honneur, et cependant nous viendra presser et forcer de faire choses indignes et de sa noblesse et de sa vertu.

XXI. Mais si ce sont basses et communes gens, il faudra veoir et considérer si tu le pourrois induire, s'il est avaricieux, à te prester un talent sans cedule ny obligation : ou s'il est ambitieux, si tu luy pourrois persuader de te ceder quelque presseance : ou s'il est convoiteux des honneurs publiques, te quitter sa brigue, mesmement lors qu'il y aura apparence qu'il soit pour emporter l'office qu'il pretend : car il seroit à la verité estrange, qu'eulx en leurs vices et passions fussent si roides, si fermes, et si immuables, et que nous qui voulons estre tenus pour gens de bien, amateurs du devoir et de la justice, ne peussions estre maistres de nous mesmes, ains laississions porter par terre nostre vertu, et l'abandonnissions. Car si ceulx qui nous font honte à force de nous presser, le font ou pour leur reputation, ou pour leur authorité, il n'y a point de propos de vouloir augmenter l'honneur, le credit, et authorité d'autruy, en se deshonorant, et se diffamant soi-mesme : comme ceulx qui aux jeux de prix publiques faulsent leur foy à distribuer les prix, ou qui aux elections des magistrats par faveur donnent à qui ne le merite pas les honneurs de seoir aux palais, et les couronnes de victoire, en se privant eulx-

mesmes de bonne reputation et de saine conscience. Et si nous voyons que c'est pour le gain, que cest importun nous fait si pressante instance, comment ne nous vient il incontinent en pensée, que c'est chose esloignée de toute raison de mettre en compromis sa reputation et sa vertu, à fin que la bourse d'un je ne sçay qui en soit plus pesante.

XXII. Mais certes telles considerations se representent bien à l'entendement de plusieurs, lesquels n'ignorent pas qu'ils font mal: comme ceulx que lon contrainct de boire de grandes couppes de vin toutes pleines, ils accomplissent à toute peine, en souspirant, et tournant les yeux en la teste, et changeant tout de visage, ce qui leur est commandé: mais ceste mollesse de cœur ressemble à une foible temperature de corps, qui ne peult resister ny au froid ny au chaud: car soit qu'ils soient louez par ceulx qui les poursuyvent, ils sont incontinent destrempez et dissouls par telles louanges, soit qu'ils craignent d'estre accusez, repris et souspeçonnez s'ils refusent, ils en meurent de peur: mais au contraire il se fault affermir à l'encontre de l'un et de l'autre, sans se laisser plier ny esbranler, ny à ceulx qui font peur, ny à ceulx qui flattent.

XXIII. Or Thucydides estimant qu'il soit impossible d'avoir grande puissance, et n'estre point envié, dit « que celuy qui est bien advisé choisit d'estre subject à l'envie pour faire de grandes choses »: quant est à moy, j'estime qu'il n'est pas difficile d'eschapper l'envie: mais d'eviter toutes plaintes, et se garder d'estre moleste à pas un de ceulx qui

hantent auprès de nous, il me semble du tout impossible et pourtant me semble aussi, que nous prendrons bon conseil quand nous choisirons plus tost d'estre en la male grace et inimitié des importuns, que de ceulx qui justement nous accuseroient, si contre tout droict et justice nous faisions pour ces iniques poursuyvans. Il y a plus, qu'il se fault bien donner garde des louanges de tels importuns poursuyvans, comme estans fardées et desguisées, de peur qu'il ne nous prenne comme aux pourceaux, qui quand on les gratte, et qu'on les frotte et chatouille, se laissent faire tout ce qu'on veut, jusques à se veaultrer par terre : car il n'y a point de difference entre ceulx qui baillent leurs jambes à se faire trainer, et ceulx qui prestent leurs oreilles à s'ouir flatter, sinon que ceulx cy se laissent renverser et jetter par terre plus villainement, les uns en remettant les peines et punitions deuës à des meschants, à fin qu'ils soient appellez humains, doux, pitoyables, et misericordieux : les autres au contraire, persuadez par ceulx qui les louënt de se soubmettre à des inimitiez et accusations non necessaires et dangereuses, en leur disant, qu'ils sont seuls hommes entiers, seuls qui ne se laissent point gaigner par flatterie, voire qui se peuvent dire seuls avoir bouche et langue libre.

XXIV. C'est pourquoy Bion accomparoit telles manieres de gens à des vases à deux anses, qui se transportent aiseement par les oreilles là où on veult, comme lon raconte que le sophiste Alexinus disoit un jour tout plein de mal, en se promenant avec d'autres,

de Stilpon philosophe Megarien : et comme quelqu'un de la compagnie luy dist, « Et comment, il « disoit l'autre jour tous les biens du monde de toy ». « Certainement aussi, respondit-il, est-ce un très-« homme de bien et de fort gentil cœur ». Mais au contraire Menedemus estant advervy, que ce mesme Alexinus disoit souvent bien de luy : « au contraire, « dit-il, je dis tousjours mal d'Alexinus : tellement « qu'il fault necessairement qu'il soit meschant « homme, ou pource qu'il en louë un meschant, « ou pource qu'il est blasmé d'un bon » : tant il estoit malaisé à fleschir, ou à prendre par telles voyes, et tant il prattiquoit bien cest enseignement d'Antisthenes surnommé *Hercules*, qui commande à ses enfans, « de ne sçavoir jamais gré ny grace à per-« sonne qui les louast » : ce qui n'estoit autre chose, que de ne se laisser point gaigner à la honte, pour contreflatter ceulx qui les louëroient ; car il suffit, ce que respondit Pindarus à un qui luy disoit, « Je « te vais louant par tout et envers tous » : « Et je « t'en rends la grace, dit-il, pourtant que je te fais « dire verité ».

XXV. Ce doncques qui est souverainement utile à l'encontre de toutes autres passions, se doit aussi principalement employer à l'encontre de ceste excessive honte, quand ils verront que contre leur volonté, forcez de tel vice, ils auront commis quelque faulte, et seront trebuchez, de s'en souvenir, et l'imprimer bien fermement en leur memoire, et conserver en leur pensée bien longuement les marques de la morsure, et les notes de leur repentance,

en les repetant souvent. Car ainsi comme les viateurs passant chemin, quand ils ont choppé et bronché contre une pierre, et les pilotes ayans brisé leur vaisseau contre un rocher, s'ils s'en souviennent, ils redoutent effroyeement non ces pierres ny ces roches là seulement, mais aussi toutes celles qui leur ressemblent, tout le temps de leur vie: aussi ceulx qui serrent en leur pensée attainte et picquée de repentance, les pertes et deshonneurs qu'ils ont receus à cause de ceste honte vicieuse, en iront après plus retenus en cas semblables, et ne se laisseront pas une autrefois facilement aller.

Fin des Traités contenus dans ce Volume.

OBSERVATIONS
SUR LE TRAITÉ
COMMENT IL FAUT NOURRIR LES ENFANS.

CHAP. XXIII, page 44. C'est mal à propos qu'Amyot a rendu ce passage en vers, il est en effet en prose dans le texte : il n'en a pas non plus rendu le sens. Il faut traduire : « Un soldat foible de corps, « mais accoutumé aux exercices militaires, est dans le « cas de rompre des phalanges d'athlètes ». Les athlètes étant en général très-corpulens, n'étoient point capables d'un exercice long-temps soutenu. *C.*

CHAP. XXXVIII, pag. 60. *Il semble qu'ils ayent appris à chanter sur la lyre, pour seduire les jeunes gens.* Il y a dans le texte : Ὡς ἐκ λυρικῆς τέχνης ἐπὶ τοὺς νέους ἀγόμενοι. M. *Wyttembach* propose de lire : Ὡς ἐκ λογικῆς τέχνης, ce qui vaut beaucoup mieux, et il faut traduire : « Il semble qu'ils se soient formé un « art raisonné de séduire les jeunes gens ». *C.*

CHAP. XXXVIII, p. 60. *Qui pensent qu'on leur fait oultrage, s'ils ne vivent en toute superfluité, et si on ne les nourrit plantureusement sans rien faire.* Il faut traduire d'après l'édition de M. Wittembach : « Qui croient qu'on les outrage, en ne les ou« trageant pas, parce qu'alors on les nourrit inutile« ment ». Pour peu qu'on connoisse les anciens comiques, les ouvrages de Lucien, et les lettres d'Alciphron, on sait que les parasites étoient exposés à des

outrages de toutes les espèces, qui souvent même passoient la plaisanterie, comme on peut le voir par les lettres 3me, 45me, et 68me, du 3me, livre d'Alciphron, et loin de le trouver mauvais, ils s'en réjouissoient. *C.*

Sur le Traité comment il faut lire les Poëtes.

Chap. LV, pag. 147. Ce passage est très corrompu dans toutes les éditions. De toutes les conjectures, celle qui me plait le plus est celle de Saumaise, que Grotius a adoptée dans l'édition qu'il a donnée de ce Traité, à la tête de son ouvrage, intitulé : *Dicta poetarum quæ apud Stobæum exstant.* Paris, 1623; et dans sa Collection des fragmens des poëtes tragiques et comiques, page 423. Il lit :

Τιμάν τε πεπᾶσθαι,
πλούτῳ τ' ἀρετὰν κατεργάσασθαι :
δοκεῖτ', ἐν ἐσθλοῖς δὲ καθήσεσθ' ἄνολβοι.

« Vous croyez par vos richesses acquérir les hon-
« neurs, et vous mettre au-dessus de la vertu ; mais
« au milieu de tous vos biens, vous restez malheu-
« reux ». *C.*

Sur le Traité de la Vertu morale.

Chap. XIII, pag. 206. Je crois devoir pour égayer un peu les Lecteurs, que ce Traité ennuyera probablement, rapporter la traduction de ce fragment en entier, telle qu'elle se trouve dans les Notes de Burette, sur le Traité de la Musique de Plutarque. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome 10, pag. 294, *in*-4°.

Que seroit, sans l'amour, le plaisir et la vie !
Puisse-t-elle m'être ravie,

Quand je perdrai le goût d'un mystère amoureux
Des faveurs, des lieux faits pour les amans heureux.
Cueillons la fleur de l'âge, elle est bientôt passée;
Le sexe n'y fait rien : la vieillesse glacée
Vient avec la laideur confondre la beauté,
L'homme est alors en proie aux soins, à la tristesse;
Haï des jeunes gens, des belles maltraité,
Du soleil à regret il souffre la clarté,
Voilà le sort de la vieillesse.

C'est sans doute à ces vers qu'Horace a fait allusion, lorsqu'il dit, Epist., liv. I, ep. 6, v. 65.

Si Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Sur le Traité comment il faut discerner le Flatteur d'avec l'Ami.

Chap. XXV, pag. 273. *Tu as plus beu que ne feit oncques le roy Alexandre le grand.* C'est un vers tiré de la comédie de Menandre, nommée *le Flatteur.* Ce passage est rapporté plus au long dans Athénée, liv. 10, pag. 434. En voici la traduction, d'après la correction de Bentley.

— *Bias.* Dans la Cappadoce, j'ai vuidé trois fois une coupe d'or qui tenoit dix cotyles. — *Struthias.* Vous avez bu plus que le roi Alexandre. — *Bias.* J'ai bu tout autant, par Minerve. — *Struthias.* C'est prodigieux.

Quant à ce qui suit, *il se pasme et fond à force de rire en se tournant devers le Cyprien.* Je crois avec M. Wyttembach que cela est tiré de la même comédie; et je crois qu'on pourroit lire,

γέλωτι πρὸς τὸν Κύπριον ἐνθυμοῦμαι

je meurs de rire en pensant au Cyprien.

Ce qui a sans doute été imité par Terence dans l'*Eunuque*, act. 3, scène 3, v. 44.

— GNATHO. *Ha, ha, hæ.* — THRASO. *Quid rides ? G. istud quod dixti modo :*

Et illud de Rhodio dictum in mentem venit. C.

CHAP. XXVI, pag. 274, (pag. 218 du texte). *Car ils vous blasmeront la temperance, etc.* Ce passage est obscur de la manière dont on le lit dans toutes les éditions, même dans celle de Wyttembach. Il faut lire : σωφροσύνην τε γὰρ ὡς ἀγροικίαν ψέγουσιν, ἐν ἀσώτοις. ἐν πλεονέκταις, καὶ κακούργοις, καὶ πλουτοῦσιν ἀπὸ πραγμάτων αἰσχρῶν καὶ πονηρῶν, αὐτάρκειαν δὲ καὶ δικαιοσύνην ὡς ἀτολμίαν καὶ ἀῤῥωστίαν πρὸς τὸ πράττειν. « Ils blâmeront la tempé-« rance, en l'appellant rusticité; s'ils se trouvent parmi « des hommes luxurieux ; s'ils se trouvent parmi des « gens avides de richesses, capables de faire toutes « sortes de crimes, et qui cherchent à s'enrichir par « les actions les plus méchantes, et les plus infâmes, « ils blâmeront la frugalité et la justice en l'appellant « lâcheté et foiblesse d'entreprendre ».

Il est évident que σωφροσύνη est la vertu contraire à ἀσωτία, et que αὐτάρκεια te δικαιοσύνη sont les vertus contraires aux vices dont il vient de parler. *C.*

Sur le Traité comment il faut refréner la Colère.

CHAP. VIII, pag, 346. Ces vers sont la traduction des deux derniers de la 44me. épigramme de Callimaque. Les voici tels qu'ils sont dans l'édition de M. Wyttembach.

Ἐλθὼν δ' οὐκ ἐβόησα, τίς ἢ τίνος, ἀλλ' ἐφίλησα
τὴν φλιήν, εἰ τοῦτ' ἔστ' ἀδίκημ', ἀδικῶ.

En arrivant je n'ai demandé ni qui ni à qui tu étois, mais j'ai baisé le seuil de ta porte; si c'est un crime je suis coupable.

On lit dans le manuscrit du Vatican, qui est le seul qui nous aye conservé cette épigramme en entier. τὴν ἰαρήν, ce qui n'offre aucuns sens. Aussi Bentley a-t-il proposé de lire: τὴν δειρήν, *ton col*. Ce qui offre un sens beaucoup meilleur que celui que M. Wyttembach a cru devoir adopter. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le reste de l'épigramme, dont je vais rapporter la traduction.

« *Si c'est à dessein, mon cher Archinus, qu'étant* « *en débauche, j'ai été chez toi, accables moi de re-* « *proches. Mais si c'est malgré moi, excuses ma té-* « *mérité, le vin et l'amour me forçoient, l'un m'en-* « *traînoit auprès de toi, l'autre s'étoit emparé de ma* « *raison; en arrivant je n'ai demandé* (ou plutôt en « adoptant la correction de Pierson *je n'ai pensé*) « *ni qui ni à qui tu étois, mais j'ai baisé ton beau* « *col, si c'est un crime je suis coupable* ».

Avoir baisé le seuil de la porte de l'objet qu'on aime, n'est pas une assez grande indiscrétion, pour s'en excuser avec tant de chaleur, je crois donc qu'il faut adopter la correction de Bentley. *C.*

Sur le Traité de la Tranquillité de l'âme et repos de l'esprit.

Chap. XXXI, pag. 445. Il faut traduire ainsi ces vers d'Empédocles: « Là étoient [1] Chthonié [2] et He-« liopé aux yeux perçans; la sanguinaire [3] Deris, et

[1] La terrestre.
[2] Qui ressemble au soleil.
[3] La discorde.

« la modeste [1] Harmonié ; [2] Callisto et [3] Æscra ;
« [4] Thoosa et [5] Dinæe ; l'aimable [6] Nemertès, et
« [7] Asapheia aux fruits noirs ». *C.*

[1] La concorde.
[2] La belle.
[3] La difforme.
[4] Qui court vite.
[5] La tardive.
[6] L'évidence.
[7] L'obscurité.

Fin des Observations.

EXPLICATION des Médaillons et Monumens antiques de ce Volume.

1. Charles IX, 61e. roi de France, auquel Amyot dédia sa traduction des *OEuvres Morales de Plutarque*, en 1572, d'après une Médaille d'argent de la Bibliothèque nationale, décrite dans l'ouvrage intitulé : *Carte général de la Monarchie et du Militaire de France,* par Lemau de Jaisse, publié en en 1733, in-folio. *Plutarque, T. XIII, p.* 1.

2. Homère, le père de la Poésie grecque, d'après le Buste antique du cardinal Farnèse, décrit dans l'*Illustrium Philosophorum, Poetarum Imagines*, de Bellori, édition de Rome, 1735, *in-folio;* vraisemblablement ce savant Antiquaire avoit copié l'herme en marbre pentélique du Musée du Capitole, actuellement à Paris, au Musée central des Arts, salle des Muses, sous le no. 175. *Plut. T. XIII, p.* 142.

3. Eschile, Poëte dramatique grec, d'après une Pâte antique, décrite et expliquée par Stoch et le savant Winckelmann, dans l'ouvrage intitulé : *Monumenti antichi ineditti,* sous le no. 167. Ce monument représente ce poëte ayant la tête chauve, sur laquelle on apperçoit une aigle tenant entre ses griffes une tortue, dont la chûte lui cause la mort. *Plut. T. XIII, p.* 145.

4. Platon, l'un des plus célèbres philosophes de la Grèce, d'après une Pâte antique du Musée de Stoch, décrit dans l'ouvrage de Winckelmann, déjà cité, sous

le n°. 170. Ce philosophe paroît, dans ce monument, s'occuper à méditer le Traité de l'immortalité de l'ame, ce qui est indiqué par l'allégorie de la tête de mort, surmontée des ailes d'un papillon, placée auprès de lui. *Plut. T. XIII, p.* 308.

Fin du Tome treizième.



